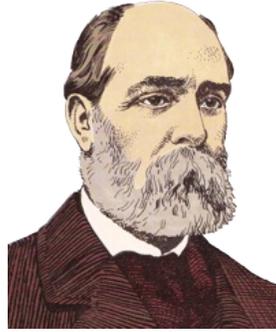


**Hector Malot**

*Séduction*

**Bibliothèque numérique Ali Ben Salahi**

Hector Malot



# Séduction

Roman

1881



**KOTOBONLINE**  
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

# Première partie

# I

Le personnel domestique du collège communal de Condé-le-Châtel était sur les dents ; on procédait à l'installation et à l'emménagement du nouveau principal, M. Margueritte, qui venait d'être nommé, et comme il n'y avait plus que quatre jours avant le premier lundi d'octobre, cette date fatale qui a fait verser tant de larmes aux mères et aux enfants, il ne fallait pas perdre de temps pour que tout fût prêt.

Comme si ce n'était pas assez des travaux que nécessitait cette installation précipitée, M. Margueritte avait encore compliqué les choses en commandant un déjeuner de gala pour cette journée du mercredi.

En recevant cet ordre, la cuisinière avait poussé les hauts cris en levant au ciel ses bras désespérés :

– Et comment le servir, ce déjeuner, quand rien n'est en place. Si encore c'était dans le réfectoire.

M. Margueritte n'avait rien écouté ; il attendait sa mère ainsi que l'une de ses tantes, chez laquelle celle-ci demeurait depuis de longues années, à Bezu-Bas, un gros et riche village à trois lieues de Condé, et il tenait à les fêter en les recevant de son mieux.

C'était donc un remue-ménage général dans les vieux bâtiments du collège, – un ancien couvent de cordeliers qui, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, a été transformé en collège, comme le château féodal des comtes du Perche, qui a donné son nom à la ville, a été transformé en sous-préfecture, en palais de justice, en mairie, en bibliothèque et en musée.

De la cave au grenier, de la cuisine au parloir, des dortoirs aux études, dans les escaliers sonores, dans les longs et sombres corridors, on rencontrait des gens de service, des peintres, des menuisiers, des tapissiers qui allaient et

venaient d'un air affairé, car tout devait se faire en même temps, l'installation du nouveau principal et le nettoyage des pièces à l'usage des élèves.

Et au milieu des travailleurs M. Margueritte circulait du matin au soir, un trousseau de clefs à la main, qu'il balançait avec un bruit de tintenelle, annonçant de loin son arrivée.

Le plus souvent c'était seul qu'il parcourait ainsi son collège, donnant à chacun et à chaque chose le coup d'œil du maître, faisant ses observations ; mais quelquefois aussi il était accompagné d'une grande et belle jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, – mademoiselle Hélène Margueritte.

Lorsqu'on les voyait ensemble il n'y avait pas besoin de les connaître pour deviner les liens de parenté qui les unissaient, tant ils se ressemblaient.

Le père, haut de stature, souple malgré ses cinquante ans, dispos, bon pied, bon œil, bien bâti, bien découpé, en tout un superbe échantillon du Normand de pur race : pommettes un peu saillantes, nez droit, lèvres charnues, œil bleu, cheveux blonds, teint rosé, charpente osseuse, solide et bien proportionnée. Sur un seul point ce type se démentait : on trouvait en lui trop de raideur, trop de compassé. Mais il y avait là évidemment une déformation due au métier ; le professeur avait modifié l'homme ; l'éducation, la convention, la volonté, l'habitude avaient enlaidi la nature.

La fille, de taille élancée comme le père ; blonde de cheveux avec des reflets dorés ; la peau fine et transparente, d'une carnation rosée vraiment admirable ; les yeux bleus, mais d'une nuance plus claire que chez le père ; le regard franc et droit, mais timide cependant, velouté, pénétrant, lumineux ; la figure d'un ovale parfait avec le front élevé, le nez droit, les lèvres en arc ; très mince de la taille, elle avait un port de tête qui la grandissait encore, mais pourtant sans donner rien de grave à l'expression habituelle de ses traits et de son sourire, qui était la douceur et la candeur.

Quand Hélène venait ainsi rejoindre son père, ce n'était point pour lui parler des choses du collège, dont elle ne s'occupait en rien, mais c'était pour le consulter sur leur installation personnelle et surtout sur celle de sa grand-mère.

Elle la connaissait très peu cette grand-mère, car ayant jusqu'à ce jour habité le nord et l'est de la France, elle n'était que rarement venue à Condé-

le-Châtel et à Bezu-Bas, que la bonne femme n'avait jamais quitté ; mais elle savait quelles étaient les intentions de son père, et cela suffisait pour qu'elle eût à cœur de veiller à ce qu'elles fussent exactement réalisées.

– Il faut que la brave femme trouve dans la dernière partie de sa vie le repos et le bien-être qui lui ont par malheur si complètement manqué dans la première, avait dit M. Margueritte, et je compte sur toi pour les lui assurer.

Bien que sa grand-mère fût une vieille paysanne de soixante-treize ans, qui avait toute sa vie travaillé à la terre et qui n'avait aucune idée de ce qu'était le bien-être bourgeois, Hélène avait voulu que la chambre qu'elle lui organisait fût aussi confortable et aussi élégante que celle qu'elle se faisait arranger pour elle-même ; – confortable et élégance bien modestes, il est vrai : faïence pour la toilette, merisier pour le meuble, cretonne pour l'étoffe ; mais enfin considérables encore pour quelqu'un qui, depuis quarante ans, se débarbouillait à la pompe et n'avait pas de rideaux à sa lucarne.

Si M. Margueritte en avait eu la liberté, il aurait attendu quelques jours encore pour recevoir sa mère chez lui, car au milieu des embarras de son installation et de la rentrée des classes, il ne trouverait guère le temps d'être à elle comme il l'aurait voulu ; mais cette liberté il ne l'avait point eue.

Le lendemain de son arrivée à Condé il avait été à Bezu-Bas pour voir sa mère et lui annoncer son désir de l'avoir désormais avec lui. Et, en route, il avait préparé le discours conforme aux règles de la rhétorique qu'il lui adresserait : exorde qui éveillerait son attention, narration qui exposerait le sujet, confirmation qui prouverait la vérité et la justesse des faits avancés, réfutation qui irait au-devant des objections probables, enfin péroraison qui récapitulerait ce discours en appuyant surtout sur le bonheur de la vie de famille.

Mais, à sa grande surprise, elle ne l'avait point laissé aller jusqu'à la confirmation. Il avait cru qu'il ne pourrait que difficilement la décider à quitter les champs où elle avait toujours vécu : jeune fille auprès de ses parents, mariée auprès de son mari, veuve auprès de son frère, qui l'avait recueillie, et voilà qu'à peine il était arrivé à la fin de sa narration, elle avait accepté son offre avec empressement et avec joie.

– Certainement, mon fils, que je serai heureuse de vivre avec toi et avec

ma petite-fille, et je te remercie bien de ta proposition que j'accepte de bon cœur. Si tu n'avais point été si loin d'ici et toujours en changement de pays, il y a longtemps que je t'aurais demandé ça moi-même, le jour précisément où tu as perdu ta défunte femme, et depuis aussi vraiment plus d'une fois.

Chose curieuse, au moins pour lui, les objections à sa proposition étaient venues précisément de celle qui, croyait-il, devait être la dernière à en faire, c'est-à-dire de sa tante, madame Françoise, qui vingt fois, cent fois, avait laissé entendre qu'elle ne gardait sa belle-sœur chez elle que par générosité, par bonté, par amour de la famille et aussi par amitié pour son mari, son brave François, qui était très attaché à sa sœur.

– Croyez-vous que c'est prudent, mon neveu, d'emmener à la ville une personne d'âge qui est habituée aux champs ; ça va bien la dérouter ; sans compter le deuil que ça fera à mon François, qui est si affectionné à sa sœur pour l'avoir eue depuis si longtemps avec lui. Et puis il y a nos dindes.

Ce mot avait été le trait de lumière qui avait éclairé la situation et avait montré à M. Margueritte ce qu'il n'y avait pas vu : dans cette maison où on la gardait par générosité et par amour de la famille, sa mère était une servante à laquelle on tenait d'autant plus qu'on ne la payait point.

Or, ce devait être un dur métier que celui de servante chez madame Françoise ou plutôt madame Tout cha, comme on l'appelait familièrement, parce qu'elle avait l'habitude, lorsqu'elle promenait quelqu'un aux environs de sa ferme, de dire avec un geste circulaire, la tête haute et le regard orgueilleux : « Vous voyez tout cha, eh bien, c'est à nous tout cha, et puis encore tout cha. »

Comment n'avait-il pas compris, comment n'avait-il pas vu cela plus tôt ? Comment n'avait-il pas deviné le sens des demi-mots de sa mère, qui, sans se plaindre jamais franchement et sans lui demander à se retirer près de lui, en avait assez dit cependant pour lui ouvrir les yeux s'ils n'avaient point été aveuglés.

Mais maintenant qu'il voyait et comprenait, il n'était pas homme à abandonner sa mère ; il avait parlé en maître.

– Eh bien, alors, je vous mènerai ma sœur le jour de la foire Saint-Michel, avait dit la tante Tout cha.

– J’irai bien à pied, répondit la bonne femme.

– Ça serait du propre, vraiment, que vous partiez de chez nous à pied ; je vous conduirai en menant les dindes à la foire. Faut bien que je les vende, puisque vous les abandonnez.

## II

C'était la Saint-Michel, c'est-à-dire le grand jour de fête pour Condé, la foire la plus importante de l'année ; et à dix lieues à la ronde, longtemps à l'avance on fixe à cette époque son voyage « à la ville » pour ses affaires comme pour ses plaisirs : on parle de la Saint-Michel six mois avant qu'elle arrive.

Toute la nuit les rues de la ville, ordinairement calmes et silencieuses, avaient été pleines de mouvement et de tapage ; depuis minuit jusqu'au matin ç'avait été un va-et-vient continu, surtout dans le quartier du champ de foire, un roulement incessant de charrettes, des piétinements de bestiaux, des hennissements de juments et de poulains, des beuglements de bœufs et de vaches, des bêlements de moutons, des gémissements de veaux, des grognements de cochons que de temps en temps dominaient tout à coup des cris rauques qui faisaient trembler les bêtes domestiques déjà installées sur le champ de foire, – ceux des animaux féroces d'une ménagerie dont les voitures étaient rangées sous les arbres du cours.

Ce tapage avait été particulièrement assourdissant pour les habitants du collège, qui n'est séparé du champ de foire que par un de ces hauts murs de clôture de dimensions démesurées qu'on construisait autrefois pour les couvents.

Vers le matin il était devenu tel que M. Margueritte et sa fille, ne pouvant plus dormir, s'étaient levés plus tôt que de coutume, tout en se disant cependant que la tante Tout cha ayant trois lieues à faire pour venir à Condé, n'arriverait pas dès le matin sans doute.

Mais en raisonnant ainsi, M. Margueritte se trompait. C'était mal connaître la tante Tout cha que de croire qu'ayant quelque chose à vendre, elle ne serait pas installée sur le champ de foire avant ses concurrentes.

Dès six heures la sonnette avait retenti et presque aussitôt la grande porte avait roulé lourdement en grinçant sur ses gonds rouillés.

À ce moment, M. Margueritte et Hélène, appelés par la cloche, arrivaient dans la cour ; ils virent entrer une carriole découverte, moitié charrette, moitié char à bancs, traînée par une magnifique poulinière aux flancs rebondis suivée de son poulain qu'elle allaitait encore ; sur le banc de devant étaient assises la tante Tout cha, le fouet et les guides en main, se carrant à son aise, et près d'elle, se faisant aussi petite que possible, madame Margueritte ; derrière elles étaient superposées des grandes cages pleines de jeunes dindes qui, le cou passé à travers les barreaux, piaulaient lamentablement.

– Ho ! cria la tante Tout cha.

Et jetant son fouet et les guides à sa belle-sœur, elle descendit de voiture assez légèrement, mais avec précaution cependant pour ne pas salir sa belle robe de stoff couleur bleu de roi contre le marchepied ou la roue.

– Bonjour, mon neveu ; bonjour, ma nièce ; c'est nous ; v'la mon poulain.

La présentation n'était pas inutile, car si M. Margueritte attendait sa mère et sa tante, il n'attendait ni cette carriole, ni ce chargement de dindons, ni le poulain.

Mais sans répondre, il s'occupa à aider sa mère à descendre de voiture.

Pendant qu'il la soutenait avec précaution, car la vieille femme, ankylosée par le travail, n'était plus souple, la tante Tout cha continuait :

– Vous m'avez dit que vous aviez une écurie ; alors j'ai pensé qu'on pourrait y mettre Cocotte et son poulain. Pourquoi payer un droit d'attache au Bœuf couronné quand on peut en faire l'économie ? C'est toujours ça de venu, n'est-il pas vrai ? et puis j'ai toujours peur qu'il arrive quelque chose à Cocotte, qui est une poulinière de prix, vous savez, et qui nous a rapporté gros avec ses primes ; sans compter que les garçons d'écurie volent la moitié de l'avoine qu'on apporte et n'ont pas honte de la retirer de dessous le nez d'une pauvre bête quand le propriétaire a le dos tourné.

Tout en parlant, elle arrangeait sa toilette fripée par le voyage : sa robe à taille courte qu'elle lissait avec le plat de la main ; son fichu à plis régulièrement étagés qu'elle tirait en avant ; sa grosse chaîne d'or qu'elle

replaçait symétriquement sur ses épaules, car elle avait mis ses atours de cérémonie autant pour faire honneur à son neveu, « M. le principal du collège », que pour qu'on n'osât pas lui marchander ses dindes en voyant qu'elle était une femme cossue qui ne vendait point ses élèves sous le coup du besoin et qui pouvait attendre.

Près d'elle, madame Margueritte, beaucoup plus simplement habillée, plus que simplement même, se tenait immobile, n'ayant pas de chaîne d'or à relever et ne pensant pas à arranger sa robe de droguet qui, datant de douze ou quinze ans, ne gardait ses plis que trop facilement, et pendant que sa belle-sœur parlait, elle la regardait presque craintivement, en tous cas avec une attention soumise comme si elle attendait un ordre ; elle restait là les bras ballants et l'on voyait se détacher sur le gris éteint de sa vieille robe ses mains rouges, ridées par les ans, tannées et encroûtées par le travail.

Pendant ce temps le domestique qui avait ouvert la porte, entendant parler d'écurie, se mit à dételer la jument.

– Allons, ma sœur, dit la tante Tout cha, défaisons nos cages et portons-les au champ de foire.

Instantanément, presque automatiquement, comme si elle obéissait à un ressort, madame Margueritte s'était avancée vers la voiture, mais son fils la retint et, s'adressant à sa tante :

– Je vais vous donner quelqu'un pour vous aider.

– Ne faites point perdre le temps à vos gens, mon neveu, dit la tante. Tout cha, ma sœur et moi, nous viendrons bien à bout de porter nos cages, ça nous connaît. Allons, sœur, allons.

Mais M. Margueritte étendit la main avec un geste de dignité :

– Pardon, dit-il, je désire que ma mère ne soit pas vue au champ de foire portant des dindons.

La tante Tout cha resta un moment interloquée, le regardant ; mais ce n'était point son habitude de se laisser interloquer : c'était elle, au contraire, qui interloquait les gens et leur imposait silence. Pour qu'elle fût restée bouche close devant son neveu, il fallait qu'elle eût vu en lui « M. le principal » ; mais ce mouvement de respect instinctif dura peu, elle reprit vite

son assurance.

– Après m’avoir obligée à vendre mes dindes, allez-vous m’en empêcher maintenant ? dit-elle.

– Je ne vous ai point obligée à vendre vos dindes, ma tante.

– Vraiment ! Et qu’est-ce que vous avez donc fait en m’enlevant votre mère ? Pour savant que vous êtes, croyez-vous qu’on vende à la Saint-Michel des dindes maigres aussi cher qu’on les vendrait grasses à Noël ? C’est une perte de plus de cinq cents francs que vous m’imposez.

– Quelqu’un n’aurait-il pas pu remplacer ma mère.

– Au prix où sont les servantes au jour d’aujourd’hui, n’est-ce-pas ? Non, mon neveu. Il fallait les vendre, je les vends. Mais maintenant vous n’allez pas m’imposer une nouvelle perte ; il ne faut pas mépriser la culture, mon neveu.

– Je ne méprise pas la culture, ma tante ; mais je ne trouve pas convenable que ma mère se montre au marché comme votre servante, voilà tout. Je vais vous donner tout le monde qui vous sera nécessaire pour vous aider, et si vous avez besoin d’un domestique, il restera à votre disposition tant que vous voudrez.

– Si c’est comme ça...

Et comme cet arrangement faisait, en somme, son affaire, elle s’en contenta, pensant seulement tout bas et sans le dire que M. le principal était bien fier, lui qui n’était que le fils d’un père charpentier et d’une mère sans le sou.

Sans perdre de temps, elle avait pris une cage d’un côté tandis qu’un domestique du collège la prenait de l’autre, et elle était partie pour le champ de foire.

– Pourquoi n’as-tu pas voulu me laisser avec sœur Françoise ? dit madame Margueritte à son fils quand la tante Tout cha se fut éloignée ; ça l’a fâchée.

– Parce que tu n’as été que trop longtemps sa servante et que je ne veux plus que tu la sois, même pour une heure, même pour une minute. Pardonne-moi, maman.

– Te pardonner ! Et que veux-tu que je te pardonne, mon garçon ?

Il avait pris sa mère par la main et il la conduisait, accompagnée d'Hélène, à la chambre qu'ils avaient préparée pour elle.

– Ce que je veux que tu me pardonnes, dit-il, c'est d'avoir été aveugle et de m'être imaginé que tu pouvais être heureuse dans la maison de madame Tout ça parce que tu gardais tes habitudes de jeunesse et que tu étais chez ton frère. Tu étais chez ta belle-sœur, non chez ton frère, je m'en aperçois aujourd'hui. C'est cela qu'il faut que tu me pardonnes, car mon aveuglement est cause qu'on a fait de toi une servante.

– Je ne t'ai pas adressé de plaintes.

– Non, mais tu as souffert en silence, ce qui n'a été que plus cruel encore. Que veux-tu, je m'imaginai qu'étant chez ton frère qui t'aime...

– Oh ! pour sûr.

– Tu vivais en famille.

– Il ne faut pas en vouloir à François ; vois-tu ; il n'ose pas lever le doigt sans la permission de sa femme.

– Voilà le mal.

– Il ne faut pas en vouloir non plus à Françoise ; ce n'est pas pour rendre le monde malheureux qu'elle le fait trop travailler.

– C'est pour s'enrichir.

– Elle travaille trop elle-même.

– Enfin, ta peine est finie, pauvre maman ; nous allons vivre ensemble désormais, et, ma fille et moi, nous nous appliquerons à te faire oublier ce que tu as souffert. Si par malheur je venais à te manquer, Hélène serait là, et elle ne te laisserait pas retomber en esclavage.

Sans répondre, Hélène mit la main dans celle de son père et la lui serra.

Ils étaient arrivés devant la porte de la chambre que la vieille femme devait habiter :

– Voilà ta chambre, dit M. Margueritte.

Elle regarda autour d'elle d'un air ébahi, et un sourire éclaira son visage placide.

– Oh ! non, dit-elle, c'est trop beau pour moi.

### III

La tante Tout cha n'était pas ce qu'on appelle une brave femme, ni commode, ni facile, ni aimable ; non qu'elle fût foncièrement méchante cependant, mais âpre au gain, dure au travail, insensible à la peine, elle voulait que tout autour d'elle : gens, bêtes et choses, concourût à son but, qui était de gagner. « C'est à nous tout cha, et puis encore tout cha. » Mère de huit garçons, elle était le seul homme de la famille, et c'était d'une main ferme, souvent même leste dans ses mouvements, qu'elle régentait son mari aussi bien que ses garçons, qui tous tremblaient également devant elle.

En pensant que son neveu, « monsieur le principal », pouvait l'empêcher de gagner sur la vente de ses dindes parce qu'il la privait du concours de sa belle-sœur, elle s'était fâchée, et si la dignité de M. le principal ne lui avait imposé une certaine crainte respectueuse, elle se serait abandonnée à l'un de ses accès de colère où, comme elle le disait elle-même, « tout dansait » ; mais, lorsque, après avoir vendu ses dindes, il se trouva que son bénéfice était supérieur à celui qu'elle s'était fixé d'avance, elle revint au collège de belle humeur, et dans les meilleures dispositions pour faire honneur au déjeuner de son neveu. Il avait eu vraiment bonne idée de se faire nommer principal à Condé. Cela serait très commode les jours de marché et de foire, non seulement pour Cocotte et ses poulains, mais encore pour elle ; les aubergistes d'aujourd'hui ont si fort augmenté leurs prix qu'il faut être fou pour manger chez eux. Et puis, tout en déjeunant avec le neveu, on pourrait lui vendre à bon prix la provision de bois, de cidre, de beurre, d'œufs, de pommes de terre, dont il allait avoir besoin pour ses élèves. Elle avait tout cha ; et dame ! ma foi, ce n'est pas un crime, n'est-ce-pas, de gagner avec sa famille, honnêtement sans doute, mais enfin le plus, et le plus souvent qu'on peut.

Lorsqu'elle entra dans la salle à manger et qu'elle vit, sur une table, servie

avec un certain luxe de linge et de vaisselle, une grosse truite pour pièce de milieu avec une galantine à un bout et un homard à l'autre, elle gronda son neveu.

– Il ne faut pas de ces prodigalités-là pour moi, dit-elle d'un ton de parfaite naïveté, en femme qui n'admet pas l'idée qu'on puisse vouloir fêter une autre personne qu'elle, ou bien vous me mettez mal à l'aise pour venir vous demander à déjeuner, d'amitié, les jours de marché ; c'est trop.

M. Margueritte ne répondit pas ; en réalité, que pouvait-il dire ? Que ce déjeuner était pour sa mère. Sans doute cela était vrai. Mais, jusqu'à un certain point, il était aussi pour la tante Tout cha. Ce qu'il avait vu et compris en ces derniers temps à propos des souffrances de sa mère ne pouvait pas empêcher que cela fût.

Lorsqu'après une absence de trente ans, il était revenu dans sa ville natale, il n'avait pas été ramené seulement par l'amour du pays, il l'avait été aussi par le sentiment de la famille.

Pendant trente ans il avait mené la triste existence des fonctionnaires, aujourd'hui là, demain ailleurs, toujours sur les grands chemins, véritable juif-errant de l'Université, – alma parens, – sans lendemain, sans relations suivies, sans amis sur lesquels il pût compter, puisqu'il devait les quitter d'un moment à l'autre. Supportable dans la jeunesse, cette vie nomade lui était devenue intolérable en vieillissant, et surtout du jour où, ayant perdu sa femme, il était resté seul avec sa, fille.

Si depuis près de dix ans il avait attendu sa nomination à Condé, ce n'avait pas été uniquement la situation de principal qu'il avait si patiemment poursuivie ; car il eût pu en obtenir ailleurs une autre aussi bonne et même peut-être davantage : ç'avait été celle de principal à Condé, avec tout ce qu'elle allait lui donner : le retour au berceau, la société de ses anciens camarades, la vie de famille, la tranquillité, la sécurité.

Que de projets n'avait-il pas faits, que de variations n'avait-il pas brodées sur ce thème... avec toutes sortes de citations classiques.

Maintenant allait-il renoncer à l'une de ses espérances parce qu'il ne trouvait pas dans sa tante la femme qu'il aurait voulue ?

Après tout elle avait des qualités, la tante Tout cha, et c'était à ces qualités qu'il fallait penser, c'étaient elles qu'il fallait voir. Que deviendrait la vie de famille si l'on exigeait la perfection chez ses parents ?

Sous l'influence de cette idée, la mauvaise impression que la tante avait produite s'effaça bien vite.

C'était un gai convive que la tante Tout cha, qui mangeait bien quand cela ne lui coûtait rien, qui ne laissait pas son verre plein et qui caquetait joyeusement ses morceaux.

M. Margueritte l'ayant à sa gauche, avec sa mère à sa droite et sa fille en face de lui, se trouvait l'homme le plus heureux du monde. Ses yeux émus allaient de sa mère à sa fille, et de sa fille à sa mère, et quand ce mouvement s'arrêtait sur la vaisselle de sa table ou sur l'ameublement de la salle à manger, il éprouvait un sentiment de bonheur complet.

Enfin il était donc chez lui, et autour de lui il avait ceux qu'il aimait.

– Quel malheur que mon oncle ne soit pas venu avec vous, dit-il tout à coup.

– Et qui est-ce qui aurait gardé la maison ? demanda la tante ; mais je vous enverrai vos cousins quelquefois si vous voulez.

– Comment, si je veux !

Il eût été vraiment heureux de les avoir à sa table, ces huit cousins.

C'était une des qualités de la tante Tout cha de ne pas oublier les affaires pour le plaisir. Si sensible qu'elle fût au déjeuner de son neveu, le meilleur qu'elle eût fait de sa vie, elle ne pensait qu'à son bois, son beurre, ses œufs, en guettant l'occasion d'introduire à propos son offre amicale.

– Quel bon déjeuner vous nous donnez, dit-elle, on n'en ferait pas un pareil chez Mgr Guillemittes.

– Vous trouvez, dit M. Margueritte, enchanté. Et toi, maman ?

– C'est trop bon, dit la vieille femme, qui n'était pas comme sa belle-sœur, sensible à la gourmandise.

– Il n'y qu'une chose qui n'est pas fameuse, continua la tante Tout cha,

revenant à son sujet, c'est le cidre : faible, pas de corps, pas même de couleur. Qui est-ce qui vous vend ça ?

– Un fermier de Saint-Réau, qui le vendait à mon prédécesseur.

– Saint-Réau, mauvais cru. Je ne dis pas que ce fermier ne soit pas un honnête homme, quoique son cidre, – elle but une gorgée et claqua de la langue, – quoique son cidre me fasse l'effet d'être drogué ; mais quand même il ne le droguerait pas, il ne pourra jamais vous fournir rien de bon. Si vous voulez, je vous ferai votre provision moi, mon neveu. Vous savez que Bezu-Bas est le premier cru de la contrée, et puis ça serait en famille, au cours du jour bien entendu. C'est important, le bon cidre pour des jeunes gens : ça leur fait l'estomac ; et puis, quand on boit quelque chose de bonne qualité, on mange moins.

– C'est entendu, ma tante, j'accepte avec reconnaissance.

– C'est comme pour votre provision de bois, je vous la ferai si vous voulez. Vous les chauffez, n'est-ce pas, ces jeunes gens ?

– Sans doute.

– Eh bien, vous savez mieux que moi qu'il y a bois et bois : celui de Bezu-Bas, qui ne pousse pas dans des terres humides, est sec et dur ; ça résiste au feu et ça chauffe.

– J'accepte votre bois, ma tante.

– Et des pommes de terre, il vous en faut aussi, hein ?

– Et une grosse provision.

– Vous savez, vous qui êtes un savant, qu'il n'y en a pas de meilleures qu'à Bezu-Bas, farineuses, sucrées, nourrissantes ; un boisseau de mes pommes de terre en vaut deux de partout ailleurs.

Après les pommes de terre vinrent les œufs, le beurre, le lait, « du bon lait pur sans une goutte d'eau pour ces pauvres enfants », les noix, le fromage, les haricots ; elle émit même l'idée que son neveu aurait intérêt à lui acheter le blé nécessaire à la nourriture des élèves, il le ferait moudre, il donnerait la farine au boulanger ; ce serait très économique.

Cependant, si bien disposé que fût M. Margueritte à tout accepter, il

repoussa cette idée et elle eut la délicatesse de ne pas insister ; il faut savoir se contenter, n'est-ce pas ?

Elle ne lui en voulut pas de ce refus, et même elle trouva des paroles aimables pour le complimenter, elle qui n'avait jamais que bousculé les gens.

Pour madame Margueritte, elle ne parlait pas, mais elle s'oubliait de temps en temps à regarder son fils avec une curiosité émue, comme si elle se disait : « Est-ce possible ? Est-ce bien mon enfant que je retrouve dans M. le principal ? »

Et lui, voyant ce regard et en comprenant l'expression, sentait son cœur se remplir de joie en même temps que d'orgueil : sa famille était fière de lui ; alors, se comparant à ce qu'il avait été et à ce qu'il était maintenant, mesurant le chemin parcouru depuis le jour où il était entré dans ce collège petit écolier boursier, fils d'un pauvre veuve, jusqu'à ce moment où il y rentrait M. le principal, il était fier de lui aussi.

On était au dessert : il quitta la table en disant qu'on continuât, qu'il allait bientôt revenir.

Ce bientôt se prolongea assez longtemps ; mais enfin la porte se rouvrit, et il apparut en grande tenue, dans son costume de principal : robe noire, avec bandes jaunes moirées, ceinture jaune, épitoge jaune avec hermine, et toque jaune à bande de velours noir.

Les deux campagnardes restèrent interdites, le contemplant avec admiration.

– Ô mon fils ! dit madame Margueritte, que tu es beau ! Il avait voulu se montrer dans sa gloire.

## IV

M. Margueritte avait repris sa place à table, et c'était, la toque sur la tête, les manches de sa robe retroussées, qu'il dégustait son café, voluptueusement, béatement, grisé par le bonheur, le sien propre, comme celui des trois personnes qui l'entouraient et le regardaient avec des yeux émus ou souriants :

Sa mère, glorieuse de son fils et confiante dans l'avenir, elle qui, depuis soixante ans, avait vécu dans la crainte du lendemain ;

Sa fille, heureuse et attendrie de la joie de son père ;

La tante Tout cha enfin, calculant gaiement les bénéfiques qu'elle allait faire sur ses fournitures de cidre, de bois, de beurre, d'œufs, de lait, de fromage, de pommes de terre, tout en digérant un bon déjeuner qui ne lui avait rien coûté.

– Eh bien, maman, dit M. Margueritte, après un temps assez long de cette douce béatitude, aurais-tu cru cela quand tu me cousais ma première veste de drap que tu avais taillée dans l'habit de mon pauvre père pour m'envoyer au collège déceimment vêtu ?

– M'a-t-elle donné du mal, cette veste-là ! Je voulais que tu fusses comme tes camarades, et, dame ! c'était là le difficile pour nous.

– C'est justement parce que je ne pouvais pas être comme les autres que j'ai voulu être plus qu'eux par le travail, puisque j'étais moins qu'eux sous tant de rapports ; et c'est peut-être ce sentiment qui m'a fait ce que je suis ; j'ai plus d'une fois souffert de ma veste râpée et de mes souliers rapiécés ; mais quand on donnait les places le mardi et que le principal disait : « Premier, Augustin Margueritte », j'oubliais ma veste et mes souliers. Je l'ai portée longtemps, cette pauvre veste, et c'est peut-être pour cela que j'ai cédé

tout à l'heure à un sentiment de vanité naïve qui m'a fait revêtir ce costume. Enfin, les mauvais jours sont passés, les bons commencent.

Il y avait une pensée qui tourmentait la tante Tout cha depuis qu'elle avait engagé ses marchés pour ses différentes fournitures. Quelle était la solvabilité de son neveu ? Comment serait-elle payée ?... M. le principal, c'est bien ; mais l'argent comptant ou des sûretés, c'est mieux. Elle crut le moment favorable pour poser la question qui déjà plusieurs fois lui était venue aux lèvres :

– Alors, mon neveu, les affaires ont bien marché ? dit-elle.

– Elles vont marcher.

– Je veux dire : vous avez mis de l'argent de côté.

– J'ai vécu ; j'ai élevé ma famille.

– Et les économies.

– Je n'en ai point fait.

– Ah !

Et une contraction plissa son visage épanoui.

– Je n'en ai pas pu faire, ma tante, car ce que gagnent les professeurs est peu de chose.

– Oh ! mon neveu, ce n'était pas pour vous blâmer, mais par amitié ; vous savez, je ne demande pas à connaître vos affaires.

– Elles sont bien simples et je n'ai pas de raisons pour les cacher, à vous surtout. Je n'ai rien, car, ainsi que je vous le disais, ce que j'ai gagné jusqu'à ce jour a été employé par nous à vivre. Je n'aurais même pas pu obtenir cette place de principal à Condé, qui était mon ambition, si un de mes amis n'était pas venu à mon aide. Le professeur n'a besoin que d'être digne de la situation qu'il veut remplir ; mais il n'en est pas de même du principal, qui est un administrateur et qui, par conséquent doit offrir certaines garanties pécuniaires.

– Ça c'est bien juste, dit la tante, pensant à ses fournitures ; quand on achète, il faut pouvoir payer.

– C’est précisément ces garanties que mon ami a bien voulu fournir pour moi qui ne les avais pas, et c’est à lui que je dois ma position, de même que si je fais fortune ce sera à lui que je devrai cette fortune.

– Alors, mon neveu, vous espérez faire fortune ? demanda la tante, poursuivant son idée et cherchant à savoir au juste avec qui elle allait traiter.

– Oh ! une modeste fortune. Mais enfin, je peux mettre de côté, si les choses restent telles qu’elles sont en ce moment, six ou huit mille francs tous les ans. Si, comme je l’espère, je les améliore, je pourrai en mettre douze ou quinze mille.

– C’est beau cela, mon neveu ; ce n’est pas à travailler la terre qu’on en gagne autant.

– J’ai cinquante ans. Si je travaille encore quinze ans, je peux donc prendre ma retraite avec deux cent mille francs de capital. J’en donnerai cent mille à ma chère fille, et avec les cent mille qui me resteront je vivrai parfaitement heureux jusqu’au jour où je n’aurai plus besoin de rien.

– Tu es un bon garçon, dit la vieille mère.

– Un bon garçon, maman, parce que je dis que je donnerai cent mille francs à Hélène ; il n’y a pas de bonté à donner à ses enfants, on se fait plaisir à soi-même. C’est tout naturel. Et je voudrais précisément pouvoir faire quelque chose d’extraordinaire pour elle : un sacrifice, quelque chose de grand qui soit digne d’elle.

Se levant vivement, Hélène vint à son père et tendrement elle l’embrassa en lui mettant la main sur la bouche par un geste d’enfant gâté.

– Veux-tu bien ne pas parler ainsi, dit-elle.

Mais cela ne l’arrêta pas :

– Vous ne la connaissez pas, ma chère fille, dit-il, vous ne savez pas comme elle est bonne, affectueuse, tendre, dévouée, douce, docile.

– Avec toi peut-être, dit Hélène en souriant, et il n’y pas grand mérite à être dévouée avec un aussi bon père, ni d’être docile pour t’obéir.

– Quand je pense, continua M. Margueritte, qu’avant qu’elle fût née je voulais un garçon.

– Pour l'appeler Homère, Virgile ou Nestor, interrompit Hélène sur le ton d'une douce raillerie.

– Et que j'ai été désolé quand le médecin m'a crié : « Une fille ! » Je n'ai commencé à me consoler qu'en voyant qu'elle était blonde.

– Ce qui t'a permis de m'appeler Hélène.

– Cela était bien imprudent, car rien ne disait alors que tu deviendrais la belle fille que tu es devenue.

C'était l'habitude d'Hélène de plaisanter quand son père lui adressait des compliments qui la mettaient mal à l'aise.

– Si j'avais été un monstre, cela n'aurait rien été pour moi, n'est-ce pas ? Mais pour « Hélène aux bras blancs » quel déshonneur !

La vieille mère et la tante les écoutaient en les regardant, se demandant sans aucun doute quelle était cette « Hélène aux bras blancs ».

– Une parente du côté de votre femme, mon neveu ? demanda la tante Tout cha qui aimait à aller au fond des choses et qui n'avait jamais peur de poser une question.

– Justement, dit M. Margueritte avec enjouement, c'est d'elle que ma fille descend ; elle lui ressemble.

– Alors c'était pour sûr une belle personne, dit la tante Tout cha d'un air entendu et convaincu.

– Tu vois, dit M. Margueritte en regardant sa fille avec un sourire glorieux, je ne l'ai pas soufflé, c'est le cri de la conscience et du cœur.

– Certainement, dit la tante, ce n'est point mentir que dire de ma nièce qu'elle est belle, tout le monde le voit.

Hélène coupa la parole à sa tante en lui offrant un verre d'anisette.

– Encore un, j'accepte ; mais c'est le dernier. Elle est si bonne ! Ce n'est pas ici qu'on en trouve de cette qualité. Il faudra que vous me disiez où vous avez eu celle-ci pour que j'en fasse venir une bouteille si c'est possible. Oh ! pas pour moi, mais pour mon pauvre François, ça lui réchauffera l'estomac. Ce pauvre homme ! il ne faut pas l'oublier, n'est-ce pas ? lui qui ne prend pas

sa part de ces bonnes choses.

– Si vous voulez nous faire l’amitié d’en emporter une bouteille, dit Hélène.

– Eh bien ! oui. tout de même, sans cérémonie ; mais à condition que nous ferons un échange : je vous enverrai une bouteille de cassis ; vous me direz comment je le réussis.

– C’était donc un fils que je voulais, continua M. Margueritte, j’espérais le faire travailler avec moi, lui apprendre ce que je sais, l’élever en camarade et en ami. À cette époque je ne voyais que cela dans la paternité, qui est un sentiment assez faible et très confus quand on ne l’a pas exercé. Ce fut cette enfant qui m’apprit qu’il y avait autre chose. J’avais vu des gens rester en admiration devant le sourire d’un enfant, et cela, je l’avoue, m’avait paru assez ridicule ; mais quand je reçus à mon tour dans mes yeux le sourire de cette petite, ce fut plus que de l’admiration que j’éprouvai, un attendrissement profond, un mélange de joie orgueilleuse et d’espérance confiante. Il me sembla que l’avenir était assuré et que, quoi qu’il arrivât, tant que j’aurais ma fille, je ne pourrais pas être entièrement malheureux. Et, de fait, je ne l’ai pas été... au moins complètement, désespérément. J’ai perdu ma femme cependant, que j’aimais tendrement. J’ai trouvé dans Hélène la force de supporter ce malheur. Elle était là, près de moi ; sa tendresse m’enveloppait, me soutenait. J’ai eu bien des traverses dans ma vie, bien des souffrances, bien des colères, bien des indignations ; j’ai été comme tout le monde, exposé au passe-droit, à l’injustice, à la trahison, et je suis rentré plus d’une fois à la maison indigné ou découragé ; mais jamais l’indignation ou le découragement n’ont résisté au sourire de cette enfant. Un garçon aurait produit le même effet sur moi, direz-vous. Je ne crois pas. Il m’eût distrait, il eût occupé mon esprit ; il ne m’eût peut-être pas ému et rempli le cœur comme cette petite fille, si affectueuse et si tendre, car c’est par là qu’elle m’a pris, la tendresse ; c’est par là qu’elle me tient, c’est pour sa tendresse que je l’aime si profondément.

Il parlait avec entraînement, avec élan, en homme qui est heureux de trouver l’occasion longuement attendue de dire enfin ce qu’il a dans le cœur.

Ce fut ce qu’il exprima lui-même :

– Il y a longtemps que je voulais dire tout cela devant Hélène, continua-t-il, ne pouvant le lui dire quand nous sommes en tête-à-tête, et il n’y a jamais eu moment plus propice que celui-ci qui, pour la première fois, nous réunit en famille ; c’est ma dette de reconnaissance que je commence à payer.

– Oh ! père, peux-tu parler ainsi ! s’écria Hélène. N’est-ce pas moi qui te dois tout ? Qu’ai-je fait pour toi ?

– Tu m’as rendu heureux. N’est-ce rien cela ?

Et avec des yeux mouillés, il la regarda.

– Mais s’il est juste de commencer à payer ses dettes, continua-t-il, c’est à condition qu’on ira jusqu’au bout, et j’espère que j’irai. C’est pour cela que j’ai si vivement désiré venir à Condé, où, comme je vous le disais, je puis acquérir une petite fortune.

– Vous l’acquerrez, mon neveu, personne ne le souhaite plus que moi, croyez-le.

– C’est simplement une question de durée : si je vis, les économies s’entasseront toutes seules.

– Et pourquoi ne vivrais-tu pas, mon garçon ? demanda la mère.

– C’est une question que j’émets, maman, ce n’est pas un doute. Pourquoi ne vivrais-je pas encore dix ans ?

– Encore vingt ans, dit la tante Tout cha.

– J’ai soixante-treize ans, dit la mère, et je ne me sens pas prête à m’en aller, je t’assure. Si ton père n’avait pas été victime d’un accident, il serait encore de ce monde. Mon père et ma mère ont dépassé quatre-vingts ans ; leurs père et mère ont vécu très vieux.

– Il n’y a pas besoin de me rassurer, je n’ai aucune inquiétude ; je suis solide et la vie que je mène, celle que j’ai toujours menée ne doivent pas me tuer. Ma santé a toujours été bonne. Et les quelques petits accidents que j’ai éprouvés sont insignifiants.

– Quels accidents ? demanda la mère.

– Rien ou presque rien. J’ai bien quelques douleurs qui courent de ci de là,

mais jamais cela n'a été au point de m'aliter. J'ai bien aussi l'humeur un peu changeante, de même j'ai le cœur facile aux palpitations après des excès de travail, des veilles prolongées ou bien des marches forcées, mais cela ne vaut pas qu'on en parle.

– Bien sûr, dit la tante, qui, de sa vie, n'avait eu une seconde d'indisposition, mais qui cependant « par peur de quitter tout ça », se croyait à chaque instant en danger et dépensait largement son argent, auquel elle tenait tant cependant, en visites aux médecins qui arrivaient dans la contrée et en pèlerinages à tous les saints des environs.

– Ce qu'il y a eu de plus grave dans mon état, poursuivit M. Margueritte, si toutefois il est permis de se servir du mot grave à propos de cela, ç'a été qu'à plusieurs reprises j'ai senti mon cœur battre comme s'il voulait rompre la poitrine qui l'enserrait, et qu'au lendemain de ces fatigues du cœur je n'étais plus le même homme : le cœur me manquait, l'aptitude au travail me faisait défaut, j'étais apathique, sans ressort moral, intellectuel et physique ; je me sentais détraqué, je ne digérais plus, je ne dormais guère, mes jambes étaient cotonneuses, ma parole était traînante.

– Tu as consulté un médecin ? demanda la mère.

– Oh ! assurément, dit Hélène.

– Des attaques légères de rhumatisme, poursuivit M. Margueritte. Mais qui n'a pas des rhumatismes ? Cela ne mérite pas qu'on s'en occupe quand on ne souffre pas, et depuis longtemps je ne souffre pas. Je puis donc espérer ; je dirai plus, je dois espérer que le rêve que j'ai formé se réalisera et que les dix ou quinze années que je demande me seront accordées.

– N'en doutez pas, mon neveu.

– Oh ! je n'en doute pas ; je trouve même qu'elles me sont dues et que je serais volé si je ne les obtenais pas. Mais je ne le serai point. Et si je n'ai pas les quinze années de mon calcul, j'en aurai toujours quelques-unes sans doute qui me permettront de ne pas laisser Hélène dans la misère.

– Oh ! père, ne parlons pas de cela.

– Et pourquoi ? Cela ne fait pas mourir. D'ailleurs quand même je viendrais à mourir demain et à ne te rien laisser par conséquent, puis que

présentement je n'ai rien, tu ne serais pas pour cela dans la misère et exposée à souffrir la faim.

Cessant de s'adresser à sa fille pour se tourner vers sa mère :

– Telle que tu vois cette belle fille, maman, qui est assez belle pour n'avoir pas besoin d'autre mérite que sa beauté, c'est une savante. Je l'ai fait travailler, non comme un garçon bien entendu, mais plus que les femmes ne travaillent ordinairement. Elle a tous ses diplômes.

– C'est-à-dire, grand-maman, interrompit Hélène en souriant, que je pourrais être directrice d'une salle d'asile pour les petits enfants, ou bien directrice d'une école primaire, ou bien institutrice.

– J'espère bien, continua M. Margueritte, qu'elle n'aura pas besoin de cela ; mais enfin, si je venais à disparaître subitement, elle ne serait pas perdue : elle a un gagne-pain.

– C'est là l'essentiel, dit la tante sentencieusement, quand on peut gagner on gagne, c'est la loi de la nature.

– D'autre part, poursuivit M. Margueritte, Hélène a une dot.

– Ah ! dit la tante.

– Sa beauté. Si, pour l'homme, le don par excellence est l'intelligence, pour la femme ce don est la beauté. Jusqu'où ne monte pas un homme supérieur par l'intelligence ? À quelle position ne peut pas prétendre une femme supérieure par la beauté ?

– Vous comptez sur un beau mariage ? dit la tante.

– Je n'y compte pas, mais je dis qu'un beau mariage serait possible pour Hélène si elle voulait en faire un ; je dis même qu'elle n'aurait qu'à vouloir.

Hélène ne répondit pas ; mais un sourire passa sur son visage, dont l'expression disait clairement qu'elle ne partageait nullement les illusions enthousiastes de son père et qu'elle ne croyait pas n'avoir qu'à vouloir pour faire ce beau mariage.

– N'allez pas supposer, continua M. Margueritte, que j'ambitionne un beau mariage pour ma fille ; la vérité est, au contraire, que, loin de le rechercher ce mariage, je tâcherais de l'éviter s'il se présentait, car je ne crois

pas que le bonheur se rencontre sur les sommets. On est exposé là à trop de dangers, et ce que je veux avant tout pour ma fille, c'est le bonheur, c'est qu'elle aime son mari et qu'elle en soit aimée ; c'est qu'ils vivent étroitement unis, n'ayant pas d'autres désirs et d'autres joies que de se rendre mutuellement heureux. Au reste, puisque nous sommes sur ce sujet, je ne veux pas vous cacher que, bien que rien ne soit arrêté, j'ai en vue ce mari qui doit lui donner le bonheur que je veux pour elle.

– C'est quelqu'un d'ici ? demanda vivement la tante, incapable d'imposer silence à sa curiosité.

– Je vous dis que rien n'est arrêté ; et même les choses sont si peu avancées que je ne peux pas en parler ; il y a un projet, voilà tout ; s'il prend corps, vous serez une des premières, ma tante, à en être informée.

Il fallut que la tante Tout cha, malgré son désir d'en apprendre davantage, s'en tînt à cela. Elle voulut, en quittant la table, interroger Hélène ; mais celle-ci se renferma dans ce qu'avait dit son père.

– Au moins est-ce pour bientôt ? demanda la tante.

– Comment voulez-vous que je vous dise quand cela se fera, puisque je ne sais même pas si cela se fera.

L'heure du départ était arrivée. La tante demanda qu'on attelât Cocotte. Puis, après avoir promis de ne rien oublier de ce qu'elle devait fournir à son neveu, elle monta en char à bancs, et, faisant claquer son fouet mais sans toucher la jument, elle partit grand train.

Lorsque la grande porte fut refermée, madame Margueritte s'approcha de son fils avec un certain embarras que M. Margueritte ne vit pas, mais qu'Hélène remarqua :

– Vous voulez quelque chose, grand-maman ? demanda-t-elle.

– C'est à mon fils que je voudrais parler, dit elle.

Hélène fit un pas pour se retirer, mais sa grand-mère la retint :

– Je peux parler devant toi, ma fille ; ce que j'ai à dire c'est relativement à ta tante, mon garçon, et aux fournitures qu'elle doit te faire. Il faudra être attentif.

– Sois tranquille, les prix seront ceux du cours du jour.

– Ce n'est pas seulement du prix que je veux parler.

– Je veillerai encore à la qualité.

– Il y a aussi... – elle hésita un moment en regardant autour d'elle, – il y a aussi la quantité. Je te dis ça, tu sais, ce n'est pas pour l'accuser ; mais ce ne serait pas bien à moi de ne pas te prévenir.

– Pauvre maman, dit-il, comme tu as dû souffrir près d'elle, toi si droite, si délicate !

– Tu sais, l'intérêt lui trouble l'esprit ; sans cela elle ne serait pas méchante femme ; mais quand il s'agit de son intérêt, rien n'existe plus ; il n'y a plus ni parents, ni enfants, ni bon Dieu.

– Eh bien, je me défendrai et je m'arrangerai de façon à lui prouver dès le premier jour que, moi aussi, j'ai souci de mon intérêt et que je sais le défendre. Tu m'aideras.

– Oh ! mon garçon !

– Ne vas-tu pas avoir peur d'elle maintenant. Qu'as-tu à craindre ? Nous sommes réunis pour toujours, et tu n'auras pas d'autre maison désormais que la mienne. Nous allons vivre heureux tous les trois jusqu'au jour où nous serons quatre, puis cinq, puis six, tes petits-enfants que tu surveilleras. Car je dois te dire ce qu'il ne me convenait pas de raconter à la tante Tout cha : si le mariage que je désire pour Hélène se réalise, mon gendre vivra avec nous, et nous ne nous quitterons plus. Tu vois que tu n'as pas à t'inquiéter de la tante, et quand tu croiras devoir prendre ma défense, tu pourras le faire librement.

## V

Il y avait à peu près une heure que la tante Tout cha était partie, et M. Margueritte surveillait ses ouvriers lorsque le portier vint le prévenir qu'on le demandait.

– Qui ? Des parents ? dit M. Margueritte, qui pensa à la rentrée.

– M. Radou, répondit le portier.

Au premier étage, M. Margueritte ouvrit la porte de son appartement où se trouvait en ce moment sa mère et sa fille.

– Hélène ! cria-t-il du seuil.

Hélène était avec sa grand-mère dans la chambre de celle-ci ; elle accourut à l'appel de son père.

– Tu as besoin de moi ?

– Radou vient d'arriver.

M. Radou, qui attendait dans le salon où d'ordinaire on recevait les parents, était un beau jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans très soigné dans sa tenue, peut-être même trop soigné, au moins pour un homme du monde : redingote noire non boutonné, gilet en cœur laissant voir le plastron de la chemise, pantalon gris mastic, gants de chevreau jaunes, manchettes bien empesées recouvrant la moitié de la main. Pendant tout le temps qu'il était resté seul, au lieu de regarder les livres placés sur la table ou les cadres accrochés aux murs et qui représentaient, les uns, des modèles d'écriture avec entourages d'oiseaux et de feuillages à la plume, les autres des sujets académiques au crayon noir et au fusain, il s'était regardé lui-même dans la glace et, s'étant déganté de la main droite, il avait à plusieurs reprises passé ses doigts dans ses cheveux frisés pour les faire bouffer ; puis à

plusieurs reprises aussi il avait élevé, droit au-dessus de la tête, sa main dégantée et l'avait agitée vivement pour faire descendre le sang qui la rougissait. Alors, à mesure qu'elle blanchissait, il l'avait complaisamment admirée.

C'était à cela qu'il s'occupait pour la quatrième ou cinquième fois et toujours avec un plaisir nouveau, lorsque la porte du salon s'ouvrit. S'interrompant aussitôt, mais sans se troubler, il vint au-devant de M. Margueritte, sa main droite tendue et la regardant avec un sourire de satisfaction : elle était blanche.

– Comment, vous, mon cher Radou, dit M. Margueritte d'un ton affectueux.

– Vous ne m'attendiez pas de sitôt.

– Il est vrai.

– J'ai voulu avoir le temps de m'organiser avant la rentrée. Je ne vous demande pas de vos nouvelles, car je vois à votre belle mine florissante que vous êtes toujours bien portant ; mais mademoiselle Hélène, comment est-elle ?

– Très bien ; vous allez la voir, car vous dînez avec nous.

– Mais...

– Pas de mais. Vous arrivez, vous ne connaissez que nous à Condé, vous nous appartenez.

– Alors j'obéis pour la discipline... et aussi pour mon plaisir.

Si la phrase était prétentieuse, la manière dont elle fut dite l'était plus encore ; mais M. Margueritte ne fit attention, bien évidemment, qu'au sens même de la réponse : son invitation était acceptée, cela lui suffisait et le satisfaisait.

– C'est parfait, dit-il, c'est parfait. Vous savez que je suis de Condé ; demandez-moi donc tous les renseignements qui peuvent vous être nécessaires.

– Avant de rien demander, je dois commencer par vous remercier.

– Vous m’avez écrit pour m’envoyer vos remerciements.

– Ce n’est point assez : je dois, je veux vous les réitérer de vive voix.

– S’il vous a été agréable de venir à Condé, moi il m’est agréable de vous avoir, et, de plus, cela m’est utile. Où aurais-je trouvé un professeur de votre valeur ? Je veux relever ce collège et n’épargner rien pour que l’enseignement des sciences soit à la hauteur de celui des meilleurs lycées ; vous êtes donc mon homme, et vous voyez qu’en vous demandant j’ai eu mon intérêt en vue. Je pourrais m’en tenir là dans ma réponse, mais je ne serais pas complet. À cette raison officielle, s’en joignait une autre personnelle, mon cher Radou...

Disant cela, M. Margueritte tendit la main à son cher Radou, et celui-ci, la lui ayant prise, la serra avec effusion.

– Lorsqu’il y a trois mois, continua M. Margueritte, vous m’avez fait part de vos intentions...

– De mes espérances, de mes rêves plutôt, interrompit Radou.

– Je vous ai répondu, continua M. Margueritte, que plusieurs raisons m’empêchaient de marier ma fille en ce moment : son âge d’abord, car c’est chez moi une conviction arrêtée qu’à moins de motifs impérieux il ne faut pas marier une jeune fille trop tôt et qu’il est sage sous tous les rapports qu’elle ait atteint sa vingtième année ; ma situation ensuite, qui ne me permettait pas de faire pour son établissement ce que je voulais. Vous avez vous-même reconnu le bien-fondé de ces raisons.

– Je me suis incliné devant votre volonté si formellement exprimée, car, pour moi, ces raisons n’étaient pas déterminantes comme elles l’étaient pour vous, particulièrement celle tirée de votre situation présente.

– Enfin, mon ami, il a été convenu avec vous, n’est-ce pas, que sans repousser votre demande, je ne l’accueillais pas, c’est-à-dire que nous devions attendre ? Pendant ce temps vous pourriez apprendre, à mieux connaître ma fille ; vous feriez votre examen de conscience et vous verriez quels sentiments vrais elle vous a inspirés, si vous avez été simplement attiré vers elle par sa beauté, – ce qui n’est guère suffisant quand il s’agit d’une femme qu’on veut épouser, – ou bien si vous éprouvez un amour sérieux, une

estime raisonnée, qui sont les seules bases solides d'un bon mariage. De son côté, ma fille, qui n'a pour vous que des sentiments de sympathie, apprendrait aussi à vous connaître et puiserait dans cette connaissance cette estime et cette confiance que je veux chez elle comme je les veux chez vous. En un mot, s'il n'y avait pas entre nous ce que les prêtres appellent au prône « promesse de mariage », au moins y avait-il projet de mariage. Mais pour que ce projet pût être mené à bonne fin, il y avait une condition essentielle, qui était que nous pourrions nous voir et vivre dans une certaine intimité. Or, si vous restiez dans l'Est ou bien si vous alliez dans le Midi, pendant que nous serions dans l'Ouest, cette intimité était impossible. C'est ce qui m'a fait vous demander s'il vous convenait d'être nommé à Condé, et c'est aussi pour cela que j'ai travaillé de toutes mes forces à votre nomination, non seulement comme principal de ce collège, mais encore comme père.

– Et c'est au père plus encore qu'au principal que j'adresse mes remerciements.

– Ne parlons plus de cela. Vous voilà à Condé, nous allons pouvoir mener cette vie d'intimité que je voulais. Si, après un certain temps d'expérience, vous êtes toujours dans les mêmes idées ; d'autre part, si Hélène passe de la sympathie à un sentiment plus tendre et plus sérieux, nous reprendrons nos projets de mariage et nous parlerons affaires. En ce moment nous sommes au même point, c'est-à-dire que nous n'avons rien ni l'un ni l'autre et que, pas plus que moi, vous n'avez d'héritage certain à recueillir.

– J'ai ma position qui va s'améliorant.

– Comme j'ai la mienne qui ira s'améliorant aussi, ce qui me permettra de donner une dot à ma fille. Maintenant que l'essentiel est dit et convenu entre nous, je vais appeler Hélène ; elle sera heureuse de vous voir.

Et pendant que M. Margueritte donnait ses ordres à un domestique, le jeune professeur se regardait dans la glace et, après avoir remis en place les mèches de sa chevelure noire, il secouait de nouveau sa main pour la faire pâlir.

Hélène ne tarda pas à arriver, mais si elle fut heureuse de voir celui qui voulait la prendre pour femme, ce fut d'un bonheur discret qui ne se trahit au dehors par rien de bien caractéristique. Elle lui tendit la main en entrant et ce

fut avec un aimable sourire qu'elle répondit aux compliments apprêtés qu'il lui adressa ; mais ni dans son accent, ni dans son regard, il ne se montra rien qui parlât d'amour.

Tant que se prolongea la visite de Radou, elle garda un calme parfait, s'entretenant avec lui comme elle l'eût fait avec un camarade. Évidemment il y avait loin encore de cette sympathie au sentiment tendre dont son père avait parlé.

Et cependant Radou paraissait enchanté.

Mais était-ce d'Hélène qu'il était content, ou bien était-ce de lui-même ?

## VI

Depuis un mois la rentrée des classes s'était faite et dans la ville on ne parlait qu'avec éloge du nouveau principal.

Il avait fait la conquête des pères aussi bien que des mères, et, tout en étant au mieux avec la municipalité, il n'était pas mal avec l'évêché, et cela sans aucune bassesse de sa part, sans aucun compromis de conscience ni avec ceux-ci, ni avec ceux-là.

Hélène, elle aussi, avait sa part dans ces éloges, et si sa beauté lui avait valu plus d'une attaque envieuse, la simplicité de sa tenue, l'affabilité de ses manières, la douceur de son regard, l'avaient défendue contre la jalousie et la médisance. Que dire contre elle ? On ne trouvait rien.

La vie se présentait pour eux sous l'aspect le plus favorable, et les espérances que M. Margueritte avait caressées en venant à Condé paraissaient devoir se réaliser sûrement.

Le présent disait ce que serait l'avenir.

Les trente années d'épreuves qu'il avait si péniblement traversées étaient oubliées ; maintenant, il n'avait qu'à aller droit son chemin, agréablement, certain d'arriver à son but qui était : l'aisance acquise et le bonheur de sa fille assuré.

Cela lui donnait une tranquillité, une sérénité d'humeur qu'il n'avait jamais eues : il n'était plus l'homme barométrique qu'il avait si souvent été en ces dernières années, changeant avec le temps, impressionnable et mobile ; maintenant, c'était le sourire aux lèvres qu'il s'endormait et le sourire aux lèvres qu'il s'éveillait ; jamais, de mémoire d'élèves et même de professeurs on n'avait rencontré un principal si bon enfant, si facile, si affectueux ; il semblait n'avoir d'autre désir que voir des heureux autour de lui.

En le trouvant brave homme, on avait cru tout d'abord qu'on pourrait venir à bout de lui facilement, et on l'avait tâté.

Parmi ceux qui l'avaient ainsi essayé, autant pour voir ce qu'ils pouvaient faire de lui que pour leur propre plaisir s'était trouvé un vieux professeur d'humanités, nommé Planchat, qui à l'ancienneté était arrivé à être chargé de la classe de septième.

– Bien méritant, le père Planchat ! disaient de lui ses collègues, mais en ajoutant tout bas : l'animal le plus insupportable de la terre.

Méritant, il l'était par le courage avec lequel il avait supporté depuis sa jeunesse une existence de misère et de travail, sans jamais une heure de repos, sans jamais une éclaircie, marié à une femme toujours malade, père de cinq enfants, dont deux étaient infirmes et trois mauvais sujets.

Insupportable, il l'était par son caractère grincheux, toujours mécontent de tout et de tous, toujours inquiet, ne prenant les choses que par le mauvais côté, se fâchant lorsqu'on lui faisait une observation, si douce et si juste qu'elle fût, se tourmentant lorsqu'on lui adressait un compliment et cherchant ce qui pouvait se cacher dessous ; avec cela envieux, jaloux, criant sans cesse au passe-droit et à l'injustice, attaquant ses collègues, les minant, colportant sur eux, sur leurs femmes ou leurs enfants toutes les médisances qu'il pouvait ramasser ou toutes les calomnies qu'il inventait et débitait avec une adresse diabolique ; enfin, exploitant de toutes les manières la pitié qu'inspirait un homme aussi méritant que lui, aussi malheureux, et en profitant pour faire le bravache, parce qu'il savait qu'on ne voulait pas lui répondre et que si on s'y laissait entraîner, poussé par la colère, on n'allait pas jusqu'au bout.

En voyant les dispositions de son principal, le père Planchat s'était bien promis d'en profiter, non seulement pour démolir ses collègues, mais encore pour dire à quelqu'un qui paraissait d'humeur à ne pas se fâcher, toutes les insolences qui le gonflaient : cela le soulagerait, le vengerait et rétablirait enfin la balance des choses.

Tout d'abord, M. Margueritte ne s'était point fâché et doucement il s'était appliqué à ramener le pauvre homme à la modération : il était si malheureux, il fallait bien lui passer quelque chose.

Et il lui en avait passé de toutes les couleurs, de sorte que l'autre s'était

montré de plus en plus insupportable, de plus en plus hargneux, de plus en plus insolent ; puisqu'on ne se fâchait pas contre lui, c'était lui qui se fâchait.

Chaque jour ç'avait été une scène nouvelle, tantôt pour ceci, tantôt pour cela, pour rien, pour le plaisir.

Peu à peu cependant M. Margueritte s'était senti moins patient ; bientôt ç'avait été avec moins de douceur qu'il lui avait répondu, et enfin il en était arrivé à ne pas pouvoir le voir entrer dans son cabinet : encore quelque plainte, quelque méchanceté, quelque dénonciation hypocrite, quelque calomnie ; cela ne finirait donc jamais. La bonté n'exclut pas l'emportement, et ce sont quelquefois les gens les meilleurs qui se laissent aller le plus facilement à la colère ; c'était le cas de M. Margueritte, qui n'était pas toujours maître de son premier mouvement.

De tous ses collègues du collège, il n'y en avait qu'un que le père Planchat n'avait pas encore attaqué : Radou.

– Qu'est-ce que Radou a donc pu faire au père Planchat ? se demandait-on.

Cela ne pouvait pas durer, et si le vieux professeur de septième avait épargné son jeune collègue, ce n'était ni par sympathie, ni parce que celui-ci lui avait fait quelque chose, mais tout simplement parce qu'il voulait préparer son attaque et ne risquer un bon coup qu'avec chance qu'il portât.

Un soir de novembre, en sortant de classe, il était entré dans le cabinet de M. Margueritte, qui, commençant à le bien connaître, n'avait auguré rien de bon de son air souriant, car c'était une remarque que tout le monde avait faite que Planchat ne souriait que quand il avait préparé ou réussi quelque méchanceté bien noire.

– Je suis occupé, dit M. Margueritte, espérant échapper à la scène qu'il prévoyait.

Mais déjà le père Planchat avait refermé la porte et, s'avançant hardiment :

– Je n'ai que quelques mots à vous dire ; ils sont importants.

– Si c'est encore une plainte, je ne veux rien écouter, dit M. Margueritte que la colère gagnait en voyant la façon dont le père Planchat prétendait

s'imposer.

– Ce n'est pas une plainte, d'ailleurs je ne me plains jamais, monsieur le principal, ni de rien, ni de personne, ceux qui vous ont dit que je me plaignais m'ont calomnié, ce qui ne m'étonne pas après tout, j'y suis habitué, – ce n'est donc pas une plainte, c'est un avis que je me permets de vous adresser, si vous le permettez, un avis dicté par l'estime que je professe pour vous... et pour votre famille.

– Alors, au fait, je vous prie ; je vous l'ai dit, je suis occupé.

– S'il est un de mes collègues qui m'inspire une extrême sympathie, c'est à coup sûr M. Radou ; charmant jeune homme vraiment, et, ce qui vaud mieux, tout plein de mérite, un trésor pour notre collègue. Eh bien ! Radou...

Depuis que le père Planchat avait commencé son discours, M. Margueritte faisait des efforts évidents pour se contenir : de ses deux mains crispées, il serrait les bras de son fauteuil sur lequel il se tournait et retournait en frappant des pieds ; il se mordait les lèvres ; sa face s'était bouffie, son front s'était empourpré, ses narines s'étaient dilatées, ses lèvres étaient livides, sa poitrine haletait, et cependant le vieux professeur penché en avant, souriant en dodelinant de la tête, allait toujours, accompagnant ses paroles d'un mouvement de ses deux mains qu'il levait et abaissait en même temps en les portant tantôt à droite tantôt à gauche, comme Polichinelle.

Tout à coup M. Margueritte se leva brusquement.

– ... Eh bien, Radou, s'écria-t-il, je ne veux pas que vous m'en parliez, ni de lui, ni de personne, vous m'entendez, je ne veux pas.

– Mais... monsieur le principal...

– J'ai tout fait pour vous ménager et vous avez abusé de ces ménagements pour venir me débiter des calomnies ; ce serait lâcheté de ma part de les écouter plus longtemps. Sortez donc.

– Mais je n'ai rien dit.

– Sortez ou je vous mets moi-même à la porte.

Le père Planchat avait hésité un moment, puis il s'était décidé à sortir en courbant le dos.

Alors M. Margueritte s'était rassis, mais en se laissant aller sur son fauteuil : une faiblesse venait de le prendre comme s'il se trouvait mal. Cependant, après un instant d'attente, il avait eu la force d'étendre le bras et de sonner.

Un domestique entra.

– Allez chercher ma fille, dit-il, qu'elle vienne tout de suite.

## VII

Quand Hélène entra en courant dans le cabinet de son père, M. Margueritte était renversé dans son fauteuil.

– Qu’as-tu, papa ?

Il balbutia quelques mots incohérents :

– Malaise subit... syncope... ce n’est rien.

Mais elle ne pensa pas ainsi et, s’adressant vivement au domestique qui était entré avec elle :

– Courez tout de suite chercher le docteur Graux ; s’il n’est pas chez lui allez chez M. Evette, enfin ramenez un médecin.

– Ce n’est rien, essaya de dire M. Margueritte.

Mais il était évident qu’il parlait pour la rassurer et que ce qu’il éprouvait était grave au contraire.

Ses lèvres étaient livides ainsi que ses joues ; les veines du cou, gonflées, étaient animées d’une ondulation tumultueuse ; il semblait ne pouvoir pas respirer et il faisait des efforts répétés pour aspirer un peu d’air.

Quand il pouvait parler il répétait :

– Ce n’est rien.

Il fallait le secourir, le soulager ; que faire ?

Elle demanda un verre d’eau ; mais quand elle lui mit le verre aux lèvres il parut étouffer, et de ses deux mains il l’écarta lui-même et alors il respira fortement.

Elle courut chercher un flacon de sels qu’elle lui passa sous les narines

sans que cela lui fit aucun bien, tout au contraire la gêne de la respiration augmenta.

Elle était éperdue, affolée par son impuissance, par son ignorance.

Les domestiques étaient accourus et chacun donnait son avis, proposant les remèdes les plus extravagants ; car si personne ne savait ce qu'avait le malade, par contre chacun savait ce qu'il fallait lui faire ; tous parlaient en même temps.

M. Margueritte continuait d'étouffer, et ses lèvres, déjà si pâles, se décoloraient encore, tandis que ses efforts pour respirer redoublaient ; tout à coup il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ne respira plus.

Les domestiques, qui le regardaient, se mirent à pousser des cris :

– Il est mort, le pauvre monsieur !

Pour Hélène, elle ne cria point ; se jetant à genoux aux pieds de son père, elle se colla la tête contre lui et elle écouta son cœur.

Tout d'abord elle n'entendit rien ; mais, ayant fait taire les domestiques, elle écouta de nouveau en tenant sa respiration : elle entendit quelques faibles battements.

Il n'était donc pas mort ; c'était une syncope.

Elle demanda de l'eau froide et, trempant le bout de ses doigts dans le verre qu'on lui apporta, elle aspergea le visage de son père de quelques gouttelettes lancées fortement.

À chaque goutte il répondit par une contraction de la face et des secousses de tout le corps ; puis lentement il redressa la tête et regarda autour de lui.

Une aspiration plus longue que les autres parut le faire respirer, son étouffement diminua.

– Comment es-tu ? demanda-t-elle.

– Ce n'est rien, murmura-t-il ; ne t'inquiète pas, mon enfant, cela va aller mieux, je suis mieux.

À ce moment la porte s'ouvrit devant le docteur Graux, qui accourait essoufflé.

En s'avançant vers le malade le médecin ne le quittait pas des yeux, et ce qu'il voyait lui donnait déjà des indices pour comprendre ce qui venait de se passer. Pour un médecin qui connaissait son affaire, et c'était le cas du docteur Graux, le tableau n'était que trop significatif : cette face bouffie, ces yeux brillants, cette peau livide, cette poitrine haletante, cette turgescence des veines du cou, parlaient clairement.

– Qu'on nous laisse seuls, dit-il en s'adressant aux domestiques. Pour vous, mademoiselle, restez, je vous prie.

Et pendant que les domestiques sortaient à regret, il prit le poignet du malade par un geste d'ami plutôt que de médecin, et, sans en avoir l'air, il lui tâta le pouls. Il était petit, misérable, irrégulier, inégal,

– Eh bien, dit-il, qu'est-ce que c'est que cela ?

Car c'était sa manière de gronder amicalement ses malades, comme s'ils étaient coupables.

Puis, s'adressant à Hélène, il lui demanda ce qui s'était passé et comment cette crise s'était produite ; mais elle ne put le renseigner qu'incomplètement.

Alors il consulta le cœur de son malade.

Pendant ce temps M. Margueritte avait éprouvé un certain apaisement ; et comme il commençait à respirer un peu mieux, le médecin en profita pour lui adresser quelques questions.

– Est-ce que cela vous a pris sans cause apparente ou bien avez eu une émotion violente ?

– Une colère très vive.

Mais ces quelques paroles parurent le menacer d'une nouvelle crise.

– Ne parlez pas, dit le médecin, cela pourrait provoquer de la dyspnée et peut-être même une syncope, ce qu'il faut éviter. Mademoiselle votre fille répondra pour vous.

Et de nouveau il interrogea Hélène, non plus sur ce qui avait pu se passer ce jour même, mais sur les antécédents de son père.

– Est-ce la première fois que M. votre père a une crise de ce genre ?

M. Margueritte fit de la main un signe affirmatif.

– N’a-t-il pas eu des attaques de goutte, de rhumatisme ?

– Rhumatisme, dit M. Margueritte.

Et Hélène compléta le renseignement de son père en disant ce qu’elle savait.

– Très bien, dit le médecin.

Et se donnant un air rassuré :

– Cela ne sera rien, rien du tout ; dans quelques jours nous serons rétabli.

L’angoisse d’Hélène avait été si intense qu’en entendant ce mot ses nerfs se détendirent, et ses yeux se mouillèrent.

– Mais il nous faut des soins, des soins sévères, continua le médecin, un repos et un calme absolu, l’éloignement de toute émotion. Pour commencer, nous allons nous mettre au lit et je vous prescrirai le traitement qui sera très simple : régime lacté, digitale, café à petite dose. En nous conformant à cela, tout ira bien.

Et il veilla à ce qu’on montât le malade dans sa chambre sur une chaise, sans secousses violentes ; puis il le coucha avec les mêmes précautions.

Cependant, si grandes que fussent ces précautions, M. Margueritte eut une nouvelle crise d’étouffement qui fut suivie d’une syncope.

Mais cette fois Hélène n’éprouva pas la même angoisse. Le médecin était là pour faire le nécessaire, et puis il avait dit que ce ne serait rien. Son père ne pouvait pas être en danger, lui qui, quelques heures auparavant, était si bien portant, si vaillant.

Enfin cette crise se calma comme s’était calmée la première.

– C’est la fatigue de la mise au lit, dit le docteur Graux ; maintenant que le repos va être complet, il n’y aura plus rien à craindre.

Il sembla à Hélène que c’était à son père que le médecin adressait ces paroles et non à elle.

– Je reviendrai dans la soirée, dit le médecin.

Et il fit un signe à Hélène en se cachant de M. Margueritte :  
« Accompagnez-moi, j'ai à vous parler. »

Quoiqu'elle eût vu et compris ce signe, elle ne bougea pas lorsque M. Graux sortit, car le suivre c'était sûrement inquiéter son père.

Mais le médecin n'avait pas descendu deux marches qu'elle courut à la porte :

– J'ai oublié de demander à M. Graux comment il fallait faire l'infusion de feuilles de digitale, dit-elle.

Et elle sortit. Comme le médecin arrivait au rez-de-chaussée, elle le rejoignit :

– Vous avez quelque chose à me dire ? demanda-t-elle.

Il lui prit la main :

– Vous êtes une fille courageuse, n'est-ce pas, mon enfant ? demanda-t-il.

Elle frissonna de la tête aux pieds et sa respiration s'arrêta :

– Mon Dieu ! murmura-t-elle.

– C'est grave, continua le médecin, très grave.

Elle chancela et, défaillante, elle s'appuya le dos à la muraille, le médecin la soutint.

– Eh bien, eh bien, dit-il, allez-vous vous trouver mal ? Vous n'êtes donc pas une fille vaillante.

– Je ne sais pas, murmura-t-elle, vous disiez qu'il n'y avait rien à craindre.

– Il fallait rassurer votre pauvre père.

– Mais il n'est perdu ? s'écria-t-elle avec un sanglot.

– Perdu sûrement, non sans doute, nous pouvons le sauver.

Et, voyant le désespoir de cette fille, il ajouta :

– J'espère le sauver... mais enfin l'état est grave, très grave.

Elle resta un moment anéantie, écrasée par ce coup qui s'abattait sur elle si brusquement ; puis peu à peu elle releva les épaules et redressa la tête.

- Mon devoir, continua le médecin, était de vous prévenir.
- Mais qu’a-t-il ? demanda-t-elle d’une voix qui s’affermissait.
- Une attaque asystolique.
- Asystolique ? dit-elle.
- C’est-à-dire une maladie de cœur dans lequel cet organe se contracte insuffisamment et ne se débarrasse pas par conséquent du sang qui l’étouffe.
- Et c’est grave ?
- Très grave.
- Mais il n’avait jamais été malade.
- Il l’était depuis longtemps sans le savoir ; l’accès cardiaque nous révèle son état.

Elle hésita quelques secondes :

- Mais cette maladie est guérissable, n’est-ce pas ?
- Oui... quelquefois... Au moins on peut vivre avec.
- Il vivra ; nous le soignerons ; nous le sauverons. Vous me demandiez si je suis une fille vaillante ; je ne sais pas si je l’étais, mais je vous promets que je le serai. Jusqu’à ce jour je n’ai eu qu’à me laisser vivre, mon père voulait, décidait, travaillait pour moi. Maintenant c’est à moi de décider et travailler pour lui. Je le ferai.
- Bon courage, mon enfant ; quand vous aurez besoin de moi, je suis à vous ; remontez près de lui, et surtout du calme.

Elle remonta. Mais au moment d’entrer dans la chambre elle s’arrêta : elle étouffait, les larmes emplissaient ses yeux.

Du calme, avait dit le médecin. Il fallait qu’elle fût calme elle-même et que son père ne pût pas surprendre son angoisse.

Elle s’essuya les yeux et à plusieurs reprises elle respira fortement, puis elle entra, le sourire sur les lèvres.

– C’était bien simple ce qu’avait à me recommander M. Graux, dit-elle en s’approchant du lit de son père ; mais, tu sais, il est un peu bavard, et quand il

explique il n'a jamais fini.

## VIII

Il ne se produisit point de nouveaux accès cardiaques ni dans la nuit, ni dans la matinée du lendemain ; cependant cette nuit fut mauvaise dans sa première partie.

On avait couché M. Margueritte la tête haute, le torse soutenu par des oreillers ; bien qu'il parût accablé par le sommeil, il n'avait pas pu dormir ; de temps en temps il s'assoupissait, et Hélène, installée à son chevet, espérait qu'il allait enfin reposer, mais presque aussitôt elle le voyait laisser tomber sa tête en avant et instantanément il s'éveillait avec angoisse.

Le médecin, en venant à dix heures du soir, et apprenant que M. Margueritte avait eu déjà douze ou quinze de ces réveils pénibles, les expliqua à Hélène effrayée.

– Comme la fonction respiratoire est compromise, le jeu naturel des muscles qui servent ordinairement à la respiration ne suffit plus ; il faut respirer volontairement au moyen de grandes aspirations ; or, les muscles qui agissent dans ces grandes aspirations et développent le thorax sont placés sous l'empire de la volonté qui, bien entendu, ne peut s'exercer que quand on ne dort pas ; de là ces réveils subits.

Cependant, vers le matin, il avait pu sommeiller un peu, et Hélène avait donné des ordres pour que ce sommeil ne fût pas troublé ; pour la première fois la cloche n'avait point sonné, et les maîtres d'études éveillés par un domestique avaient eux-mêmes éveillé les élèves qui étaient descendus en classe silencieusement, en retard de plus d'un quart d'heure, – ce qu'ils trouvaient très drôle.

Ces quelques heures de repos lui firent grand bien, et quand le médecin arriva le matin de bonne heure pour lui faire sa première visite, il constata

une certaine amélioration, surtout dans son état moral, qui, la veille, sous le poids de la dépression psychique, allait jusqu'à l'indifférence complète, comme si la mort l'avait déjà atteint de ce côté.

Non seulement il put répondre aux questions du médecin, mais encore il le questionna lui-même.

À un certain moment, il pria sa fille de sortir et de les laisser seuls durant quelques instants.

Lorsqu'elle se fut retirée.

– Vous vous doutez bien, n'est-ce pas, docteur, demanda-t-il, de la raison qui m'a fait prier ma fille de nous laisser en tête-à-tête ? Parlez-moi franchement. Où en suis-je ? Que dois-je craindre ? Que puis-je espérer, si tant est que l'espérance me soit permise ?

– Comment ! si l'espérance vous est permise ! Elle vous est ordonnée : c'est une condition de guérison.

– Parlons sincèrement, je vous en prie. Hier je ne me rendais pas compte de mon état ; mais ce matin, bien que ne jouissant pas de toutes mes facultés, je comprends, je sens qu'il est... très grave.

– Mais pas du tout.

– Je le sens.

– Est-ce qu'il faut avoir de pareilles idées ! Rien n'est plus mauvais pour vous.

– Débarrassez-m'en, docteur, je ne demande pas mieux, dit M. Margueritte avec un triste sourire ; car je vous avoue, sans fausse honte, que je ne peux pas me faire à l'idée de la mort.

Il respira avec difficulté et longuement.

– Mais vous n'avez jamais été menacé de mort, mon cher monsieur, mettez-vous bien cela dans la tête ; vous êtes malade, voilà tout, et d'une maladie qu'avec des soins, qu'avec des précautions nous guérirons... facilement.

– Eh bien, docteur, guérissez-moi, je ferai tout ce que vous exigerez ;

coupez-moi les bras, coupez-moi les jambes, trépane-moi, je ne me plaindrai pas, mais ne me laissez pas mourir.

Il respira encore, et plus longuement, plus difficilement cette fois.

– Vous vous fatiguez, vous vous agitez, dit le médecin, ce n'est pas faire ce que je demande.

– Laissez-moi une bonne fois vous dire ce que j'ai à vous dire, et ce sera fini. Si vous me voyez me cramponner ainsi à la vie ce n'est pas par lâcheté, mais mourir en ce moment serait trop affreux, ce serait à douter de la justice providentielle. Songez que j'ai travaillé trente ans pour en arriver où j'en suis ; que je ne fais que toucher à la terre promise, et vous comprendrez que je voudrais ne pas mourir avant d'être entré dedans. Si j'étais seul je m'abandonnerais au mauvais sort, je n'essaierais pas de lutter, mais j'ai ma fille, docteur.

Il fut obligé de s'arrêter pour respirer, l'air lui manquait, et il ne put le faire qu'en renversant sa tête en arrière, en élevant ses épaules, en ouvrant la bouche largement ; tous les muscles de son visage pâle étaient fortement contractés.

Lorsqu'il eut fait entrer un peu d'air dans ses poumons et que son cœur se fut un peu débarrassé du sang qui le noyait, il poursuivit :

– J'ai ma fille, docteur, ma fille que j'aime, que j'aime passionnément, et qui resterait seule, seule avec ma vieille mère si je disparaissais, sans fortune, sans position, en un mot : misérable. Donnez-moi donc quelques années de vie, car je comprends bien après ce que j'ai éprouvé hier et ce que j'éprouve aujourd'hui, qu'il doit y avoir en moi quelque lésion organique profonde, et ce n'est pas une longue existence que je demande maintenant. Hier, en ces derniers temps, quand je faisais mes projets et arrangeais mon avenir, – alors je croyais avoir un avenir, – je calculais sur dix années, quinze, vingt années ; mais à cette heure, c'est une année que je demande, c'est quelques mois, le temps de marier ma fille, me les promettez-vous ?

– Comment ! si je vous promets des mois, mais je vous promets des années, celles sur lesquelles vous comptiez.

Et le docteur Graux insista sur cette promesse ; mais il n'appartenait point

à la catégorie des médecins insinuants qui savent tromper leurs malades ; tout au contraire c'était un homme droit et franc, un peu brutal, qui ignorait l'art de mentir. Ce qu'il pensait, il le disait bien ; ce qu'il ne pensait point il le disait mal, et d'autant plus mal qu'il s'appliquait.

Malgré l'abondance de sa parole et l'entassement de ses raisonnements, il ne parvint point à convaincre M. Margueritte, qui l'aurait écouté toute la journée, espérant toujours trouver dans un mot nouveau les raisons d'espérer que tout ce qu'il avait dit jusqu'alors ne lui avait point données.

Après le départ du médecin il retomba dans son apathie somnolente, mais sans que de nouvelles crises se produisissent.

Pendant plusieurs heures il resta ainsi sans adresser un mot à sa fille et à sa mère, semblant n'avoir d'autre souci que de respirer.

Cependant de temps en temps il attachait sur sa fille des regards désolés qui disaient qu'il avait toute sa connaissance et qu'il ne pensait pas seulement à lui.

Mais, de peur de lui causer une émotion, Hélène n'osait pas l'interroger et lui demander pourquoi il la regardait ainsi avec tant de tendresse, tant de tristesse ; d'ailleurs elle ne devinait que trop ce qu'il lui répondrait.

À un certain moment, profitant de ce que sa mère était sortie, il appela sa fille près de son lit.

– Viens que je te parle, dit-il, écoute-moi sans m'interrompre et surtout réponds-moi en toute franchise, comme une fille loyale et sincère que tu es.

Elle lui prit la main et tendrement elle la lui embrassa.

– Oui, père.

– J'ai demandé à M. Graux, continua-t-il, ce qu'il pensait de mon état ; il m'a répondu toutes sortes de choses pour me rassurer, mais il ne m'a point rassuré ; je me sens perdu, ma pauvre enfant.

– Père, s'écria-t-elle.

Mais, d'elle-même, elle se contint, et, malgré son désespoir, elle eut la force d'amener un sourire sur son visage.

– Est-ce que si tu étais en danger, dit-elle, je serais aussi calme, moi, ta fille, qui t’aime tant.

– Je t’ai demandé de ne pas m’interrompre, continua-t-il ; ce que je dis doit être dit, et si je parle au risque de te désespérer, au risque d’aggraver mon mal, car ce n’est pas sans une cruelle émotion, tu le penses bien, c’est qu’il le faut. Écoute-moi donc, et quand tu m’auras entendu, réponds-moi. Si tu me vois si malheureux à l’approche de la mort, c’est que je pense à toi, ma chère fille. Sans doute je me disais bien qu’il faudrait te quitter un jour ; mais je ne croyais pas que ce serait si tôt, à cinquante ans. Je croyais avoir encore des années devant moi, pour t’aimer et pour te faire la position que je ne t’ai point faite. Oh ! j’ai été bien imprudent, j’ai compté sur l’avenir. Enfin le passé est irrémédiable, et j’ai cette consolation au moins que tu ne m’en voudras pas.

– Et de quoi, mon Dieu !

– De n’avoir pas tiré du présent tout ce qui était possible, de sorte que si je ne sors pas de cette crise, tu es sans fortune, sans le sou, dans la misère. Voilà mon angoisse, ma torture.

Il s’arrêta étouffé ; mais au bout de quelques instants il poursuivit :

– Je voudrais tant ne pas te laisser seule. Je t’ai parlé de Radou et de ses espérances ; mais jamais tu ne m’as répondu franchement à son sujet, et je ne t’ai pas pressée, parce que nous avons du temps devant nous, puisque je ne voulais pas te marier avant que tu eusses atteint ta vingtième année. Mais ce temps nous ne l’avons plus, et maintenant je dois te presser de me faire cette réponse : que penses-tu de Radou ? quels sentiments t’inspire-t-il ? l’accepterais-tu pour mari ?

Elle resta assez longtemps silencieuse, les yeux baissés.

– Eh bien, tu ne réponds pas ?

– C’est que je veux te faire la réponse franche et sincère que tu désires, et que je la cherche, car lorsque tu m’as parlé de M. Radou je n’ai pas pensé à me demander quels sentiments il m’inspirait et si je l’accepterais pour mari ; rien ne pressait comme tu viens de le dire et j’attendais que ces sentiments parlassent d’eux-mêmes... ils n’ont pas encore parlé.

– Enfin te déplaît-il ?

– Pas du tout ; je le trouve très bien.

– Et... c'est tout.

– Mais... oui ; au moins il me semble ; tu me prends à l'improviste.

– S'il me demandait ta main.

– Père !

Et elle le regarda jusqu'au fond du cœur.

– Réponds-moi, dit-il.

Puis d'une voix adoucie, presque suppliante :

– Je t'en prie, mon enfant.

Elle hésita, et enfin, résolument :

– Je ferais ce que tu voudrais.

Il lui prit la main, et fortement il la lui serra, puis la prenant dans ses bras il l'embrassa.

– Envoie chercher Radou, dit-il.

– Père !

– Je t'en prie, envoie-le chercher.

## IX

Au bout d'une heure à peu près, Radou arriva, et Hélène, qui s'était placée à la fenêtre de la chambre de son père pour le guetter, le vit entrer dans la cour : il était bien ganté, correct dans sa tenue comme à l'ordinaire, et il marchait sans se presser, ayant soin de regarder où il posait ses pieds sur le sol mouillé de peur de se crotter.

Sans rien dire, elle sortit vivement de la chambre pour aller au-devant de lui, car elle voulait l'entretenir en particulier avant qu'il vît son père et lui adresser certaines recommandations.

On avait introduit Radou dans le salon, et, comme elle entra rapidement, elle le surprit devant la glace où il se regardait en arrangeant pour le mieux les mèches frisées de ses cheveux.

Cela ne le troubla pas ; il se retourna parfaitement calme.

– J'aurais demandé à voir monsieur votre père si je n'avais craint d'être importun, dit-il. Je suis heureux qu'il ait pensé à me faire appeler. Comment est-il ?

– Très mal.

– Ah ! mon Dieu !

– C'est pour cela que j'ai voulu vous voir, afin de vous prévenir, et que, par un mouvement de surprise ou d'émotion, vous ne l'inquiétiez pas. C'est, avant tout, la tranquillité que le médecin a recommandée.

– Mais que dit le médecin ?

– Il trouve l'état très grave.

– Vous l'avez vu en particulier ?

– Oui.

– Alors il vous a parlé en toute franchise ?

– Je le pense.

– Vous savez, mademoiselle, quels sentiments d'estime affectueuse j'ai voués à monsieur votre père. Ne voyez donc dans mon insistance qu'un intérêt... – il chercha son épithète, – douloureux, un intérêt de cœur. Cet état n'est pas désespéré, n'est-ce pas ?

– Oh ! non.

– C'est une maladie de cœur ?

– Une attaque asystolique.

– Ah !

– Vous connaissez cette maladie ?

– Grave, en effet, très grave.

– Mais qui n'est pas fatalement mortelle, n'est-ce pas ?

Dans son angoisse, c'était elle maintenant qui interrogeait : puisque Radou connaissait cette maladie, il allait lui dire ce que le docteur Graux lui avait peut-être caché.

– Sans doute, répondit Radou ; au moins je ne crois pas. Vous savez, je n'ai pas étudié la médecine ; on ne peut parler que de ce qu'on sait.

Si Hélène avait été en ce moment capable d'observation, elle aurait remarqué que si Radou ne parlait pas, ce n'était point parce qu'il ne savait pas, mais plutôt au contraire parce qu'il savait.

Ce n'était pas Radou qu'elle regardait, c'était son père qu'elle avait devant les yeux ; c'était à lui qu'elle pensait ; c'était pour lui qu'elle était descendue, afin de préparer autant que possible ce qui allait se dire dans cet entretien, qu'elle eût certainement empêché, si elle avait osé assumer une pareille responsabilité.

Certes, la chose était délicate et difficile ; mais les circonstances étaient telles qu'elle ne devait avoir égard qu'au but à atteindre et non aux moyens à

employer. Ce n'était pas quand la vie de son père était en jeu qu'elle pouvait se laisser arrêter par quoi que ce fût ; lui avant tout, lui seul.

– Puisque vous connaissez cette terrible maladie, dit-elle résolument et en regardant Radou en face, vous savez aussi, n'est-ce pas, qu'il faut éviter au malade toute cause de contrariété et d'émotion ? C'est pour cela que je suis venue au-devant de vous...

Il la regarda comme s'il ne la comprenait pas.

Voyant qu'il ne lui venait pas en aide, elle continua :

– Pour vous demander, pour vous prier de ne pas contrarier mon père, de ne pas discuter avec lui, et lors même qu'il vous ferait quelque proposition... qui ne vous conviendrait pas, de répondre conformément à son désir.

– Mais, mademoiselle...

– C'est un caprice de malade qu'il s'agit de satisfaire, c'est une contrariété qu'il s'agit d'éviter, cela seulement et rien autre chose ; sans cela, soyez certain que je ne me permettrais pas de vous adresser une pareille prière.

Ce fut lui, à son tour, qui l'examina, cherchant évidemment à comprendre ce qu'il y avait sous ces paroles et tout ce qu'il y avait.

Ne le devinant pas, il le demanda :

– Et quelle proposition monsieur votre père veut-il donc m'adresser ? dit-il.

– Il vous l'expliquera lui-même, puisqu'il vous a fait appeler pour cela. Quelle qu'elle soit, ce que je vous demande, c'est de ne pas vous inquiéter de cette proposition elle-même, mais de votre réponse, qui ne vous engagera qu'envers un malade.

Puis, jugeant qu'elle en avait assez dit et incapable d'ailleurs d'en dire davantage, elle pria Radou de la suivre.

– Mon père pourrait s'inquiéter de mon absence.

Elle entra la première dans la chambre.

– M. Radou.

M. Margueritte tendit la main au jeune professeur.

– Merci de votre empressement, mon ami, dit-il.

Depuis que M. Margueritte était alité, sa mère s'était installée près de lui, ou plutôt dans un coin de la chambre, se faisant toute petite, aussi peu gênante que possible, et elle restait là, silencieuse, attendant que sa petite-fille lui demandât quelque chose, car elle n'osait rien faire d'elle-même ni rien proposer, de peur d'être une cause d'embarras, alors qu'elle eût voulu être une aide, de même qu'elle n'osait ni marcher, ni se moucher.

Quand Hélène vit Radou assis auprès du lit de son père, elle alla à sa grand-mère.

– Venez prendre l'air, grand-maman, dit-elle, cela vous fera du bien ; il ne faut pas rester ainsi enfermée.

– Je veux bien, ma fille, dit la vieille femme, qui était très embarrassée, ne sachant si elle devait sortir ou rester ; d'une part, désirant ne pas quitter son fils ; de l'autre, se demandant comment on devait se conduire en pareille circonstance, ce qu'elle ignorait et ce qui la rendait malheureuse.

Suivant sa petite-fille et marchant comme sur des œufs, penchée en avant et les bras étendus, elle sortit.

Pendant ce temps Radou avait examiné M. Margueritte attentivement, à fond, sans parler.

– Si je vous ai fait appeler dans l'état où je suis, dit M. Margueritte, vous comprenez, n'est-ce-pas, que c'est parce que je me sens perdu.

– Eh quoi, cher monsieur !...

M. Margueritte leva la main pour dire qu'il désirait n'être pas interrompu :

– Le docteur Graux dit, – au moins il me dit à moi, – qu'il me guérira. Je ne le crois pas ; le coup qui m'a frappé a été trop rude ; la lésion que je dois avoir au cœur est trop grave. Voyez mon étouffement, ma respiration haletante, qui rend ma parole si difficile, si pénible. À cela, ajoutez ce que vous ne voyez pas : le refroidissement des extrémités, la tendance à la syncope, qui est telle que je crois que je vais m'évanouir à chaque instant, et vous comprendrez, – il fut obligé de faire une longue pause pour respirer, –

vous comprendrez que je ne peux pas conserver d'illusions, si douces qu'elles me seraient. Je suis perdu.

Radou qui, la première fois, s'était fortement récrié contre cette idée, protesta à nouveau avec beaucoup plus d'énergie encore ; c'était impossible ; il fallait croire le docteur Graux ; l'étouffement s'expliquait facilement ; enfin tout ce que peut dire un homme qui ne veut pas croire, et il n'y avait qu'à regarder, qu'à écouter Radou pour se convaincre que précisément il était cet homme.

Bien que M. Margueritte ne fût pas en état de voir ce qui se passait autour de lui, il fit cependant cette remarque, mais il se l'expliqua :

– C'est la sympathie, c'est l'amitié que vous avez pour moi, dit-il, qui protestent en vous contre cette pensée que je suis perdu ; vous êtes comme ma pauvre fille, qui ne veut pas admettre l'idée que je vais mourir. Cela me touche vivement, croyez-le, mon ami, et cet accord entre vous et elle m'est doux ; mais malheureusement ce n'est pas ce que nous espérons, ce que nous voulons qui se réalise dans un cas comme le mien, et si je vous dis que je suis perdu, ce n'est pas pour vous émouvoir ni pour me plaindre, c'est parce que je le sens. Venons donc au fait pour lequel je vous ai envoyé chercher.

– Cela ne va-t-il pas vous fatiguer ? demanda Radou ; nous pourrions peut-être attendre.

M. Margueritte le regarda.

– Vous savez que je suis tout à vous, continua Radou, et quand vous voudrez ; ainsi...

– Alors tout de suite. Lors de votre arrivée à Condé et quand nous avons traité la question du mariage, je vous ai demandé d'attendre pour décider cette question. Nous avions à ce moment du temps devant nous. Au moins je le pensais. Aujourd'hui, ce temps me manque. Demain, dans quelques jours peut-être, je ne serai plus là. Avant d'abandonner ma pauvre fille je voudrais avoir assuré sa vie.

L'émotion lui coupa la parole, et un étouffement se produisit.

– Je vais appeler, s'écria Radou en s'empressant de se lever.

Mais de la main M. Margueritte lui fit signe d'attendre ; puis, après quelques instants, il poursuivit :

– Je voudrais avoir assuré sa vie, et c'est pour cela que je vous demande si vos intentions sont toujours les mêmes.

– Mais...

– Il y avait des raisons, continua M. Margueritte, pour différer ce mariage ; maintenant, il y en a pour le hâter ; vous les voyez sans qu'il soit besoin que je les explique. Avant que vous me répondiez, je n'ajouterai qu'un mot pour vous faire connaître ma position : si nous avions attendu deux ans, j'aurais pu donner à ma fille une certaine dot et vous verser chaque année une somme qui l'aurait complétée ; aujourd'hui, Hélène n'aura rien en se mariant, ni plus tard, car je ne laisse rien.

Il avait fait des efforts pour arriver jusque-là ; il se tut, épuisé, haletant.

Radou resta assez longtemps sans répondre, embarrassé, hésitant.

– Certainement, dit-il enfin, les yeux baissés, je ressens aujourd'hui pour mademoiselle Hélène les mêmes sentiments que j'éprouvais il y a un mois, il y a trois mois. Vous ne pouvez pas supposer que j'aie changé. Mais si je vous disais que je suis prêt à la prendre pour femme, ce serait reconnaître que je partage vos craintes ; tandis qu'au contraire je suis convaincu qu'elles n'ont aucun fondement, aucun, aucun. Je ne peux pas, vraiment, assumer une pareille responsabilité. Ce serait me faire le complice de la maladie. Voyons, franchement, si je vous répondais : « Je suis prêt », ne croiriez-vous pas plus fermement encore que vous êtes perdu. Tandis que cette réponse que je diffère, que je remets à la semaine prochaine, à un mois, vous prouve par cela même qu'elle est différée, que vous n'êtes pas en danger, mais pas du tout, pas du tout.

M. Margueritte le regardait stupéfait, se demandant s'il n'était pas sous l'influence d'une hallucination, s'il entendait réellement des vraies paroles, si Radou était réellement devant ses yeux. Était-ce possible ? Et de sa main droite il tâtait, il serrait sa main gauche.

Pendant ce temps, Radou s'était levé et il avait regardé sa montre :

– Voici l’heure de la classe, dit-il, demain je reviendrai vous voir, et si vous le voulez nous reprendrons cet entretien. À demain !

## X

Il descendit l'escalier comme si le feu le poursuivait.

Vraiment il l'avait échappé belle ; après la fille, le père.

Une gaillarde, la fille.

Un Normand madré, le père.

Mais il n'y a pas que les Normands qui sont madrés ; les Lorrains le sont aussi et, quand il le faut, ils savent compter.

Sans doute ç'avait été dur de répondre de cette façon ambiguë et de se dérober de cette manière ; mais comment faire autrement ?

Il ne pouvait pas dire oui, car il était un honnête homme.

Quand il avait manifesté l'intention d'épouser Hélène, il comptait sur une dot immédiate et, pour plus tard, sur une certaine fortune à recueillir par héritage ; mais puisqu'il n'y avait ni dot, ni héritage, il n'épousait pas.

La femme était belle et désirable, cela était certain ; douée de qualités sérieuses, il le croyait, mais après ? Ce n'est pas avec de la beauté, avec de la tendresse, avec de la bonté qu'on entre en ménage ; si cela est quelque chose comme appoint, il faut en plus un capital sérieux.

Il ne pouvait pas raisonnablement épouser une femme sans le sou, si belle qu'elle fût.

Il ne voulait pas d'une existence semblable à celle du père Planchat : à cette seule pensée tout en lui se révoltait.

Sans doute il était pénible de renoncer à cette belle fille ; mais après tout il y en avait d'autres ; et quand on était fait comme lui, il n'y avait pas à s'inquiéter d'un mariage manqué ni d'une belle fille perdue.

Réfléchissant ainsi, il avait fait trois ou quatre fois le tour de la cour, s'applaudissant de la façon dont il avait esquivé cette situation véritablement embarrassante.

Si, comme cela paraissait probable, M. Margueritte succombait à cette maladie, tout était fini ; plus de mariage.

Si, au contraire, il réchappait, le mariage pouvait se renouer et produire alors les avantages matériels sur lesquels il avait été en droit de compter, lorsqu'il l'avait engagé.

Et l'heure ayant sonné, il était entré en classe, satisfait de lui et dans les meilleures dispositions.

« Nous avons vu dans la dernière leçon que pour les composés binaires oxygénés il y a deux cas à distinguer : 1° le composé est basique ou neutre ; 2° il est acide. »

Puis ayant remarqué deux élèves qui bavardaient, il s'était interrompu :

– Je vous prie de ne pas me distraire par votre inattention ; je viens de voir notre cher principal, il est au plus mal ; je suis sorti de chez lui profondément ému, et j'ai besoin de tout mon sang-froid pour pouvoir vous faire ma leçon. Je dis donc que, dans le premier cas, le nom du composé se forme de la manière suivante...

Aussitôt qu'elle l'avait vu sortir, Hélène était rentrée près de son père.

Elle l'avait trouvé dans un état de complète prostration, la tête inclinée sur l'épaule gauche, la lèvre inférieure pendante, les bras inertes.

– Cela t'a fatigué.

Pas de réponse.

Mais au bout de quelques minutes terriblement longues pour elle et pendant lesquelles elle s'était anxieusement demandé ce qu'il fallait craindre, il s'était un peu redressé pour la regarder.

Quelle expression désespérée dans ses yeux et sur son visage !

Tout à coup, elle avait vu des larmes couler sur ses joues, et, levant la main, il la lui avait tendue.

– Ah ! ma pauvre fille ! ma pauvre fille !

– Mais qu’as-tu, père ? Qu’as-tu ? Es-tu plus mal ?

Il secoua la tête.

– C’était ma dernière espérance ; elle me manque. Il n’est pas l’homme que j’avais cru.

– Eh bien ! père, il ne faut pas te désespérer pour cela ; il n’y avait pas d’engagement entre M. Radou et moi. Je ne l’aimais pas et je n’avais accepté ce mariage que pour ne pas te peiner. Dans ces conditions, il vaut donc mieux qu’il ne se fasse pas. Pour moi, je t’assure que je n’en suis pas du tout fâchée, pas même désappointée.

– Mais tu vas rester seule, sans rien, sans la moindre ressource.

Depuis la veille, elle avait à chaque instant et de toutes les manières combattu cette idée, trouvant toujours quelque raison nouvelle pour la repousser et pour prouver à son père qu’il n’était pas aussi malade qu’il le croyait.

Mais cette persistance à revenir sans cesse à la même crainte ne montrait que trop qu’elle ne l’avait pas convaincu ; mieux valait donc recourir à un autre moyen.

– Jamais je n’admettrai, dit-elle, que je vais rester seule ; mais quand, par impossible, cela arriverait ; quand, tu serais tué, – je ne dis pas par cette maladie, mais par un accident quelconque que nous ne pouvons pas prévoir, – serais-je donc perdue pour cela ? Et cette crainte de me laisser seule, qui te torture, serait-elle, en se réalisant, aussi terrible que ta tendresse l’imagine ?

– Hélas !

– Ce qui serait affreux, ce serait le désespoir moral, ce serait de ne plus te voir, ce serait d’être privée de cette tendresse qui depuis mon enfance m’a rendue si heureuse.

Malgré l’effort d’énergie qu’elle faisait pour se contenir et ne pas succomber à l’émotion, elle ne fut pas maîtresse, en évoquant cette catastrophe qu’elle disait impossible, mais qu’elle sentait si menaçante, de régler sa voix, qui trembla et qui, à un certain moment, se brisa dans sa gorge

contractée. Mais presque aussitôt, se raidissant désespérément, elle continua :

– Je veux dire qu'en dehors de mon chagrin tout ne serait pas perdu : je ne suis plus une enfant ; je ne suis pas infirme ; je ne suis pas incapable de travailler, incapable de gagner ma vie. Ce que tu m'as appris me servirait à quelque chose ; j'en sais assez pour donner des leçons ; j'ai mes diplômes ; tu vois bien que je ne mourrais pas de faim.

– À dix-neuf ans ! Ah ! ma pauvre fille, quel remords de n'avoir rien fait pour toi !

– Tu as tout fait, puisque tu m'as mise à même de pouvoir faire. Quand il le faudra je serai forte et courageuse, je te le promets, je te le jure !

Et lui prenant la main, elle la lui baisa comme pour sceller ce serment, que le danger suspendu au-dessus de son père et qu'elle voyait prêt à s'abattre rendait si solennel.

– Tant de beauté ! dit-il, suivant évidemment sa pensée intérieure bien plus qu'il ne répondait à ce qu'elle avait dit.

Il s'établit un moment de silence, et pendant quelques instants il resta penché en avant, s'efforçant de faire entrer un peu d'air dans sa poitrine, car l'étouffement augmentait sensiblement, en même temps que la pâleur de sa face et que l'anxiété du regard.

– Partout où se portent mes yeux, dit-il, je ne vois que dangers pour toi. Ah ! j'étais trop fier de ta beauté. Et ta pauvre grand-mère que deviendrait-elle ?

– Mais ne serais-je pas là ?

– Oui, n'est-ce pas, tu me remplacerais.

– Oh ! je te le jure.

La porte s'ouvrit, le docteur Graux entra.

– Eh bien, dit-il après avoir examiné son malade, je vois avec plaisir que nous allons mieux.

– Vous trouvez, docteur ?

– C'est évident.

– Moi, je ne me sens pas mieux ; au contraire, j'étouffe, il me semble qu'à chaque instant je vais me trouver mal.

– Eh bien, quand cela arriverait, il ne faut pas vous en inquiéter.

Mais avec Hélène, qui l'accompagna, il ne garda pas cette assurance.

– Cela ne va pas, dit-il, le cœur ne se calme pas ; monsieur votre père a donc éprouvé des émotions, des contrariétés ?

– Oui.

– Il faut empêcher cela à tout prix.

– Je l'ai tenté, je n'ai pas pu.

– Si nous avons de nouvelles syncopes, je ne répons de rien.

– Ne peut-on pas les prévenir ?

Il secoua la tête.

– Si elles se présentent, dit Hélène tremblante, que faudra-t-il faire ?

– Espérons qu'il ne s'en présentera pas.

– Mais s'il en survient une ?

Il hésita un moment.

– Vous m'enverrez chercher.

Hélène n'en écouta pas davantage, et elle remonta vivement, ayant hâte d'être auprès de son père, pleine de craintes, voulant être là, quoiqu'elle ne sût pas ce qu'elle pourrait faire si une syncope survenait.

La soirée se passa sans complications nouvelles ; cependant l'état général parut s'aggraver.

La nuit aussi fut extrêmement pénible pour le pauvre malade, accablé par le sommeil, et qui se réveillait à moitié étouffé aussitôt qu'il s'endormait.

Installée près de lui, contre lui, Hélène ne le quittait pas des yeux. Vers le matin elle le vit se renverser sur ses oreillers et laisser aller sa tête comme il l'avait fait plusieurs fois déjà en s'endormant.

Cependant ce n'était pas le même mouvement.

Effrayée, elle voulut lui soutenir la tête : il ne bougea pas.

– Père ! s'écria-t-elle, père !...

Elle lui mit la main sur le cœur, mais elle ne le trouva pas. Elle écouta, se collant l'oreille sur sa poitrine. Elle n'entendit rien.

– Père, réponds-moi !

Puis, instantanément, le sentiment de l'horrible vérité l'étreignant :

– Père, dis-moi adieu...

Il était mort. Et cet adieu qu'elle lui demandait, il n'avait pas pu le lui donner.

## Deuxième partie

## I

Les dernières personnes qui, après l'enterrement, avaient accompagné Hélène au collège venaient de partir. On l'avait embrassée ; on lui avait serré la main ; on lui avait adressé quelques paroles de consolation ou d'encouragement, et l'on s'était sauvé au plus vite, car enfin quoi dire à cette pauvre fille ? quoi lui répondre surtout, si elle demandait quelque chose ? Il ne laissait rien, ce malheureux M. Margueritte, ce qui s'appelle rien ; elle allait être dans une affreuse misère, et il est bon de se tenir en garde contre les misérables ; on ne sait pas les idées qui peuvent leur passer par la tête, les services qu'ils peuvent réclamer. Il est bon aussi de se tenir en garde contre soi-même, contre un entraînement ému, car on prend ainsi quelquefois des engagements qu'on regrette plus tard.

Dans le salon où elle se tenait debout près de la cheminée, le visage rougi par les larmes, les lèvres crispées, le cœur serré par le désespoir, elle n'avait plus près d'elle que sa grand-mère, assise dans un coin, tournant un chapelet entre ses doigts en priant pour son pauvre fils, et la tante Tout cha, qui se carrait dans un fauteuil.

C'était là maintenant toute sa famille, car ils n'étaient plus ses parents, cet oncle et ses huit cousins qui n'avaient pas pu faire trois lieues pour suivre son père jusqu'au cimetière.

Quant à la tante Tout cha, elle était venue, car elle était toujours prête à aller n'importe où ; seulement, elle n'avait pas jugé que, pour un neveu, c'était la peine de faire les frais d'un deuil ; c'est une dépense, et elle s'était contentée de s'arranger une toilette dans laquelle elle avait mis autant de noir qu'elle avait pu ; cela même l'avait retardée, de sorte qu'elle n'était arrivée que bien juste pour l'enterrement.

Lorsqu'elles furent seules, la tante se leva :

– Maintenant, ma nièce, c’est le moment de parler d’affaires.

Hélène la regarda quelques secondes sans comprendre. Le moment de parler d’affaires ? Quelles affaires ? Elle n’en avait qu’une : penser à son père ; parler de lui.

– Si j’avais pu, continua la tante, j’aurais poussé Cocotte pour arriver avant l’enterrement ; mais elle a son poulain c’tte bête, je n’allais pas lui faire du mal ; et puis avant ou après, ça n’a pas grande importance.

Elle fit une pause, attendant qu’Hélène lui répondît ; mais celle-ci n’ayant rien dit, elle continua :

– C’est quand on est dans le malheur qu’on trouve sa famille, n’est-il pas vrai, ma nièce ?

Ce n’étaient pas là des paroles bien tendres ; mais venant de la tante Tout cha, qui n’était pas expansive, elles remuèrent le cœur d’Hélène.

– Certainement, continua la tante, si cela était possible je voudrais vous offrir de venir à la maison ; mais cela n’est pas possible.

– Je n’ai pas eu cette pensée.

– Il y a les cousins ; les garçons, vous savez, ma nièce, on n’en est par maître, des gaillards, – elle dit cela superbement, fière, à coup sûr, de ses fils comme elle était fière de tout ce qui lui appartenait, son mari excepté, – et puis, d’autre part, vous n’entendez rien aux travaux de la culture ; vous êtes une demoiselle, une personne instruite ; le village et les champs, ça ne vous convient pas. Mon Dieu, je ne vous blâme pas. Chacun son affaire. À la ville, moi toute la première, je ne suis pas à ma place. Ce que j’en dis donc, c’est simplement pour vous expliquer que vous ne pouvez pas venir chez nous.

– Mais, ma tante, je n’ai jamais eu la pensée que je pouvais aller chez vous, répondit Hélène, blessée que la tante Tout cha la mît ainsi à la porte avant même qu’elle eût demandé à entrer.

– Moi, je l’ai eue, j’aurais voulu que cela fût possible ; tout d’abord j’avais cru que cela était possible, mon homme vous le dirait s’il était là, car en apprenant ce malheur mon premier cri a été : « Si nous pouvions prendre cette pauvre Hélène » ; et ç’a été seulement quand François m’a répondu :

« Et les garçons ? » que j'ai compris qu'il avait raison, comme toujours.

Hélène avait hâte que cette discussion, qui la blessait de tant de manières, se terminât ; elle avait besoin d'être seule, d'être libre, toute à son chagrin, toute à son père.

– Je vous remercie de votre bonne intention, ma tante, dit-elle, mais comme mon oncle l'a justement remarqué, elle n'est pas réalisable.

– Malheureusement, ma pauvre fille, et j'en suis bien fâchée ; mais ce qui n'est pas possible pour vous, ma nièce, l'est pour ma sœur.

– Grand-maman ?

– Sans doute ; elle était à la maison, il y a six semaines, elle peut y revenir ; elle y a vécu pendant des années, elle peut y vivre encore ; les portes lui sont ouvertes ; je suis prête à l'emmener ; et je parle au nom de François comme au mien.

Depuis le commencement de cet entretien, la vieille mère avait interrompu son chapelet, et, la tête à demi levée, elle écoutait mais craintivement, comme si elle avait peur qu'on lui reprochât de se mêler de ce qui ne la regardait pas ; en voyant qu'il était question d'elle, elle leva la tête tout à fait et écouta franchement.

– Je vous remercie bien, ma sœur, dit-elle.

– Vous savez, c'est de bon cœur, dit la tante joyeusement, votre place à table vous attend, nous reprendrons notre vie d'autrefois.

– Si vous voulez, ma sœur.

– Je crois bien que je veux.

Puis, pour revenir sur ce cri qui lui avait échappé :

– C'est notre devoir.

Mais, au grand étonnement de la tante Tout cha, Hélène vint se jeter au travers de cet arrangement qui paraissait si simple.

– Pardon, grand-maman, dit-elle doucement, mais en même temps avec fermeté, voulez-vous donc que nous nous séparions ?

– Je ne le voudrais pas, ma bonne fille, mais...

– Alors il n’y a pas de mais, grand-maman ; vous ne devez pas avoir d’autre souci que votre désir.

– En v’là une bêtise ! s’écria la tante Tout cha.

– En quoi est-ce une bêtise, ma tante ?

– Est-ce que, quand on n’a pas assez pour soi, on a assez pour deux ; j’ai causé pendant la messe et en allant au cimetière avec ceux qui connaissent les affaires de votre père, M. Griolet le notaire, entre autres ; eh bien, il ne laisse rien, votre pauvre père, moins que rien.

– Eh bien ? interrompit Hélène, la tête haute, de façon à bien faire comprendre qu’elle ne permettrait pas la plus légère attaque contre la mémoire de son père.

– Eh bien, si vous n’avez pas de quoi vivre, comment ferez-vous vivre votre grand-mère ?

– En travaillant.

– Avant de prendre quelqu’un à votre charge, il faudrait savoir si vous pourrez vivre vous-même ; il ne faut pas compter qu’il vous reviendra quelque chose de tout cela, il y a des dettes à payer ; je ne dis pas ça pour moi, votre père m’a toujours réglé ce que je lui ai fourni, comme il convient ; mais enfin il y a des créanciers. Quand on les aura payés, qu’est-ce qu’il vous restera ? Voilà ce qu’il aurait fallu savoir avant de parler de prendre votre grand-mère avec vous ; il ne vous reste rien.

– Je vous l’ai dit, mon intention est de travailler.

– Ça, c’est bien. Nous sommes sur la terre pour gagner notre vie ; mais savez-vous si vous pourrez gagner la vôtre et celle de votre grand-mère ? Allez de votre côté, qu’elle aille du sien. Faites pour vous, qu’elle fasse pour elle. Voilà le conseil que je vous donne, et, mieux que cela, je vous aide en prenant ma sœur.

– Je vous ai remerciée de votre intention, ma tante ; mais je désire garder grand-maman avec moi et je la prie de ne pas me quitter.

Puis, venant à sa grand-mère et l’embrassant :

– Dis à ma tante, grand-maman, que tu as foi en moi et que tu sais bien que je ne te laisserai manquer de rien.

La vieille femme hésita un moment, regardant sa belle-sœur timidement.

– Je peux encore travailler, ma fille.

– Alors, nous travaillerons ensemble, grand maman.

– Si vous comptez sur elle, dit la tante en haussant les épaules.

Hélène se redressa et regarda sa tante fièrement :

– Je compte sur moi, ma tante. Ce sera moi qui travaillerai pour grand-maman ; ce ne sera pas grand-maman qui travaillera pour moi. Mon père trouvait que sa mère avait trop travaillé ; c'est mon devoir de respecter ses idées et ses volontés. En vous tenant ce langage, je vous parle en son nom.

La tante avait été un moment interloquée, mais elle reprit vite son assurance.

– Si ce qu'a dit votre père signifie que j'ai trop fait travailler ma sœur, c'est une bêtise.

– Ma tante, je ne peux pas vous permettre de parler ainsi de mon père.

– Enfin, je dis ce que je dis. J'ai gardé ma sœur chez moi pendant trente ans par charité, et voilà comment j'en suis remerciée.

– Par charité ! s'écria la grand-mère.

Mais Hélène lui coupa la parole :

– Grand-maman, dit-elle, je vous prie de me laisser traiter cette affaire avec ma tante, à qui je répons que, pour qu'à l'avenir elle ne soit pas mal remerciée de ses intentions charitables, nous ne les acceptons pas.

– À votre aise, ma nièce ; ce que j'en faisais c'était pour vous secourir dans votre malheur, comme ça se doit en famille. C'est comme ça que vous m'accueillez, ça suffit, je m'en vas.

Et elle fit un pas vers la porte ; mais revenant et s'adressant à sa belle-sœur :

– Seulement, vous, quand vous mourrez de faim, ne venez pas me demander de vous prendre, il serait trop tard. Si ça ne fait pas pitié ! Trop travaillé, trop travaillé ! Hélas ! Mon Dieu ! Bonsoir, la compagnie.

Et cette fois elle sortit, sans se retourner, furieuse ; en venant, elle avait justement fait le compte des couvées de dindes que sa belle-sœur lui élèverait, car il n’y avait pas à dire, pour élever les dindes, on ne trouverait pas sa pareille ; et voilà qu’il fallait renoncer à ce gain par la faute de cette grande fille, – une fiérote et une bête. En voilà une qui pouvait crever de misère, elle n’aurait que ce qu’elle méritait.

La tante partie, Hélène et sa grand-mère restèrent assez longtemps sans échanger une parole ; après toutes les émotions de la matinée et de ces derniers jours, Hélène était à bout de forces ; cette dernière scène l’achevait :

– Nous aurions peut-être mieux fait d’accepter la proposition de la tante, dit enfin la grand-mère, se répondant à elle-même ; j’aurais travaillé ; ce n’est pas le courage qui me manque.

– Non, grand-mère, nous n’aurions pas bien fait, car nous n’aurions pas respecté la volonté de papa.

– Mais vivre, mon enfant ?

– Je travaillerai, soyez sans crainte.

– Et comment ?

– Je ne sais pas, mais je trouverai ; c’est à chercher et je vais chercher ; la pensée que je remplace mon pauvre papa me donnera de la force.

## II

Il eût fallu à Hélène quelques heures de repos et de recueillement, dans lesquelles elle eût pu s'abandonner et pleurer à son aise, car ses larmes, toujours refoulées, l'étouffaient ; elle marchait, elle agissait, elle parlait, depuis deux jours, comme dans un cauchemar dont elle ne pouvait s'éveiller, oppressée, anxieuse, suffoquée, incapable d'êtreindre sa volonté, en proie à une sorte de délire avec des idées et des images qui l'affolaient ou l'anéantissaient.

Mais justement elle ne pouvait pas les trouver, ces heures de recueillement, car il lui fallait répondre à tout le monde et s'occuper de tout, décider tout, elle qui n'avait été rien jusqu'à ce jour.

Et ce n'était pas seulement le présent qu'elle devait ainsi décider à l'improviste, c'était encore l'avenir ; ce n'était pas seulement ce qu'elle connaissait, mais encore ce qu'elle ignorait.

Quelles affaires laissait son père ? Quelle situation ? Elle ne le savait pas. La ruine ? des dettes ? La ruine, ce n'était rien. Mais des dettes ! Comment les paierait-elle jamais ? Et cependant elle était bien résolue, pour l'honneur de son père, à les payer coûte que coûte.

« Je ne te laisse rien », lui avait dit son père.

Mais encore, quel était ce rien ?

C'était ce qu'elle devait savoir au plus tôt, et même eût-il fallu qu'elle le sût avant l'enterrement, car en discutant les dispositions de cet enterrement avec les gens des pompes funèbres et de la fabrique, qui, pour chaque chose proposée par eux, lui disaient : « Cela se fait, mademoiselle », avait-elle hésité avant de répondre : « Faites », se demandant comment elle paierait ce qu'elle commandait.

Le notaire Griolet lui avait dit qu'il viendrait après l'enterrement, et elle l'attendait ; sans doute il ne lui ferait pas trouver ce qui n'existait pas, mais il la dirigerait, il prendrait en main ses affaires, et ce serait déjà un point important : au moins elle saurait.

Il fut exact, car l'exactitude et la tenue étaient ses deux principales qualités. Pour l'enterrement il avait revêtu une toilette noire ; mais aussitôt rentré chez lui, il avait abandonné ces vêtements de cérémonie du parfait notaire, dont il avait horreur, pour reprendre son costume ordinaire : la redingote bleue boutonnée, la cravate de couleur et le pantalon de fantaisie.

Ce jour-là il le prit tout neuf et le choisit avec soin, ce pantalon ; il allait voir une belle fille, et il tenait à paraître devant elle tout à son avantage. Or, pour cela, un pantalon réussi était, disait-il en s'appuyant sur certains souvenirs qu'il citait complaisamment, un point décisif ; aussi étaient-ils célèbres à Condé, les pantalons de M<sup>e</sup> Griolet, au moins parmi les hommes, qui s'en moquaient et se mettaient dans des coins pour en plaisanter à mi-voix lorsqu'il arrivait quelque part : « Avez-vous vu le pantalon de Griolet ? – Extraordinaire. – Pour qui celui-là ? » Et l'on cherchait : si une femme avait le malheur de tourner les yeux du côté du notaire, machinalement, par hasard, sans penser à rien, elle était aussitôt le sujet de railleries plus ou moins spirituelles, mais salées : « Auriez-vous cru cela ? – Non, et cependant, en regardant le mari, tout s'explique. – Curiosité alors ? – Espérons-le, mon Dieu ! – Je plains le mari. – Moi, Griolet ; vous savez, c'est un blagueur. – Ah bah ! – Positivement. »

Il se présenta au collège en vainqueur, ne s'imaginant pas que cette belle fille, pour laquelle il se dérangeait, pût avoir des yeux pour ne pas le voir, et ne se disant pas que ces yeux ne devaient que pleurer.

Au moins cette suffisance eut cela de bon qu'elle lui inspira une patience pour tout écouter et une complaisance pour tout examiner, qu'il n'eût assurément point eues pour une pauvre orpheline louche ou bossue.

Hélène n'en avait jamais assez dit, et au lieu de s'impatienter des explications confuses qu'elle lui donnait, il les lui faisait longuement répéter.

– Certainement, mademoiselle.

À la vérité, il était surpris que ces beaux yeux dans lesquels il plongeait les

siens eussent si peu d'expression et parussent si éteints ; mais au moins la musique de sa voix était un charme ; charmantes aussi étaient ses lèvres et les mèches de sa blonde chevelure se détachant sur ses vêtements de deuil ; admirable était le profil droit de son visage ; merveilleux de pureté était le contour de sa tête ; et les épaules, et le corsage, et la taille, et les mains et les pieds ! Il serait resté toute la journée à l'écouter, à condition de pouvoir la regarder.

Elle était touchée de cette patience, de cette complaisance à se mettre à sa disposition ; mais en même temps elle était gênée aussi de cette persistance à la regarder. Ne pouvait-il pas lui parler sans tenir ainsi ses yeux attachés sur elle ? Tout d'abord absorbée par ses pensées, en proie à son angoisse, abîmée dans sa douleur, elle n'avait point fait attention à la fixité de ce regard qui ne la quittait pas ; mais peu à peu elle s'était troublée, sans qu'elle comprît pourquoi un sentiment de malaise l'avait envahie, de confusion, de honte ; ces yeux qu'elle rencontrait sans cesse posés sur elle, tantôt sur ses cheveux, tantôt sur sa bouche, tantôt sur son corsage, la paralysaient ; elle eût voulu pouvoir abaisser un voile sur son visage ou bien s'envelopper de la tête aux pieds dans un manteau ; ce n'était point ainsi qu'un honnête homme regardait une honnête femme, avec cette ardeur, comme s'il voulait la déshabiller.

Griole n'avait pas été sans remarquer l'effet qu'il produisait, mais il n'en avait pas deviné la cause. Pourquoi lui avait-elle parlé tout d'abord si franchement, si librement, n'ayant d'autre souci que de dire ce qu'elle avait à dire, et maintenant pourquoi se montrait-elle si embarrassée, comme fâchée ?

Cela était inexplicable, car enfin on ne pouvait pas montrer plus d'amabilité qu'il n'en déployait pour elle ; elle devait bien voir qu'il la trouvait charmante ; plus que charmante, irrésistible.

Y avait-il donc en lui quelque chose qui lui déplût ? C'était invraisemblable ; car lui aussi était charmant ; plus que charmant, irrésistible ; il le savait ; on le lui avait dit assez souvent, et assez souvent aussi on le lui avait prouvé, pour qu'il n'eût pas le plus léger doute à ce sujet. Déplaire à une femme, lui ! Allons donc, cela était impossible.

Assurément il avait dû lâcher quelque maladresse, quelque parole inconsiderée, quelque blâme sur son père qu'elle paraissait regretter si

sincèrement ; mais il eut beau chercher, il ne trouva ni cette maladresse, – ce qui l’eût bien étonné, – ni cette parole de blâme.

Alors, comme il réfléchissait ainsi, ses yeux vinrent, par hasard ou plutôt par suite d’une habitude prise, à tomber sur son pantalon ; ce fut un trait de lumière. Certainement il était très joli, ce pantalon, très moelleux d’étoffe, et, ce qui était plus important, il laissait deviner ses mollets nerveux tandis qu’il moulait ses cuisses charnues ; malheureusement il était pointillé de rouge, et c’était ce rouge qui la blessait. Ç’avait été une maladresse à lui de quitter ses vêtements noirs du matin, il eût dû venir en noir pour être en harmonie avec elle ; l’harmonie, l’accord, tout est là. C’était pour avoir oublié cette loi qu’il n’avait point produit l’effet auquel il était habitué. Elle avait eu les yeux attirés par ce pointillé rouge ; cela l’avait distraite d’abord, puis troublée, puis agacée ; elle n’avait plus été sensible qu’à cela, et d’autant plus que ce contresens jurait grossièrement avec la sympathie qu’il lui témoignait.

Hélène, qui tout d’abord avait étendu l’entretien en entrant dans tous les détails qu’elle croyait pouvoir être utiles, l’avait abrégé quand elle avait cru comprendre la nature du sentiment qui animait ces regards, et tout de suite elle était arrivée à la conclusion.

– Alors que me conseillez-vous ? avait-elle demandé.

– De conseils, je ne peux pas vous en donner en ce moment. Il me faut avant voir clair dans la succession, quelles sont ses forces, quelles sont ses charges ; c’est ce que l’inventaire dira ; et nous y procéderons aussitôt que les délais imposés par la loi seront écoulés, c’est-à-dire dans trois jours. Soyez sûre que je n’y mettrai aucun retard, j’ai trop à cœur de vous témoigner la vive sympathie que vous m’inspirez. Puis, nous nous hâterons aussi d’obtenir du conseil de famille votre émancipation ; et alors, mais alors seulement, c’est-à-dire après certains délais qu’il faut subir, vous verrez ce qu’est votre situation et le parti que vous devez prendre.

– Ce parti est arrêté à l’avance, car à l’avance je sais, par ce que m’a dit mon pauvre père, que cette succession ne me donnera rien. Tout ce que je demande, c’est qu’elle me permette de payer ce qui est dû ; si elle était insuffisante, je demanderais aux créanciers de m’accorder un certain temps, afin de pouvoir gagner ce que je leur devrais.

– Mais il y a le bénéfice d’inventaire.

– Et qu’est-ce que c’est que le bénéfice d’inventaire ?

– Une disposition de la loi qui donne à l’héritier l’avantage de n’être tenu du paiement des dettes de la succession que jusqu’à concurrence des biens qu’il a recueillis, et même de pouvoir se décharger du paiement des dettes en abandonnant tous les biens de la succession aux créanciers.

– Jamais je ne ferai cela ; les dettes de mon père seront sacrées pour moi comme elles l’auraient été pour lui ; je les payerai comme il les aurait payées lui-même.

– Et comment, mademoiselle ?

– En travaillant. Mon père, Dieu merci ! ne m’avait pas élevée pour ne pouvoir rien faire ; j’ai un métier aux mains, je puis être institutrice ou maîtresse d’école : je le serai.

Le notaire secoua la tête :

– Cela n’est guère digne d’une personne aussi distinguée, aussi jolie, aussi belle que vous.

– En quoi donc, monsieur ?

– Je veux dire qu’institutrice dans une pension ou dans une famille est un dur esclavage, et que maîtresse d’école dans un village perdu est un exil qui ne peut être que pénible, très pénible pour une personne telle que vous habituée à la vie intelligente des villes. Je vous parlais tout à l’heure de la vive sympathie que vous m’inspirez ; laissez-moi vous prouver que ce ne sont point paroles vaines dans ma bouche. Je ne sais ce que sera la succession de monsieur votre père et j’espère qu’elle ne sera pas ce que vous craignez ; mais enfin, si elle était telle, je pourrais, au cas où vous voudriez travailler, vous offrir les moyens de ne pas quitter cette ville. Vous devez avoir une belle écriture : en tous cas, vous vous en feriez une facilement, j’en suis convaincu ; alors je pourrais vous donner chez vous des expéditions, autrement dit des copies, qui vous permettraient de gagner cinq ou six francs par jour ; ainsi vous serait épargnée l’exil au village par un travail facile et discret, car je pourrais moi-même vous l’apporter.

Hélène resta un moment embarrassée et confuse, mais enfin elle se leva :

– Je vous remercie comme je le dois, dit-elle, mais l'exil au village n'est point pénible pour moi, car je vivrai là avec ma grand-mère qui est de la campagne et qui a besoin de vivre à la campagne.

– J'ai été trop loin et surtout trop vite, se dit le notaire.

Et sans insister il se leva à son tour pour se retirer.

Traversant la cour, il se baissa plusieurs fois pour regarder son pantalon qui tombait gracieusement sur ses bottines :

– Fichu pantalon, se dit-il, et cependant il me va très bien.

### III

L'inventaire dressé par M<sup>e</sup> Griolet lui-même, qui ne manqua pas une seule vacation et se présenta toujours en parfait notaire, donna les résultats prévus : le passif absorbait l'actif ; s'il restait quelque chose à Hélène, la vente du mobilier faite, ce seraient : quelques centaines de francs au plus ; et encore cela n'était-il pas certain. Peut-on estimer à l'avance d'une façon précise le produit d'une vente mobilière.

Hélène n'avait pas attendu cette vente pour chercher à réaliser son idée de travail : il fallait que le jour où sa grand-mère et elle sortiraient du collège, elles eussent quelque part où aller et des ressources, si faibles qu'elles fussent, pour ne pas mourir de faim.

Longuement dans ses nuits sans sommeil, alors que dès le soir elle se réveillait en sursaut, croyant entendre la voix de son père qui l'appelait, elle avait agité la résolution qu'elle devait prendre : devait-elle entrer dans une maison particulière comme institutrice, ou bien comme, sous-maîtresse dans une pension, ou bien se ferait-elle maîtresse d'école.

Seule, elle fût entrée dans une famille ou dans un pensionnat, car elle était écrasée par le coup qui l'avait frappée, et elle eût trouvé ainsi un certain repos, au moins une tranquillité relative en ce qui touche les embarras et les difficultés de la vie. Bien certainement ce n'eût point été là une existence agréable, ni douce pour elle ; mais le temps n'était plus où elle pouvait espérer l'agréable ; il était passé ; elle l'avait eu auprès de son père si attentif, si prévenant pour tout ce qui pouvait la rendre heureuse, ou lui faire plaisir : maintenant, pourvu qu'elle n'eût pas le pire, elle devait être satisfaite et ne pas se plaindre.

Mais elle n'était pas seule : elle avait sa grand-mère. Que ferait la pauvre femme pendant qu'elle-même serait dans une famille ou dans une pension ?

D'ailleurs gagnerait-elle assez, institutrice ou sous-maîtresse, pour que sa grand-mère pût vivre avec ce qu'elle lui abandonnerait. Tandis que, maîtresse d'école dans un village, elle prenait sa grand-mère avec elle, et elles vivaient toutes deux ensemble. Elle était habituée aux privations, la pauvre grand-mère, si rudement menée par la tante Tout cha, et, quant à elle, si doucement traitée, si dorlotée jusqu'à ce jour, elle s'y habituerait aussi.

Cependant, si bonnes que lui parussent ces raisons déterminantes pour se faire maîtresse d'école, elle ne voulut pas prendre une résolution aussi grave sans avoir consulté quelques personnes.

Et puis, comment obtenir cette nomination de maîtresse d'école ? Elle n'en savait rien. À qui s'adresser ? Quels titres faire valoir ?

Le nombre des personnes qu'elle pouvait consulter était assez restreint, car elle ne connaissait pas ou tout au moins elle ne connaissait que très peu les anciens camarades que son père avait retrouvés à Condé :

Celui qu'elle consulta fut un professeur du collège : non Radou, qui ne l'avait pas abordée depuis l'enterrement, se sauvant, au contraire, au plus vite, la tête basse et le dos voûté aussitôt qu'il l'apercevait, mais un vieux collègue de Radou, qui, si elle le connaissait beaucoup moins que celui-ci, lui inspirait cependant plus confiance.

La fille d'un principal maîtresse d'école ! le père Bonjean poussa les hauts cris, mais le premier mouvement de la surprise passé, il déclara qu'elle prenait un sage parti, et puisqu'elle était obligée de travailler, il n'y avait rien de mieux pour elle, dans les circonstances où elle se trouvait, que de se faire maîtresse d'école ; c'était courageux, c'était digne, et puis, d'autre part, ce n'était pas une mauvaise affaire, l'avenir était à l'instruction primaire.

Si bien résolue que fût Hélène, elle avait cependant besoin d'être soutenue et encouragée ; ce conseil l'arracha à ses hésitations.

Mais ce n'était pas tout de savoir ce qu'elle voulait faire, il fallait pouvoir le faire : c'est l'administration qui nomme les institutrices primaires.

Pour cela encore elle trouva un appui auprès du professeur qui l'avait approuvée et qui voulut bien voir pour elle l'inspecteur.

– On doit bien quelque chose à la fille d'un homme comme M.

Margueritte, et sûrement l'administration sera heureuse de vous payer cette dette ; je vous dirai demain ce que m'a répondu M. Malatiré.

Ce fut une douce parole pour Hélène : son père dans la tombe la protégeait encore. Et elle se prit à espérer ; ce n'était point une bonne place qu'elle demanderait ; celle qu'on lui donnerait, si petite qu'elle fût, la contenterait, pourvu qu'elle les fit vivre, sa grand-mère et elle.

Mais les choses ne marchèrent point avec la rapidité qu'elle désirait et qui pour elle était une condition même d'existence.

Tout d'abord l'inspecteur demanda à la voir, et quand elle se rendit chez lui accompagnée du père Bonjean qui la présentait, ce ne fut point une promesse, qu'il lui donna, ce furent des conseils.

C'était un homme timide et craintif que M. Malatiré, qui semblait avoir vécu dans une sujétion où il avait perdu toute indépendance de pensée et toute initiative. Le fond de sa phraséologie vide et vague consistait en deux formules qui revenaient à chaque instant : « Si j'ose m'exprimer ainsi » et « dans une certaine mesure » auxquelles il ajoutait de temps en temps « jusqu'à un certain point » ; puis aussitôt qu'il avait dit blanc il disait noir, et s'il fallait absolument qu'il s'arrêtât à quelque chose, ce n'était ni à noir ni à blanc, mais à gris, et encore cela le rendait-il très malheureux, préférant évidemment ne pas s'engager.

Ce fut justement ce qu'il fit avec Hélène.

– Certainement je serais très heureux de faire quelque chose pour la fille d'un homme aussi distingué, aussi méritant que M. Margueritte ; mais nous pouvons si peu nous autres, si j'ose m'exprimer ainsi. Sans doute je peux vous présenter et je le ferai, car on a égard à notre présentation, au moins dans une certaine mesure et jusqu'à un certain point. Mais il m'est impossible de vous donner l'assurance certaine que vous serez nommée comme vous le désirez et surtout avec la rapidité que vous désirez. Ce n'est pas l'habitude de l'administration de procéder vite. Il y a des délais. Mon Dieu, ils sont nécessaires, je le reconnais moi-même, et vous comprenez bien, n'est-ce pas, que je ne blâme pas l'administration : loin de moi cette pensée.

– Mais alors ? dit le professeur.

– Alors il faudrait que mademoiselle eût quelque protecteur influent qui s’occupât de son affaire.

– Je n’ai personne pas plus que je n’ai de droits, dit Hélène tristement ; je n’ai à faire valoir comme je n’ai pour me protéger que le nom de mon père.

– C’est beaucoup, sans doute, c’est beaucoup, mais en réalité ce n’est rien, ou plutôt ce n’est pas tout à fait suffisant. Non, ce qu’il faudrait, ce serait quelqu’un en position d’agir et de parler. Mon Dieu, je n’ai pas de conseil à donner à mademoiselle ; je ne me le permettrais pas.

– Je vous en prie, monsieur, dit Hélène.

– Eh bien, si j’étais à la place de mademoiselle, voici ce que je ferais : bien entendu je ne veux pas peser sur vos résolutions, et d’autre part, je n’ai pas la prétention de dire que l’idée que j’é mets, sans l’émettre, soit la meilleure ! cependant je ferais ceci : j’irais trouver M. le comte Prétavoine et je lui demanderais de m’appuyer. Connaissez-vous M. le comte Prétavoine ?

– Non.

– Cela ne fait rien, ou plutôt si, cela fait beaucoup ; enfin il serait mieux que vous le connussiez ; mais bien que ne le connaissant pas, vous pouvez vous adresser à lui ; il est conseiller général de notre ville et à ce titre il met volontiers, c’est-à-dire quand ça ne le gêne pas, son influence à notre disposition. Elle est très puissante, cette influence, car bien qu’il ne soit plus député, ayant été remplacé par M. Mérault, il fait la pluie et le beau temps à la préfecture, chez le préfet aussi bien que dans les bureaux, comme il les fait à l’évêché... et partout. Créé comte du pape, allié à la famille la plus noble du pays<sup>(1)</sup> par son mariage avec mademoiselle de la Roche-Odon, riche par sa mère, il peut tout. S’il veut votre nomination, il l’obtiendra ; s’il ne la veut pas, il l’empêchera.

– J’irai, dit Hélène.

– Maintenant, continua l’inspecteur, si j’étais vous, je verrais aussi M. Louis Mérault, notre député, mais bien entendu sans que M. le comte Prétavoine le sache. Car en pareille circonstance il faut, si j’ose m’exprimer ainsi, manœuvrer : M le comte Prétavoine, c’est le parti clérical ; M. Louis Mérault, c’est le parti républicain. Qui peut dire lequel des deux sera demain

au pouvoir. Le mieux est donc d'être bien avec les deux, seulement il faut tâcher de ne se compromettre ni avec l'un ni avec l'autre, de manière à se retourner. Si c'est M. le comte Prétavoine qui a l'influence du moment, il vous fera nommer ; si c'est M. Louis Méraut, ce sera M. Méraut : que vous importe l'un ou l'autre, le clérical ou le républicain ! Vous n'avez pas de parti, n'est-ce pas ? Ce que vous voulez, c'est vivre en travaillant. Ah ! c'est un grand malheur que la politique vienne se mêler de nos affaires ; pourquoi ne nous laisse-t-elle pas tranquilles. Ah ! les opinions !

Et cet homme timide, même dans ses mouvements leva le bras au ciel par un geste énergique qui attestait de longues années d'oppression.

– Le malheur est, dit le père Bonjean, qu'on en a toujours une.

– Mais non, ou plutôt si ; enfin le mieux est peut-être d'en avoir plusieurs. Pour revenir à ce qui touche mademoiselle, je dois la prévenir que M. le comte Prétavoine est en ce moment au château de Rouvraye. Quant à M. Méraut, il est à la Chambre, à Paris, et je ne sais pas s'il doit venir prochainement à Condé.

## IV

Si Hélène ne connaissait pas le comte Prétavoine, au moins avait-elle souvent entendu parler de lui, non seulement depuis qu'elle était à Condé, mais encore avant d'y venir, car son père avait la curiosité des choses du pays natal, et, en plus des deux journaux de l'arrondissement qu'il recevait, l'Étoile de la Vallée et le Réveil de Condé, il avait des correspondants qui le tenaient au courant de ce que les journaux ne racontent pas.

Or, ce que les journaux n'avaient pas dit, – le clérical, par respect, pour un comte du pape, qui était le chef du parti religieux dans le pays ; le libéral, par peur d'un bon procès en diffamation qui l'aurait ruiné, car il n'était pas riche, – c'était l'histoire du mariage de ce bon jeune homme avec la petite-fille du comte de la Roche-Odon, et les malheurs plus ou moins comiques qui avaient résulté pour lui de ce mariage.

Mais justement parce que les journaux avaient été muets à ce sujet, les lettres que recevait M. Margueritte avaient été pleines de détails, de bavardages et de plaisanteries :

Peut-être existe-t-il dans des contrées lointaines des jeunes filles de dix-neuf ans qui croient que les enfants poussent sous une feuille de chou ; Hélène, heureusement pour elle, n'était point de ces hypocrites innocentes ; elle avait été élevée par un père intelligent qui ne croyait pas que pureté et stupidité sont synonymes ; et si elle n'avait pas compris tout ce que disaient ces lettres, surtout si elle n'avait pas deviné tout ce qu'il fallait lire entre les lignes, elle en avait assez compris cependant et assez deviné aussi pour avoir rêvé plus d'une fois à ce fameux comte Prétavoine et à la comtesse sa femme, ou plutôt à la comtesse qui, marié malgré elle et par dévouement filial, n'avait pas voulu disait-on, accepter pour mari celui qu'on lui avait imposé et n'était sa femme que de nom.

N'y avait-il pas là de quoi faire travailler la curiosité d'une jeune fille ?

Repoussé par sa femme, qui ne manquait jamais une occasion de lui témoigner publiquement sa haine et son mépris, le comte se consolait en administrant avec une habileté qui eût fait l'envie du juif le plus retors, la grosse fortune du comte de la Roche-Odon. Autrefois embarrassée, cette fortune était devenue nette et liquide entre les mains du comte Prétavoine, qui lui faisait produire un revenu que le vieux comte de la Roche-Odon n'avait jamais cru possible. Il est vrai que le vieux comte était l'homme le plus juste et le plus doux avec ses fermiers ou ses marchands de bois, tandis que le comte Prétavoine était dur comme fer, inaccessible à la pitié et qu'il ne se laissait pas plus émouvoir que tromper. Son intérêt, rien que son intérêt, aucun souci des droits des autres. Pour administrer cette fortune territoriale et celle qu'il avait recueillie en valeurs dans la succession de sa mère, il venait tous les mois passer douze ou quinze jours au château de la Rouvraye, où il ne recevait aucun des amis du grand-père de sa femme, mais seulement les siens, c'est-à-dire ceux qui pouvaient le servir, car il n'avait pas d'amis.

C'était là l'homme que M. Malatiré voulait qu'Hélène sollicitât, et cela était assez effrayant pour qu'elle se rappelât tout ce qu'elle avait lu ou entendu sur son compte.

Qu'était-il au juste ?

L'égoïste, le coquin, le tartufe, que disaient ses adversaires ?

Le généreux, le loyal, le saint, que prétendaient ses partisans ?

Ni celui-ci ni celui-là peut-être, et probablement un homme comme tous les autres.

En tous cas elle verrait bien.

Et le lendemain même de sa visite à l'inspecteur, elle partit pour aller au château de la Rouvraye.

Toute la soirée elle avait balancé si elle demanderait à sa grand-mère de l'accompagner, et longuement elle avait examiné le pour et le contre de cette question : le pour, c'était d'être plus assurée en ayant sa grand-mère avec elle ; le contre, c'était en se présentant ainsi, deux femmes en deuil, de paraître peut-être vouloir forcer la pitié de celui qu'elles allaient solliciter.

Cette considération avait décidé sa résolution ; elle voulait bien se résigner à demander un service, mais elle ne pourrait pas s'abaisser à le mendier.

Elle irait seule : c'était la première fois que cela lui arriverait, elle qui n'était jamais sortie sans son père ; mais elle n'en était plus à se laisser arrêter par cette raison qu'elle faisait une chose pour la première fois. Combien de choses maintenant allait-elle faire qu'elle n'avait jamais faites et qu'elle avait cru ne devoir jamais faire ?

Et puis, chez le comte Prétavoine on pouvait se présenter hardiment, « c'était presque un confesseur » ; si elle n'avait point été élevée dévotement, elle l'avait été chrétiennement, et elle avait toujours vécu dans le respect des gens pieux.

C'était en raisonnant ainsi qu'elle franchissait à pied la courte distance qui sépare Condé du château de la Rouvraye. Il avait gelé dans la nuit et la route était sèche, ce qui était une bonne chance pour elle et lui permettait de se présenter décemment. Qu'il eût plu la nuit, que les chemins eussent été défoncés, elle aurait dû retarder sa visite.

Car le temps n'était plus où une admirable avenue de chênes, plantés sur six rangées, faisait communiquer le vieux château avec la grande route et où, sous le couvert de ces arbres séculaires, s'étendait un tapis d'herbe et de mousse qui servait de lieu de promenade et de récréation aux habitants de Condé. Ayant pris en mains l'administration des biens du comte de la Roche-Odon, Aurélien Prétavoine était parvenu à arracher au vieux comte l'autorisation de mettre à bas cette avenue, et il en avait tiré une centaine de mille francs qui, selon lui, valaient bien ces ombrages. Puis diminuant le terrain perdu et le restituant à la culture, il s'était contenté de faire replanter tout simplement deux lignes de peupliers qu'il espérait bien exploiter une fois encore. Mais ces travaux avaient exigé des défoncements de terrain, de sorte que, les jours de pluie, le chemin qui conduit au château est à peu près impraticable pour les piétons.

Marchant sur la terre durcie par la gelée, Hélène arriva sans encombre, c'est-à-dire sans se mouiller et se crotter, au saut-de-loup qui sépare l'avenue du jardin dessiné à la française, avec charmilles, arbustes verts taillés, escaliers en pierre et à balustres, bassins, statues, et là elle s'arrêta un moment

pour regarder le château qui se dressait devant elle dans sa belle ordonnance.

Elle n'avait guère en ce moment l'esprit sensible aux choses d'art ; aussi ne songeait-elle guère à admirer ni ses hautes cheminées sculptées, ni ses gracieuses lucarnes entourées d'ouvrages en plomb : c'était à celui qui présentement habitait ce château qu'elle pensait.

Ainsi un fils de petits bourgeois, de petits marchands, qui avaient commencé misérablement dans un village, en était arrivé à commander en maître dans ce château après avoir épousé l'héritière de la noble et puissante famille de la Roche-Odon, dont les ancêtres remontaient authentiquement jusqu'à Rollon, le conquérant de la Normandie, et ce résultat extraordinaire était le triomphe de la volonté et de la persévérance : il avait voulu, ce fils d'un méchant escompteur de village, et le succès avait récompensé son effort.

Quel exemple pour elle à l'entrée de la vie.

Ce qu'elle demandait, ce n'était point la réalisation de rêves ambitieux, ni la fortune, ni un grand mariage, ni une haute situation, ni même le bonheur, mais, simplement le moyen de gagner sa vie en travaillant et de faire vivre tranquille sa vieille grand-mère.

Cela était-il donc impossible ?

En tous cas elle sentait en elle une volonté assez ferme et assez solide pour ne pas se laisser abattre.

Et elle était entrée bravement, et bravement aussi elle avait demandé au concierge, qui habitait l'un des deux pavillons dont la grande grille était flanquée, si elle pouvait voir M. le comte Prétavoine ; à quoi le concierge avait répondu que M. le comte était au château, et que, quand il était au château, il recevait tout le monde ; puis il avait donné un vigoureux coup de cloche pour annoncer une visite.

Elle éprouva un mouvement d'émotion en entrant dans le vaste vestibule aux voûtes sonores, où un domestique l'attendait.

Sans lui rien demander, ce domestique l'introduisit dans un salon, où plusieurs personnes étaient assises : deux prêtres qui causaient ensemble, des bourgeois et des paysans endimanchés ; c'était à croire qu'on était chez un fonctionnaire public, chez un grand avocat ou un médecin à la mode.

Tout ce monde la regarda, l'examina des pieds à la tête curieusement, les prêtres en échangeant tout bas leurs observations ; mais personne ne lui adressa la parole. Elle s'assit dans un coin, n'ayant qu'à attendre que son tour vînt.

Comme cela se fait chez les médecins où il n'est pas d'usage qu'un confrère attende, les ecclésiastiques passèrent les premiers lorsque s'ouvrit la porte qui faisait communiquer le salon d'attente avec le salon de réception, mais non ensemble, chacun à son tour, le plus âgé le premier, puis ceux qui étaient arrivés avant elle.

Et, pendant ce temps, au milieu de l'allée et venue des solliciteurs, de ceux qui partaient et de ceux qui arrivaient, elle préparait son discours, rognant chaque fois que la porte s'ouvrait, dans ce qu'elle devait dire, de manière à ne pas ennuyer un homme occupé.

Enfin, se fut à elle.

Dans un immense salon éclairé par six larges fenêtres, se tenait un homme qui lui parut si jeune et si peu imposant qu'elle eut peine à croire tout d'abord que c'était ce fameux comte Prétavoine dont elle avait tant entendu parler et qu'elle s'était figuré tout autre. C'était bien lui, cependant : joli garçon, la taille serrée dans une élégante redingote noire boutonnée, la tête encadrée dans un col droit cassé aux coins et que soutenait une cravate en soie bleu de roi, attachée par une épingle à fleur de lis en argent.

En voyant s'avancer Hélène, il s'inclina et de la main il lui indiqua un coin du salon dans lequel un vaste paravent chinois formait une sorte de petit salon particulier, où l'on était mieux entre soi, et surtout où l'on se trouvait à l'abri du froid et des courants d'air devant une immense cheminée à grands landiers chargés de bûches embrasées.

– Madame ? demanda-t-il d'un ton interrogateur.

– Hélène Margueritte, fille de M. Margueritte qui était principal du collège de Condé.

– Je n'avais pas l'honneur de connaître M. votre père, mademoiselle, mais par tout le bien qu'on m'a dit de lui je sais que sa mort est une grande perte pour notre ville.

Ils étaient passés derrière le paravent ; il lui désigna un canapé placé à côté de la cheminée, tandis que lui-même s'asseyait dans un fauteuil près d'une table chargée de papiers.

– Veuillez me faire savoir, mademoiselle, ce qui me vaut l'honneur de votre visite.

On ne pouvait se montrer plus affable ; ce qu'il lui avait dit de son père avait surtout touché Hélène, qui tout de suite exposa sa demande.

Elle le fit plus librement, plus aisément qu'elle n'avait cru, parlant vite, trouvant ses idées et ses mots et ne disant que ce qu'elle devait dire.

Cependant, à mesure qu'elle avançait, elle se sentait moins à l'aise qu'en commençant : la fixité des regards que le comte Prétavoine attachait sur elle la troublait ; elle éprouvait un sentiment analogue à celui qui l'avait gênée lorsque le notaire Griolet l'avait regardée.

Mais, de peur de s'embarrasser et de rester court, ou de ne pas dire ce qu'elle devait dire, elle parlait les yeux tournés du côté de la cheminée sans les relever sur le comte ; cependant, quoi qu'elle fît, quoi qu'elle voulût, elle sentait ces regards qui, perçant le voile noir dans lequel elle était enveloppée, l'examinaient.

Elle eût voulu qu'il l'interrompît, qu'il la questionnât ; mais, tout au contraire, il la laissait aller sans dire un mot, sans faire un signe, et, penché vers elle, ne bougeant pas, il la regardait toujours ; ce regard, elle le sentait glisser sur elle de la tête aux pieds et remonter aussitôt pour se poser sur son visage : il y avait là comme une sorte de toucher matériel, tant l'impression pour elle était vive.

Cependant elle arriva au bout de ce qu'elle avait à dire, et alors, n'ayant plus à parler, il fallut bien qu'elle levât les yeux sur celui auquel elle s'adressait.

Il ne répondit pas, et pendant assez longtemps il resta à la regarder, les yeux attachés sur elle.

Il semblait qu'il voulût lui faire passer un examen, comme si c'était d'après cet examen qu'il devait se décider : accorder sa protection ou la refuser.

Et elle attendait.

Enfin, il prit la parole :

– Ainsi, mademoiselle, dit-il, vous avez vos diplômes ?

– Oui, monsieur le comte.

Il se prit à sourire :

– Je suis convaincu qu'ils ont été très légitimement gagnés, bien que des juges ne doivent pas conserver tout leur sang-froid et toute leur impartialité lorsqu'ils se trouvent en présence de certains candidats.

– Je vous assure que mon père n'avait fait aucune démarche en ma faveur ; il en aurait plutôt fait pour réclamer la sévérité de mes juges que pour demander leur indulgence.

– J'en suis convaincu ; aussi n'était-ce point cela que je voulais dire, mais simplement que les oreilles ne doivent pas être bien sévères quand les yeux sont charmés.

Ce n'était pas la première fois qu'Hélène recevait un compliment, cependant celui-là la stupéfia. Eh quoi ! c'était à cela que pensait cet homme grave en qui elle avait mis toute son espérance !

Elle ne répondit pas, ne sachant que dire, ou plutôt n'osant pas dire ce qui lui venait sur les lèvres.

Il continua :

– Soyez assurée, mademoiselle, que je suis disposé à faire tout ce qui pourra vous être agréable, et que pour que nous réussissions, car votre affaire devient la mienne, je n'épargnerai ni mon temps, ni ma peine, ni mes démarches, ni le peu d'influence que je puis avoir.

Elle respira et, relevant les yeux, elle montra son visage éclairé par le sourire de la reconnaissance ; comme elle devrait à l'avenir être attentive à ne pas s'effaroucher pour des niaiseries !

– Mais, pour que ces démarches puissent produire tout leur effet, continua le comte Prétavoine, je voudrais les appuyer sur quelque chose de matériel, qui justifiât ma recommandation. Évidemment vous avez, fille d'un père tel

que le vôtre, les meilleurs titres à faire valoir ; cependant je voudrais plus encore, précisément cette chose matérielle dont je parlais.

Elle le regarda, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire :

– Vous avez eu la pensée de vous adresser directement à moi pour votre demande, et je ne puis que remercier le ciel de cette bienheureuse inspiration qui me procure la joie de faire la connaissance d'une personne aussi charmante que vous.

De nouveau elle baissa les yeux, mais cependant avec moins de confusion que la première fois, car ce marivaudage paraissait être décidément une manie à laquelle il ne fallait pas faire attention.

– Je désirerais, dit-il, avoir une lettre de vous que je pourrais montrer et qui serait une sorte de témoignage ; voulez-vous m'écrire cette lettre ?

– J'aurai l'honneur de vous l'envoyer.

– Pourquoi attendre ne pouvez-vous pas me l'écrire tout de suite, ici même ?

– Mais je crains d'abuser de votre temps ; ils y a des personnes qui vous attendent.

– Ne vous inquiétez pas de ces gens-là ; ils attendront ; mon temps est à vous, tout à vous. Approchez, je vous prie.

Et de la main il lui indiqua une chaise devant la table.

Hélène vint s'y asseoir, mais sans relever son voile.

Pendant ce temps, le comte Prétavoine avait fait le tour de la table, et il s'était assis vis-à-vis la place qu'Hélène allait occuper, de façon à l'avoir devant lui, sous les yeux.

Elle avait pris la plume de ses doigts gantés.

– C'est en quelque sorte un exemple d'écriture dit-il en souriant, ne vous déganterez-vous pas ? Cela vous serait plus commode pour l'écrire.

Sans répondre, elle retira le gant de sa main droite.

– Quelques lignes seulement, dit-il ; vous me priez d'appuyer votre

demande et cela suffit.

Tout en parlant il s'était penché sur la table, et il regardait la main qu'elle avait posée sur le buvard, une main aux doigts effilés et lisses, à la peau un peu rouge, de cette rougeur qui est le signe d'un sang jeune et riche, mais malgré cela élégante.

– Et ce voile, dit-il, ne le relèverez-vous pas ? Il va vous gêner.

Elle hésita un moment ; mais il lui sembla que refuser ce qui lui était demandé, c'était attacher précisément à cette demande une importance maladroite ; et elle releva son voile en le rejetant sur le côté ; puis tout de suite, elle se mit à écrire.

Mais si grande que fût son application, elle ne pouvait pas ne pas sentir les deux yeux attachés sur elle, tantôt sur son visage, tantôt sur ses mains, qui la brûlaient comme l'eussent fait les rayons d'un miroir ardent.

Elle se hâta d'en finir en quelques lignes aussi brèves que possible.

– Est-ce cela ? dit-elle en mettant sa lettre sous les yeux du comte.

Il la prit, la lut, l'examina, l'admira, la tête penchée.

– Parfait, dit-il, charmant, je vous avais demandé un modèle d'écriture, non de style.

Là-dessus elle se leva :

– Eh quoi dit-il, vous voulez vous retirer ?

Mais tout de suite il corrigea ; ce que ces quelques mots avaient de trop expressif :

– Si vous voulez bien revenir samedi prochain, je vous ferai connaître la réponse que j'aurai reçue alors sans doute.

Puis, prenant un air recueilli qui contrastait avec l'animation que ses yeux traduisaient quelques instants auparavant :

– Prions Dieu, mademoiselle, pour qu'il daigne favoriser nos desseins !

Et gravement, il la reconduisit.

## V

Elle s'en revint à Condé bouleversée, se demandant ce qu'elle devait penser ; n'osant s'arrêter à rien ; n'osant même pas se poser certaines questions.

Sans doute il était dans les habitudes du comte Prétavoine d'être ainsi.

C'était elle qui avait tort de s'imaginer toujours qu'on la regardait ; on la regardait comme on regardait tout le monde, rien de plus. C'était son pauvre père qui lui avait mis ces idées en tête en lui répétant qu'elle était belle. Pas si belle que cela, sans doute ; et la preuve c'est que Radou n'avait pas voulu d'elle. Il y avait des jours où, peut-être, elle était bien ; mais il y en avait aussi où elle était mal. Et puis les hommes ne sont pas si sensibles que cela à la beauté.

Ce serait vraiment vanité folle de sa part de croire qu'un homme comme le comte pouvait, parce qu'il la regardait avec ces yeux ardents, avoir des intentions coupables.

Quelles intentions, d'ailleurs ? Il venait de la voir pour la première fois ; il la verrait le samedi suivant pour la dernière, ce serait fini entre eux.

« Prions Dieu pour qu'il daigne favoriser nos desseins ! »

C'était cette parole qui avait terminé leur entretien qu'elle devait se rappeler, celle-là seulement. Décidément il était l'homme que disaient ses amis, un homme de bien, non autre.

Ce fut ce qu'elle dit à sa grand-mère en lui rendant compte de sa visite, sans parler, bien entendu, des regards qui l'avaient si fort troublée.

– J'ai connu sa mère quand elle était mercière à Hannebault, dit la vieille femme, c'est un homme qui se rappelle que sa famille n'a pas toujours été

heureuse.

Hélène avait longtemps balancé si elle écrirait à Louis Mérault, le député de Condé, comme le lui avait conseillé M. Malatiré ; il y avait là, selon son sentiment, une duplicité qui la blessait, et avant d'aller au château de la Rouvraye, elle s'était dit qu'elle n'enverrait pas cette lettre. Mais en revenant, et tout en se répétant quelle mettrait sa confiance dans le comte Prétavoine, elle se décida à l'écrire. Seulement, au lieu de manœuvrer, elle confessa la vérité : elle avait sollicité l'appui du conseiller général comme elle sollicitait maintenant celui du député. Cet aveu était peut-être maladroit, mais elle ne pouvait pas ne pas le faire.

Puis elle attendit le samedi.

Si elle avait été émue en allant la première fois à la Rouvraye, elle le fut bien plus encore en y allant la seconde.

Elle avait beau se dire que c'était absurde, cela ne la rassurait nullement ; et au lieu de marcher vite elle s'arrêtait de temps en temps, tout à coup, sans trop savoir pourquoi.

Enfin elle arriva au pavillon du concierge, puis au château, et tout de suite on l'introduisit dans le salon d'attente, où cette fois, elle ne trouva personne, ce qui, jusqu'à un certain point, la déconcerta ? il lui semblait qu'elle avait besoin de se remettre et de se préparer.

Elle n'en eut pas le temps ; à peine était-elle entrée que le comte Prétavoine ouvrit la porte du grand salon et vint en souriant au-devant d'elle.

Elle fut stupéfaite de voir qu'il lui tendait la main.

Que devait-elle faire ?

Elle avança la sienne ; il la prit, et doucement, longuement, plus longuement à coup sûr qu'on ne le fait avec une étrangère, il la lui serra.

– Entrez donc, dit-il, je vous attendais.

Et, la faisant passer devant lui, il la conduisit derrière le paravent où il la fit asseoir sur le canapé.

– Vous devez être glacée par ce temps âpre, dit-il chauffez-vous donc les pieds, plus près ; nous causerons ensuite, car nous avons à causer...

Et il s'assit à côté d'elle.

– Mais vous ne vous chauffez pas, dit-il en insistant et comme s'il tenait beaucoup à ce qu'elle approchât ses pieds, ce qui l'aurait obligée à relever sa robe.

– Je n'ai pas froid, dit-elle.

– Avouez plutôt que vous êtes pressée d'apprendre ce que j'ai à vous dire ; je comprends cela et j'y arrive tout de suite. Eh bien, nous avons de grandes chances de réussir...

– Ah ! monsieur le comte, combien je vous remercie !

– Attendez un peu ; nous n'en sommes pas encore aux remerciements, et avant j'ai quelques questions à vous adresser, auxquelles je vous prie de répondre sincèrement. Me le promettez-vous ?

– En toute sincérité, je vous le promets ?

– Vous comprenez qu'en appuyant votre demande, je me suis jusqu'à un certain point porté votre caution : il est donc juste que je sache à quoi je m'engage et jusqu'où je m'engage. Ainsi cette intention d'entrer dans l'enseignement est-elle chez vous parfaitement arrêtée et inébranlable ?

– Parfaitement arrêtée, oui, monsieur le comte, et d'autant plus inébranlable que je n'ai que cette ressource ; c'est donc non seulement une volonté, mais encore une nécessité.

– C'est que... Vous devez comprendre que j'ai parlé de vous à plusieurs personnes en position de bien me renseigner... et ces personnes ont fait allusion à certain projet de mariage. Ce projet existe-t-il ?

Elle resta un moment étouffée par la confusion : la première fois ç'avait été un examen physique qu'il lui avait fait subir ; maintenant c'était un examen moral, et non moins troublant, non moins gênant pour elle.

– Notez, dit-il, que je trouverais ce projet tout naturel ; ce qui ne serait pas naturel ce serait qu'une personne aussi charmante que vous ne fût pas aimée.

Ces paroles hâtèrent sa réponse :

– Ce projet n'existe pas, dit-elle.

– Cependant on m’a nommé un professeur du collège :

– Si je devais épouser un professeur, je ne voudrais pas être maîtresse d’école.

– En attendant.

– Je n’ai pas à attendre un mariage qui ne se fera pas.

– Mais n’a-t-il pas dû se faire ?

– Mon père en avait eu l’idée.

– Et vous ?

Disant cela il la regarda en face, alors elle releva les yeux bravement, et le regardant elle aussi en face :

– Moi, non, dit-elle.

Elle crut remarquer qu’il avait laissé échapper un mouvement de satisfaction ; mais sans doute elle s’était trompée. En quoi cela pouvait-il intéresser monsieur Prétavoine qu’elle eût ou n’eût pas eu la pensée d’épouser Radou.

Il répondit lui-même à cette question qu’elle se posait tout bas.

– Ne soyez pas surprise, mademoiselle, de cet interrogatoire. Nous autres, défenseurs de la religion et de la morale, nous avons, en fait d’éducation, des exigences qui ne sont pas de celles du vulgaire. Ainsi, pour moi, une femme qui a mari et enfants ne sera jamais une bonne institutrice, car elle n’aura pas ce dévouement absolu et exclusif qu’exige sa mission : ce n’est pas seulement pour le prêtre et la religieuse que le vœu de chasteté est indispensable, c’est encore pour tous ceux qui se vouent à une œuvre d’abnégation à laquelle ils doivent se donner entièrement, et l’on ne se donne pas entièrement quand on a un mari à aimer, des enfants à soigner. Vous comprenez maintenant, n’est-ce pas, ce qui a inspiré mes questions.

Elle inclina la tête, et l’assurance lui revint : comment n’avoir pas confiance dans l’homme qui tenait un pareil langage ?

– D’autre part, ce qui m’a fait encore vous poser cette question, c’est les visées que j’ai sur vous. Vous désirez, n’est-ce pas, ne pas vous éloigner de

Condé ?

– Pour ma grand-mère, j'en serais heureuse.

– Eh bien ! j'ai l'espérance si mes démarches réussissent, que vous serez nommée ici-même, à Bourlandais, où nous n'avons eu jusqu'à présent qu'une école mixte et où nous établirions une école publique de filles. Sans doute, cela serait bien modeste pour une personne comme vous...

– Je serais si heureuse...

– Vraiment vous seriez heureuse ?

Il s'arrêta, et la regarda d'une façon si singulière qu'elle se sentit glacée.

Il se rapprocha d'elle, tout près d'elle, si près qu'il la frôla ; elle voulut reculer, mais déjà et instinctivement elle était arrivée à l'extrémité du canapé.

– Et moi aussi, dit-il en se penchant vers elle, je serais très heureux de cet arrangement ; tout d'abord il avait été question de sœurs, mais la position est si modeste que je pourrai, je pense, les écarter et vous faire préférer à elles. Vous verrez par là quelle sympathie vous m'avez inspirée et quel intérêt je vous porte. Il y a peu de temps que nous nous connaissons, mais vous avez fait sur moi une impression profonde par votre beauté, par votre charme.

– Monsieur...

– Eh quoi ! allez-vous vous troubler ou vous inquiéter parce que je confesse mon admiration pour cette beauté ? Est-ce donc la première fois qu'on vous en parle ?

– En ces termes... dans ces conditions, oui, monsieur le comte.

– C'est qu'alors elle n'a jusqu'à ce jour produit sur personne le même sentiment que sur moi... et je m'en réjouis. Comprenez donc que je suis sincère quand je vous dis que je serai heureux de vous avoir près de moi, à Bourlandais, où nous nous verrons souvent, très souvent. Vous savez que je viens tous les mois passer une quinzaine de jours à la Rouvraye. Ce sera un grand attrait pour moi d'y rencontrer une jeune femme aussi séduisante que vous, à l'esprit délicat et cultivé.

– Mais c'est impossible...

– Et pourquoi impossible, s'écria-t-il vivement en lui coupant la parole, rien n'est impossible avec de la discrétion et de l'adresse. Cette discrétion, cette adresse nous l'aurons, je vous le promets. Je vis ici fort retiré, et c'est seulement à certaines heures que je reçois ceux qui ont affaire à moi ; le reste du temps je suis libre. Ce temps sera à nous, si vous le voulez. Vous connaissez ma situation, vous savez combien elle est désolée. Ne serait-il pas digne d'une femme de cœur d'en adoucir l'amertume. Quelle gratitude, quelle reconnaissance n'aurais-je pas pour celle qui le voudrait. Ne serez-vous pas cette femme, ce bon ange ?

Comme il achevait ces mots, il lui passa le bras droit autour de la taille, et de la main droite il lui prit la main qu'elle avait jetée en avant pour se défendre.

Mais d'un bond elle se trouva debout et, par un effort violent elle s'arracha à son étreinte.

Lui aussi s'était levé et, étendant les deux bras, il l'avait saisie ; mais une fois encore elle se dégagea.

– Laissez-moi, s'écria-t-elle désespérément en regardant par où elle pourrait se sauver.

Mais il était devant elle lui barrant le passage.

– Pourquoi cet effroi ? dit-il. Que voyez-vous donc de si effrayant en moi, au lieu de voir mon dévouement ? C'est ce dévouement seulement qui doit vous toucher, rien que cela ; ce que vous devez vous dire, c'est que vous pouvez acquérir un ami qui sera tout à vous, vous entendez ? tout à vous.

– À quel prix, mon Dieu ! je suis une pauvre fille, mais une fille d'honneur.

Elle jeta ces mots si éloquemment qu'il comprit qu'il avait été trop vite et trop loin.

– En quoi l'amitié que je vous offre peut-elle porter atteinte à votre honneur ? Quelle idée avez-vous donc pu concevoir ? Allons, vous réfléchirez et vous me reviendrez plus raisonnable. Je vous attends, et alors je continuerai mes démarches qui, je vous en donne ma parole, réussiront... si vous le voulez.

## VI

Elle sortit la tête haute ; ce fut en marchant délibérément qu'elle descendit le perron, traversa le jardin et passa devant le pavillon du concierge.

Mais en arrivant dans l'avenue et quand elle crut qu'on ne pouvait plus la voir, elle s'assit sur la souche d'un chêne qui n'avait pas encore été enlevée ; le cœur lui manquait, la honte l'étouffait.

Cet homme !

Et elle avait cru que c'était un saint !

Avec quelle habileté il avait conduit cet entretien pour ne pas l'effrayer et arriver à son but, parlant tout d'abord de l'impression profonde qu'elle avait produite par sa beauté et du charme qu'exerçait une femme aussi séduisante qu'elle ; puis passant aux promesses : « Mon temps sera tout à vous » ; écartant les objections qu'elle pouvait lui opposer : « Rien n'est impossible avec de la discrétion et de l'adresse » ; établissant clairement le prix auquel il accordait son concours : « Vous acquerrez un ami qui sera tout à vous » ; enfin terminant par une menace : « Vous me reviendrez raisonnable et alors je continuerai mes démarches qui réussiront si vous le voulez. »

Pas un mot qui n'eût sa portée et qui n'en dît réellement vingt fois, cent fois plus qu'il ne semblait vouloir en dire, et de telle sorte que c'était seulement quand on les rapprochait les uns des autres qu'on pouvait leur donner toute leur valeur.

Ainsi ce n'était point le loyal et le généreux, que disaient ses partisans ; mais bien le coquin et le tartufe que disaient ses ennemis, qui ne le connaissaient pas encore tel qu'il était véritablement.

Il avait parlé d'elle à plusieurs personnes en position de le bien renseigner, avait-il dit. Alors, s'il en était ainsi, il devait savoir qu'elle était une honnête

filles ; et c'était en fille cependant qu'il l'avait traitée.

Une faiblesse la prit et ses yeux s'emplirent de larmes. Personne ne la voyait au milieu de ces herbages où quelques bœufs se promenaient placidement ; elle pouvait pleurer et s'abandonner.

C'était sa première épreuve de la vie, combien triste, hélas ! désespérante !

L'horreur du présent la rejeta dans le passé. Qui lui eût dit, alors qu'elle avait la faiblesse de s'enorgueillir de sa beauté ! qu'un jour viendrait où elle en souffrirait si cruellement ? Laide, elle n'eût pas eu à subir cet outrage. Et son pauvre père qui, lui aussi, était si fier de cette beauté. Au moins dans leur tombe les morts ont cela de bon, qu'ils ne voient pas les misères et les hontes qu'ont à supporter ceux qu'ils ont laissés derrière eux. Se sentant frappé, il s'était désespéré ; pour elle mais, à coup sûr, il n'avait pas imaginé ce qui arrivait.

Elle serait restée là longtemps, tant était profonde sa prostration, si le froid ne l'avait rappelée à la réalité. Il ne fallait pas s'abandonner, il fallait réagir ; non désespérer, mais lutter. Pleurer, gémir, était une douceur qui ne lui était pas permise.

Elle revint à Condé et rentra au collège.

– Eh bien, ma fille ? demanda la grand-mère en accourant au-devant d'elle.

– Eh bien, grand-maman, il ne faut pas compter sur M. Prétavoine.

– Ah ! mon Dieu ! et pourquoi ?

– Il veut faire nommer une institutrice à Bourlandais, et il exige d'elle certaines... conditions que... je ne peux pas remplir.

– Je croyais que tu étais capable de faire tout ce qu'on pouvait demander à une maîtresse d'école ?

– Non, grand-mère.

– Quel malheur, mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ?

J'ai vu le nouveau principal pendant ton absence et il faut que nous lui cédions la place dans quinze jours.

– Eh bien, grand-mère nous partirons dans quinze jours.

– Mais pour aller où ?

– Quinze jours, c'est du temps devant nous ; d'ici là nous trouverons. M. Mérault, sans doute, ne sera pas aussi difficile que l'a été M. le comte Prétavoine.

– Ah ! s'il était à Condé ; mais malheureusement il est à Paris.

– Malheureusement.

Ce ne fut pas avec sincérité qu'elle dit ce malheureusement : qui pouvait savoir si en la voyant le député ne lui tiendrait pas le même langage que le conseiller général ; la veille, jamais pareille idée ne se serait présentée à son esprit ; mais maintenant elle croyait tout possible, et elle craignait tout.

Quinze jours seulement. Et après, où aller ? que faire ?

L'illusion n'était pas possible ; c'était un adversaire, un ennemi qu'elle allait avoir dans le comte Prétavoine et qui emploierait à la faire repousser l'influence qu'il aurait employée à la faire réussir si elle avait voulu être raisonnable, comme il disait.

L'influence du député l'emporterait-elle sur celle du conseiller général ?

Et d'ailleurs, la lui accorderait-il, cette influence ?

Elle ne tarda pas à avoir la preuve que ses craintes quant au comte Prétavoine n'étaient que trop fondées ; car, ayant été voir son inspecteur, celui-ci la reçut assez mal, ou plutôt il ne la reçut pas bien, n'osant pas aller jusqu'au mal, ce qui eût été trop accentué pour lui.

– Vous venez me rendre compte de votre visite à notre conseiller général, dit-il ; eh bien ! je sais ce qui s'est passé.

– Ah !

– Dans une certaine mesure, c'est-à-dire jusqu'à un certain point. J'ai vu M. le comte Prétavoine ; il ne m'a pas caché, avec sa franchise ordinaire, qu'il n'était pas bien disposé en votre faveur, c'est-à-dire qu'il ne l'est mal ; mais enfin il ne l'est pas non plus favorablement. Il m'a fait de vous le plus grand éloge ; de votre distinction, de votre instruction. Seulement, il trouve

que vous en avez trop pour être institutrice communale. Ça ne paraît peut-être pas raisonnable, mais précisément c'est très raisonnable, au moins dans une certaine mesure et à un certain point de vue, le sien bien entendu ; car, pour moi, vous comprenez, j'en ai plusieurs : Je trouve qu'il a raison, et, d'autre part, je trouve que vous n'avez pas tort.

– Puis-je avoir tort de vouloir gagner ma vie honnêtement ?

– Justement c'est votre point de vue, excellent, je le reconnais ; mais ce n'est pas le sien, qui est excellent aussi, je ne vous le cache pas ; il craint qu'à cause précisément de cette distinction et de cette instruction supérieure, vous ne vous trouviez déplacée dans une école de village, déclassée, si j'ose m'exprimer ainsi.

– Je me trouverai bien placée là où je pourrai vivre.

– C'est votre point de vue, ce n'est pas le sien, de sorte que c'est le mien et ce n'est pas le mien, car si je trouve que vous avez raison, je trouve d'autre part qu'il a raison aussi ; tout est relatif en ce monde. C'est bien fâcheux, en vérité, bien fâcheux, que vous ne l'ayez pas convaincu de la solidité de votre vocation ; car vous devez comprendre que M. le comte Prétavoine vous étant contraire, je ne peux rien pour vous : je ne pourrais quelque chose que si M. Mérault vous était favorable.

Sous cette forme entortillée, ces paroles étaient l'expression sincère du caractère timide de M. Malatiré : si vous avez quelqu'un pour vous, vous m'aurez ; si vous n'avez personne, vous ne m'aurez pas.

Heureusement elle reçut une lettre du député Mérault, qui lui donna un peu d'espoir.

En style de député qui parle à un électeur, il promettait de prendre bonne note de la demande qui lui était adressée et de l'appuyer auprès de qui de droit ; il savait que M. Margueritte avait été un honnête homme qui avait fait honneur à son pays natal et il serait heureux de reporter sur la fille la sympathie et l'intérêt qu'il avait le regret de n'avoir pas pu témoigner au père.

Ils ne sont pas difficiles sur les témoignages de sympathie, les malheureux ; cette lettre coulée dans le moule de celles que les députés

répondent aux innombrables demandes dont ils sont accablés, rendit l'espérance à Hélène et surtout à la vieille mère.

En tous cas elle les aida à supporter sans trop de désespoir le déménagement auquel les condamna le nouveau principal.

Si elles étaient obligées d'aller s'installer dans un petit logement situé à l'extrémité du faubourg de l'Andon et composé d'une petite cuisine et d'une seule chambre, elles l'acceptaient sans se plaindre en se disant que ce serait pour peu de temps, quelques semaines, quelques mois peut-être.

Du mobilier de M. Margueritte elles avaient pu conserver deux lits et leur literie, trois chaises, une table, un peu de linge, quelques ustensiles de cuisine, et cela leur suffisait.

Mais ce qui, plus encore peut-être que ce mobilier, leur permettait d'attendre des jours meilleurs, c'était une somme de deux cent cinquante francs qui revint à Hélène, la vente faite et toutes les dettes ainsi que tous les frais payés ; elles avaient quelques mois devant elles sans être exposées à mourir de faim.

## VII

Deux cent cinquante francs de capital, quand elle craignait d'avoir des dettes à payer, c'était une fortune pour Hélène.

Cependant, ni elle ni sa grand-mère n'établirent leur vie là-dessus.

Deux jours après leur installation, la grand-mère annonça d'un air triomphant à sa petite-fille qu'elle avait trouvé du travail qui allait améliorer leur position : des bas de laine à tricoter pour une famille de huit personnes où l'on n'usait que des bas et des chaussons faits à la main ; on ne les lui paierait pas cher, mais enfin elle pourrait gagner de onze à douze sous par jour et même peut-être treize.

– C'est que, sans me vanter, je peux dire qu'il n'y a pas beaucoup de tricoteuses qui aillent aussi vite que moi ; j'ai encore des doigts ; chez mon frère, c'était moi qui faisais les gilets, les bas et les bonnets de toute la famille, et jamais ils n'ont attendu après ; dix personnes, et des hommes qui usent en travaillant dur, c'était une affaire.

Pour Hélène, elle eut la chance de trouver à donner une leçon d'une heure, tous les soirs, le dimanche excepté, à une lingère qui voulait corriger son écriture et son orthographe afin de faire concurrence aux sœurs Ledoux, en possession depuis longues années de la meilleure clientèle du pays. On ne la lui payait qu'un franc, cette leçon ; mais dans sa position, vingt sous était une somme qu'elle ne pouvait ni dédaigner, ni refuser. De même elle ne pouvait pas davantage refuser ni dédaigner cette leçon, malgré la position de son élève, une femme de mœurs légères, disait-on, qui, n'ayant pas réussi à Paris, était venue tenter une meilleure chance à Condé.

La leçon et les bas de laine leur procuraient une recette de quarante-deux francs par mois, c'est-à-dire à peu près de quoi manger, se chauffer et

s'éclairer ; mais, bien entendu, en réduisant la nourriture, le chauffage et l'éclairage au strict nécessaire : du pain, des mottes de tan et de marc de pommes, une chandelle des douze à la livre. La grand-mère n'était pas sensible au froid, et elle n'avait pas besoin de voir clair pour travailler. Quant à Hélène, elle était assez robuste pour supporter toutes les privations sans en souffrir au moins immédiatement, et assez résolue pour les accepter sans s'en plaindre : cela ne durerait pas toujours d'ailleurs ; elle pouvait trouver une autre leçon ; elle pouvait être nommée.

Cependant cette nomination n'arrivait pas, et rien ne faisait prévoir qu'elle arrivât bientôt ; Hélène voulut essayer de la hâter.

Lorsqu'elle avait formé sa demande, elle avait écrit au directeur de l'enseignement primaire, qui réside au chef-lieu du département et qui est en même temps inspecteur d'académie, mais elle n'avait point été le voir. Ayant un peu d'argent devant elle, elle se décida à une démarche qui sans doute était indispensable et qu'elle n'avait pas le droit de ne pas tenter.

Profitant d'un moment où son élève n'était pas libre le soir, ce qui arrivait assez souvent et diminuait le mois d'autant, elle s'était donc mise en route pour solliciter celui qui tenait sa vie entre ses mains, terriblement émue, mais cependant résolue.

Elle avait demandé une lettre de recommandation à l'inspecteur primaire, et celui-ci la lui avait refusé sans la refuser bien entendu, mais aussi sans la donner. « Ce serait montrer une impatience dans sa position peu convenable, et puis elle avait pour se présenter le nom de son père qui valait toutes les meilleures recommandations » ; enfin toutes les excuses d'un homme qui a peur de s'avancer et ainsi de se compromettre.

C'était bien sur ce nom de son père qu'elle comptait et ce fut lui qui la soutint lorsque après trois heures d'attente, elle fut enfin admise auprès du directeur de l'enseignement.

Autant l'inspecteur était timide et hésitant, autant le directeur était plein d'assurance ; ce n'était pas lui qui avait peur d'une affirmation, quand, bien entendu, c'était lui qui la donnait du haut de sa grandeur et de son infailibilité.

– Quelle singulière idée avez-vous de vouloir entrer dans l'enseignement

primaire ? dit-il superbement. Où cela vous conduira-t-il ?

– À vivre.

– Vous croyez ?

C'était un universitaire qui avait la religion de l'Université, mais qui n'avait qu'en très petite estime l'enseignement primaire ; qu'on fût professeur, c'était bien, c'était même ce qu'on pouvait être de mieux en ce monde, et il ne connaissait pas de profession plus haute, plus noble ; mais maître d'école ! Qu'on enseignât à des petits bourgeois de huit ans à décliner Rosa, on était quelqu'un : un bon humaniste, pensez donc ! mais qu'on apprît à des petits paysans à conjuguer finir ou à répéter un nombre autant de fois qu'il y a d'unités dans un autre nombre donné, la belle affaire, en vérité !

– Pourquoi n'entreriez-vous pas dans un pensionnat où vos qualités de distinction trouveraient un meilleur emploi, dit-il.

– J'ai ma grand-mère que je voudrais garder avec moi ; et en agissant ainsi j'exécute les intentions de mon père.

– Sentimental, ce brave Margueritte ! À quoi cela lui a-t-il servi ?

– À se faire aimer, et il l'a été tendrement, je vous jure.

– Sans doute, sans doute, mais la vie ne se fait pas avec le sentiment, ni la nôtre, ni celle de nos enfants.

– Au moins la prépare-t-il quelquefois, et c'est mon cas, car si mon père ne m'a pas laissé de fortune il m'a laissé un nom qui me permet de faire appel à votre esprit de justice.

Cela fut dit la tête haute, sans forfanterie, mais avec fermeté, en fille qui est fière de son père.

– Bien, mon enfant, vous me paraissez une brave fille.

– Je tâcherai d'être digne de mon père ; c'est lui que j'invoque pour vous prier de ne pas oublier ma demande.

Elle revint à Condé avec bon espoir, car si on ne lui avait rien promis de positif ni d'immédiat, on lui avait cependant donné de bonnes paroles.

Ce sentiment d'espoir se produisit juste à propos pour lui faire supporter

sans trop d'accablement la perte de sa leçon qui arriva le lendemain même de son retour.

Bien que n'étant plus toute jeune, son élève était encore assez jolie et assez bien conservée, surtout elle avait l'air assez peu sévère pour faire sensation dans un monde de jeunes gens, qui s'ennuyant fort à Condé, étaient à la recherche de distractions, quelles qu'elles fussent.

N'ayant presque pas de relations dans la ville et trouvant toujours son élève seule, – quand elle la trouvait, – Hélène ne savait rien de sa conduite et presque rien de son caractère ; il lui semblait bien qu'elle était un peu trop coquette dans sa toilette et un peu trop légère dans certains propos, mais c'était tout ; la façon dont le temps de la leçon était employé ne permettait pas la causerie.

– Combien j'ai regretté de ne pas vous avoir hier, dit la lingère lorsque Hélène arriva, vous m'auriez rendu un fier service ; mais il est encore temps aujourd'hui.

– Je suis à votre disposition.

– Voici de quoi il s'agit : au lieu de notre dictée ordinaire, je voudrais que vous me fassiez faire le brouillon de deux lettres que je recopierais ensuite ; vous me les dicteriez et vous corrigeriez mes fautes.

– Mais pour vous dicter ces lettres, il faut que je sache au moins ce que vous avez l'intention de dire.

– Alors vous voulez bien ? s'écria-t-elle, en passant de l'embarras au contentement.

– Mais sans doute, si cela peut vous obliger.

– Je crois bien que ça m'oblige.

– C'est un devoir comme un autre, et même c'est un bon exercice.

– Voici la chose : la première lettre est une réponse à une déclaration que j'ai reçue ; je ne peux pas vous la montrer, parce qu'elle est d'un monsieur très bien, connu dans la ville et qui a signé son nom ; mais cela ne fait rien je sais ce que je veux dire ; vous n'aurez qu'à me mettre en belles phrases ce que je vous expliquerai. La seconde, au contraire, est plus difficile, parce

qu'il faut qu'elle soit entortillée, de façon à ce que celui qui la recevra lise dedans ce qu'il voudra lire, et de façon aussi à ce que je puisse lui faire dire plus tard ce que je voudrai : blanc ou noir, selon les circonstances. En un mot, c'est une lettre de rupture aujourd'hui, mais faite de telle sorte qu'elle n'empêche pas un raccommodement demain... ou plus tard, si la première ne produisait pas ce que j'attends. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

– Pas du tout. Aussi ne puis-je faire ni la première, ni la seconde.

– La première, je la dicte.

– Alors je n'ai rien à faire.

– Vous m'aviez dit que vous vouliez bien.

– Je n'avais pas compris ce que vous me demandiez : maintenant que j'ai compris je n'ai qu'à me retirer.

– Ah ! par exemple !

– Adieu, mademoiselle.

Et Hélène sortit sans même penser que cette leçon était sa vie, le pain quotidien.

Ce fut seulement dans la rue que cette pensée lui vint ; mais alors, au lieu de s'arrêter ou de revenir en arrière, elle n'en marcha que plus vite et que plus résolument.

## VIII

En attendant la nomination espérée, mais non formellement promise et, qui pouvait traîner, il fallut se restreindre.

Sur les quarante-deux francs qui composaient leur budget mensuel avant la perte de la leçon de la lingère, vingt-quatre francs manquaient ; il ne leur en restait donc que dix-huit que gagnait la grand-mère.

Ainsi se trouvait réalisée la supposition de la tante Tout cha : c'était la grand-mère qui allait travailler pour faire vivre la petite-fille.

Elle voulut travailler elle-même et gagner quelque chose, si peu que ce fût.

Il n'y avait guère qu'un travail possible pour une femme dans sa situation : celui de l'aiguille.

Mais si elle cousait, si elle brodait elle ne savait réellement ni coudre, ni broder, c'est-à-dire qu'il lui manquait l'habileté, la régularité, la rapidité que donne seul le métier en toute chose, qu'il s'agisse d'un torchon à ourler ou d'un tableau à peindre.

Écrire ? il eût fallu s'adresser à Griolet, et elle eût mieux aimé mourir de faim plutôt que de supporter le sourire avec lequel il accueillerait sa demande, qui, venant d'elle et après ce qui s'était passé, serait un acquiescement.

Tricoter ? Ce fut ce qu'elle fit, ayant l'avantage de pouvoir prendre ce travail sans être obligée de le demander, puisqu'elle n'avait tout simplement qu'à aider sa grand-mère. Mais, dans ses doigts agiles et lisses, l'ouvrage ne fondit pas, comme dans les doigts ankylosés et rugueux de la vieille femme. Au lieu de gagner douze ou treize sous par jour, elle eut bien du mal à en gagner six ou sept.

Cependant elle n'abandonna pas ce travail, n'en ayant pas de meilleur pour le remplacer ; mieux valait encore cela que rien.

Ses sept sous, ajoutés aux treize sous de la grand-mère, cela leur donnait toujours vingt sous par jour, et jusqu'à ce moment elles en avaient dépensé trente deux à trente-cinq.

Ce fut ces douze ou quinze sous qu'il fallut économiser.

Ce qu'elles ne pouvaient prendre sur leur déjeuner et leur dîner, elles le prirent sur le chauffage et l'éclairage, bien que la saison fût rude et que le soir elles eussent besoin de prolonger la veillée aussi tard que possible, en cette saison où la nuit se faisait avant cinq heures.

Heureusement, de ce côté, le hasard leur vint en aide dans leur détresse.

En choisissant leur logement dans ce faubourg, Hélène avait obéi à deux considérations : leur loyer coûtait moins cher que dans la ville, et elles étaient presque à la campagne ; sa grand-mère, qui avait toujours vécu aux champs, trouvait là de l'air, de la lumière ; autour d'elles s'étendaient les grasses prairies qu'arrose l'Andon ; de leur fenêtre, qui donnait sur la grande route, elles voyaient les arbres qui marquent le circuit de la rivière, et, dans leur cour, toute la journée on entendait le caquetage des poules, le chant des coqs et le roucoulement des pigeons ; cela était moins triste pour la vieille paysanne, qui ne sortait plus d'un intérieur entre quatre murs.

Cependant, c'était bien le faubourg d'une ville et non la pleine campagne : ainsi, juste en face leur fenêtre et de l'autre côté de la route, assez étroite en cet endroit, se trouvait la grille d'entrée d'une fabrique, dans laquelle le travail se continuait jour et nuit, de sorte que, pour éclairer le va-et-vient des ouvriers, un bec de gaz brûlait du soir au matin au-dessus de cette entrée.

Ce fut ce bec de gaz qui leur permit de faire des économies sur leur éclairage ; tous les soirs, après leur dîner, elles enlevaient les rideaux de la fenêtre de leur chambre, et s'installant auprès des vitres, le plus près possible pour ne rien perdre de la clarté du gaz qui traversait la route et arrivait jusqu'à elles, elles restaient là jusqu'à onze heures du soir, travaillant courageusement à leur tricot.

Elles auraient eu moins froid au milieu de la chambre, quand il gelait fort

au dehors ; mais au milieu de la chambre elles n'auraient plus eu assez de lumière, Hélène surtout qui, manquant de l'expérience et de l'habileté de sa grand-mère, avait besoin d'y voir un peu pour se reconnaître dans son travail.

Souvent, pendant des heures, on n'entendait que le faible cliquetis des aiguilles quand elles se choquaient.

Puis tout à coup elles échangeaient quelque paroles, mais qui n'étaient jamais des plaintes ni sur leur situation, ni sur leurs souffrances, la fatigue, le froid, les privations. Il semblait qu'il y avait entre elles un accord tacite à ce sujet et qu'elles cherchaient à s'encourager, non à se désespérer.

Mais malgré elles il leur échappait quelquefois un mot qui en disait long sur ce que l'une ou l'autre éprouvait.

Un soir qu'il gelait terriblement et que, sur la route, sonore comme un plancher, on entendait claquer les sabots des passants, tandis que les vitres couvertes de givre craquaient sous la bise du nord, elles travaillaient sans parler.

– C'est tout de même heureux, dit la grand-mère, que notre fenêtre ferme si bien.

Ce n'était pas une plainte, mais quelle parole eût été un aveu plus douloureux du froid qu'éprouvait la vieille femme, à moitié glacée sur sa chaise où elle était assise depuis trois heures, ne faisant pas d'autre mouvement que de remuer les doigts.

Hélène, qui ne souffrait pas moins que sa grand-mère du froid, et qui, même en souffrait peut-être davantage, car elle n'avait point été habituée à la vie en plein air, mais qui malgré tout ne voulait pas faire du feu, ne put pas résister à ce cri.

– Si bien qu'elle ferme, dit-elle, il fait vraiment trop froid, aussi nous allumerons du feu demain ; je ne peux plus remuer les doigts.

– Moi, c'est mes jambes que je ne sens plus.

– Pourquoi ne le disiez-vous pas, grand-maman ?

– Ah ! si on se plaignait !

– Demain j'achèterai du charbon.

– Et où prendras-tu l'argent ?

– Sur notre capital ; c'est bon de faire des économies, mais pas jusqu'à nous laisser mourir.

– Après tout, n'ayant pas froid, nous travaillerons plus vite, les doigts seront plus souples.

Il dura longtemps ce rude hiver, et ce ne fut pas seulement pour acheter du charbon qu'il fallut prendre sur le capital ; il le fallut aussi pour payer la nourriture qui augmenta de prix, comme cela arrive toujours quand la saison est rigoureuse.

Chaque semaine, ce pauvre petit capital de deux cent cinquante francs, qui était leur suprême ressource, se trouva diminué ; il ne fut plus que de deux cent quarante-cinq, de deux cent trente, de deux cents.

En le voyant fondre ainsi, Hélène, pour ne pas désespérer, se disait que sans doute sa nomination allait enfin arriver, qu'elle ne pouvait pas se faire longtemps attendre maintenant ; mais c'était des lèvres qu'elle se disait, sans conviction et sans foi : « Pourquoi pas ? »

Et si elle n'arrivait pas ?

Que feraient-elles quand il ne resterait plus d'argent ?

Sa grand-mère pourrait-elle supporter longtemps cette vie de privations et de misère ?

Était-il sage de les lui imposer ?

Quand son père avait voulu prendre sa mère chez lui il espérait lui assurer une vie heureuse, l'affection, la tranquillité et le bien-être ; elle-même, quand elle avait repoussé les propositions de la tante Tout cha, elle avait cru que si elle ne pouvait pas réaliser les projets de son père, elle pourrait au moins donner à sa grand-mère une certaine tranquillité et le repos ; mais voilà qu'au lieu de cette tranquillité et de ce repos, la pauvre vieille femme ne trouvait qu'un travail acharné et la misère. Dans ces conditions devaient-elles persister et le mieux n'était-il pas de revenir à la tante Tout cha. Quelle terrible responsabilité pour Hélène si sa grand-mère devenait malade ! Si elle mourait, ne l'aurait-elle pas tuée ? Sans doute il était pénible de subir cette

humiliation. Sans doute ce n'était point une vie de tranquillité et de repos qu'on trouvait sous la direction de la tante. Mais, dans des circonstances pareilles, ce n'était point une question de dignité ni d'humiliation qui devait peser sur leurs résolutions ; et quand elles étaient sous le coup de la misère la plus affreuse, ce n'était point de savoir si sa grand-mère allait jouir de la tranquillité et du repos qu'elles devaient se préoccuper.

Après avoir longtemps hésité, Hélène se décida à faire cette proposition, de rentrer chez la tante Tout cha à sa grand-mère.

Mais celle-ci refusa.

– Viendrais-tu avec moi, ma chère fille ?

– Non, c'est impossible ; vous savez bien que ma tante nous a dit qu'elle ne pouvait pas me recevoir.

– Eh bien ! je n'irai pas seule ; si je ne gagnais rien, si je t'étais à charge, j'irais quand même peut-être ; mais puisque le bon Dieu permet que je gagne quelque chose...

– Plus que moi.

– Justement ; il n'y a pas de raisons pour que je te quitte, puisque mon départ ne rendrait pas ta situation meilleure. Est-ce que tu n'es pas d'avis qu'on est moins malheureux à souffrir quand on est deux que quand on est seul ? Et tu serais seule, ma pauvre fille. Et puis ton père a voulu que nous vivions ensemble, et il me semble que ce serait un péché d'avoir fait ce qu'il voulait quand je devais m'en trouver bien, et de ne plus vouloir le faire quand je m'en trouve mal. Nous serions restées ensemble heureuses ; nous resterons ensemble malheureuses ; ça ne durera pas toujours.

Au moins cela dura-t-il longtemps et le capital continua à diminuer.

La belle saison cependant, en arrivant, améliora leur position désespérée : elles n'eurent plus besoin de feu ; le prix de légumes s'abaissa ; en se levant avec le jour elles purent travailler davantage et avec moins de fatigue ; enfin l'influence reconfortante du soleil les releva, l'avenir leur parut moins noir.

Elles gagnèrent ainsi le mois d'avril, et alors leur espérance vivace « que ça ne durerait pas toujours » se trouva enfin réalisée.

## IX

Dans leur détresse le vieux professeur, le père Bonjean, qui avait soutenu Hélène, ne les avait point abandonnées ; il venait quelquefois les voir, pas souvent, il est vrai, mais enfin de temps en temps, et il continuait à s'occuper d'elles, en cherchant des leçons à Hélène.

Tout d'abord il avait mis beaucoup de zèle à ces recherches ; mais voyant qu'elles n'aboutissaient pas, il s'était refroidi, car ils sont rares, les gens qui s'obstinent, pour le compte d'autrui, contre la persistance de la mauvaise fortune. Si l'on veut bien donner son temps et sa peine, c'est à condition d'en être payé par le succès ; qu'au lieu de ce succès, on ne trouve toujours que l'échec, on finit par se lasser.

Cependant elles le virent, un jeudi de la fin d'avril, entrer chez elles tout joyeux.

– À la fin, dit-il, j'ai quelque chose pour vous, ma chère enfant, quelque chose de superbe, bien que ce ne soit pas du tout ce que vous avez rêvé.

– Oh ! mes rêves, il y a longtemps que je ne compte plus sur leur réalisation.

– C'est ce que j'ai pensé, et voilà pourquoi je vous dis que j'ai pour vous quelque chose de superbe. Je ne veux pas vous faire languir : il s'agit d'entrer comme institutrice chez M. le marquis de Courtomer pour élever sa nièce, mademoiselle Calipet, et de gagner cent cinquante francs par mois.

Et, se frottant les mains avec une satisfaction orgueilleuse :

– Voilà ma nouvelle ; c'est quelque chose, hein ?

– Ce serait superbe, comme vous le dites, si je n'avais pas grand-mère.

À l'entrée du professeur, qui à ses yeux était un personnage considérable,

presque un égal de son fils, la bonne femme avait redoublé d'application à son travail, et en la voyant faire courir les aiguilles entre ses doigts on aurait pu croire qu'elle était insensible à ce qui se passait et se disait autour d'elle ; cependant il n'en était rien : En entendant ces mots de sa petite-fille : « Si je n'avais pas grand-mère », elle releva la tête.

– Moi, dit-elle, je ne compte pas.

– Mais, grand-maman...

– Est-ce que je dois t'empêcher de gagner ta vie quand près de moi tu ne peux pas travailler. Nous voulions rester ensemble, mais si cela n'est pas possible, il faut bien nous séparer. Je n'ai pas peur d'être seule et puis dans cette maison je ne serai pas seule ; nous avons des bons voisins.

– Voilà qui est dignement répondu, dit-il, en femme de bon sens et de bon cœur. Si j'étais seulement sûr mademoiselle, que vous soyez nommée à la rentrée, je vous dirais d'attendre jusque-là. Mais cette certitude je ne l'ai pas. Et même, j'ai des craintes à ce sujet.

– Expliquez-vous, je vous prie, s'écria Hélène.

– C'est assez difficile, car je n'ai rien de précis à articuler. Tout ce que je peux vous dire, c'est que le cousin de ma femme qui, comme vous le savez, est commis d'inspection au chef-lieu, et, comme tel, chargé de la paperasserie de la direction de l'enseignement, voit ou devine ; en tous cas sait bien des choses. Eh bien, par lui, nous avons appris qu'il y a de l'opposition à votre nomination. D'où vient-elle ? Je l'ignore.

Hélène ne jugea pas à propos de dire qu'elle le savait, elle.

– Mais enfin, continua-t-il, cette opposition existe. Elle peut donc vous empêcher d'être nommée ; et je trouve que vous devez accepter la position que vous offre M. le marquis ou plutôt madame la marquise de Courtomer. Si plus tard cette opposition cesse et si vous ne vous plaisez point chez la marquise, ce qui m'étonnerait, il sera encore temps d'entrer dans l'enseignement primaire.

– Monsieur Bonjean a bien raison, dit la grand-mère, tu ne dois pas penser à moi, ma chère fille.

Hélène resta un moment sans répondre, se demandant ce qu'elle devait faire. Son premier mouvement avait été de ne pas vouloir abandonner sa grand-mère ; mais dans les circonstances désespérées où elles se trouvaient, n'était-ce pas précisément en s'éloignant qu'elle lui assurait cette vie de repos et de tranquillité qu'elle avait voulue pour elle : avec cent francs qu'elle prendrait sur les cent cinquante qu'on lui proposait, la pauvre vieille femme n'aurait-elle pas une toute autre existence que celle qui était la sienne présentement ?

Ce fut justement ce que le père Bonjean fit remarquer avec une certaine aigreur, en homme qui est blessé qu'on n'accueille point avec des transports de joie et de reconnaissance la fortune inespérée qu'il apporte.

– Je vous en prie, s'écria Hélène, n'allez pas croire que je ne suis pas touchée comme je dois l'être de ce que vous faites pour nous ; mais je n'avais pas imaginé que je pouvais être obligée à me séparer de ma pauvre grand-maman, et c'est là ce qui me jette dans cet émoi.

– Comment pouvez-vous lui être le plus utile ? C'est là seulement ce que vous devez examiner.

– C'est juste, dit la grand-mère.

– En restant près d'elle à ne rien gagner ou en la quittant pour gagner cent cinquante francs par mois, ce qui est une somme que vous pourrez partager avec elle. Et notez que Courtomer n'est qu'à deux lieues de Condé, de sorte que cette séparation n'en est réellement pas une ; vous la verrez quand vous voudrez ; si elle était malade, vous seriez près d'elle en quelques instants.

– Je n'ai jamais parlé en grand-mère, dit la vieille femme, parce que tu es une jeune fille de raison, plus intelligente et plus instruite que ne l'est une paysanne comme moi ; mais, pour n'être pas instruite, on n'a pas moins son bon sens, et c'est lui qui te commande d'accepter.

– Voilà parler, dit M. Bonjean, je comprends qu'il vous en coûte d'accomplir ce sacrifice, mais qui n'est pas sacrifice dans ce monde ? Où sont ceux qui ne font que ce qui leur est agréable ou que ce qu'ils ont à l'avance décidé de faire ? La vie n'est qu'un continuel démenti à nos espérances ou à nos désirs. D'ailleurs, je dois dire qu'en soi, et la séparation mise de côté, ce sacrifice ne sera pas bien pénible. Ce sont de braves gens que les Courtomer.

– Vous les connaissez ?

– J’ai donné des leçons au fils, c’est pour cela que la marquise a pensé à s’adresser à moi quand elle a eu besoin d’une institutrice pour sa nièce.

– Et quelle est cette nièce ?

– Une enfant de treize ans, qui, se trouvant orpheline, a été recueillie par sa tante, la marquise de Courtomer.

– La pauvre enfant !

– Quand je dis recueillie, ce n’est pas tout à fait le mot propre, car cette petite se trouve l’héritière d’une grosse fortune du chef de son père, M. Isidore Calipet, le grand fabricant de tréfilerie d’Hannebault. M. Calipet était le frère de la marquise de Courtomer, et voici comment celle-ci se trouve chargée de sa nièce, qui a perdu sa mère tout enfant. Quand la marquise de Courtomer s’est mariée, elle a apporté une belle fortune au marquis, qui était à peu près ruiné et qui ne possédait plus que sa terre patrimoniale de Courtomer, grevée de lourdes hypothèques. L’expérience de la jeunesse n’avait point assagi le marquis, qui aime les chevaux, la chasse, qui fait courir et qui mène grande existence ; il a traité la fortune de sa femme comme il avait traité la sienne, c’est-à-dire qu’il l’a à peu près entièrement dissipée. Les choses en étaient là, lorsque M. Calipet qui, lui, aimait le commerce comme son beau-frère aimait l’existence oisive et brillante, et qui avait doublé ou triplé sa fortune tandis que celui-ci gaspillait la sienne, est mort, laissant pour unique héritière, une fille, Adélaïde Calipet, dont le marquis a été nommé tuteur et que la marquise a prise chez elle et veut faire élever sous ses yeux par une institutrice particulière. Cela n’indique pas une méchante femme, n’est-ce-pas ?

– Assurément.

– Cependant, pour être complet, je dois dire, – au moins c’est le bruit public, – qu’en agissant ainsi, la marquise n’est pas uniquement guidée par une pensée de tendre sollicitude pour sa nièce. On prétend qu’à cette pensée de sollicitude s’en joint une d’intérêt personnel. En effet, le marquis et la marquise ont, ainsi que je vous l’ai dit, un fils, Guiscard de Courtomer. En passant, notez bien ce nom de Guiscard, qui tout de suite vous dit quelles sont les prétentions nobiliaires des Courtemer, qui croient descendre de Robert

Guiscard, le conquérant de la Pouille et le destructeur de Rome, qui rendit le nom des Normands redoutable en Italie et en Orient comme Rollon en France et Guillaume en Angleterre.

– Elles sont fondées, ces prétentions ?

– Cela, je n'en sais rien ; mais enfin elles existent.

Que le jeune Courtomer descende ou ne descende pas de Robert Guiscard, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne mérite pas, comme le héros de sa famille, le surnom de l'Avisé. Bon garçon, il l'est ; mais aussi le plus paresseux, le plus cancre que j'aie jamais vu. Je vous ai dit que j'avais été son professeur. Voici comment : on lui avait donné pour précepteur un abbé qui devait le préparer à Saint-Cyr. Sous la direction de cet abbé, il n'avait rien fait, rien appris, rien absolument ; on voulut essayer d'un nouveau maître, et l'on me le confia. J'allai tous les jours à Courtomer lui donner trois heures de leçon ; mais je ne réussis pas mieux que l'abbé ; je n'ai même pas pu lui apprendre le nom des auteurs qu'il expliquait : Plutarque était pour lui le volume vert, Xénophon le volume jaune. Vous pensez bien que ces connaissances n'étaient pas suffisantes pour se présenter à Saint-Cyr ; aussi a-t-on abandonné cette idée et la vie de Guiscard est celle des jeunes oisifs qui ne savent rien : les chevaux, la chasse. Cependant sa mère a conservé pour ce fils qu'elle adore de hautes ambitions, et puisqu'il ne peut rien par lui-même, elle compte sur la femme qu'elle lui fera épouser pour les réaliser. C'est ici que je reviens à votre élève, à la jeune Adélaïde qui doit être cette femme et qui, si cela se réalise, apportera à son cousin une grosse fortune avec laquelle celui-ci fera figure dans le monde. Pour que cela s'accomplisse plus sûrement, madame de Courtomer veut faire élever sa nièce chez elle, où celle-ci verra constamment son cousin, qu'elle s'habituera peu à peu à aimer. Voilà son plan, qu'elle ne m'a pas confié, bien entendu, mais qui est assez simple et assez naturel pour qu'on le devine facilement. Pour le mettre à exécution, il lui faut une institutrice. Naturellement j'ai pensé à vous et je suis venu vous apporter cette bonne nouvelle, n'imaginant pas que vous puissiez hésiter à accepter. C'est une éducation de cinq années au moins à faire, et dans une maison très honorable. Pendant ces cinq années, vous gagnerez sept mille sept cents francs, sans les cadeaux, qui vous permettront certainement de vous entretenir. En supposant que vous abandonniez à votre grand-mère la

moitié de cette somme, il vous en restera près de quatre mille. C'est-à-dire qu'en sortant de cette maison, vous aurez une certaine indépendance qui vous permettra d'attendre et de choisir. J'ai dit. Réfléchissez.

Ce fut la grand-mère qui répondit :

– Ma petite-fille a réfléchi : elle accepte et nous vous remercions ; nous pouvons bien vous dire, mon cher monsieur, que c'est la vie que vous nous sauvez.

– Alors c'est entendu, et tout de suite j'écris à la marquise que je lui présenterai son institutrice dimanche.

## X

Situé à deux lieues de Condé, dans de vastes prairies, au milieu d'un étang qui baigne ses murailles et ses quatre tours, environné d'un beau parc que continuent de grands bois, le château de Courtomer serait une agréable résidence si les voies de communication pour y arriver étaient plus commodes. Mais comme Courtomer n'est qu'un petit hameau sans commerce et sans industrie ; comme le propriétaire du château n'a jamais été ni conseiller général, ni conseiller d'arrondissement, ni même maire, on a toujours retardé la construction d'une grande route qui, en réalité, n'aurait mené qu'au château et l'on s'est contenté d'entretenir tant bien que mal un chemin vicinal qui, sur un parcours de trois kilomètres, depuis l'endroit où il s'embranché sur la grande route jusqu'à l'entrée du château, traverse quatre ruisseaux à gué, et dans les prairies au sol spongieux qui tremble sous le roulement des voitures lourdement chargées, présente, un certain nombre de fondrières qui n'ont jamais été bien comblées.

C'était ce chemin que suivait Hélène, accompagnée du père Bonjean, le dimanche où elle devait être présentée à madame la marquise de Courtomer ; ils avaient quitté la voiture du chemin de fer au carrefour de la grand-route, et à pied ils se dirigeaient vers le château.

Au reste, ces trois kilomètres étaient plutôt un plaisir qu'une fatigue, au moins pour Hélène, qui depuis longtemps n'avait pas eu le loisir de se promener à la campagne.

Il faisait une belle journée de printemps, et c'était avec un sentiment de profond bien-être qu'elle marchait librement dans ce chemin bordé de chaque côté de haies plantées sur des talus dont les pentes exposées au soleil étaient fleuries comme les plates-bandes d'un jardin : primevères, jonquilles, scilles, pâquerettes et violettes épanouies au milieu d'un tapis de lierres, de mousse,

et de scolopendres, tandis qu'au-dessus, dans la haie même, les épines noires et les merisiers commençaient à laisser tomber leurs blancs pétales que la brise semait sur les talus. Assez mauvais pour ceux qui le parcouraient en voiture, ce chemin, qui tournait à chaque instant à droite ou à gauche pour respecter les clôtures des héritages qu'il rencontrait, était charmant pour ceux qui le suivaient à pied et qui avaient des yeux pour regarder autour d'eux. À chaque pas le paysage changeait : aux herbages, où l'on venait de lâcher les bœufs à l'engrais, qui paissaient gloutonnement l'herbe nouvelle sans lever la tête, succédaient les cours-masures plantés de pommiers aux bourgeons rougissants sous lesquels se promenaient des troupes de poules et de dindes. Puis un petit ruisseau aux eaux limpides qui chantaient sur un lit de cailloux jaunes coupait le chemin, et, pour le traverser, les piétons n'avaient qu'un étroit ponceau formé de deux troncs d'arbres couchés au-dessus des roseaux qui déjà l'affleuraient de leurs lances aiguës.

– C'était cette route que vous suiviez quand vous veniez donner vos leçons au jeune Guiscard ? demanda Hélène.

– Oui, mais en voiture.

– C'était dommage.

– On voit bien que vous êtes sous l'influence du printemps et que vous ne pensez pas aux journées d'hiver, de pluie et de boue. Heureusement on m'envoyait chercher en voiture ; on n'est pas économe de chevaux au château de Courtomer ; c'est même ce qui, pour une bonne part, a aidé le marquis à dépenser sa fortune.

– Enfin aujourd'hui cette route est tout à fait agréable, et il me semble que ce beau soleil, cette douce température, ce temps radieux sont pour moi d'heureux présages.

– N'en doutez pas, mon enfant, vos mauvais jours vont prendre fin, et si vous ne pouvez pas faire pour votre grand-mère tout ce que vous auriez voulu, vous aurez au moins la satisfaction de la mettre à l'abri du besoin et de lui épargner un travail trop pénible ; c'est quelque chose cela ; il faut savoir se contenter.

Ils étaient arrivés à un endroit où les haies qui bordaient le chemin s'interrompaient et où la vue courait librement de chaque côté sur une vaste

prairie coupée çà et là par des bouquets d'arbres : dans cette prairie se promenaient ou paissaient des poulinières avec leurs poulains, qui galopaient autour de leurs mères.

– C'est le parc du château, dit le vieux professeur, et ces juments sont des bêtes de pur sang dont les produits vont courir à Paris et gagnent des fortunes à leur propriétaire.

– Le marquis ?

– Non, M. de Courtomer ne peut plus entretenir une écurie de course ; il vend ses poulains à une société de gentlemen parisiens, et il n'a plus à lui que quelques chevaux pour les petites courses de province ; mais si la combinaison de la marquise réussit, c'est-à-dire si Guiscard épouse votre élève, nous reverrons le père et le fils se jeter à nouveau dans les jeux du sport qui, pour eux, sont une passion.

– Alors la pauvre petite sera ruinée comme l'a été sa tante.

– Il est probable que celle-ci, éclairée par l'expérience, fera rédiger un contrat qui évitera à sa nièce le sort qu'elle a subi elle-même, et conservera à ses petits-enfants la fortune des Calipet.

Déjà on apercevait la façade rouge et grise du château que dominaient les toits en poivrières de ses tours, dont les ardoises couvertes de mousses et de lichens présentaient de loin une teinte jaune.

Mais ce qui, plus que le château lui-même, attirait l'attention d'Hélène, c'étaient les arbres du parc, qui tous chênes, hêtres, platanes, tilleuls, sycomores, avaient une forme exactement pareille, celle du cône, et qui ressemblaient ainsi à ces arbres en bois de sapin teints en vert et frisés, qu'on met dans les boîtes de jouets d'enfant.

– Je vois ce qui vous étonne, dit le vieux professeur, c'est la forme de ses arbres.

– Justement. Comment donc sont-ils tous pareils ?

– C'est qu'ils ont été taillés par le marquis, et que cette forme est le produit de l'art, non celui de la nature. M. de Courtomer qui est un original, s'est imaginé que la forme de tous les arbres était le cône, ou au moins

qu'elle devait l'être ; il a formulé cette idée en loi esthétique dans une brochure qu'il vous fera lire et que je vous engage à tâcher de comprendre : cela s'appelle le Canon sylvestre.

– Le Canon sylvestre ?

– Le titre est original au moins ; mais en cherchant on fini par le comprendre, surtout quand on sait que canon signifie ensemble de règles. M. de Courtomer ne s'en est pas tenu à la théorie, après avoir formulé cette règle esthétique, il l'a mise à exécution, et au moyen de la taille il a donné aux arbres de son parc la forme conique ; ceux qui ne l'ont pas sont des sortes de repoussoirs destinés à montrer combien est laide la nature abandonnée à elle-même.

– Est-ce qu'il faut admirer ces malheureux arbres ainsi martyrisés ?

– Absolument.

– Voilà qui est dur quand on ne sait dire que ce qu'on pense.

– J'avais oublié de vous en prévenir, ce qui était vraiment trop maladroit.

Bien qu'Hélène n'eût pas l'esprit tourné à la drôlerie et qu'elle ne fût pas en disposition de rire, elle ne put pas s'empêcher de se demander, lorsqu'elle fut reçue par madame de Courtomer, si la marquise n'avait point adopté la forme conique exprès pour plaire à son mari. C'était une femme de quarante ans environ, blonde et rosée, extrêmement grasse, mais dont la graisse s'était répandue de telle sorte qu'en la regardant et en pensant au Canon sylvestre, on avait envie de lui appliquer la définition du cône : une base circulaire terminée en pointe, car tandis que les hanches et le ventre avaient pris des proportions considérables, les épaules étaient restées étroites et la tête était toute petite. Malgré cette tournure étrange, elle avait cependant un air de fierté dans toute sa personne, sinon naturel, au moins acquis par un constant désir de se trouver supérieure à tout le monde.

Ce fut du haut de sa grandeur qu'elle reçut Hélène et qu'elle l'interrogea, mais toutefois sans dureté et plutôt avec de douces paroles qui semblaient indiquer que chez elle la fierté n'excluait nullement la bonté : fière parce qu'elle était marquise de Courtomer, mais néanmoins bonne femme ; ce fut ce qu'Hélène comprit tout de suite et ce qui la rassura.

La marquise envoya chercher sa nièce, et en voyant entrer celle-ci, Hélène sentit la confiance remplacer l'inquiétude qui jusque-là l'avait angoissée. Que serait cette élève qu'elle ne connaissait pas ? une bonne ou une mauvaise nature, un caractère facile ou intraitable ? Question décisive pour elle.

C'était une enfant à l'air timide et doux, avec quelque chose de mélancolique dans ses yeux bleus qui inspirait tout de suite la sympathie ; blonde comme sa tante, pâle, mais toute mignonne et même un peu chétive. Dans sa robe de laine noire et sa ruche de crêpe qui lui tenait le cou raide, elle avait une attitude dolente et un regard tout plein de tendresse contenue qui ne demandait évidemment qu'à s'épancher. Comment Hélène n'eût-elle pas été attirée vers cette enfant qui, elle aussi, pleurerait son père : instinctivement elle sentit qu'elle s'attacherait à elle et qu'elle l'aimerait comme une petite sœur, comme une fille.

– Cet excellent M. Bonjean m'a parlé de vous de telle sorte que je n'ai point d'examen à vous faire subir, dit la marquise ; il vous a expliqué quelles étaient nos conditions.

Elle s'inclina.

– Eh bien, il ne me reste plus qu'à vous dire tout franchement que vous me plaisez beaucoup... ce qui s'appelle beaucoup, et que si ma nièce et moi ne vous effrayons pas...

– Oh ! madame la marquise...

– Il faut que nous nous convenions réciproquement, n'est-ce-pas ? Et bien ! puisque nous ne vous effrayons pas, c'est affaire entendue. Nous commencerons demain.

Cela dit, la marquise voulut montrer elle-même à Hélène l'appartement qui lui était destiné ; il était au premier étage, et il se composait : pour elle, d'une belle chambre confortablement meublée, et, pour la salle de travail avec son élève, d'une pièce ronde située dans une des tours et dont les trois fenêtres avaient une vue étendue sur l'étang et sur le parc.

– Je crois que vous serez bien, dit la marquise d'un air qui signifiait : « Vous savez qu'on ne peut pas être mieux. »

Ce fut précisément ce qu'Hélène répondit, ce qui parut faire grand plaisir à

madame de Courtomer.

Tout en parcourant le château, Hélène se demandait si on ne la présenterait pas au marquis qui, lui aussi, devait avoir voix dans le choix de l'institutrice de sa nièce ; mais il n'en fut rien.

Ce fut seulement au moment de monter dans le break que la marquise avait fait atteler pour les reconduire à Condé qu'elle parla de son mari et de son fils ; ils étaient tous les deux à Paris pour le concours hippique et l'ouverture des courses de printemps ; ils ne rentreraient pas à Courtomer avant un quinzaine de jours.

Cela n'avait pas grande importance pour Hélène ; ce ne serait ni au marquis ni à Guiscard qu'elle aurait affaire ; quand ils reviendraient à Courtomer ; il était à espérer qu'elle aurait assez bien employé ces quinze jours pour s'être solidement établie dans l'esprit de la tante et dans le cœur de la nièce.

## XI

Ce qu'elle avait espéré se réalisa. En quelques jours elle fit la conquête de madame de Courtomer et de la petite Adélaïde. Cette enfant était bien telle qu'elle l'avait tout de suite jugée : une bonne petite fille, intelligente, aussi heureusement douée du côté du cœur que du côté de l'esprit, facile, docile, aimant à plaire et surtout affamée de tendresse.

Le lendemain de l'installation d'Hélène au château elle avait eu un mot qui avait dit ce qu'elle était et ce qu'elle serait. Hélène venait d'entrer pour la réveiller, la faire lever et surveiller sa toilette, déjà tout habillée elle-même, bien entendu, et prête pour le travail de la journée. L'enfant ne dormait pas : la tête appuyée sur son bras, à demi soulevée, elle paraissait réfléchir, les yeux perdus dans le vague, mélancoliquement.

– Il est temps de vous lever, dit Hélène.

– Oui, mademoiselle.

Mais, au lieu de descendre de son lit, Adélaïde, gardant sa position, se mit à regarder Hélène ; puis, dans cette contemplation silencieuse, son visage prit une expression attristée avec quelque chose de doux et de tendre, ses yeux se noyèrent dans une larme qui, sans tomber, roula entre les cils.

– Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda doucement Hélène, surprise de cet attendrissement dont elle ne devinait pas la cause ; je ne vous gronde pas.

– Ce n'est pas parce que vous me grondez que j'ai envie de pleurer, mademoiselle... au contraire.

– Pourquoi alors ? Voulez-vous me le dire ?

– C'est de vous voir en deuil qui me fait plaisir ; ce n'est peut-être pas plaisir qu'il faut dire, non, bien sûr mais qui me touche, parce qu'il me

semble qu'ainsi ça nous rapproche, et que si je ne vous écoute pas toujours, vous sentirez bien pourquoi... n'est-ce pas, mademoiselle ?

Hélène la prit dans ses bras et, profondément touchée elle-même, elle l'embrassa, tandis que la petite fondait en larmes.

Comment ne pas se prendre de sympathie et d'affection pour cette petite fille au cœur sensible et délicat chez Adélaïde, ce fut plus que la sympathie : une vraie tendresse, une passion d'enfant qui a besoin d'aimer et d'être aimée.

Avec madame de Courtomer, les choses, pour suivre une autre route, arrivèrent au même résultat, et Hélène ne tarda pas à faire la conquête de la tante comme elle avait fait celle de la nièce.

C'était réellement une excellente femme que la marquise et qui rachetait son apparence hétéroclite par de sérieuses qualités de cœur et de caractère : bonne, charitable, généreuse, patiente, soucieuse d'obliger, et qui, sans ses travers nobiliaires poussés chez elle jusqu'à la manie, n'eût eu assurément que des amis. Malheureusement ces travers étaient souvent gênants pour ceux qui l'entouraient, et quelquefois ils exaspéraient et fâchaient ceux qui n'étaient point naturellement indulgents pour les faiblesses humaines.

Bien qu'elle fût la fille d'un simple industriel qui avait commencé ouvrier, ou plutôt parce qu'elle était la fille d'un ancien ouvrier, elle était plus Courtomer que son mari le marquis, qui cependant portait terriblement haut l'orgueil de sa race. Tandis que le mari était fier de sa naissance, naturellement, elle, elle l'était savamment. Elle avait appris par cœur la généalogie des Courtomer et tout ce qui se rapportait à leur histoire, depuis Tancrède de Hauteville, leur auteur, jusqu'à nos jours ; et, avec preuves à l'appui, elle prétendait que les Courtomer étaient les seuls descendants du célèbre aventurier normand, ne reconnaissant pas ceux qui portent encore le nom de Hauteville, lesquels d'ailleurs ne reconnaissaient pas davantage les Courtomer. Elle était ferrée sur les douze fils de Tancrède, aussi bien ceux qui descendaient de sa première femme, dont elle prononçait le nom avec une indifférente impertinence : Morielle, que sur ceux qui étaient les enfants de la seconde : Frédésine, qu'elle appelait quelquefois, entre intimes, Frasinde, la mère du fondateur de sa maison précisément : le fameux Robert Guiscard, le

conquérant des Deux-Sicules, qu'on n'avait point surnommé l'Avisé, disait-elle modestement, mais bien le Sage, du vieux mot allemand wise.

Utilisant les loisirs du premier précepteur de son fils, un abbé, bon latiniste, elle lui avait fait traduire les trois derniers livres du poème de Guillaume de Pouille : *De rebus Normanorum in Sicilia, Appulia et Calabria gestis*, d'après la première édition in-4°, publiée à Rouen, chez J. Tiremois, dont elle avait pu se procurer à prix d'argent un exemplaire, lesquels racontent les conquêtes de Robert Guiscard. De même elle était parvenue aussi à trouver le : *De gestis Roberti Guiscari de Gaufridus*, à Maia-Terra, ainsi que l'Ystoire de li Normant avec la Chronique de Robert Viscart.

Éditions originales et traductions, elle avait enfermé le tout dans un petit chartrier admirablement sculpté et orné d'émaux qui occupait la place d'honneur dans son salon et se présentait de telle sorte que les nouveaux venus ne pouvaient pas ne pas le voir et ne pas s'en approcher s'ils avaient du goût.

Quand cela arrivait ils étaient pris.

– Notre reliquaire, disait la marquise, l'histoire de notre maison.

Et alors il fallait écouter, accepter cette histoire. Comment douter d'une origine qui s'appuyait sur les vers de Guillaume de Pouille, sur Orderic Vital, Martin le Mégissier, et bien d'autres autorités non moins fameuses. Comment ne pas croire qu'elle était l'héritière de Robert Guiscard, tout en étant cependant la fille de Jean-Baptiste Calipet.

– Nous aussi, disait-elle, en prenant une forme de plus en plus conique, circulaire par le bas, pointue par le haut, nous aussi nous aurions des droits à faire valoir sur le royaume des Deux-Sicules et supérieurs à ceux des Bourbons de Naples, et cependant nous n'en parlons pas.

Ah ! mon Dieu, non, elle n'en parlait pas.

Hélène avait cru à ces droits et même elle avait trouvé que ceux des Bourbons n'avaient pas grande valeur. À quoi bon contrarier cette excellente femme ? La manie nobiliaire est une maladie comme une autre, qu'on doit traiter par la douceur.

Alors, dès le troisième jour de son arrivée, on avait ouvert pour elle le

fameux chartrier, et on en avait tiré la traduction de Guillaume de Pouille, « puisque malheureusement elle ne savait pas le latin ». Et Hélène avait pris plaisir à lire ce récit presque aussi amusant qu'un roman de chevalerie, et vrai si invraisemblable qu'il puisse paraître.

Quelle matière à conversation ! Au déjeuner, au dîner, il n'était question que des gestes de Robert Guiscard et de ses onze frères, autrement héroïques que les quatre fils Aymon : Guillaume Bras-de-Fer, Drogon, Humphred, Roger et les autres.

Mais bientôt les heures des repas ne suffirent plus à madame de Courtomer, et comme elle ne pouvait pas prendre sur celles du travail, elle continua ces interminables causeries pendant les heures de promenade.

Il avait été décidé, lorsqu'on avait réglé l'emploi du temps d'Adélaïde, que tous les jours elle ferait avec son institutrice, aussitôt après son déjeuner, une promenade à pied de deux heures. Rien n'eût été plus simple pour la marquise que de les accompagner, si elle avait pu marcher ; mais justement la forme conique lui interdisait la marche ; elle pouvait rouler ; se boulotter (si un pareil mot peut s'appliquer à une aussi noble personne) dans ses appartements et ses jardins, mais c'était tout. Quand elle avait simplement à se promener dans son parc, elle le faisait en voiture, un panier qu'elle emplissait entièrement. Il n'était pas facile de suivre Hélène et Adélaïde en panier, cela couperait la conversation, on ne s'entendrait pas, et puis les voitures ne passaient pas dans tous les chemins du parc, qui, depuis assez longtemps déjà, n'étaient plus entretenus comme ils l'avaient été après le versement de sa dot et la mise en possession de son héritage paternel. Alors elle avait accompli une action héroïque digne des faits et gestes de Drogon ou de Humphred : tous les jours après déjeuner elle s'était guindée sur une robuste ânesse aux reins vigoureux et aux jambes solides, et ainsi, carrément assise dans une selle à fauteuil, elle avait pu accompagner Hélène et continuer ses conversations, tandis qu'Adélaïde, qui semblait ne pas prendre grand intérêt aux faits du conquérant de l'Italie, courait après les papillons.

Mais ce n'était pas seulement l'orgueil du passé qui lui faisait ainsi rechercher une oreille complaisante, c'était aussi celui de l'avenir, car jamais elle ne rappelait une action glorieuse de ses ancêtres sans y mêler son fils en manière de conclusion.

– Du chef de notre famille Guiscard n’a pas seulement le nom, il a aussi le courage, la décision, l’intrépidité, l’héroïsme.

Et une fois qu’elle était ainsi partie, rien ne l’arrêtait plus : il avait tout pour lui, ce jeune Guiscard, qui serait certainement devenu un héros comme ses ancêtres, si le malheur du temps présent ne défendait pas qu’il y eût encore des héros.

Et cela, Hélène l’entendait et l’écoutait plus complaisamment encore que les récits tirés de Guillaume de Pouille, de Gaufridus ou d’Orderic Vital ; n’était-elle pas touchante dans sa tendresse naïve, cette mère qui voyait héros un garçon qui n’était réellement qu’un être nul. Hélène avait été assez aimée par son père pour comprendre ces exagérations de la passion maternelle et même pour être indulgente à toutes ses aberrations. Aussi, au lieu d’y trouver un sujet de moquerie, y trouvait-elle de sérieuses raisons pour estimer cette excellente femme et pour s’attacher à elle chaque jour davantage.

Ah ! comme elle était pleine de reconnaissance pour le vieux Bonjean de l’avoir fait entrer dans cette maison ! Quelle différence entre sa vie présente et celle de ces six derniers mois ; quelle différence entre l’avenir qui s’ouvrait devant elle et celui qu’elle avait craint. Elle lui avait écrit pour le remercier. Et chaque soir elle ne se couchait jamais sans adresser un acte de gratitude à celui qui, après les épreuves dont elle avait été accablée, lui accordait enfin ce calme et ce bonheur. La mort de son père et les souffrances qu’elle et sa grand-mère avaient endurées pendant ce terrible hiver avaient durci son cœur et plus d’une fois lui avaient fait douter de la bonté de Dieu, car enfin qu’avait-elle fait pour être si cruellement frappée ? Mais cette heureuse existence qui commençait et s’annonçait comme devoir se prolonger la ramenait aux sentiments religieux qui avaient toujours été dans son cœur et dans son esprit : Oui Dieu était bon, et elle avait été coupable dans son désespoir de douter de cette bonté.

Si prolixes que fût la marquise dans ses récits qui roulaient continuellement sur les deux mêmes sujets : sa maison et son fils, elle ne parlait pas toujours cependant, et il y avait des moments où elle interrogeait. C’était ainsi qu’elle avait fait parler Hélène de sa vie passée et de sa famille, car elle comprenait que ces gens-là eussent aussi une famille. Puis, quand elle avait su ce qu’elle voulait savoir, il n’avait plus été question des Margueritte, qui, bien entendu,

ne présentaient point le même intérêt que les Courtomer.

Cependant, une dizaine de jours après l'arrivée d'Hélène au château et alors que le goût que la marquise avait pris pour elle commençait à s'affirmer, elle était revenue à parler de la pauvre vieille mère Margueritte.

– Si je pouvais rapprocher votre grand mère de vous, seriez-vous heureuse, ma petite ? demanda-t-elle à Hélène tout à coup.

– Ah ! Madame...

– Eh bien j'ai une idée qui rendra peut-être cela possible, seulement il faut que je la soumette à monsieur le marquis (elle disait toujours monsieur le marquis en parlant de son mari, comme elle disait monsieur le comte en parlant de son fils) et que je la fasse approuver par lui à son retour. Mais je ne veux pas attendre jusque-là pour vous la faire connaître, ce qui veut dire qu'à l'avance je suis à peu près certaine de cette approbation. Nous avons au bout du parc un petit pavillon qui sera libre à la Saint-Jean : je veux l'offrir à votre grand-mère ; elle y sera tranquille, en bon air, à côté d'excellents voisins et où vous pourrez la voir tous les jours en faisant votre promenade.

– Ah ! madame la marquise, comment vous remercier ?

– En ne me remerciant pas.

## XII

Cette proposition de la marquise fit que ce ne fut plus seulement par simple curiosité qu'Hélène attendit le retour du marquis et du jeune comte de Courtomer.

Le marquis approuverait-il l'idée de sa femme ?

C'était là, pour Hélène, une question qui lui faisait battre le cœur. Pauvre grand-mère comme elle serait heureuse dans ce petit pavillon ! Il était charmant avec son jardin potager et sa cour. Installée là, n'étant pas seule, puisque trois ou quatre maisons étaient groupées en cet endroit, elle pourrait y vivre de la vie qui avait toujours été la sienne, cultiver son jardin et élever quelque volaille. Et tous les jours, en sortant avec Adélaïde, elles passeraient par là.

Que le marquis approuvât cet arrangement, ce qui paraissait probable, et Hélène n'aurait plus rien à désirer ; sa vie et celle de sa grand-mère seraient assurées ; elle n'aurait plus qu'à prouver chaque jour sa reconnaissance à la marquise, et elle ne faillirait pas à ce devoir, doux pour elle.

Des indices certains annoncèrent bientôt que le marquis et le comte allaient arriver : on nettoyait les écuries, on ratissait les cours, on astiquait les harnais, on donnait une nouvelle couche de peinture aux chenils, qu'on lavait chaque jour ; enfin tout ce qui touchait aux chevaux, aux chiens, aux voitures prenait un air de fête comme à la veille d'une revue.

Mais Hélène remarqua une grande différence dans les préparatifs qui se faisaient pour la réception du père et du fils : ce qui appartenait au père était abandonné aux domestiques, qui arrangeaient les choses comme ils voulaient ; au contraire, ce qui appartenait au fils était surveillé par la mère avec un soin jaloux.

Évidemment madame de Courtomer n'avait point pour son mari les mêmes sentiments que pour son fils : il n'y avait pas besoin d'être un profond observateur pour le voir.

Mais où cela fut surtout sensible et sauta aux yeux, ce fut la veille de leur arrivée, quand, le soir, madame de Courtomer donna ses ordres à la cuisinière pour la journée du lendemain.

– M. le marquis et M. le comte arrivent demain, vous aurez soin de nous faire un dîner en conséquence, vous savez que j'y tiens.

– Que commande madame la marquise ?

– D'abord le pot-au-feu ; après un mois de cuisine parisienne ils auront plaisir à manger une bonne soupe grasse.

– Avec des légumes nouveaux ?

– Assurément ; surtout des carottes nouvelles, que M. le comte aime beaucoup. Vous aurez soin de ne pas mettre du caramel.

– Mais M. le marquis se plaint toujours que le potage manque de couleur.

– M. le comte n'aime pas la couleur. Puis des truites à la sauce blanche.

– M. le marquis les commande toujours à la meunière.

– M. le comte ne les aime pas à la meunière. Après les truites, un ris-deveau aux petits pois ; les pois cuits à l'eau et servis verts avec le beurre non fondu.

– Mais M. le marquis ne veut les pois que cuits avec du lard.

– M. le comte n'aime pas le lard, vous le savez bien.

– Ensuite un gigot d'agneau.

– Mais M. le marquis m'a dit qu'il ne voulait plus d'agneau.

– Il ne s'en souviendra pas. M. le comte fait ses délices de l'agneau. Surtout servez-le très chaud ; dans les bons restaurants parisiens on le sert brûlant ; il ne faut pas que mon fils fasse en quoi que ce soit des comparaisons qui tournent à l'avantage de Paris. Pour légumes, des asperges à la crème.

– Puis-je en servir une assiette de froides pour M. le marquis ?

– Sans doute... mais, bien entendu, si vous en avez trop pour la sauce blanche. Appliquez-vous, faites-nous un dîner soigné, aussi bon que possible, qui nous mérite les compliments de M. le comte et ne lui donne pas le regret du café Anglais ou du café Riche.

Au moins ne se gênait-elle pas, la marquise !

Avec Hélène elle procéda tout aussi franchement.

– Demain ce sera congé, dit-elle, après avoir envoyé Adélaïde dans le jardin sous un prétexte quelconque ; je ne veux pas que ma nièce soit attristée par le travail. Vous la distrairez comme vous voudrez, peu m’importe, mais je tiens à ce que sa petite figure soit souriante à l’arrivée de son cousin ; vous lui arrangerez une toilette gaie.

– Cela est difficile avec son deuil.

– Vous lui ferez mettre des ruches neuves au cou et aux poignets bien bouillonnées ; vous lui laisserez ses cheveux blonds frisés épars sur les épaules. Comme cela elle est charmante, et je tiens à ce qu’elle soit charmante pour son cousin. Je ne veux pas avoir de secrets pour vous, et je crois qu’avec une personne raisonnable et prudente telle que vous êtes, le mieux est de vous confier mes intentions, convaincue que, les connaissant, vous les appuierez. Mon projet est que mon fils épouse un jour ma nièce, et c’est pour cela que je veux que dès maintenant il s’habitue à la voir charmante, de telle sorte que, dans cinq ou six ans, le mariage se fasse tout naturellement. Peut-être cela n’ira-t-il pas tout seul, car j’aurai bien du mal à le garder à la maison, malgré tout ce que je suis disposée à faire pour le retenir ; et puis, d’autre part, j’aurai du mal aussi, je le crains, à lui faire oublier la naissance d’Adélaïde ; mais j’espère réussir et je ne vous cache pas que je compte beaucoup sur vous, qui devez me faire de cette enfant une jeune fille accomplie ?

Quel était donc ce Guiscard à qui il fallait une jeune fille accomplie ?

Ce fut ce qu’Hélène se demanda le lendemain plus d’une fois en amusant son élève et en s’efforçant d’amener et de fixer sur ce gracieux et mélancolique visage le sourire que madame de Courtomer avait demandé.

Elle croyait avoir réussi, ayant employé un moyen irrésistible avec Adélaïde, celui des histoires racontées que la petite adorait, lorsqu'au moment même où l'on entendait rouler la voiture qui ramenait M. de Courtomer et Guiscard, que la marquise avait été chercher à la gare, elle vit ce sourire qui épanouissait les lèvres de l'enfant s'effacer brusquement.

– Maintenant, c'est fini de rire, dit Adélaïde.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que, avec M. le comte, – elle imita l'emphase de sa tante, prononçant ces trois mots pour elle si importants, – on ne s'amuse pas ; c'est lui qu'il faut amuser, et cela n'est pas facile. Il n'est pas commode, M. le comte.

Il fallait qu'Adélaïde, ordinairement secrète et retenue, pensât bien fortement ce qu'elle disait pour s'exprimer ainsi, et Hélène resta un moment surprise ; mais se taire n'eût point été remplir la mission que madame de Courtomer venait de lui confier.

– Vous devez mal juger votre cousin, mon enfant, dit-elle.

– Vous ne le connaissez pas.

– Sans doute, mais je vois combien il est tendrement aimé par sa mère, et quand on inspire une pareille tendresse, soyez sûre qu'on la mérite.

Adélaïde parut réfléchir, touchée évidemment par cette parole ; mais tout à coup elle secoua la tête par un geste mutin qui éparpilla ses cheveux sur ses épaules :

– Vous allez voir, dit-elle.

En effet, elles n'eurent pas longtemps à attendre : bientôt la cloche sonna le dîner.

En entrant, Adélaïde courut à son oncle et l'embrassa ; puis elle donna la main à son cousin, qui lui répondit simplement :

– Bonjour, p'tite.

Quant à Hélène, elle salua avec une révérence pour le père, une inclination de tête pour le fils, et elle attendit qu'on lui adressât la parole.

Mais on ne lui dit rien.

– Je suis mort de faim, s'écria Guiscard en se dirigeant vers sa place.

On se mit à table, et alors seulement, tout en mangeant son potage, Hélène put à la dérobée examiner M. de Courtomer et Guiscard.

Si le marquis ne descendait pas authentiquement d'une race de héros, au moins avait-il la tournure ou, plus justement, la stature et l'encolure que la tradition prête aux anciens chevaliers : près de six pieds de haut, des épaules et un torse à la Michel-Ange, avec cela une tête de faune au large front cornu, au menton en pointe recourbée, au nez fort et busqué, les cheveux roux, la barbe rude, le teint coloré, sillonné de petites veines rouges, les mains poilues.

Tandis que le père, qui approchait de la cinquantaine, était sec et nerveux, le fils, qui avait vingt ans à peine, était gras et mou. À son père il avait pris sa grosse charpente osseuse qui le faisait presque aussi grand que lui : de sa mère il avait reçu l'abondance de chair qui le rendait déjà replet malgré sa jeunesse ; d'elle aussi il avait reçu le blond de sa chevelure soyeuse et la transparence rosée de son teint de bébé rebondi.

Hélène eût voulu continuer son examen, mais elle en fut empêchée en sentant les yeux du marquis et de Guiscard posés sur elle et l'examinant.

– Voilà un potage qui manque de couleur, dit le marquis.

– Il est excellent, répliqua aussitôt Guiscard, et j'en reprendrai volontiers avec des légumes.

À le voir manger on comprenait son engraissement précoce.

Lorsqu'on servit le poisson, le marquis déclara que les truites à la sauce blanche recouraient, tandis que Guiscard déclarait de son côté qu'il n'y avait rien de meilleur au monde et qu'on n'en faisait pas comme ça à Paris.

– Heureusement, dit le marquis.

Pour ne pas laisser naître une discussion madame de Courtomer s'empressa de mettre la conversation sur Paris et le concours hippique.

– Ah ! tu sais, maman, très chic.

– Tu me l’as dit dans tes lettres ; mais comment chic.

– Voilà, moi, je n’en dis pas long, mais c’est senti. Chic, de plus en plus chic, tout ce qu’il y a de chic à Paris. Il s’y entasse des gens qui ne savent seulement pas ce que c’est qu’un cheval, mais ça ne fait rien ; si, pour eux, il n’y a rien de chic à voir, au moins c’est chic de s’y faire voir. Ce qui est curieux, c’est le jour de Saint-Cyr : il y a un tas de femmes qui viennent là faire leur choix.

– Monsieur le comte ?... interrompit madame de Courtomer en montrant Adélaïde d’un coup d’œil.

– Tu me demandes, je te dis. Enfin, tu sais, maintenant crottin et encens tout est là pour qui se respecte un peu ; c’est les deux odeurs à la mode.

– Encore de l’agneau ! s’écria M. de Courtomer.

– Quelle chance ! dit Guiscard. Voilà un fameux dîner, et un agneau gras, tendre, chaud, comme on n’en sert pas au café Anglais.

Décidément il savait manger, M. le comte de Courtomer. Ce fut ce que se dit Hélène tout bas.

Madame de Courtomer fit encore une diversion :

– Pourquoi n’es-tu pas resté pour l’ouverture du Salon de peinture ? demanda-t-elle.

– Douze ou quinze kilomètres de peinture à faire à pied, ah ! non, merci ! Quand les peintres feront leur exposition en bas en même temps que les concours hippiques et qu’on pourra passer devant leurs toiles peintes à cheval... au galop, je ne dis pas.

Grâce à une assiette d’asperges froides, que la cuisinière « avait eu en trop », le dîner s’acheva sans discussion.

Cependant lorsque, le soir, Hélène se trouva seule dans sa chambre, elle eut le chagrin de se dire que ni le père ni le fils ne valaient la mère, et que ce fils pour lequel on rêvait de si hautes destinées et à qui il fallait une femme accomplie était bien ce qu’avait dit le père Bonjean.

Mais ce n’était point là ses affaires, et elle n’avait point à s’inquiéter de ce que pouvaient être ni de ce que pouvaient valoir M. le marquis et M. le comte

de Courtomer.

Ce qui la touchait seulement et ce qui la faisait réfléchir, c'était la façon persistante dont tous deux l'avaient regardée pendant le dîner. Pas une seule fois elle n'avait rencontré leurs yeux, parce qu'elle n'avait pas tourné les siens de leur côté, mais constamment elle les avait sentis sur elle.

## XIII

L'appartement qu'on avait donné à Hélène et à son élève était celui qu'avait occupé Guiscard du temps que celui-ci travaillait, ou tout au moins devait travailler, et qu'il avait abandonné quand ses parents avaient, de guerre lasse, renoncé à lui faire continuer ses classes.

Il était donc resté à peu près dans l'état où il se trouvait quand « M. le comte » l'habitait ; à Adélaïde on avait donné la chambre de « M. le comte », à Hélène celle de l'abbé ; et dans la salle d'étude on avait laissé les tables, les tableaux noirs, les cartes et les livres classiques qui avaient été peu usés par Guiscard.

Bien entendu, depuis qu'il avait été libéré Guiscard n'était jamais entré dans cette salle d'étude qu'il appelait la chambre des tortures, ce qui n'était vraiment pas mal trouvé, mais seulement si on l'appliquait à ce qu'avaient enduré là ses professeurs et non à ce qu'il y avait enduré lui-même, car il n'en avait jamais pris qu'à son aise, en garçon qui est au-dessus de ces niaiseries-là.

Le lendemain du jour où il était revenu de Paris, Hélène fut surprise de le voir arriver comme s'il cherchait quelque chose.

– Comment, tu viens ici ? dit Adélaïde d'un air mutin et avec un sourire narquois.

– Bonjour, p'tite.

– Bonjour, grand.

Il avait salué Hélène timidement.

– Tu as envie de travailler avec nous, continua Adélaïde ; tu arrives bien, tu vas m'aider. Il s'agit du participe passé employé dans les temps composés

des verbes actifs. Tu sais : « Si Dieu nous a distingués des autres animaux, c'est surtout par le don de la parole. »

Si Guiscard était un cancre, il n'était pas un imbécile, il vit que sa petite cousine voulait se moquer de lui ; alors il se mit à sourire en regardant Hélène.

– Comme c'te p'tite prouve bien la justesse de cet exemple ! dit-il.

Adélaïde resta un moment sans comprendre, puis tout à coup elle s'écria. :

– Ah ! le méchant cousin.

– Je vous demande pardon de vous déranger, dit Guiscard s'adressant à Hélène, je venais prendre un livre.

Depuis qu'il était entré, il était resté les yeux fixés sur elle ; il ne les abaissa qu'en lui adressant la parole directement.

– Quel livre veux-tu ? demanda Adélaïde, qui s'était levée.

– Un dictionnaire.

– Lequel ?

– Celui qui est relié en cuir vert.

Hélène ne put empêcher un sourire de plisser ses lèvres en entendant ce mot qui lui rappelait le Plutarque vert et le Xénophon jaune dont avait parlé le père Bonjean.

– Alors, cherche toi-même, dit Adélaïde malicieusement.

Mais après que Guiscard eut trouvé son dictionnaire vert, il ne parut pas disposé à s'en aller ; il tourna dans la salle, regarda les chiffres tracés à la craie sur le tableau noir : puis, venant à Adélaïde, qui avait repris sa place, il examina le devoir qu'elle était en train de faire.

– Sais-tu que tu n'écris pas trop bien ? dit-il.

Elle se retourna et, avec une moue :

– Veux-tu que nous composions ? demanda-t-elle.

– Oh ! moi, un homme.

– Avec moi, une p'tite.

Il fit encore trois ou quatre tours dans la salle, comme s'il ne pouvait pas se décider à partir, regardant Hélène à la dérobée, puis enfin il se dirigea vers la porte.

– Je vous le rapporterai tout à l'heure, dit-il.

– Ne te gêne pas, répondit Adélaïde ; ce n'est pas du vert que j'ai besoin, c'est du jaune.

Et, en souriant avec espièglerie, elle se remit au travail.

Puis tout à coup, levant la tête :

– Alors, dit-elle ; les animaux qui n'ont pas la parole, sont plus animaux que ceux qui l'ont.

Il y avait dix minutes à peine que Guiscard était sorti, quand M. de Courtomer entra à son tour dans la salle d'étude.

À la révérence d'Hélène, qui s'était levée, il répondit par un bonjour gracieux ; puis, allant à sa nièce, il l'embrassa.

– Quelques brochures à prendre, dit-il en s'adressant à Hélène comme s'il voulait s'excuser.

Et ouvrant une armoire fermée à clef, il prit deux brochures à couverture rose, sur une pile d'au moins une cinquantaine.

Hélène qui le suivait des yeux lut le titre de cette brochure : le Canon sylvestre.

– Eh bien, dit-il à Hélène, cette enfant est-elle avancée ?

– Avancée, non, monsieur le marquis, mais intelligente et pleine de bonne volonté ; avec cela docile.

– Alors cela ira.

– J'en suis convaincue ; elle fera ce qu'elle voudra... si elle peut être attentive et appliquée.

– Comment ne le serait-elle pas ?

Et M. de Courtomer fixa sur Hélène un sourire qui disait clairement qu'avec une femme comme elle, on ne pouvait pas ne pas être attentif.

Puis, souriant toujours en montrant ses dents blanches et les narines dilatées, il resta à la regarder si attentivement qu'elle éprouva un moment de confusion.

Mais elle se raidit contre cette émotion ridicule :

– Si vous le permettez, dit-elle, nous allons continuer.

– Comment donc ! mais c'est moi qui vous en prie ; je serai bien aise, d'ailleurs, de voir comment cette petite travaille.

Si Hélène avait espéré faire fuir le marquis elle s'était trompée ; il s'installa carrément et il la regarda dicter ; puis, quand la dictée fut finie, il l'écouta procéder aux corrections ; bien qu'elle ne levât pas les yeux, elle sentait le regard de la veille posé sur elle.

Allait-il donc rester là pendant toute la leçon ; elle ne savait plus trop ce qu'elle disait.

Tout à coup il s'approcha de la table de travail d'Adélaïde et, prenant une plume, il écrivit quelques mots sur le titre d'une de ses brochures.

Puis la tendant à Hélène :

– Vous êtes exposée à entendre parler ici du Canon sylvestre, car on en parle beaucoup, cela vous mettrait peut-être mal à l'aise de ne pas savoir ce que c'est, voilà : qui vous évitera cet ennui : cette brochure que j'ai le plaisir de vous offrir.

Et il tendit l'exemplaire grand ouvert à Hélène, pour qu'elle vît bien la dédicace dont il lui faisait l'honneur.

Elle voulut le remercier, mais elle s'en acquitta mal.

– Ce n'est pas une œuvre technique, dit M. de Couromer, ni une œuvre d'écrivain de profession ; mais simplement les règles du beau appliquées à la nature et exposées à la bonne franquette ; ne vous attachez qu'aux idées.

Et il sortit.

Ce ne fut pas Adélaïde qui manqua d'attention pendant la fin de la leçon,

et si l'élève avait osé, elle aurait pu plus d'une fois reprocher à sa maîtresse d'être distraite.

Au déjeuner, madame de Courtomer annonça qu'elle allait partir pour Condé, où elle avait affaire, et elle demanda à son fils de l'accompagner ; mais celui-ci refusa ; il avait à écrire, il resterait au château.

– Vous ferez votre promenade seule, aujourd'hui, mademoiselle, dit la marquise à Hélène.

– Et où se fait cette promenade, demanda le marquis.

Ce fut Adélaïde qui répondit :

– Nous changeons tous les jours ; mais aujourd'hui nous devons aller à la Pierre-Levée et revenir par le poteau de l'Épard, n'est-ce pas, mademoiselle ?

– Et vous, monsieur le marquis, que faites-vous aujourd'hui ? demanda madame de Courtomer à son mari.

– J'irai à la vente du Désert, voir où en sont les ouvriers.

Le Désert est un triage de la forêt opposé à celui de l'Épard et à deux grandes lieues de celui-ci.

Aussitôt après le déjeuner et en sortant de table, tout le monde se sépara : la marquise pour monter en voiture ; le marquis pour s'en aller au Désert, à pied, accompagné de son chien favori, un superbe épagneul noir ; Guiscard, pour se retirer chez lui et écrire ; et Hélène avec Adélaïde pour prendre la route de la Pierre-Levée.

Bien que cette promenade qui suivait le déjeuner fût une récréation, c'était à coup sûr le moment de la journée où Adélaïde, quand madame de Courtomer ne les accompagnait pas, apprenait le plus de choses utiles, car tout ce qu'elles rencontraient était matière à leçon : une herbe, un nid, un insecte, un nuage, un caillou, une branche ; et cette leçon se faisait simplement, amicalement, en s'amusant ; Hélène disant ce qu'elle savait ; l'enfant interrogeant et faisant ses réflexions ; les interrompant pour se mettre tout à coup à courir si l'envie lui en passait par l'idée, puis les reprenant bientôt.

Elles étaient parvenues à peu près à moitié chemin de la Pierre-Levée,

ayant pris par la prairie, ce qui allonge la route, lorsqu'elles aperçurent de loin, assis sous un arbre, un grand jeune homme qu'elles auraient cru l'une et l'autre être Guiscard, si elles n'avaient pas laissé celui-ci au château en train d'écrire.

– Comme c'est drôle la ressemblance, s'écria Adélaïde.

Quelques pas de plus leur montrèrent que ce n'était point seulement une ressemblance extraordinaire : c'était bien Guiscard ; il s'était levé, et il venait au-devant d'elles de son grand pas nonchalant ; son visage était rouge comme celui de quelqu'un qui a marché vite.

– Comment, tu n'es pas à écrire ? cria Adélaïde.

– Non, j'ai été pris de mal à la tête, et je suis sorti pour me secouer un peu : c'est un hasard de vous rencontrer.

Et tout de suite il se mit à marcher à côté d'Hélène sans parler, sans même la regarder, comme s'il lui suffisait d'être près d'elle.

Hélène ne parut pas faire attention à lui, et elle continua son entretien avec Adélaïde.

Il y avait à peu près dix minutes qu'il les accompagnait ainsi silencieusement, fouettant les herbes de son bâton, lorsqu'ils arrivèrent à un carrefour en plein bois où ils devaient prendre un chemin qui coupait à angle droit celui qu'ils avaient suivi jusque-là.

À ce moment, un épagneul noir accourut au-devant d'eux joyeusement en aboyant et sauta autour de Guiscard.

– Tiens, Black ! s'écria Adélaïde.

Puis comme elle était de quelques pas en avant et qu'elle tournait le carrefour avant Hélène et Guiscard, elle poussa un cri :

– Mon oncle !

En effet, c'était M. de Courtomer qui se trouvait là assis sur un banc en homme qui se repose ou qui attend.

Quand le marquis aperçut son fils et quand Guiscard aperçut son père, il y eut une sorte de coup de théâtre, et le jeune homme, qui manquait de

l'assurance que donne l'âge ou le monde, resta stupide.

M. de Courtomer s'était remis plus vite, et prenant les devants il avait expliqué sa présence en ce lieu, qui n'était pas du tout sur le chemin du Désert ; il s'était souvenu qu'il avait besoin du côté de l'Épard, et, en route pour le Désert il avait changé de direction.

Puisqu'ils allaient tous à l'Épard, il était naturel qu'ils continuassent leur promenade ensemble ; ce qui eut lieu.

## XIV

Cette double rencontre était trop significative, pour qu'il fût possible à Hélène de garder plus longtemps les illusions auxquelles la veille elle s'était efforcée de se cramponner.

Était-il situation plus honteuse que la sienne ?

Le premier moment où elle avait vu clair dans cette situation l'avait jetée dans un effarement désespéré.

C'était fini ; elle allait être obligée de fuir cette maison où elle avait déjà arrangé sa vie et celle de sa grand-mère.

Mais bientôt elle avait réagi contre cette prostration : c'était lâcheté de désespérer ainsi ; pourquoi ne lutterait-elle pas ?

D'ailleurs, parce que MM. de Courtomer et Guiscard voulaient bien lui faire l'honneur de la trouver à leur goût, ce n'était pas à dire que tout était perdu.

Ce n'étaient encore que des dispositions, que des intentions, que sans doute il serait possible de détourner ou d'arrêter.

Ils ne la connaissaient pas ; ils ne savaient pas qui elle était, comment elle avait été élevée ; ils n'avaient vu d'elle que son nez, ou ses cheveux, la belle fille que le notaire Griolet et le comte Prétavoine avaient remarquée. Elle leur ferait comprendre qu'elle était une honnête fille.

Sans doute, cette défense à organiser et à poursuivre ne serait pas la tranquillité qu'elle avait espérée, mais c'était le malheur de sa vie que, depuis qu'elle avait perdu son père, elle dût toujours lutter ; ce serait une épreuve nouvelle.

Et puis, elle ne serait pas seule.

Elle aurait pour elle Adélaïde, qui l'aimait.

Et elle aurait aussi madame de Courtomer.

Arrêtée à ce parti, il lui sembla que la première chose à faire était d'empêcher la réalisation du projet formé par madame de Courtomer pour la maison de garde ; il ne fallait pas que le marquis pût faire valoir auprès d'elle un service rendu, et, d'autre part il ne fallait pas, si un jour ou l'autre elle était obligée de se retirer, que sa grand-mère eût encore à changer de maison et qu'elle se trouvât dehors sans savoir où aller.

Elle demanda donc à la marquise la permission de se rendre à Condé pour voir sa grand-mère ; puis, au retour et tout de suite, elle aborda cette question.

– Sa grand-mère avait peur de l'isolement dans les bois ; elle tenait à la compagnie de ses voisins, à laquelle elle était habituée ; elle voulait travailler, ce qui lui serait difficile éloignée de Condé ; enfin si touchée qu'elle fût de la proposition de madame la marquise de Courtomer, elle ne l'acceptait pas.

En entendant ce langage la marquise fut un moment interdite.

– Je me suis bien mal exprimée, dit Hélène d'une voix émue, si je n'ai pas fait sentir à madame la marquise combien j'étais touchée de sa bonté.

– Mais vous refusez.

– Ma grand-mère...

– Je ne vous en veux pas, mon enfant. Sur le premier moment j'ai pu être surprise, je l'ai été ; mais je comprends que vous ne pouvez que vous soumettre aux idées de votre grand-mère, justes ou non. Qu'il ne soit donc plus question de cela entre nous. Ce matin je me reprochais de ne pas avoir encore terminé cette affaire avec M. le marquis, attendant toujours qu'il fût dans de meilleures dispositions, car il est revenu de Paris un peu nerveux, un peu agacé, je suis bien aise maintenant de n'avoir pas obtenu son agrément à ce projet, car il faudrait des explications pour lui faire comprendre qu'on ne l'accueille pas.

Il n'y avait pas besoin de connaître M. de Courtomer pour voir qu'en effet il était fortement agacé, cet agacement éclatant à chaque instant à propos de ce qui en valait la peine aussi bien qu'à propos de ce qui n'était rien, mais

seulement contre son fils et sa femme ; au contraire, pour les autres, Adélaïde, Hélène, ou les étrangers il se montrait plein d'entrain et de belle humeur.

C'était le lendemain seulement de son retour, pendant la promenade au poteau de l'Épard, et à la suite de cette promenade, que son agacement s'était affirmé et si hautement, si rudement qu'il n'y avait pas moyen de ne pas le voir.

Sans connaître les façons d'être que M. de Coutomer avait ordinairement avec sa famille, il était évident pour Hélène que cet agacement ne se produisait pas habituellement avec cette intensité, car il eût rendu toutes relations impossibles entre le père et le fils, et il eût empêché qu'ils passassent un mois à Paris, vivant de la même vie, habitant ensemble, s'amusant des mêmes plaisirs.

C'était au retour même de la promenade au poteau de l'Épard, que cette animosité du père contre le fils s'était manifestée.

– Eh bien ! demanda M. de Courtomer à Guiscard en se mettant à table, es-tu parvenu à écrire tes lettres ?

– À peu près.

– Je m'en doute. Mais ce n'est pas de cela que je parle : je te demandais si tu avais fini.

– Pas encore.

– Eh bien ! si tu es embarrassé, adresse-toi à mademoiselle Margueritte ; elle te donnera volontiers des conseils. N'est-ce pas, mademoiselle ?

Hélène inclina la tête sans répondre, surprise par cette sortie qui surgissait d'une façon si bizarre.

– Est-ce que c'était pour la consulter que tu es entré ce matin dans la salle d'étude, dont on ne pouvait te faire franchir la porte autrefois ?

– Non pour consulter mademoiselle, dit Guiscard, mais un dictionnaire.

– Pourquoi n'en n'as-tu pas un chez toi ? Tu dois en avoir souvent besoin cependant ?

Assurément ce n'étaient point là les propos d'un père animé de bons sentiments pour son fils, mais plutôt ceux d'un adversaire, d'un rival qui cherche à s'élever aux dépens de celui qu'il veut abaisser ; cela n'était que trop clair pour Hélène.

Le premier jour où elle avait vu M. de Courtomer, elle avait remarqué la façon ironique dont il traitait les hautes prétentions nobiliaires de sa femme ; toutes les fois que la marquise parlait de sa naissance, de sa race, de ses ancêtres, de Robert de Guiscard, il toussait ou bien il la regardait d'un air goguenard en tournant ses pouces, en homme qui se fait violence pour ne pas dire : « Avez-vous bientôt fini ? » Cela était un peu gros, peut-être, mais enfin cela pouvait s'accepter, et, de fait, la marquise l'acceptait très bien, sans paraître s'en fâcher et même sans s'interrompre dans ses discours, ne prenant pas pour elle le : « Avez-vous bientôt fini ? » de son mari, ou bien ne s'en préoccupant pas autrement.

Mais quelques jours après s'était produite une scène qui avait pris un tout autre caractère.

C'était à un dîner qui réunissait quelques amis intimes : un vieil Irlandais, le comte O'Donoghue, qui descendait authentiquement des rois d'Irlande, et un vieil Écossais, qui descendait non moins authentiquement des rois d'Écosse, le baron M'Combie ; le président du tribunal Bonhomme de la Fardouyère qui, lui, descendait de la sainte Vierge, ainsi que l'attestait le curieux tableau placé dans son salon, où la Vierge dit à l'un de ses ancêtres, qui se tient devant elle à genoux, son chapeau à la main : « Couvrez-vous, mon cousin » ; enfin quelques convives de moindre importance : le curé du village, le médecin Évette.

Si madame de Courtomer était heureuse, c'était le jour où elle réunissait autour d'elle ces nobles personnages, bien qu'elle ne pût s'empêcher de sourire quand elle parlait du tableau de la sainte Vierge. C'était vraiment un dîner royal : les rois d'Irlande et d'Écosse chez l'héritière de Robert Guiscard.

Le marquis, plein de bonne grâce et d'amabilité pour ses convives, s'était montré particulièrement désagréable pour son fils, et incidemment pour sa femme, quand celle-ci était venue au secours de son bien-aimé, lui lançant

des mots ironiques, ou même lui coupant la parole quand elle voulait se lancer dans les discussions généalogiques qu'elle aimait tant.

Cependant, comme il n'agissait point de cette façon cavalière et impertinente avec ses convives une discussion de ce genre s'était engagée entre le comte O'Donoghue et le baron M'Combie, et tout de suite la marquise s'en était mêlée pour donner son opinion, qui était conforme à celle du vieil Irlandais.

– Voyons, mon cher baron, vous avez tort, dit M. de Courtomer.

– Mais...

– Vous avez tort, puisque madame la marquise de Courtomer, née Calipet, vous donne tort.

Madame de Courtomer suffoqua.

– Cependant, mon ami, dit le baron M'Combie, qui était un peu sourd, je soutiens...

– Vous pouvez soutenir contre moi tout ce que vous voudrez, mais non contre madame de Courtomer...

– Mon ami, s'écria la marquise comme pour parer le coup qu'elle voyait dirigée contre elle.

– ... Mais non contre madame de Courtomer, qui, née Calipet, continua le marquis, a en ces matières des clartés spéciales que nous n'avons pas, nous autres.

Tout le monde baissa le nez dans son assiette, et tout bas l'on se demanda ce qu'avait M. de Courtomer ce soir-là.

Hélène n'eut pas à se poser cette question ; mais aussitôt qu'elle fut enfermée dans sa chambre elle s'abandonna à ses tristes réflexions. Combien de temps encore les choses continueraient-elles ainsi ?

## XV

L'attitude qu'Hélène avait adoptée avec M. de Courtomer et Guiscard était la réserve, – une réserve extrême.

Respectueuse avec le père, froide avec le fils, elle ne disait pas un mot de trop.

On l'interrogeait : elle répondait juste ce qu'il fallait, poliment mais brièvement.

On ne lui parlait pas : elle ne disait rien, et jamais elle ne prenait la parole que lorsque cela était indispensable.

Au contraire, avec Adélaïde, elle était affectueuse, affable, disposée à tout ce que l'enfant pouvait désirer et n'opposant jamais un refus à un jeu ou à un amusement.

De même avec madame de Courtomer, elle était pleine de prévenances, et c'était elle maintenant qui proposait à la marquise des promenades, combinées de telle sorte que celle-ci pût toujours les accompagner montée sur son âne, ce qui faisait dire au marquis que cet âne deviendrait sûrement un âne savant et qu'un jour ou l'autre on serait tout surpris de l'entendre braire un cours de généalogie.

C'était en riant que M. de Courtomer plaisantait ainsi, mais il n'y avait pas besoin d'être un bien fin observateur pour voir qu'il n'avait réellement pas envie de rire et que ces sorties de la marquise avec Hélène le contrariaient, au contraire, très vivement.

En effet, avec les précautions dont Hélène s'entourait lorsqu'elle était au château, il était impossible de l'entretenir, et c'eût été seulement pendant ces promenades qu'on eût pu lui parler en profitant des courts instants où Adélaïde courait en avant ou bien restait en arrière.

À chaque instant, il est vrai, le marquis et Guiscard entraient dans la salle d'étude, le père pour prendre un de ses Canons sylvestres, dont il faisait maintenant une consommation extraordinaire ; le fils, pour venir chercher un livre bleu, vert, jaune, noir, gris, dont il avait maintenant besoin chaque jour ; mais si cela leur donnait l'occasion de voir Hélène, c'était tout : celle-ci ne parlait pas, et il était impossible de lui rien dire devant Adélaïde, qui les regardait l'un et l'autre avec des yeux étonnés, tandis qu'Hélène ne levait même pas la tête de dessus le livre ou le devoir qui l'occupait.

Plusieurs fois le marquis avait essayé de la faire causer, mais elle avait toujours répondu si courtement qu'il avait dû abandonner la place.

De son côté aussi, Guiscard avait employé le même moyen, mais sans être plus heureux, et comme il avait voulu insister, elle l'avait prié de ne pas la déranger pendant l'heure des leçons. Cela avait été dit poliment, mais avec assez de fermeté pour qu'il n'osât pas insister.

Repoussé de ce côté, Guiscard ne s'était pas tenu pour battu, et, mis en quelque sorte à la porte de la salle d'étude, il avait trouvé un autre moyen pour voir Hélène, mais de loin, hélas ! sans pouvoir lui parler ; seulement il la voyait, elle le voyait aussi, et, ce qui pour lui était décisif, dans toute sa gloire.

Bien que M. de Courtomer, par suite du mauvais état de ses affaires, n'eût plus l'écurie de courses qu'il avait entretenue autrefois, il avait encore deux ou trois chevaux de steeple-chase qu'il faisait entraîner sous sa direction et qui travaillaient sur une piste aménagée dans son parc, autour du château. Si Guiscard n'avait jamais pu rien apprendre avec son abbé ni avec le père Bonjean, par contre il avait admirablement profité des leçons et des exemples que les lads et les jockeys de son père lui avaient données, et malgré sa corpulence il était devenu un excellent jockey, non un professionnel, comme on dit en langage de sport, mais un amateur capable d'en remonter aux meilleurs jockeys, surtout dans les courses à obstacles, – les seules d'ailleurs que son poids lui permît.

Expulsé de la salle d'étude et désireux de voir Hélène, non moins que de se faire voir par elle, il avait pour cela tiré parti de tout ce qu'il savait. La piste d'entraînement passait dans la prairie, devant les fenêtres de la salle

d'étude ; à l'endroit même où devaient se porter les regards des personnes qui se trouvaient dans cette salle, il avait fait aménager un nouvel obstacle, une banquette irlandaise, qui exige pour être franchie un certain travail, et chaque matin, au moment où Hélène commençait la leçon, il était venu exercer ses jeunes chevaux sur cet obstacle, les montant lui-même et les faisant travailler les uns après les autres.

Comment de la fenêtre où elle était assise ne l'eût-elle pas regardé lorsqu'il abordait l'obstacle, bien en selle, tenant son cheval droit jusqu'au moment où il l'enlevait, et quand il descendait, se penchant en arrière sans lui relever la tête, ainsi que le ferait un mauvais cavalier ? Elle devait être sensible à son mérite, et aussi à la crânerie avec laquelle il montait, et à son élégance et à son savoir. Chic, vraiment très chic.

Il se trompait en s'imaginant qu'Hélène ne pouvait pas ne pas le regarder ; mais la vérité était cependant qu'elle ne pouvait pas ne pas le voir lorsqu'il traversait la prairie, passant comme une ombre sur le fond de verdure pâle.

La persistance qu'il mettait à ce travail, de même que la disposition de ce nouvel obstacle ne pouvaient pas laisser de doutes à Hélène sur ses intentions : c'était pour elle qu'il se livrait à ces exercices plus ou moins dangereux, pour l'éblouir et la fasciner ; mais comme elle était parfaitement rassurée de ce côté et qu'à l'avance elle savait qu'elle ne se laisserait ni éblouir ni fasciner par M. le comte de Guiscard de Courtomer, elle n'avait point à s'inquiéter de ses cavalcades.

Malheureusement elle ne pouvait pas procéder de même avec M. de Courtomer, n'étant jamais sûre qu'une surprise ne se produirait pas.

– Qu'avez-vous donc ? lui demandait souvent madame de Courtomer en voyant son effarement.

– Rien.

La marquise n'insistait pas, mais elle la regardait et, il semblait à Hélène qu'elle regardait aussi Guiscard comme pour lire en lui.

– Pourquoi donc ne voulez-vous jamais me laisser aller plus loin que le bout de votre bras ? demandait quelquefois Adélaïde ; je ne me perdrais pas.

– C'est mon devoir d'être toujours près de vous, mon enfant.

C'était là pour elle des avertissements qui lui conseillaient de ne pas pousser ces précautions trop loin, car alors elles devenaient elles-mêmes un danger, puisqu'elles pouvaient montrer à M. de Courtomer et à Guiscard qu'elle les comprenait, et qu'elle les craignait.

Mais comment trouver la juste mesure de ce qu'il fallait et de ce qu'il ne fallait pas ?

Sans doute elle était décidée à se défendre si l'un ou l'autre parlait, mais combien vaudrait-il mieux qu'il ne parlât point.

Elle se disait que si les choses continuaient ainsi, il n'y avait pas de raisons pour qu'elles ne continuassent pas toujours.

Ils auraient réfléchi, ils auraient vu ce qu'elle était, et les idées qui leur avaient passé par l'esprit disparaîtraient pour ne plus revenir.

Un matin que M. de Courtomer et Guiscard devaient être absents pour toute la journée, elle demanda à la marquise la permission d'aller à Condé, et cette permission lui ayant été accordée, elle partit tout heureuse.

Ce fut joyeusement qu'elle se mit en route pour rentrer au château ; elle venait de voir sa grand-mère qu'elle avait trouvée en bonne santé, pleine de courage et d'espérance ; le temps était radieux ; le soir se faisait dans un ciel d'or, et c'était plaisir de marcher librement au milieu de ce chemin vert qui lui avait paru si joli lorsqu'elle l'avait suivi pour la première fois avec le père Bonjean et qui, maintenant que le printemps avait achevé son œuvre sur ce sol gras à l'humus profond continuellement mouillé par des eaux courantes, était plus joli encore ou tout ou moins plus riche, plus splendide de végétation avec ses herbes foisonnantes, ses nénufars fleuris, ses iris dorés, et sa moisson d'herbes et de plantes qui semblaient vouloir tout envahir, le cours des ruisseaux aussi bien que le gravier de la route.

Tout cela si vert, si frais et si jeune, était doux aux yeux, doux à l'esprit, doux aux poumons qui s'emplissaient d'un air vivifiant.

Tout à coup, à une courte distance, une ombre noire lui barra le chemin, allongée sur le gravier par les rayons obliques du soleil couchant.

M. de Courtomer était devant elle.

## XVI

En reconnaissant le marquis, elle resta pétrifiée.

Il était assis sur une traverse en bois, à l'entrée d'un petit pont jeté au-dessus d'un fossé.

Elle n'avait pas besoin de se demander qui il attendait.

Son premier mouvement fut de rebrousser chemin et de se sauver.

Mais se remettant en marche, elle se rapprocha du marquis, les yeux levés sur lui, ne le voyant pas cependant, tant était vertigineuse l'émotion qui la troublait.

À son approche, il se leva et fit quelques pas au-devant d'elle.

– Bonsoir, mademoiselle.

Elle répondit par une inclination de tête, car elle se sentait incapable d'articuler une parole en ce moment. Ce n'était pas seulement un sentiment de peur qui la paralysait, tout en elle se révoltait à la pensée de ce qui allait se passer : son honneur, sa délicatesse, sa pudeur de jeune fille.

Le marquis marchait devant, et, en arrivant au pont, qui était étroit, composé seulement de deux troncs d'arbre, il s'était retourné pour lui tendre la main ; mais elle ne l'avait pas prise.

– Eh bien ! mademoiselle, êtes-vous satisfaite de votre visite à Condé ?

Il fallait répondre, et avec d'autant plus d'empressement qu'ainsi engagé l'entretien pourrait peut-être se continuer sur ce ton jusqu'au château, qui, malheureusement, était encore à une assez grande distance :

– Je vous remercie.

Et tout de suite elle qui, ordinairement, était si réservée en paroles,

presque muette, d'une discrétion rigoureuse en tout ce qui la touchait, elle et les siens, elle se lança dans de longs détails.

Tout en parlant elle tenait ses yeux fixés sur un immense platane, à la cime arrondie, qui, planté sur un monticule indiquait de loin l'emplacement du château et pour cette raison n'avait point été réduit à la forme conique prescrite par le Canon sylvestre, ce qui faisait hausser les épaules au marquis chaque fois qu'il passait devant lui : « Est-il assez laid, ce monstre-là. » Mais il était encore terriblement éloigné, ce monstre-là, et malgré la hâte fiévreuse avec laquelle marchait Hélène la distance ne semblait pas diminuer.

Quelqu'un ne lui viendrait-il pas en aide ? Ne seraient-ils pas rejoints par quelque paysan qui s'attacherait au marquis et ne le lâcherait plus ?

Quand cette idée se présenta à son esprit, instinctivement elle se retourna ; mais pas plus devant que derrière, personne ne se montrait : les seuls êtres vivants dans cette solitude étaient les bœufs et les juments qui, attirés par le bruit, venaient aux barrières des enclos et, la tête posée sur la barre supérieure, regardaient placidement qui passait ainsi ; partout le silence, qui n'était troublé que par le mugissement d'une vache ou le saut d'une grenouille se réfugiant au plus vite dans les fossés du chemin en faisant jaillir des petites gerbes d'eau.

Cependant elle parlait toujours, entassant les mots sur les mots, et elle aurait peut-être continué ainsi jusqu'au château si le marquis ne l'avait pas interrompue, en profitant d'un court instant où elle avait été obligée de s'arrêter pour respirer.

– Je ne doute pas, dit-il, que madame votre grand-mère ne se trouve très bien à Condé ; mais on m'avait parlé d'un projet qui, se réalisant, lui eût permis, je crois, d'être beaucoup mieux.

– Nous n'en avons pas jugé ainsi.

– Eh bien, vous avez eu tort, permettez-moi de vous le dire.

– À son âge, ma grand-mère craint le changement.

Elle allait s'engager dans une nouvelle digression sur sa grand-mère, mais le marquis l'arrêta :

– Vous l’auriez vue tous les jours.

Puis, brusquement, se rapprochant d’elle au point de la frôler si elle ne s’était pas jetée de côté :

– Vous n’avez donc pas compris, dit-il en tenant ses yeux attachés sur elle, quel intérêt vous m’avez inspiré.

Elle balbutia quelques mots, mais si faiblement, malgré sa volonté de se défendre franchement, qu’il ne les entendit pas.

– Comment n’aurais-je pas été frappé d’admiration en voyant une jeune fille aussi belle que vous, dit-il. Elle jeta ses deux mains en avant.

– Je comprends, continua-t-il, que votre premier mouvement soit de vous défendre contre ces paroles ; mais à qui la faute si je les prononce ? À votre beauté qui me les arrache, malgré les efforts que j’ai faits, que je fais en ce moment pour les retenir.

Elle avait eu le temps de se raidir contre son émotion et de réagir contre la défaillance qui l’avait surprise ; elle releva la tête, et, regardant M. de Courtomer avec des yeux troublés, mais où se lisait une indignation résolue cependant :

– Alors, pourquoi les prononcez-vous ? dit-elle.

– Parce qu’elles jaillissent de mes lèvres... de mon cœur irrésistiblement.

– Alors, monsieur le marquis, s’écria-t-elle désespérément, vous ne savez pas qui je suis.

– Une honnête fille.

– Une femme d’honneur, oui, monsieur le marquis.

– Et voilà justement pourquoi je parle.

Elle fut interdite, se demandant si elle comprenait ; mais M. de Courtomer ne lui laissa pas le temps de pousser loin cet examen :

– Croyez-vous donc que le cœur d’un homme de mon âge, de mon expérience et dans ma position se serait laissé prendre par une femme qui n’eût point été une femme d’honneur ? Mais si je vous aime, chère enfant, ce n’est pas seulement pour votre beauté...

Elle joignit les mains par un geste suppliant pour qu'il ne continuât point, mais il poursuivit :

– ... C'est aussi pour votre pureté, pour votre honnêteté. Croyez-vous donc que je n'ai pas compris tous les moyens que vous avez employés pour me fuir, et ne devinez-vous pas que cette rencontre dans ce chemin n'est pas fortuite ? Vous ne vouliez pas m'entendre. De mon côté j'ai voulu ne pas parler. Mais la passion qui s'est glissée dans mon cœur a été plus forte que ma volonté, et c'est elle qui m'amène à vous.

Sans répondre, sans le regarder, elle marchait vite, aussi vite que le lui permettait sa respiration oppressée par l'angoisse, et au lieu de vouloir l'arrêter, lâchement elle espérait qu'il allait parler encore, qu'il parlerait longtemps et qu'ainsi ils arriveraient au château dont déjà on apercevait les hautes cheminées dorées par les dernières lueurs du soleil couchant.

Pour lui, prenant ce silence pour un acquiescement, il se rapprochait d'elle et, penché sur son épaule, il parlait en lui brûlant la joue et le cou de son souffle.

– Comprenez, disait-il, qu'il faut toute la violence de cette passion pour m'obliger à rompre le silence, et que ce n'est point à un caprice que je cède. L'amour dont je vous entretiens est celui d'un homme qui connaît la vie et qui est venu à vous parce qu'il a vu et compris que vous étiez la femme la plus charmante, la plus séduisante qu'il ait jamais rencontrée. Ce n'est point la fantaisie d'un jeune homme qui changera demain. C'est le sentiment sérieux et durable d'un homme qui ne changera jamais.

Elle allait toujours, de plus en plus vite, et lui parlait toujours entraîné par ses propres paroles :

– N'y a-t-il donc rien dans votre cœur qui vous dise que c'est une noble et généreuse mission pour une femme d'embellir les dernières années d'un homme qui n'aimera qu'elle et qui mourra en l'adorant, et la bénissant.

Ils étaient arrivés à un endroit où ce n'était plus un petit ruisseau qui coupait le chemin, mais bien la rivière elle-même, et quoique les voitures dussent la passer à gué, ce qu'on avait rendu possible en élargissant son lit, il y avait en amont et en aval des trous profonds et dangereux dans l'un desquels une femme s'était noyée quelques mois auparavant. Encore une

courte distance et ils entraient dans le parc.

À ce moment M. de Courtomer, cédant à son entraînement et profitant de la solitude, passa son bras gauche autour de la taille d'Hélène, et fortement il l'attira à lui sans qu'elle pût résister. Mais presque aussitôt, par un effort violent, elle se dégagea et courut au petit pont qui sert aux piétons : le marquis s'était élancé après elle et il allait la reprendre, lorsqu'elle se pencha au-dessus de la rivière :

– Un pas de plus, s'écria-t-elle, et je vous jure que je me jette à l'eau.

– Quelle folie !

– Celle du désespoir auquel vous me réduisez. Pourquoi me tourmentez-vous, pourquoi me poursuivez-vous, puisque vous reconnaissez que je suis une honnête fille ?

– Parce que je vous aime.

– Mais je ne vous aime pas, moi ; mais je ne peux pas vous aimer, puisque je suis cette honnête fille. Est-ce que je peux aimer ? est-ce que je pourrai jamais aimer ?

Le marquis s'étant un peu écarté, elle en avait profité pour traverser le pont et se remettre en marche ; mais l'excès même de son angoisse lui avait donné de la force et du courage : l'heure des lâchetés était passée ; elle devait parler si elle ne voulait pas que ce qui venait d'arriver recommençât :

– Je ne suis qu'une pauvre fille, dit-elle, vous le savez, monsieur ? Eh bien ! ayez pitié de moi, ne me forcez pas à fuir votre maison, ce que je ferais, je vous le jure, le jour où vous reviendriez sur ce sujet. Vous vous êtes trompé ; je ne suis pas ce que vous avez cru. Je ne suis, je vous le répète, qu'une pauvre fille qui doit travailler pour vivre et pour faire vivre sa grand-mère. Ayez pitié de moi. C'est à votre cœur que je m'adresse, à votre honneur.

Elle parlait la tête haute, bravement, avec une résolution farouche qui se montrait plus encore dans son accent et dans ses regards que dans ses paroles mêmes.

Elle continua :

– Le moment est décisif et je veux qu’il le soit tout à fait. Parlez encore et immédiatement je retourne sur mes pas pour rentrer à Condé. Ne parlez plus et je vous suis pour rentrer dans votre maison. Vous le voyez, je mets mon sort entre vos mains ; c’est à votre générosité, à votre honneur que je le confie.

M. de Courtomer la regarda longuement ; puis, levant la main, il ôta son chapeau et s’inclina devant elle :

– Suivez votre chemin, mademoiselle ; je vous ai dit que je vous aimais.

Et, au lieu de marcher près d’elle ou derrière elle, il s’arrêta tandis qu’elle se hâtait vers le château.

## XVII

Cette lutte donna du courage à Hélène.

Évidemment si, au lieu de fuir le danger comme elle l'avait toujours fait, elle avait bravement marché dessus, elle aurait depuis longtemps conquis sa liberté et assuré sa sécurité.

C'était là un enseignement, qui devait lui profiter pour l'avenir, c'est-à-dire que si le fils, au lieu de s'en tenir à ses cavalcades, voulait parler un jour, elle devait non tâcher de lui échapper, mais lui répondre comme elle avait répondu au père.

Cette résolution prise, elle changea ses habitudes et redevint ce qu'elle était avant l'arrivée de M. de Courtomer et de Guiscard au château, elle osa se promener seule dans le jardin ; elle osa traverser les vestibules ou monter les escaliers sans courir et sans regarder craintivement à droite et à gauche comme une voleuse surprise en flagrant délit ; enfin elle osa répondre lorsqu'on l'interrogea et suivre une conversation sans chercher à se dérober au premier mot.

– Je vous aime mieux comme cela, lui dit Adélaïde.

Mais ce qui devait arriver se produisit.

Si Adélaïde avait remarqué ce changement, Guiscard l'avait vu aussi et, faisant plus que de le voir, il se l'était expliqué : la banquette irlandaise avait produit son effet ; cela était obligé. Comment Hélène n'aurait elle pas été sensible à son habileté, à son élégance, à son intrépidité, à son savoir de jockey, à son chic ?

Naturellement elle avait été prise au cœur.

Jusque-là la timidité de son caractère et de son âge, aussi bien que la

réserve d'Hélène, lui avaient fermé la bouche ; il l'aimait, mais elle ne l'aimait point ; alors à quoi bon risquer un aveu qui serait mal accueilli ? Intrépide devant un obstacle à franchir, il se sentait lâche devant quelques mots à prononcer, car ce n'était point dans sa tête que se trouvait sa bravoure. De peur de tout compromettre par trop de hâte, mieux valait attendre. Il la toucherait ; elle finirait par ouvrir les yeux ; elle le verrait, et alors...

Il avait donc attendu, parlant des yeux, mais se taisant des lèvres et se complaisant même dans cette espérance du lendemain si chère aux timides : demain, dans telle circonstance, le hasard.

Et voilà qu'enfin cette espérance se réalisait ; voilà qu'elle l'avait vu, voilà qu'elle avait ouvert ses yeux et son esprit, voilà qu'elle avait été touchée.

Il n'avait qu'à parler, bien évidemment elle était disposée à l'écouter.

Il ne devait pas se faire attendre trop longtemps, ou bien il n'était pas un homme.

Et justement parce que, sous bien des rapports, il n'était encore qu'un grand enfant, il tenait beaucoup à ce qu'on le prît pour un homme qui avait l'expérience du monde et de la vie ; quand on était Guiscard on possédait tout par droit de naissance, sans avoir pris la peine de rien acquérir.

Il devait donc maintenant ne pas hésiter à se déclarer.

Cependant il hésita encore.

Pendant plusieurs jours il balançait le comment.

Il eût préféré écrire, car elle avait un regard et un port de tête qui, malgré tout, l'intimidaient.

Malheureusement il ne se sentait pas fort, la plume à la main ; il y avait un tas de mots qui l'embarrassaient et dont il était obligé de tronquer la fin, les deux ou trois dernières lettres, qui n'ont évidemment aucune utilité pour ce qu'on veut dire et qui ne sont là que pour l'usage, un sot usage vraiment, aussi gênant que ridicule. Avec ses amis il s'affranchissait de cet usage, ayant adopté une écriture qui lui permettait de commencer ses mots en grosses lettres qui allaient en diminuant, si bien que les dernières étaient imperceptibles. Mais avec une femme instruite comme Hélène cela n'était

peut-être pas convenable ; en tout cas cela pouvait amener celle-ci à croire que certaines railleries dont on l'avait poursuivi étaient fondées, et il ne voulait pas de cela. Ce n'était pas seulement comme jockey qu'il tenait à se montrer dans toute sa gloire.

Il parlerait.

Cette résolution arrêtée, il ne la mit pas encore à exécution ; maintenant il lui fallait la réunion de certaines circonstances favorables que la réalité n'arrangeait pas comme lui-même les avait décidées à l'avance : un jour on pouvait les déranger ; un autre jour elle paraissait mal disposée ; le lendemain c'était lui-même qui n'était pas en train ; c'était un vendredi ; c'était un treize ; la nuit il avait entendu des chouettes huer dans les greniers des tours.

Et il changeait ce qu'il voulait dire ; il l'arrangeait, mettant à la fin ce qui était au commencement, ne gardant rien de ce qui d'abord lui avait paru devoir produire un effet irrésistible ; puis il se le répétait, il se le jouait de façon à n'être pas exposé à rester court.

Depuis qu'Hélène avait renoncé à son système de précaution elle avait l'habitude, pendant l'heure de récréation de l'après-midi, d'aller s'asseoir dans un kiosque rustique construit sur une sorte de petit îlot ou plus justement un petit promontoire, au milieu de l'étang. Comme on n'y arrivait que par une étroite chaussée, elle était certaine de ne pas y être surprise et de pouvoir rester là, libre, à lire, à faire ce qu'elle voulait, ou à ne rien faire, sans subir les conversations généalogiques de madame Courtomer ou sans avoir à surveiller Adélaïde qui profitait de ce moment pour soigner les oiseaux de sa volière. C'était le bon temps de sa journée, celui où elle se reprenait, où elle s'appartenait, celui de la rêverie ou celui des souvenirs. Ombragé par un grand saule pleureur qui l'enveloppait dans son feuillage tombant, baigné par les eaux de l'étang toutes couvertes d'herbes aquatiques, l'endroit était vraiment charmant : frais aux yeux, doux à l'esprit et au cœur.

Plusieurs fois depuis qu'elle venait là, elle avait vu Guiscard se diriger vers l'entrée de la chaussée comme s'il avait l'intention de la franchir ; puis, après quelques instants d'hésitation, il avait continué son chemin ou bien il était retourné sur ses pas. Et alors elle s'était applaudie de sa résolution : il n'oserait jamais venir jusqu'à elle.

Cependant, une après-midi qu'elle était dans son îlot depuis quelques minutes à peine, elle vit venir Guiscard ; il marchait lentement mais d'un pas résolu, la tête basse, en agitant de temps en temps sa main droite en homme qui réfléchit ou qui se parle à lui-même : elle pouvait d'autant mieux l'observer qu'à travers la chevelure du saule qui tombait en cascade tout autour d'elle, elle voyait et n'était pas vue. Arrivé à l'entrée de la chaussée qui de la terre conduit à l'île, il s'arrêta, et elle crut qu'une fois encore il allait passer son chemin ; mais après avoir fait trois pas en arrière, il en fit trois en avant, puis enfin il se décida à s'engager sur la chaussée.

Si bien résolue qu'elle fût, elle n'en éprouva pas moins une poignante émotion.

Elle était courte, cette chaussée ; Guiscard ne tarda pas à paraître.

– Ah ! vous êtes là, mademoiselle ? dit-il en jouant la surprise, mais en la jouant aussi mal que possible.

Elle eut une faiblesse, c'est-à-dire que, ne pouvant pas s'échapper comme son premier mouvement le lui conseillait, elle voulut essayer d'arrêter Guiscard en l'intimidant ; ce n'était pas là ce qu'elle avait résolu cependant :

– Ne le saviez-vous pas ? dit-elle.

Il resta interdit, rougissant et embarrassé, mais il ne quitta pas la place ; au contraire, après quelques instants, il s'assit sur un banc en face d'Hélène.

Elle ne le regardait pas ; pourtant elle voyait qu'il remuait les lèvres, comme s'il prononçait des mots qu'il se répétait ; il ne la quittait pas des yeux et, de rouge qu'il était quelques secondes auparavant, il était devenu blême, en proie bien manifestement à une émotion qui le paralysait.

Ce silence la troublait et l'effrayait ; quoi qu'il dût dire, elle eût mieux aimé qu'il s'expliquât.

Mais il se taisait toujours.

Tout à coup elle sentit qu'il se levait et elle crut qu'il allait s'en aller comme il était venu, n'osant pas parler ce dont elle ne fut pas très surprise en pensant à sa timidité.

Mais elle se trompait : il se jeta à genoux devant elle, et avant qu'elle pût

se défendre il lui prit les deux mains qu'il embrassa passionnément.

– Oh Hélène ! Hélène !

Elle s'était levée et elle avait voulu se dégager ; mais il ne lui avait pas abandonné les mains, et il s'était traîné à ses genoux :

– Ne partez pas, laissez-moi vous dire que je vous aime, que je vous adore. Vous le voyez bien, vous le savez bien ; mais moi j'ai besoin de vous le dire. Il y a si longtemps que je veux vous le dire et que ma passion trop grande me ferme les lèvres !

Cet aveu ne la prenait pas au dépourvu ; elle avait arrangé ce qu'elle répondrait :

– Vous m'aimez ? dit-elle froidement.

– Oh ! ne doutez pas de mon amour, s'écria-t-il en se relevant.

– Ce n'est pas un doute que j'émetts ; c'est une question que je pose. Après ?

Ce qu'elle avait prévu se réalisa il fut décontenancé, car il ne s'attendait pas à cette froideur et encore moins à cette interrogation.

– Après ? murmura-t-il, après ? Eh bien, après nous ferons ce que vous voudrez ; nous resterons ici si vous voulez ; si vous voulez quitter la France nous la quitterons pour aller où vous voudrez. Que m'importe à moi, pourvu que nous soyons ensemble, que je vous voie, que je vous aime !

– Après ? répéta-t-elle.

– Après... Ma vie sera à vous ; dans quelques mois je serai majeur, et ce ne sera pas une existence de misère que je vous offrirai, mais de luxe, de bien-être, de plaisir, celle que vous voudrez, car je ne vous refuserai jamais rien ; mon cœur, ma fortune, tout sera à vous.

– Tout... votre cœur... votre fortune... et votre nom, monsieur le comte, vous ne m'en avez point parlé ?

– Je n'aurais pas été un honnête homme si je vous avais fait une promesse que je ne suis pas maître de réaliser présentement ; je ne peux pas me marier sans le consentement de mon père, et vous savez bien qu'il ne me le

donnerait pas... en ce moment.

– Et moi je ne serais pas une honnête femme si je vous demandais cette promesse, comme je ne serais pas une honnête fille si j’écoutais l’aveu de votre amour sans vous dire que je ne vous aime pas et que je ne vous aimerai jamais.

– Mon Dieu !

– Vous m’avez sans doute reconnu bien des qualités puisque vous m’aimez, pourquoi ne m’avez vous pas reconnu l’honnêteté ? Vous auriez compris que cet amour dont vous me parlez est un outrage.

– Je n’ai compris qu’une chose : que nous avons vingt ans l’un et l’autre, que vous étiez la plus belle, la plus charmante des femmes que j’aie jamais vue, que je vous aime, et que, vous aimant, je ne peux pas ne pas vous le dire. N’est-ce pas tout naturel ?

– C’est que justement vous ne devez pas me le dire, car moi je ne dois pas l’entendre, et je ne l’entendrai pas.

Elle fit deux pas pour sortir de l’île ; mais les timides, une fois qu’ils sont engagés, ont des accès de courage désespéré : vivement il lui barra le passage en se plaçant devant elle.

– Un mot de plus, dit-elle, et je vous jure que je quitte cette maison. Le voulez-vous ?

– Je veux vous voir, je veux vous parler, je veux vous aimer.

– Alors vous voulez que je parte ?

– Vous ne partirez pas, car je vous jure, moi, que où que vous alliez, j’irai : je vous aime !

– Alors c’est vous qui me chassez d’ici.

## XVIII

En somme, c'était par deux menaces, ou plutôt une même menace, quitter Courtomer, qu'Hélène avait tâché de sortir de la situation difficile que le père et le fils lui avaient faite.

Quels résultats produiraient-elles ?

Pour combien de temps leur fermerait-elle la bouche ?

Là était la question : que M. de Courtomer ou Guiscard reprissent leurs tentatives, et elle devait partir.

Les reprendraient-ils ?

Pour M. de Courtomer, le doute était possible, car depuis leur rencontre dans les prairies son attitude était complètement changée : il s'était fait affectueux, presque paternel, et si, à la dérobée, il n'avait pas quelquefois attaché sur elle des regards dans lesquels elle retrouvait les anciennes ardeurs dont elle avait été si troublée, elle aurait pu croire qu'il était sincère et que c'était bien une affection paternelle, rien que cela, sans le mélange d'aucun autre sentiment qu'il éprouvait pour elle. Malheureusement, ces regards l'inquiétaient ; elle n'osait pas s'abandonner à la confiance, et parfois elle se disait que c'était peut-être là une attitude voulue.

Pour Guiscard, au contraire, elle n'avait pas le moindre doute. Bien certainement, un jour ou l'autre, ses lèvres s'ouvriraient, et même elle se demandait comment elle avait réussi à les fermer. Mais il était à croire qu'il reviendrait de cette surprise, et qu'alors elle aurait à se défendre de nouveau. Comment le ferait-elle si, au premier mot, elle ne quittait pas Courtomer ?

Alors que deviendrait-elle ? comment se défendrait-elle ? Ne se trouverait-elle pas dans une situation ridicule et honteuse ? Sa réputation, son honneur, ne seraient-ils pas gravement compromis ?

Mais aussi n'était-ce vraiment pas indigne de la poursuivre comme ils le faisaient, non pas tant parce qu'elle était une belle fille, que parce qu'elle était une pauvre fille, sans parents pour la défendre et sans ressources pour se défendre elle-même franchement ?

Quelles idées les hommes se font-ils donc de l'honneur des femmes ?

Ce père qui offrait son amour.

Ce fils qui offrait sa fortune.

Et ni l'un ni l'autre ne paraissaient comprendre ce qu'il y avait de ridicule ou de honteux dans ses propositions.

Libre, elle n'eût pas hésité une seconde ; elle eût quitté Courtomer.

Mais hélas ! elle ne l'avait pas, cette liberté.

Il fallait donc qu'elle restât, coûte que coûte, au moins qu'elle restât jusqu'au jour où son honneur et non simplement son dégoût exigerait qu'elle partît.

Que faire pour les maintenir dans l'attitude qu'elle leur avait imposée ?

Sur M. de Courtomer, elle ne pouvait rien de plus que ce qu'elle avait fait.

Mais auprès de Guiscard, qui d'ailleurs paraissait en ce moment le plus dangereux, elle pouvait appeler à son aide un allié tout-puissant : madame de Courtomer.

Elle s'adresserait donc à la marquise et lui dirait la vérité, au moins en ce qui touchait Guiscard.

Il avait toujours été dans sa nature de dire les choses franchement et d'aller droit à son but, n'ayant jamais eu besoin avec son père de rien dissimuler ni de prendre le plus petit détour ; mais ces temps heureux n'étaient plus et, comme le disait M. Malatiré, maintenant il fallait manœuvrer. Elle se décida donc à manœuvrer, et ce qu'elle demanda à madame de Courtomer, ce ne fut pas d'éloigner Guiscard, ce qui, dans les dispositions où se trouvait la marquise à l'égard de son bien-aimé, n'eût pas été très adroit.

Un jour que madame de Courtomer lui témoignait plus de bienveillance,

plus d'amitié encore qu'à l'ordinaire, elle se risqua.

– Je ne sais vraiment, dit-elle, comment vous exprimer ma reconnaissance pour tout ce que vous faites en ma faveur, et j'en suis d'autant plus malheureuse, qu'en ce moment même je me demande s'il me sera possible de profiter de vos bonnes dispositions.

– Comment cela ? s'écria madame de Courtomer, stupéfaite autant de ce qu'elle entendait que de la façon entortillée dont s'exprimait Hélène.

– Mon Dieu, madame, ce que j'ai à vous dire est bien délicat, bien difficile, et ce qui complique encore cette difficulté, c'est la crainte que vous puissiez m'accuser d'ingratitude.

Elle disait vrai en parlant ainsi. Jamais elle ne s'était sentie si embarrassée, si pleine de crainte, et cela non seulement parce que c'était son sort qu'elle risquait, sa tranquillité, sa vie assurée, mais encore parce que le sujet qu'elle allait aborder la remplissait de confusion et de honte.

– Jamais je ne vous accuserai d'ingratitude, mon enfant, dit madame de Courtomer, je vous connais ; parlez donc, parlez sans crainte, mais parlez vite, car vous me donnez la fièvre d'impatience avec ces préparations ; au fait.

– Vous m'avez dit que vous me connaissiez, madame la marquise ; alors vous me jugez une honnête fille, n'est-ce pas ?

– Certes, et je suis prête à l'affirmer hautement.

– C'est à vous-même, madame, qu'il faut l'affirmer, car c'est vous qui avez besoin de le savoir pour comprendre toutes les difficultés de ma situation dans votre maison.

– Votre situation ?

Et madame de Courtomer la regarda, commençant à deviner vaguement où elle voulait en venir.

– Cette situation est telle... que si elle ne change pas, il me sera impossible de rester près de vous et que... je serai forcée de me retirer.

Elle se tut, hésitante, ne trouvant plus de mots pour exprimer sans trop de honte pour elle ce qui lui restait à dire.

Mais madame de Courtomer lui vint en aide :

– Guiscard, n'est-ce pas ? dit-elle.

Hélène baissa la tête.

Le ton dont madame de Courtomer avait prononcé ce nom l'inquiéta ; il lui sembla que ce n'était point celui de la colère, mais plutôt celui de l'acquiescement à une chose qui paraît toute naturelle. Alors n'osant plus continuer, elle attendit.

– Ce que vous m'apprenez, dit madame de Courtomer, ne me surprend pas ; depuis longtemps, avec mes yeux de mère, j'ai remarqué que Guiscard était touché par votre beauté, car vous êtes belle, mon enfant, très belle ; et un jeune homme tel que Guiscard ne peut pas être insensible à la beauté ; c'est votre faute.

– Madame...

– Oh ! j'entends votre faute inconsciente et involontaire, car vous n'êtes pas plus responsable de l'effet que produit cette beauté, que Guiscard n'est responsable d'en subir l'influence. Voilà pourquoi il ne faut pas prendre cela trop sérieusement et parler de séparation. Une séparation, pourquoi ? Parce que Guiscard vous trouve jolie.

– Mais, madame...

– Mon Dieu, mon enfant, je n'aurais pas en votre honnêteté, la foi que j'affirmais tout à l'heure spontanément, que je pourrais m'inquiéter des dispositions de mon fils. Mais j'ai confiance en vous, une confiance absolue. D'autre part, mon fils sait qu'il ne peut pas vous épouser. Alors pourquoi se tourmenter ?

En entendant cela, Hélène comprit qu'elle avait été folle de mettre son espérance dans cette madame de Courtomer, aussi fière de son fils que de son nom : parce qu'il était Courtomer il n'avait rien à craindre d'une espèce comme elle. Parce qu'il était son fils, elle trouvait que tout lui était permis.

La marquise continua sur le ton d'une bonhomie affectueuse :

– Il ne faut rien exagérer et ne pas donner à des choses en réalité toutes naturelles une portée qu'elles n'ont pas. En somme vous avez vingt ans l'un

et l'autre, c'est-à-dire que vous êtes des enfants. Qu'importe dans la vie les rêves de l'enfance ! C'est une camaraderie qui s'est créée entre mon fils et vous, pas autre chose ; et quand même elle aurait pris chez Guiscard, qui a une âme de feu, j'en conviens, un caractère un peu excessif, devriez-vous vous en tourmenter ? Pour un instant tâchez de vous éloigner de l'heure présente, allez plus loin, dix ans plus loin : quand vous reviendrez alors au moment où nous sommes, ce ne sera pas sans une certaine fierté, croyez-moi, que vous direz : « J'ai été aimée par un Courtomer ! » C'est quelque chose que cela dans la vie d'une femme, si grande que soit la beauté de cette femme.

Hélène avait longuement examiné cette situation qui la tourmentait si cruellement, mais non sous ce point de vue.

– Guiscard ne peut pas vous épouser, continua madame de Courtomer ; il ne peut même pas en avoir la pensée. Alors quel danger ? Cependant, s'il m'était possible de l'éloigner, je vous dis franchement que je le ferais. Mais vous savez bien que cela ne se peut pas. Il faut qu'il reste ici. Il faut qu'il s'y plaise, et avec un peu de bonne volonté, vous pouvez m'aider à le retenir. Vous ne me refuserez pas cela. C'est votre rôle de femme que vous apprendrez, et cette leçon ne vous sera peut-être pas inutile ; sans compter qu'elle n'a rien que d'agréable avec un partenaire tel que Guiscard.

Que répondre à cette mère qui ne pensait qu'à son fils ?

## XIX

À la suite de cet entretien, la première pensée d'Hélène fut de quitter le château, cependant, malgré sa douleur et son indignation, elle ne voulut pas céder à son premier mouvement.

Il lui sembla que c'était un devoir pour elle de pousser l'épreuve jusqu'au bout et de ne partir que quand la place serait devenue tout à fait intenable : au moins elle aurait fait le possible, et plus tard, quand elles seraient dans la misère, sa grand-mère et elle, car c'était la misère qui fatalement les attendait, elle n'aurait point de reproche à s'adresser ; ce serait sans remord qu'elle s'abandonnerait à la fatalité.

Elle resterait donc jusqu'au jour où son honneur exigerait qu'elle partît.

Mais dans ce tranquille château, au milieu de cette famille de braves gens, il semblait qu'elle fût en pays ennemi, et qu'elle eût à se défendre contre des sauvages ingénieux en ruses et capables de tout ; cela lui rappelait certains romans de Fenimore Cooper qu'elle avait lus dans sa jeunesse, et où l'on voit des blancs en lutte avec des Peaux-Rouges ; mais ce n'était point de craintes imaginatives qu'elle était émue et qu'elle tremblait, c'était de craintes réelles et personnelles.

Où qu'elle allât, elle trouvait toujours Guiscard qui la suivait ou qui la précédait ; où qu'elle portât les yeux, elle trouvait ceux de Guiscard fixés sur les siens et sur elle avec une expression violente et passionnée qui la troublait et la remplissait de honte. Justement parce qu'elle eût voulu ne pas paraître remarquer ces regards, elle pâlisait et rougissait si maladroitement que tout le monde et lui-même, ce qui était plus grave encore, remarquait son malaise.

Il semblait qu'il fût replié sur lui-même, prêt comme une bête à sauter sur sa proie et à l'emporter.

Elle en vint bientôt à tel état de crainte qu'elle ne se coucha plus sans passer la visite de sa chambre, ouvrant les armoires, regardant sous le lit, soulevant les rideaux, et à plusieurs reprises allant s'assurer que le verrou de la porte était bien poussé ; la nuit elle se réveillait en sursaut, entendant toutes sortes de bruits qui n'existaient que dans son imagination, ou s'ils étaient réels qui avaient une cause parfaitement naturelle.

Où elle avait grand-peur aussi, c'était le soir, lorsque ayant à rentrer dans sa chambre après qu'Adélaïde était couchée, soit parce que madame de Courtomer l'avait retenue, soit pour une autre raison indépendante de sa volonté, elle avait à suivre le grand corridor sombre qui conduisait à sa tour et qui passait devant l'appartement de Guiscard. Alors elle trouvait toujours la porte de cet appartement entrouverte, et il lui semblait que Guiscard était embusqué derrière ; malgré la rapidité avec laquelle elle passait, elle s'imaginait même voir la flamme de ses yeux.

Un soir qu'elle rentrait ainsi et qu'il était assez tard, madame de Courtomer l'ayant gardée dans le salon, où elles étaient seules, elle vit positivement dans l'embrasement de la porte de Guiscard deux prunelles braquée sur elle et qui scintillaient dans l'ombre. Son premier mouvement fut de retourner sur ses pas ; mais réfléchissant que c'était montrer une crainte trop significative elle continua son chemin en accélérant sa marche et en regardant du côté opposé à cette porte.

Au moment où elle arrivait devant, elle se sentit enlacée par deux bras vigoureux qui l'entraînaient.

Elle voulut se dégager, mais elle n'était pas de force.

– Si vous ne me lâchez pas, dit-elle, j'appelle.

Il la serra plus fortement.

– Venez, chère Hélène, il faut que je vous parle.

Et il l'entraîna, il la porta dans sa chambre, ce qui, avec sa grande taille, et sa vigueur, était un jeu pour lui.

Cependant elle se débattait toujours, mais sans réussir à se dégager.

– J'appelle, dit-elle.

Il ne desserra pas les bras, et du pied il allait refermer la porte de sa chambre, lorsque Hélène, se voyant à sa merci, se mit à crier :

– À moi ! au secours !

– Ne criez pas, murmura-t-il, je vous en supplie, ne criez pas. Écoutez-moi, chère Hélène.

Mais elle cria plus fort.

Alors, la lâchant, il se jeta sur la porte et violemment il la ferma au verrou ; puis il revint à Hélène, les bras ouverts.

– Maintenant, tu es à moi, dit-il.

Bien qu’il n’y eût pas de lumière dans la chambre, Hélène voyait assez clair pour suivre les mouvements de Guiscard. Elle recula en tournant à demi sur elle-même pour gagner la porte ; mais lui aussi la voyait, il lui saisit le bras.

À ce moment un bruit de pas résonna violemment dans le vestibule et plusieurs coups furent assenés dans la porte.

– Ouvrez, dit la voix furieuse de M. de Courtomer.

De sa main libre Hélène avait saisi le verrou, elle le poussa ; la porte s’ouvrit et M. de Courtomer entra, une bougie à la main.

– Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il.

Mais il n’eut pas besoin qu’on lui répondît pour comprendre, la scène qu’il avait devant les yeux parlait elle-même : Hélène palpitante, sa toilette en désordre, ses cheveux défaits ; Guiscard confus, la tête basse mais les yeux furieux.

La marquis marcha sur son fils :

– Votre conduite est celle d’un goujat, dit-il violemment, et non celle d’un gentilhomme. Dans ma maison !...

Guiscard releva la tête et, regardant son père avec défi :

– Vous parlez comme un rival, dit-il d’une voix farouche, non comme un père.

– Misérable !

Mais Hélène n'en vit pas et n'en entendit pas davantage ; elle sortit vivement et gagna sa chambre, ne voulant pas assister à ce qui allait se passer entre le père et le fils.

Le bruit avait réveillé Adélaïde, qui entendant rentrer Hélène l'appela :

– Mademoiselle Hélène, qu'avez-vous ? Vous avez appelé ?

– J'ai eu peur.

– De quoi ?

– De rien... une peur nerveuse comme j'en ai quelquefois.

– Vous tremblez.

– C'est la suite de ma frayeur, mais ce n'est rien ; dormez, mon enfant, je vais en faire autant.

Cependant si elle se coucha elle ne dormit point, et sa nuit se passa à réfléchir et à arrêter son parti.

Le lendemain matin, de bonne heure, M. de Courtomer la fit appeler ; elle descendit et le trouva dans le salon avec la marquise.

– Mademoiselle, je veux vous adresser mes excuses et vous offrir une juste réparation de la conduite indigne de mon fils : demain il aura quitté le château.

Hélène n'avait point prévu ce résultat ; mais elle n'eut point besoin de réfléchir pour comprendre qu'accepter le renvoi du fils c'était s'engager avec le père.

– Ce n'est pas à M. le comte de sortir d'ici, dit-elle, c'est à moi. Dans une heure je partirai.

– Vous ne ferez pas cela ! s'écria M. de Courtomer, incapable de se contenir.

– Je dois le faire.

– Voilà parler en honnête fille, dit la marquise, vous êtes un brave cœur, mon enfant.

Et, prenant Hélène dans ses bras, elle l'embrassa.

– C'est moi qui vais vous conduire à Condé.

## Troisième partie

## I

En voyant rentrer sa petite-fille, la grand-mère n'avait rien dit ; mais Hélène avait bien compris que, si elle ne s'expliquait pas franchement, ce n'était pas qu'elle n'eût point des observations à présenter, ni des objections à faire.

Et aux demi-mots, aux allusions que la vieille femme laissait échapper avec sa prudence et sa finasserie de paysanne, il n'avait pas été difficile à Hélène de deviner quelles étaient ces observations et ces objections.

Elle ne comprenait pas que sa petite-fille se fût ainsi effrayée, car, sans lui avouer toute la vérité, Hélène avait bien été obligée de raconter qu'elle quittait Courtomer pour ne pas être en butte aux poursuites de Guiscard ; pour elle, ces poursuites n'étaient pas si graves ; deux ou trois bonnes gifles auraient remis M. le comte de Courtomer à sa place, et quand il aurait vu comment on l'accueillait, il se le serait tenu pour dit ; au moins c'était ainsi que les choses se passaient au temps de sa jeunesse.

Et puis, d'autre part, elle ne comprenait pas davantage qu'on eût tant de susceptibilité et de fierté quand on était dans leur position. Cela était bon pour les riches de lever la tête ; pour les pauvres, il n'y avait qu'à tendre le dos.

Ç'avait été un vif chagrin pour Hélène de se sentir ainsi blâmée ; il lui eût été si doux d'être approuvée et soutenue ; cela lui eût été un tel soulagement de n'avoir pas à porter seule la responsabilité de cette situation qui était le fait des circonstances et non de sa volonté.

Néanmoins, elle n'en avait rien dit à sa grand-mère et elle avait accepté ses allusions sans répliquer et sans se plaindre. Ce qu'elle eût dit n'eût peut-être pas été compris : une vieille femme ne sent pas de la même manière

qu'une jeune ; une paysanne n'a pas la sensibilité que donnent l'éducation et la vie du monde ; enfin la pauvre grand-mère était assez malheureuse pour avoir le droit de n'être pas juste et de ne voir que les angoisses de sa misère présente.

D'ailleurs, Hélène avait mieux qu'à se défendre ou à se fâcher : elle devait trouver quelque chose à faire, et il y avait là de quoi l'occuper entièrement, car si cela avait été difficile avant son entrée au château de Courtomer, cela l'était plus encore maintenant.

Pourquoi avait-elle abandonné cette position, pourtant magnifique ? C'était ce que chacun se demandait. Elle avait donc le caractère peu commode ? ou bien elle avait des exigences qu'on ne pouvait contenter ! ou bien... ? Tout un monde de questions, auxquelles elle ne pouvait guère répondre ; encore moins peut-être à celles qui étaient bienveillantes qu'à celles qui étaient malveillantes.

Avec le père Bonjean elle avait dû confesser la vérité, ou au moins une partie de la vérité, car la honte l'avait empêchée de tout dire ; mais elle avait trouvé chez lui à peu près le même sentiment de blâme que chez sa grand-mère. Fallait-il s'effaroucher ainsi ? Une honnête femme sait toujours se faire respecter. Pour être un cancre, Guiscard n'en était pas moins un gentilhomme, un galant homme ; et puis une pareille position ne méritait-elle pas qu'on s'imposât des sacrifices pour la conserver ? Où en trouver une pareille ? Quant à lui, il n'en connaissait pas. Et puis d'ailleurs, après ce qui venait de se passer, il n'oserait vraiment pas recommencer une tentative de ce genre. Car enfin sa responsabilité était engagée. Tout cela était vraiment bien malheureux.

Il s'arrêta, par modération, par politesse, par pitié, car il avait encore un mot au bout de la langue : « Tout cela était bien ridicule. » Cependant il eut la délicatesse de ne pas le lâcher : il faut être généreux.

N'ayant rien à attendre de lui, elle se tourna du côté de M. Malatiré, l'inspecteur qui, en la recevant et en l'entendant exposer sa demande, ne fut pas maître de retenir un mouvement de surprise :

– Comment, vous avez abandonné votre position chez M. le marquis de Courtomer ! En voilà une surprise.

Mais tout de suite il se reprit :

– C'est-à-dire que je suis surpris sans être surpris, ou tout au moins dans une certaine mesure. Je suis surpris que vous ayez abandonné la place. Mais, d'autre part, j'aurais été surpris que vous la conservassiez. Parce que...

Il s'arrêta, car il était peut-être imprudent de donner ses raisons, et cela n'était pas utile... au moins dans une certaine mesure.

– Enfin cela devait arriver, quoique d'autre part cela pût ne pas se produire. En tout cas vous voilà dans l'embarras, cela est certain.

Et il parut réellement satisfait de trouver une certitude sur laquelle il pût s'établir solidement : dans l'embarras, évidemment elle était dans l'embarras ; cela ne pouvait être contesté.

– C'est pour sortir de cet embarras, dit Hélène, que je viens vous rappeler ma demande et vous prier de l'appuyer. Nous approchons des vacances ; n'aurez-vous pas quelque mouvement ?

– Il y aurait bien votre affaire ; seulement, cela ne ferait pas du tout votre affaire.

– Mais encore... Je ne suis pas exigeante.

– Je sais bien ; mais vraiment, et en toute conscience ; ce serait une chose détestable pour vous que je n'ose pas vous proposer ? et même, si je vous le proposais, ce serait pour vous conseiller de ne pas l'accepter.

Cependant Hélène insista.

– Vous connaissez Yvranches ?

– Yvranches-la-Folletière ?

– Joli pays d'herbages, riche par ses prairies et que l'industrie, dans un temps donné, rendra plus riche encore. Eh bien ! le conseil municipal d'Yvranches vient de voter la laïcité pour son école communale de filles, tenue jusqu'à ce jour par des congréganistes. Oh ! très méritantes, les chères sœurs. Il n'y a rien à dire contre elles. Seulement le nouveau conseil, que le parti démocratique a fait élire, grâce au développement de l'industrie qui a appelé un grand nombre d'ouvriers dans le pays, jusqu'en ces derniers temps agricole, le nouveau conseil a adopté la laïcité. Mon Dieu, c'est une opinion.

Évidemment elle est défendable. D'autre part, elle est attaquable. Heureusement ce n'est pas notre affaire ; les choses sont ainsi.

– Alors, pour cette école laïque, il faut une institutrice laïque ? s'écria Hélène dans son impatience de s'offrir.

– Juste.

– Me voici.

– Simplicité du jeune âge... si j'ose m'exprimer ainsi. Vous vous imaginez donc que, parce que le conseil municipal d'Yvranches a voulu la laïcité, les choses vont aller sur des roulettes. Eh bien, détrompez-vous. D'abord le conseil, dans son opinion présente, n'est qu'en assez petite majorité, et cette majorité n'a été nommée aussi qu'avec peu de voix. Vous comprenez donc que le pays est partagé en deux. D'un côté ceux qui veulent l'instruction par les sœurs. De l'autre, ceux qui la veulent par une laïque. Les partisans des sœurs ce sont les bourgeois, les gens riches, l'ancien Yvranches, celui qui possède la terre ; les partisans de l'institutrice laïque, ce sont les représentants des ouvriers. Vous devez comprendre que, dans ces conditions, les sœurs ne veulent pas céder la place. Elles ont loué ou plutôt on leur a loué une grande et belle maison au centre du bourg, où elles vont ouvrir leur école à la rentrée, tandis que l'institutrice devra s'installer dans le local assez misérable qui appartient à la commune. C'est donc la lutte qui va s'engager entre l'école congréganiste ou plutôt libre, et l'école communale. Vous voyez, n'est-ce pas, les dangers de cette position ?

– Mon Dieu, non, si chacun reste à sa place.

– Si chacun reste à sa place, précisément voilà le mot. Mais c'est que personne ne reste à sa place, si j'ose m'exprimer ainsi, au moins en temps de lutte. Et c'est en pleine lutte, en guerre de religion que tombera l'institutrice qui arrivera à Yvranches. Je vous demande un peu ce que vous iriez faire là dedans, ma pauvre demoiselle ?

– Gagner ma vie honnêtement, sans me mêler à aucun parti.

– Est-ce que c'est possible. Misère de notre vie. Quand nous ne sommes pas pour les uns, on nous accuse tout de suite d'être pour les autres. Dans chaque parti il y a du bon, n'est-ce pas ?

– Sans doute.

– Le diable, c'est que ce qui est bon pour ceux-ci est mauvais pour ceux-là. Comment naviguer entre les deux ? J'ai passé ma vie à essayer cette manœuvre, et à vrai dire, tout à fait entre nous, j'y ai perdu la boussole. Que feriez-vous, vous, une femme ?

– Mon devoir.

– Mais c'est qu'il n'est pas si facile que cela de faire son devoir au milieu de gens en guerre. D'un côté le parti clérical, dont le vrai chef devrait être le curé, tandis que c'est le vicaire, attendu que le curé, M. Houel le meilleur homme que je connaisse, n'a qu'un souci sur la terre : vivre en paix ; ce qu'il traduit par un mot toujours le même : « Surtout ne me faites pas d'affaires. » Au contraire, le vicaire, M. l'abbé Périchard très bon homme aussi, bien entendu, excellent homme n'a pas cette peur de la lutte et se jette à corps perdu dans la bataille, ce qui lui fait prendre la tête du parti, c'est lui qui inspire tout, c'est lui qu'on consulte ; c'est lui qui commande... si j'ose m'exprimer ainsi.

– Qu'importe, puisque vous dites que c'est un excellent homme !

– Excellent n'est pas assez, je dis le plus digne homme du monde ; mais enfin, si le cœur est bon, la main est... elle est vigoureuse... très vigoureuse pour ses adversaires. Il soutiendra les siens, soyez-en sûre et il attaquera ses adversaires. Ceux-ci, je vous l'ai indiqué, ont à leur tête la majorité libérale du conseil municipal, excellentes gens aussi, et quand je dis excellent, ce n'est pas assez : les plus dignes gens du monde. Leur chef est le maire, M. Amette, un excellent homme aussi, le meilleur homme du monde, qui, pour sa tranquillité, aurait bien mieux fait de ne pas s'embarquer dans cette galère. Mais que voulez-vous ? Le besoin de popularité. Besoin très noble, sans aucun doute, mais qui mène loin. Avec cela, M. Amette qui était un petit vétérinaire, a épousé une veuve riche, et pour éblouir sa femme, pour lui montrer qu'il est quelqu'un, il tient à paraître devant elle, le ventre ceint de l'écharpe municipale : il se trouve ainsi plus bel homme ; et puis, pour lui, il a une passion que la mairie lui permet de satisfaire : « il aime à rédiger », c'est son mot ; et il rédige, il rédige tant qu'il peut, tout ce qu'il peut, des arrêtés, des circulaires, des lettres au sous-préfet, à ses administrés, à tout le

monde. Voilà Yvranches et ses autorités au moment même où la guerre va y éclater et s'y faire sur le dos de l'institutrice communale. Et vous voudriez être cette institutrice !

– Il le faut bien.

– Mais, malheureuse enfant, le poste a été proposé à quatre ou cinq personnes, aucune n'en a voulu.

– C'est qu'elles en avaient un autre.

– Sans doute.

– Moi, je n'en ai pas, et j'accepterai celui-là avec reconnaissance.

– Vous ne savez pas à quoi vous vous exposez.

– Quand on fait son devoir, qu'a-t-on à craindre ?

– Tout, – c'est-à-dire rien ; – enfin beaucoup ; vous m'intéressez trop pour que je me fasse le complice de votre suicide.

– Alors il ne me reste qu'à voir M. le directeur de l'enseignement.

– Vous ne le ferez pas.

– Demain, sans plus tarder.

Elle dit cela d'un ton résolu qui stupéfia M. Malatiré. Comment pouvait-on parler avec cette assurance ? Et une femme encore.

– Au moins, dit-il au moment où Hélène se levait pour prendre congé, si vous persistez à voir M. le directeur, ne lui parlez pas de moi ; c'est inutile. En tous cas, je ne vous ai rien dit.

## II

Ce ne fut pas le directeur de l'enseignement qu'Hélène alla voir, ce fut le député Mérault, arrivé de Paris le matin même.

Comme elle sortait de chez M. Malatiré, elle se trouva face à face avec le père Bonjean, qui se rendait au collège.

– Je vois que vous faites des démarches, dit le vieux professeur ; vous avez raison, c'est en tourmentant les gens qu'on obtient d'eux quelque chose. Eh bien ! notre inspecteur vous a-t-il donné de l'espérance, au moins dans une certaine mesure, si j'ose m'exprimer ainsi.

Et il se mit à rire, enchanté de cette plaisanterie.

Hélène raconta en quelques mots ce que M. Malatiré venait de lui expliquer.

– Je ne veux ni vous blâmer, ni vous approuver ; mais, puisque votre résolution paraît arrêtée, je vous engage à voir notre député que je viens de rencontrer au moment où il rentrait chez lui ; il peut...

– J'y vais, dit Hélène, sans en entendre davantage.

Et elle se hâta vers la Courtine, de peur de ne pas trouver le député chez lui.

Comment allait-il la recevoir ? Terrible question qui lui serrait le cœur et qu'elle n'osait pas trop examiner. C'était un honnête homme que ce député, et ce qu'elle avait entendu dire de lui était fait pour inspirer confiance : il avait abandonné sa position de magistrat par indépendance de caractère pour soutenir librement les droits de sa femme dans une belle fortune qui lui avait été volée<sup>(1)</sup>. Il adorait sa femme à ce point, racontait-on, que tous les jours il déposait devant le portrait de son idole un petit bouquet qui était une pieuse

offrande ; il était l'heureux père de trois enfants charmants. Comment, pensant à cela, n'eût-elle pas eu bon espoir ! Il est vrai que du comte Prétavoine aussi on lui avait dit, avant sa visite à la Rouvraye, toutes sortes de choses bien faites pour inspirer confiance ; et cependant...

Lorsqu'on la fit entrer dans le salon du député, elle le trouva si bien rempli qu'elle aurait dû rester debout si un jeune homme n'avait pas quitté son siège pour le lui offrir : il y avait là des gens de toutes les conditions venus pour rappeler à leur député, « celui à qui ils avaient donné leur voix », qu'il devait leur faire obtenir, coûte que coûte, ce qu'ils désiraient ; ils avaient voté pour lui : il devait solliciter pour eux ; donnant, donnant ; – des fonctionnaires qui venaient demander qu'on leur accordât enfin l'avancement qui leur était dû depuis longtemps ; – des veuves qui faisaient valoir leurs droits à des bourses pour leurs fils ; – des postulants à des débits de tabac ; – des aspirants à la Légion d'honneur ; – des maires qui venaient se plaindre de leurs conseillers municipaux ; – des conseillers municipaux qui venaient dénoncer leur maire ; enfin tout ce monde qui croit qu'un député tient la clef des coffres de l'État et ne peut pas refuser de s'en servir pour ses électeurs.

Elle était entrée dans le salon de Mérault à deux heures ; à cinq heures seulement son tour arriva de passer dans le cabinet du député.

Mérault l'accueillit froidement, ou plutôt avec la fatigue et l'ennui d'un homme qui se trouve en face d'une nouvelle corvée, après en avoir déjà subi de toutes les sortes.

Elle fut un moment déconcertée. Cependant elle tâcha de ne pas se troubler et d'exposer à peu près clairement sa demande. Lorsqu'elle expliqua qu'elle avait dû abandonner sa position à Courtomer, Mérault fronça le sourcil, mais sans manifester autrement la désapprobation que ce mouvement indiquait. Au contraire, il parut satisfait lorsqu'elle rapporta ce que M. Malatiré lui avait dit d'Yvranches-la-Folletière, en insistant sur son désir d'obtenir ce poste.

Alors elle sentit qu'il la regardait, qu'il l'examinait ; mais ces regards ne la troublèrent point. Elle ne devinait pas ce que pensait le député ; mais quoi qu'il pensât, elle était devant lui parfaitement à son aise.

– M. Malatiré vous a expliqué, dit-il, que c'était un pays coupé en deux.

– Parfaitement.

– Et cela ne vous effraye point ?

– Il y a des moments dans la vie où l'on ne s'effraye de rien.

– Bien. Cependant vous devinez, n'est-ce pas, les difficultés que rencontrera une institutrice dans ce pays ?

– Je le crois ; mais il me semble que, quelles qu'elles soient, on peut en triompher avec une volonté ferme et modérée. J'espère avoir cette volonté.

– Très bien ! Encore une question, je vous prie : comment avez-vous été élevée ? Je veux dire, l'avez-vous été en chrétienne, ou...

– En chrétienne.

– En chrétienne pratiquante ?

– Oui, monsieur.

– Cependant, monsieur votre père n'était nullement clérical, n'est-ce pas ?

– Pas du tout ; mais il me semble...

– Il vous semble qu'on peut être chrétien sans être clérical, c'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Et vous avez parfaitement raison. Rassurez-vous donc, je ne veux pas dire le contraire. Vivant près de monsieur votre père qui a fait lui-même votre éducation, vous avez sans doute partagé ses idées.

– Oh ! certes, en tout ; au moins en tant qu'une fille de mon âge pouvait partager les idées d'un homme tel que mon père, qui avait tout étudié, tout approfondi.

– Enfin vous aviez au moins les mêmes sentiments.

– Comment en eût-il été autrement ? J'aimais mon père autant que je le respectais et l'admirais.

Elle s'arrêta, tremblante d'émotion, la gorge serrée les yeux pleins de larmes qui roulaient entre ses cils sans couler sur ses joues.

À ce moment trois enfants, deux petites filles et un petit garçon, firent invasion dans le cabinet, le garçon le premier, poussé par ses sœurs.

– Eh bien, Arthur, qu'est-ce que c'est ? demanda Mérault d'un ton qui voulait être sévère, mais qui ne l'était pas.

– C'est Emma et Jeanne, dit le petit garçon.

– Non, c'est toi, s'écrièrent les deux petites filles.

Pendant ce temps, les enfants s'étaient approchés de leur père et s'étaient emparés de lui ; l'aînée des petites filles, Emma, l'avait pris par le cou et les deux autres s'étaient placés à sa droite et à sa gauche, sans qu'il pût se défendre et empêcher Arthur de lui monter à califourchon sur le genou.

– Vous comprenez maintenant, mademoiselle, dit Mérault en s'adressant à Hélène, que je suis tout à vous n'est-ce pas ? Je n'épargnerai donc rien pour vous faire obtenir ce poste d'Yvranches. Et cela non seulement dans votre intérêt, mais encore dans celui de ce pays, même. Au point où en sont arrivés les esprits dans ce village, calme et tranquille jusqu'en ces derniers temps ce qu'il faut chercher c'est l'apaisement, non la lutte. Par votre éducation, par vos idées, par vos principes, vous me paraissez précisément la personne qu'il faut pour amener cet apaisement : catholique pratiquante, vous ne blesserez pas le parti clérical ; de l'autre côté, votre éducation, votre famille, notre appui inspireront confiance au parti libéral, de sorte qu'avec cet esprit de fermeté et de modération dont vous parliez vous pourrez amener la paix là où une autre développerait la lutte. Vous pouvez compter sur moi.

– Dois-je voir M. le directeur de l'enseignement et lui porter ces bonnes paroles ?

– C'est inutile, je le verrai moi-même demain.

– Mais M. Malatiré est opposé à ma nomination.

Mérault se mit à sourire :

– Ce brave M. Malatiré, dit-il, ou plutôt ce bon M. Malatiré était opposé à cette nomination ce matin ; mais ce soir, quand vous lui porterez la lettre que je vais vous remettre, il est probable qu'il voudra lui-même cette nomination.

Et tout de suite il se mit à écrire cette lettre sans déranger ses enfants et en

passant son bras droit autour de la taille de son fils, qui ne voulait pas quitter le genou sur lequel il était perché ; de sorte que, pour voir son papier, il devait se pencher à gauche et se rapprocher ainsi de sa fille Jeanne, qui profitait de cette position pour appliquer sur les joues de son papa des gros baisers de nourrice.

Mérault ne s'était pas trompé : en lisant la lettre de son député qui lui demandait le poste d'Yvranches-la-Folletière pour mademoiselle Hélène Margueritte, M. Malatiré déclara que c'était une excellente idée.

– En toute conscience, dit-il, je trouve que c'est pour vous une affaire excellente.

Puis, se rappelant sans doute que quelques heures auparavant il avait en toute conscience déclaré que ce serait une affaire détestable pour elle qu'il n'osait pas lui proposer, il éprouva le besoin de justifier cette contradiction :

– N'allez pas croire que je suis en contradiction avec moi-même ! s'écria-t-il. Ce serait une grosse erreur. Je poursuis mon idée avec une logique inflexible. Ce matin, vous étiez seule ; ce soir, vous avez notre député pour vous. Alors les choses changent complètement de face. Vous êtes soutenue. On saura que vous êtes soutenue ; grande force pour vous. La lutte que je prévoyais ne s'engagera sans doute pas, avec le caractère que je craignais au moins, car on regarde à deux fois avant d'attaquer quelqu'un qui peut se défendre. Et puis, je vous l'ai dit, tous braves gens à Yvranches, le pays de la tranquillité et de la paix, – bien entendu pour qui sait l'obtenir. Et vous me permettez de vous dire que vous êtes cette personne. Aussi mon conseil, si j'ose vous en donner un, est-il que vous ne négligiez rien pour réussir.

Hélène écoutait, stupéfaite de cette volte-face. Comment, à quelques heures de distance, pouvait-on s'exprimer si différemment ?

Elle ne fut pas moins surprise quand elle l'entendit refaire les portraits des autorités d'Yvranches, le curé, le vicaire, le maire, qui, sous la lumière du soir, n'étaient plus du tout ce qu'ils avaient été, éclairés par la lumière du matin. L'abbé Houel n'était pas un entêté, mais cependant il avait la décision et l'indépendance qui conviennent à un honnête homme ; si l'abbé Périchard avait la main vigoureuse, c'était contre les méchants, pour les bons elle était de velours ; quant à M. Amette, le maire, c'était un esprit distingué qui, exilé

dans un village, avait accepté la mairie pour donner un emploi à son activité ainsi qu'à ses facultés remarquables.

Et, pendant qu'il disait juste le soir le contraire de ce qu'il avait dit le matin, Hélène se demandait si c'était là ce qu'on appelle la science de la vie.

Alors, malheur à elle, car bien certainement, elle n'acquerrait jamais cette science !

Enfin il termina en lui disant qu'en ce monde on ne devait avoir qu'une règle : faire son devoir et aller droit son chemin ; on n'avait rien à craindre quand on avait sa conscience pour soi.

Puis, descendant des hauteurs de la philosophie et de la morale à des considérations pratiques, il l'engagea à aller à Yvranches pour voir le pays.

Mais elle n'en fit rien.

Ce n'était pas le pays de son choix qu'elle prenait.

C'était celui que la nécessité lui imposait.

Alors il était bien inutile de se donner des regrets à l'avance.

En somme elle ne voulait que deux choses : vivre et rester une honnête fille.

Yvranches le lui permettrait.

### III

Personne ne voulant d'Yvranches-la-Folletière, ce fut Hélène qu'on nomma.

– Si vous réussissez, lui dit M. Malatiré, cela vous fera honneur et vous classera d'une façon avantageuse.

Mais si elle ne réussissait point ?

Elle verrait bien.

Ce fut sur ce mot qu'elle quitta Condé pour se rendre avec sa grand-mère à Yvranches.

C'était une grande affaire à Yvranches que l'arrivée de l'institutrice de l'école communale. Le député avait écrit au maire pour la lui recommander. Celui-ci, heureux de rédiger, avait écrit une belle lettre à Hélène, qui elle-même avait répondu au maire. On avait lu sa lettre en plein conseil municipal, et les conseillers libéraux avaient trouvé qu'elle avait une jolie écriture, tandis que les conseillers cléricaux avaient déclaré que cette écriture ne valait pas celles de la sœur Philogone et de la sœur Ambrosine qu'elle venait remplacer ; de sorte que ce n'était pas la peine de changer. Là-dessus un conseiller libéral nommé Paillieu, qui était un homme d'initiative, toujours prêt à se mettre en avant, ce que ses moyens lui permettaient, disait-il et avec raison, car il était un des plus riches herbagers de la contrée, là-dessus Paillieu, piqué de cette observation, avait émis l'idée qu'on ne pouvait pas recevoir comme ça, tout simplement, l'institutrice qui venait pour faire la barbe aux sœurs, et cette plaisanterie avait eu d'autant plus de succès que les moustaches de la sœur Philogone étaient célèbres à Yvranches.

– Alors la seule chose que n'y a, dit Paillieu en employant cette locution qu'il s'était faite et qui, chez lui, annonçait toujours une conclusion, c'est que

je propose de la déménager et de l'amener ici moi-même avec ses meubles un jour que j'aurai été au marché de Condé et que je reviendrai à vide.

Un samedi, vers deux de l'après-midi, Hélène avait donc vu une charrette à ridelles, attelée de deux superbes juments poulinières, s'arrêter devant la porte. Debout, accoté contre une des ridelles, conduisant son attelage, les coudes écartés et les bras arrondis, se tenait un grand gaillard de forte encolure, au teint allumé et couleur cidre doux ; sa barbe blonde encadrée dans un immense col blanc ; coiffé d'un chapeau à haute forme, qu'on appelle dans le pays une pompe, parce qu'il ressemble à une cheminée de pompe à feu ; vêtu d'une longue blouse bleue lustrée, endossée par-dessus un habit vert, – Paieldieu lui-même, Isidore-Casimir.

– Bonjour, mademoiselle et la compagnie, c'est moi qui viens pour enlever vos meubles ; la seule chose que n'y a, c'est de savoir si vous êtes prête.

Hélène était prête ; les lits étaient démontés ; ce qui pouvait être mis dans des paniers avait été emballé.

– J'ai apporté quelques bottes de feurre, dit Paieldieu, nous allons empailler tout cela ; nous pourrons trotter sans abîmer les meubles ; la seule chose que n'y a, c'est de savoir si vous avez quelqu'un pour me donner un coup de main.

Et tandis qu'Hélène allait chercher deux voisins complaisants qui s'étaient mis à sa disposition, Paieldieu se débarrassait de sa pompe, de sa belle blouse et de son habit.

En moins d'une heure la voiture fut chargée.

Paieldieu, Hélène et les deux voisins s'empressaient à qui mieux-mieux, tandis que la grand-mère, assise sur une malle, les regardait faire mélancoliquement.

Des voisines vinrent lui dirent adieu, et comme Hélène passait à côté d'elles, à un certain moment, elle entendit sa grand-mère dire :

– Si ça pouvait être la dernière fois que je change mes os de place.

Et ce mot lui serra le cœur comme un funeste présage.

Mais elle n'eut pas le temps de s'abandonner à cette triste pensée ; la voiture était chargée et arrimée ; Paildieu les invita à monter.

– J'ai gardé deux bottes de feurre, dit-il, vous pourrez vous asseoir ; la seule chose que n'y a, c'est que ça manque de ressorts.

Ça en manquait complètement, et quand Paildieu, debout contre sa ridelle, eut mis ses juments au trot, Hélène fut terriblement secouée ; mais comme sa grand-mère ne se plaignait pas, elle ne se plaignit pas elle-même.

– Si je vas vite, dit Paildieu en ralentissant son allure dans une montée, c'est que je voudrais arriver en plein jour pour faire la barbe aux sœurs ; nous passerons devant leur porte ; elles verront que vous avez du mobilier, elles rageront.

Il était cependant bien modeste, ce mobilier ; mais comme il avait été acheté par M. Margueritte au temps où celui-ci comptait sur dix bonnes années de travail, il pouvait encore faire belle figure, sinon par la quantité, au moins par la qualité.

La route pour aller à Yvranches les faisait passer par Bezu-Bas, qu'Hélène eût bien voulu traverser simplement, sans s'y arrêter, car elle ne tenait pas du tout à voir sa tante Tout cha : mais une conversation qui s'engagea entre Paildieu et sa grand-mère lui montra bientôt que cela ne serait pas possible.

– Si vous voulez que nous fassions une pause chez votre frère, dit Paildieu, il ne faut pas vous gêner ; les juments souffleront et elles rattraperont bien le temps perdu.

– Veux-tu, Hélène ? demanda la grand-mère timidement.

– Mais sans doute, grand-maman, si cela vous est agréable.

– Je serais bien aise de voir mon frère et de l'embrasser encore une fois avant de mourir.

– Il pourra bien venir vous voir à Yvranches, dit Paildieu ; il n'y a pas si loin.

– C'est qu'il ne sort pas souvent, dit la grand-mère.

– Au fait, ce n'est pas lui qui porte les culottes, dit Paildieu, et il paraît que sa femme le mène haut la main.

On ne tarda pas à arriver devant le porche couvert en chaume qui abritait la barrière donnant entrée dans la cour de la ferme de la tante Tout cha.

Mais il ne se trouva que la femme à la maison, le mari et les garçons étaient aux champs, à plus d'une lieue de la ferme, justement du côté de Condé, non du côté d'Yvranches.

– Savez-vous, ma nièce, que j'ai à vous gronder de ne pas m'avoir prévenue, dit la tante Tout cha en prenant ses grands airs.

– J'étais à la disposition de M. Paildieu, dit Hélène.

– Mais justement, insista la tante, j'ai à vous gronder de ça aussi. Pourquoi vous adresser à des étrangers quand vous avez des parents ? C'est mortifiant pour nous, vous savez. J'ai assez de chevaux dans mon écurie et assez de voitures pour faire votre déménagement.

– C'est une politesse que le conseil municipal a voulu faire à mademoiselle, dit Paildieu.

– Pour lors c'est différent, répondit la tante, que cette raison parut toucher dans son amour-propre.

Cependant, malgré cette satisfaction, elle ne se radoucit pas pour sa nièce, et au moment du départ, elle la prit en particulier.

– Pourquoi donc vous a-t-on renvoyée du château de Courtomer ? demanda-t-elle.

– On ne m'a pas renvoyée.

– Alors pourquoi n'y êtes-vous pas restée ?

– Parce que j'ai eu des raisons pour m'en aller.

– Quelles raisons ?

– Des raisons qui ne me permettaient pas de rester.

– Vous devriez bien les dire, ces raisons.

– Cela ne me convient pas.

– Eh bien ! vous avez tort ; si j'ai un conseil à vous donner, dans votre

intérêt et dans celui de votre famille, c'est de parler.

– Ma famille n'a rien à voir dans cette affaire.

– C'est ce qui vous trompe.

– Comment cela ?

– Votre famille a intérêt à ce que les accusations qu'on porte contre vous ne retombent pas sur elle.

– Quelles accusations ?

– Vous savez bien.

– Je vous jure que je ne sais rien, et je vous demande de vous expliquer. Si vous voulez que je repousse ces accusations, il faut bien que je les connaisse.

– Eh bien ? on dit que vous avez été renvoyée de Courtomer, parce que vous vous faisiez faire la cour par le jeune comte...

– Oh !

– ... Dans l'espérance qu'il vous épouserait un jour.

Hélène resta écrasée.

Mais, après le premier moment de surprise, elle releva la tête, et, passant devant sa tante sans lui adresser un seul mot de défense ou de justification, elle sortit fièrement et rejoignit sa grand-mère.

Quand elles furent l'une et l'autre remontées en voiture, la tante, que n'avait pas intimidée le regard d'Hélène, revint sur sa recommandation :

– Pensez au conseil que je vous ai donné, dit-elle.

– Est-ce qu'elle a jamais donné autre chose que des conseils ? demanda Paillardieu en riant.

Le reste de la route se fit silencieusement : la grand-mère était peinée de n'avoir pas vu son frère ; Hélène était bouleversée d'avoir vu sa tante.

Enfin, ils arrivèrent au haut d'une côte ; devant eux, au milieu de vertes prairies coupées çà et là par des haies vives plantées d'arbres à hautes tiges, s'étalait une petite ville dont le centre était groupé autour d'une église au

clocher pointu, couvert en ardoises, et dont les faubourgs, composés d'usines aux murailles rouges percées de nombreuses fenêtres, s'allongeaient au loin en suivant le cours de la rivière : Yvranches-la-Folletière.

– Nous y voilà, dit Paillieu, nous arrivons à la bonne heure pour faire notre effet.

Cependant, malgré ce désir de faire son effet, il descendit la côte prudemment ; mais sur le plat il se rattrapa, et ce fut au grand trot qu'il entra dans la rue du village en faisant les quatre fouets, debout à l'avant de sa voiture.

Hélène eût préféré une entrée plus simple et moins tapageuse ; mais elle n'essaya même pas d'en parler au joyeux Paillieu, qui n'eût rien écouté : il fallait bien qu'il se payât de sa peine.

En entendant le roulement de cette charrette et cette batterie de coup de fouet, tout le monde accourait sur les portes, et du manche de son fouet Paillieu saluait ses partisans, tandis que de la pointe il narguait ses adversaires. Tout à coup il recommença les quatre fouets, tandis que, du bras gauche, il donnait des coups de coude à Hélène : ils allaient arriver devant une grande maison, la plus belle et la plus importante de la rue :

– L'école des sœurs, dit-il.

À ce moment une cornette blanche parut à l'une des fenêtres du premier étage.

– Ça y est, cria Paillieu.

Et aussitôt il ralentit l'allure de son attelage ; puis, au bout d'une centaine de pas, il l'arrêta devant un vieux bâtiment délabré au haut duquel se dressait un drapeau en zinc : la mairie.

Elle était flanquée de deux pavillons. Sur celui de droite on lisait : école de garçons ; sur celui de gauche : école de filles.

Cela ne ressemblait en rien à la belle maison des sœurs.

## IV

Paildieu n'avait pas été le seul conseiller municipal qui avait voulu faire une démonstration en faveur de l'institutrice nouvelle ; son exemple avait été suivi. C'était bien de lui apporter son mobilier, mais ce n'était pas tout : il fallait l'emménager ; elle arriverait le soir, n'ayant rien de prêt pour faire sa cuisine, il fallait lui offrir à souper. Un menuisier et un aubergiste, qui étaient conseillers municipaux et adjoints, voulurent, chacun dans sa partie, faire pour elle ce qu'avait fait Paildieu.

À peine était-elle descendue de charrette qu'un petit homme à lunettes en fer, M. Bonnot, entrepreneur de menuiserie et premier adjoint, lui tirait sa casquette à large visière et lui disait :

– Ne vous inquiétez de rien, mademoiselle ; indiquez-moi seulement où vous voulez placer vos meubles, et je me charge du reste.

Puis, presque aussitôt, un autre personnage rubicond et pansu s'avavançait à son tour en la saluant.

– Pendant que Bonnot va installer votre mobilier, faites-moi le plaisir, mademoiselle, de venir souper à la maison, au Turc, chez Fillette (Éloi), votre serviteur.

Hélène voulut remercier, mais Paildieu intervint pour lui expliquer qu'il « s'agissait de faire la barbe aux sœurs », et elle dut accepter aussi bien les services de l'adjoint Bonnot, qui avait amené deux de ses ouvriers avec lui, que ceux du deuxième adjoint Fillette.

Après avoir choisi les places que ses meubles devaient occuper, elle se rendit avec sa grand-mère à l'auberge du Turc, dont l'enseigne se balançait sur la place, en face le porche de l'église.

C'était une belle auberge à l'ancienne mode, avec tout un arsenal de

casseroles en cuivre rangées le long des murs, et un immense fourneau en faïence fleurie, ce qu'on appelle un potager, sur lequel la cuisine se faisait au charbon de bois, au milieu de flammes bleues ou de nuées d'étincelles, et non sur une plaque en fonte rougie au charbon de terre ; c'était devant ce potager qu'il fallait, les jours de marché ou de fête, voir madame Fillette, la tête coiffée d'un bonnet de coton, la taille serrée dans un tablier à bavolet, faire sauter ses casseroles et préparer à dîner pour quarante ou cinquante personnes, tandis que M. Fillette, qui n'avait d'autre souci que de déguster savamment la cuisine de sa femme, se contentait de mêler les dominos, en vidant des glorias et des mocques de cidre.

Hélène avait cru que l'aubergiste l'invitait à souper avec lui, et c'était ce qui l'avait décidée à accepter, n'osant pas refuser une des autorités qui allait la tenir en ses puissantes mains ; mais elle se trompait. Lorsqu'elle entra dans l'immense cuisine, madame Fillette vint au-devant d'elle, et après l'avoir saluée poliment, elle la conduisit dans la salle commune où sur une petite table deux couverts seulement étaient mis.

– On va vous servir tout de suite, mademoiselle, le temps de tremper la soupe.

Hélène, ne trouva rien à répondre.

On ne tarda pas, en effet, à les servir : un dîner d'apparat commandé par monsieur l'adjoint et exécuté par madame son épouse : potage, deux poissons, deux entrées de viande, un rôti.

Ce fut seulement au dessert que l'aubergiste, accompagné de ses deux amis, Paildieu et Bonnot, fit son entrée dans la salle. Tous trois prirent place à la table voisine de celle d'Hélène, et aussitôt on leur servit toutes sortes de boissons apéritives dans des bouteilles de formes bizarres, qui étaient des statuette en verre coulé de patriotes populaires.

– Mademoiselle, dit le menuisier, en prenant une bouteille qui représentait un patriote d'opinions modérées, j'ai le plaisir de vous annoncer que votre logement est en ordre.

– Eh bien, mademoiselle, demanda l'aubergiste, en abaissant le goulot d'un patriote plus avancé, avez-vous bien soupé ?

– Comme ça, mademoiselle, demanda Paillieu, n’êtes-vous pas fatiguée de votre course ? Un peu secouée, n’est-ce-pas ?

Et, continuant, il épargna à Hélène la peine de répondre. Ici sa jument grise avait fait telle chose ; là sa jument rouanne en avait fait telle autre ; longuement l’histoire de sa course de Condé à Yvranches, qui eût probablement duré éternellement, les éleveurs étant encore plus prolixes sur les mérites de leurs chevaux que les chasseurs sur leurs hauts faits, si le menuisier Bonnot ne l’avait interrompu. Avec moins d’initiative que Paillieu, il paraissait avoir plus de jugement ; c’était la forte tête du trio. Au moment, où pour la vingtième fois, Paillieu lançait un « la seule chose que n’y a », Bonnot lui coupa la parole :

– Ce n’est pas tout ça, dit-il en retirant ses lunettes, l’heure a sonné, il me semble, de souhaiter la bienvenue à mademoiselle dans notre pays.

Il avait été deux fois à Condé et une fois à Paris, à la Chambre, pour entendre des grands orateurs, et il avait la prétention d’être le seul à Yvranches qui sût ce que c’était que l’éloquence. Sur ce thème : « La bienvenue », il récita un petit discours qui rappelait, de loin, ceux qu’il avait entendus, ayant eu la chance précisément d’assister à une séance de la chambre dans laquelle on avait vanté les bienfaits de l’instruction.

– Certainement, interrompit Fillette, qui trouvait que Bonnot parlait trop longuement, il faut de l’instruction pour les enfants ; c’est même pour cela que nous vous avons fait venir. Seulement il n’en faut pas trop : écrire, compter, voilà.

– Vous permettez bien un peu d’histoire de France ? dit Hélène.

– À quoi bon ? L’histoire ne nous montre que le crime triomphant.

– Et un peu de géographie, dit Hélène sans relever cette observation.

– Je n’en vois pas l’utilité, dit Fillette ; en quoi voulez-vous que ça intéresse des jeunes filles qui ne quitteront jamais leur pays ?

Hélène se mit à sourire.

– Elles seront mères, ces jeunes filles, n’est-ce pas ? dit-elle.

– C’est probable.

– Elles auront des enfants, des fils qui seront soldats et qui écriront à leur mère ; cette mère aura intérêt à savoir où est son fils, dans le Nord ou dans le Midi ; quand cela ne serait que pour lui envoyer un tricot de laine s’il est dans le Nord, ou un tricot de coton, s’il est dans le Midi.

– Bravo ! s’écria Bonnot, voilà les bienfaits de l’instruction.

Paieldieu et Fillette parurent réfléchir un moment ; puis, levant leurs verres en même temps, ils burent à la santé de mademoiselle Margueritte.

– Fameux ! s’écria Paieldieu, des gilets de laine dans le Midi, des gilets de coton dans le Nord.

– Non, interrompit Bonnot, de la laine dans le Nord, du coton dans le Midi.

– Ça ne fait rien, répliqua Paieldieu, je comprends la géographie.

Et, frappant sur la table, il voulut qu’on servît un verre de doux à mademoiselle Margueritte.

Mais Hélène, qui s’était levée, refusa. Elle avait son logement à mettre en ordre ; sa grand-mère était fatiguée, elle désirait se retirer.

Alors ils les accompagnèrent et, tout en marchant, Paieldieu répétait :

– Fameux ! la barbe de la sœur Philogone est faite.

– Vive notre député ! disait Fillette.

– Si vous avez besoin de nous, dit Bonnot, vous n’avez qu’un signe à faire.

À la fin, ils les quittèrent.

– Voilà de braves gens, dit la grand-mère lorsqu’elles furent seules dans leur logement.

– Je crois, répondit Hélène, que nous serons heureuses ici : le pays est superbe !

Si le pays était superbe, le logement, par contre, ne l’était pas. Il occupait le premier étage au-dessus de la classe, et il se composait d’une vaste cuisine et de trois grandes chambres ; mais le tout délabré, usé, sale comme le

bâtiment de la mairie lui-même.

Quand elles eurent fait leurs lits et que la grand-mère fut couchée, Hélène descendit dans la classe qu'elle avait à peine vue.

Il n'y restait que les quatre murs, les tables, les bancs et la chaire, les sœurs, en partant, ayant emporté tout le reste du mobilier scolaire qui leur appartenait, les cartes, les tableaux, les armoires.

Machinalement Hélène était montée dans la chaire et elle s'était assise. Elle resta longtemps ainsi, réfléchissant, rêvant ; c'était dans cette chaire que désormais allait s'écouler sa vie, entre ces quatre murailles ; mais il n'y avait pas là de quoi l'effrayer, bien au contraire, et ce qu'elle pouvait souhaiter de mieux c'était qu'on l'y laissât vieillir, qu'on l'y laissât mourir. N'aurait-elle pas accompli sa tâche en ce monde, si elle remplissait le rôle que M. Mérault lui avait tracé ? et ne trouverait-elle pas dans sa conscience des satisfactions qui l'empêcheraient de regarder en arrière, dans la vie qu'elle avait imaginée au temps heureux où, ayant son père près d'elle et se fiant en lui, elle croyait pouvoir tout espérer ?

Se marier, il ne fallait pas qu'elle y pensât, car avec son éducation et ses goûts le mariage était pour elle impossible : les hommes qu'elle pourrait aimer ne voudraient pas d'une pauvre fille comme elle ; et elle, si pauvre qu'elle fût, ne voudrait pas de ceux que leur condition et surtout leur éducation rendraient indulgents pour sa pauvreté et qui, misérables eux-mêmes, lui demanderaient d'associer leurs deux misères ; le beau Radou lui avait donné une leçon assez rude pour qu'elle ne l'oubliât jamais.

Vieille fille elle serait ; mais il y a des joies aussi pour les vieilles filles, et si elle n'avait pas d'enfants à elle à aimer, elle aimerait celles qu'elle élèverait. Dans le nombre elle en trouverait certainement qui mériteraient qu'elle s'attachât à elle autrement qu'en maîtresse d'école, et de celles-là elle ferait ses enfants ; elle les suivrait dans la vie, et quand, mariées, elles auraient des enfants à leur tour, elle les élèverait, elle en ferait d'honnêtes femmes comme leurs mères.

N'était-ce donc rien que cela ?

Enfin, après tant d'épreuves, la vie paraissait lui sourire.

## V

Le lendemain était un dimanche.

Hélène et sa grand-mère employèrent la première partie de leur matinée à mettre de l'ordre dans leur logement ; puis, après un rapide déjeuner, elles s'habillèrent, et quand le premier coup de la messe tinta, elles sortirent de la maison d'école.

La distance étant assez courte de la mairie à l'église, elles ne tardèrent pas à arriver sur la grande place. Alors, à travers le réseau de son voile baissé, Hélène crut remarquer qu'elles étaient un objet de curiosité et qu'on se mettait sur les portes ou qu'on se retournait pour les voir passer. Cela était si naturel qu'elle n'y prit pas attention. Deux nouvelles venues dans le village, quelle affaire ! Et puis on s'occupait de l'une de ces nouvelles venues et l'on devait avoir la curiosité de voir ce qu'elle était.

Mais, en arrivant devant l'auberge du Turc ce ne fut plus de la curiosité qu'elle constata chez ceux qui les regardaient, ce fut de la surprise et même quelque chose comme de la colère. Sur le seuil de l'auberge se tenaient Fillette, Bonnot et Paildieu, qui venaient de s'écarter pour livrer passage à madame Fillette, endimanchée et prête à se rendre à l'église. En apercevant Hélène et sa grand-mère, ils avaient tous les trois levé les bras au ciel, comme s'ils étaient stupéfaits ; puis, tout de suite, ils s'étaient mis à causer tous en même temps en gesticulant violemment. Hélène était trop loin d'eux pour entendre ce qu'ils disaient. Cependant un « la seule chose que n'y a » vint jusqu'à elle.

Qu'avaient-ils donc ?

Hélène les salua, mais ils étaient si bien engagés dans leur discussion qu'ils ne lui rendirent point son salut.

Elle continua son chemin sans s'inquiéter autrement de cette rencontre et elles entrèrent dans l'église qui déjà commençait à s'emplier ; dans la nef sombre, au milieu des rayons bleus ou jaunes qui tamisaient les vitraux, on apercevait de dessous le porche, par la grande porte ouverte à deux battants, les chapeaux à plumes des bourgeoises élégantes, les rubans éclatants des riches marchandes et les bonnets de coton des paysannes se dressant raides et durs comme si, au-dessus des cheveux, ils avaient été bourrés avec du foin ou des tampons de linge.

Hélène eût bien voulu trouver là un sacristain pour lui demander où elles pouvaient prendre place, mais n'apercevant personne à qui s'adresser, elle introduisit sa grand-mère dans un rang de chaises devant le banc des pauvres et qui lui parut devoir appartenir au premier occupant.

La foule des fidèles arriva plus pressée, se suivant sans interruption ; de dedans l'église on entendait un bruit de sabots sur la grande place.

Elles étaient rares celles qui, en passant, ne ralentissaient point le pas pour regarder Hélène et sa grand-mère, surtout Hélène ; de même rares aussi étaient celles qui, une fois arrivées à leur prie-Dieu ou à leur chaise, ne se retournaient pas pour les examiner à loisir. Alors entre voisines on se penchait les unes vers les autres et on entendait des chuchotements qui emplissaient l'église d'un vague murmure que couvraient de temps en temps le craquement des chaises et le glissement des pieds sur les dalles sonores.

Si tous ces gens s'intéressaient si vivement à elle, Hélène, par contre, ne s'intéressait pas à eux, ne connaissant personne. Cependant son attention fut bientôt attirée par l'arrivée des sœurs. Quelles étaient ces deux femmes qui devaient lui faire la guerre, lui avait-on dit ? L'une, âgée de quarante-cinq à cinquante ans, sèche, maigre, anguleuse dans toute sa personne, avait une physionomie énergique dont la rudesse était encore augmentée par une moustache noire qui lui ombrageait les lèvres, la sœur Philogone sûrement, celle à qui Paillieu voulait faire la barbe ; l'autre âgée de vingt-cinq ans environ, petite, mignonne, l'air doux et angélique, avec les plus beaux yeux du monde, voilés par de longs cils blonds, la sœur Ambroisine. En les voyant passer devant elle, marchant à pas glissés, Hélène se dit que si la sœur Philogone pouvait être une femme de lutte, à coup sûr la sœur Ambroisine ne pouvait être qu'une femme de paix, de charité, de bonté.

Comme Hélène réfléchissait ainsi, il se fit un mouvement du côté de la sacristie, et, entourés des enfants de chœur et des chantres, deux prêtres parurent : l'un, le curé, vieillard à cheveux blancs avec une tête ronde, au teint rougeaud, à l'air bon enfant et bon vivant ; l'autre, le vicaire, jeune encore, grand de taille, carré des épaules, au torse vigoureux, au visage sombre, à l'allure hésitante.

En les voyant passer devant elle, mais sans pouvoir les examiner Hélène fit à peu près la même réflexion qu'elle avait faite pour les sœurs : l'abbé Houel, le curé était bien ce que lui avait dit M. Malatiré, un brave homme, un bon homme avec qui certainement il n'y aurait pas de lutte à soutenir ; l'abbé Périchard, au contraire, un homme inquiétant et très probablement l'adversaire redoutable que l'inspecteur lui avait signalé.

Mais comme elle était depuis quelques jours à l'espérance, elle ne se troubla pas de cette première impression : si la guerre devait éclater, et elle se flattait de l'empêcher, n'était-ce pas quelque chose que, sur quatre adversaires, elle en eût deux pour elle ou tout au moins qui seraient neutres, et l'un de ceux-là n'était-il pas précisément le maître ?

Elle n'avait pu les voir qu'assez mal ; mais bientôt le vicaire accompagné d'un enfant de chœur, descendit la nef pour l'aspersion de l'eau, et alors comme il venait vers elle, elle put le mieux examiner sans être dérangée ni troublée, car, tout à son ministère, il ne fixait pas ses yeux du côté du banc des pauvres. Son bras se promenait sur les fidèles qui courbaient la tête, et lui marchait noblement.

Ce qui frappait dans sa physionomie, c'était un air de vigueur avec quelque chose de dur qu'accentuait un front bas terminé par d'épais sourcils noirs qui se rejoignaient et formaient une ligne droite sans aucune courbure.

Il approchait, il n'était plus qu'à quelques pas d'Hélène. Tout à coup il s'arrêta et resta le bras levé ; il venait de l'apercevoir, et, la reconnaissant ou la devinant, il la regardait.

Ce ne fut qu'un éclair qui échappa sans doute aux assistants, mais qui frappa Hélène et la remua.

Après un court moment d'hésitation le vicaire, qui était resté le bras levé, l'abassa par un geste violent, et Hélène reçut sur le visage et sur toute sa

personne une pluie d'eau bénite ; c'était à croire qu'il avait voulu l'exorciser comme s'il avait eu affaire au démon en personne.

Puis il tourna sur lui-même et remonta la nef.

La messe commença, Hélène la suivit, sans trop se laisser distraire par les regards qui de temps en temps se fixaient sur elle et par les murmures qui arrivaient parfois jusqu'à ses oreilles.

Au prône ce fut l'abbé Périchard qui monta en chaire. Sans le regarder, Hélène le vit, et alors elle tint ses yeux obstinément baissés, l'écoutant. Cependant à un certain moment, comme il commençait le sermon, sans avoir bien conscience de ce qu'elle faisait, machinalement, elle redressa la tête et leva ses yeux vers lui, alors leurs deux regards se rencontrèrent, et de ce croisement résulta un choc qui coupa la parole au vicaire. Pendant quelques secondes il resta sans pouvoir trouver ses mots, balbutiant, s'embrouillant, et cela fut d'autant plus sensible qu'en commençant il parlait facilement, sans chercher. Tout le monde s'était tourné vers lui, et naturellement son embarras s'en trouva augmenté. Il y eut quelques minutes d'un silence cruel. Puis le vicaire recommença. Puis de nouveau il s'embrouilla et s'arrêta.

– Ce sera pour dimanche prochain, dit-il enfin.

Et il dégringola de la chaire plutôt qu'il n'en descendit, au milieu de la stupéfaction générale. À l'étonnement qui se manifesta autour d'elle, Hélène comprit que c'était la première fois que pareille mésaventure arrivait au malheureux vicaire.

La messe s'acheva sans autre incident, mais ce fut au milieu d'un brouhaha que s'opéra la sortie.

– Qu'a donc eu M. le vicaire ?

– Comment va-t-il ?

Hélène, ne connaissant personne, ne se mêla à aucun groupe, et, marchant à côté de sa grand-mère sans qu'on fît attention à elle, tant la curiosité était surexcitée par la catastrophe du vicaire, elle gagna la mairie.

Devant la porte de son école se tenait le trio Paieldieu, Fillette et Bonnot, qu'elle avait vu devant le Turc en allant à l'église ; ils paraissaient l'attendre

et ils continuaient à gesticuler comme s'ils n'avaient fait que cela pendant tout le temps de la messe.

Paildieu l'aborda :

– La seule chose que n'y a, c'est que nous voudrions vous dire un mot, si c'est possible.

Pendant que sa grand-mère montait seule au premier étage, elle les fit entrer dans la classe.

– C'est relativement à la messe, dit Paildieu, qui était l'homme d'initiative.

– Parce que nous avons été surpris de vous voir aller à l'église, dit Fillette.

C'était donc là ce qui les avait si fort émus.

– Ce n'est pas faire la barbe aux sœurs, dit Paildieu.

Après un premier moment de surprise, Hélène voulut se défendre, et elle ne trouva rien de mieux que de le faire franchement.

– Alors, messieurs, dit-elle avec une douce fermeté, nous nous sommes bien mal compris, si vous avez supposé que mes intentions étaient d'entrer en lutte avec nos adversaires, en commençant par afficher des idées antireligieuses.

Bonnot, qui n'avait jusque-là rien dit, prit vivement la parole :

– Très bien ! dit-il, voilà ce que j'appelle une attitude politique.

– Je ne sais pas ce que c'est que vous appelez une attitude politique, s'écria Paildieu, mais la seule chose que n'y a, c'est que quand je veux faire un procès à quelqu'un, je ne vas pas chez lui.

– Parce que vous n'entendez rien à la politique.

– Alors tant mieux pour moi et tant pis pour vous. Je croyais que mademoiselle venait pour faire la barbe aux sœurs ; je suis fâché de voir que je me suis trompé.

– Et qui vous dit que vous vous êtes trompé ? s'écria Bonnot. Mademoiselle réussira mieux par la modération que par la violence.

– Ce n'est pas mon genre, répliqua Paildieu, je vas droit mon chemin.

– Qu'importe d'aller tout droit ou de biais ! dit Bonnot. Ce qu'il faut, c'est arriver.

– Enfin, dit Fillette en manière de conclusion, nous verrons comment mademoiselle marchera.

Et ils se retirèrent.

À la façon dont ils la saluèrent, Hélène vit bien que, si elle avait gardé la confiance de Bonnot, elle n'était plus pour Paildieu et pour Fillette ce qu'elle était la veille, et que l'herbager regrettait son voyage à Condé, comme l'aubergiste regrettait son souper.

Sans doute cela était fâcheux ; mais cependant, quant à elle, elle ne pouvait rien regretter.

## VI

Il y avait à peu près une heure que les trois conseillers municipaux étaient partis, lorsqu'on frappa discrètement à la porte du logement d'Hélène.

Elle alla ouvrir, et elle se trouva en présence d'un petit homme d'une cinquantaine d'années, à la mine futée et à l'attitude timide, avec quelque chose de bienveillant et de triste dans la physionomie.

– Permettez-moi de me présenter moi-même, dit-il en ôtant son chapeau, votre collègue Valpinçon, instituteur communal.

Elle le fit entrer, en s'excusant poliment de n'avoir pas encore été lui faire visite.

– Je l'aurais attendue, cette visite, dit Valpinçon, si je n'avais été que votre collègue ; mais je suis plus et mieux que cela : le camarade d'enfance de votre père, son meilleur ami jusqu'à l'âge de douze ans, et c'est en cette qualité que je viens me mettre à votre disposition, sans attendre votre visite.

Hélène le remercia touchée de cette démarche et plus encore des souvenirs qu'il évoquait.

Pendant assez longtemps et jusqu'au moment où la grand-mère sortit de la chambre, ce fut de ces souvenirs qu'ils s'entretenaient : Valpinçon étant heureux de revenir à son jeune âge, Hélène prenant plaisir à tout ce qui lui rappelait l'enfance de son père, racontée par un camarade.

– L'amitié que j'avais pour Margueritte, continua l'instituteur, m'a inspiré la pensée de vous écrire, quand j'ai appris que vous étiez nommée ici, de ne pas venir, en vous expliquant au milieu de quelle situation vous alliez tomber : Mais j'ai réfléchi qu'il était impossible que vous ne la connussiez pas, cette situation ; de sorte que si vous l'acceptiez quand même, c'était... parce qu'il ne vous était pas possible de la refuser.

– Justement, dit Hélène en rougissant.

– Mieux que personne je sais qu'on ne fait pas ce qu'on veut en ce monde... et dans notre profession. Alors je me suis dit que par amitié pour votre père, par sympathie pour vous, je n'avais qu'une chose à faire, qui était de vous aider à vous tirer le mieux possible de cette situation en me mettant à votre disposition. Voilà pourquoi vous ne m'avez pas vu hier à votre arrivée.

Hélène le regarda, étonnée de l'incohérence de cette conclusion.

– Vous êtes surprise, continua Valpinçon ; cependant ce que je dis n'est pas aussi niais que cela peut le paraître. Si je peux vous être utile ici, c'est à une condition, qui est que personne ne connaisse nos relations et ne soupçonne l'intérêt que vous m'inspirez, car alors on se défierait de moi et je ne pourrais plus rien, je ne saurais plus rien. Aussi cette visite est-elle la première et la dernière que je vous fais ; elle aura été le résultat de la curiosité. Quand nous voudrons nous dire quelque chose, nous nous verrons dans nos jardins, vous dans le vôtre, moi dans le mien, et nous nous parlerons à voix basse à travers la haie.

– Mais vous m'effrayez.

– Tant mieux, cela vous mettra sur vos gardes. Au reste, j'ai vu avec plaisir que vous aviez, pour votre début, agi avec adresse. Occupée par votre emménagement, vous auriez très bien pu ne pas aller à la grand-messe, et cela vous eût été imputé à crime.

– MM. Paildieu, Bonnot et Fillette me font un crime d'y avoir été.

– C'était donc pour cela qu'ils guettaient votre retour. Ne vous en inquiétez pas. L'essentiel était de ne pas commencer par un acte d'hostilité ; vous l'avez compris, je vous en félicite. Cela disposera en votre faveur les gens raisonnables et peut-être même notre curé, M. l'abbé Houel, qui est un excellent homme, heureusement pour vous.

– Et le vicaire ?

– Celui-là, c'est différent : c'est un homme violent, passionné, qui n'a que trop de forces à dépenser, et qui les dépense n'importe comment : moralement, dans toutes sortes de luttes et d'intrigues ; physiquement, dans des fatigues insensées, à faire des cinq ou six lieues d'une traite, à bêcher son

jardin, à scier son bois et celui du curé ; enfin comme il peut.

Valpinçon baissa la voix :

– Il sera votre adversaire, et d'autant plus dangereux qu'il sera poussé par la sœur Philogone, qui est en femme ce qu'il est en homme, et qui ne reculera devant rien pour vous faire partir d'ici. Ce qu'elle fera pour vous obliger à abandonner la place, je n'en sais rien ; mais soyez sûre qu'elle fera tout et sans hésitation, sans scrupules, car elle sera soutenue par sa conscience. N'êtes-vous pas son ennemie et, ce qui est plus grave à ses yeux, l'ennemie de ses croyances et de sa foi ?

– Mais non, pas du tout.

– J'entends qu'elle vous juge ainsi.

– Je lui prouverai le contraire.

Valpinçon secoua la tête ; puis, baissant encore la voix en se rapprochant d'Hélène :

– J'admire votre confiance, mais malheureusement l'expérience m'empêche de la partager, car j'ai eu à lutter contre des difficultés du genre de celles que vous allez rencontrer ici, et je sais ce que j'ai souffert. Moi aussi je me suis trouvé placé entre un maire qui me défendait et un curé qui m'attaquait. Mon prédécesseur s'était fait le domestique du curé ; il bêchait son jardin, il cirait son salon, sa femme lavait le linge de la cure. Quand je suis arrivé, on a cru que je continuerais ces services ; j'étais jeune, j'ai refusé, et c'est quand on a vu qu'on s'était trompé que la guerre a commencé pour m'obliger à partir. Les temps n'étaient pas alors ce qu'ils sont maintenant. Après avoir commencé par me protéger, mon maire, voyant que je n'étais soutenu par personne, m'a abandonné, et comme j'avais une femme et trois enfants, comme je n'avais pas d'autre métier que celui d'instituteur, j'ai cédé : j'ai bêché le jardin, j'ai ciré le salon, ma femme a lavé le linge de M. le curé. Mais cela n'a été rien ; j'avais du cœur : j'ai perdu toute fierté, j'ai courbé le dos, j'ai rampé, j'ai menti. Alors on m'a toléré, on m'a pardonné, on m'a permis de vivre et de faire vivre ma famille.

– Je ne crois pas que le curé et le vicaire me demandent de laver leur lessive.

– Non, certes, et les conditions ne sont pas les mêmes, cela est évident ; seulement on vous demandera autre chose, d'autres bassesses, d'autres compromis de caractère ou de conscience, et si vous ne cédez pas, parce que vous êtes jeune et que vous avez du cœur vous serez brisée.

– Ne serai-je donc pas soutenue ? c'est le maire, c'est le conseil municipal qui m'ont appelée ici ; c'est le député qui m'a envoyée.

– Est-ce que justement on n'a pas commencé par vous demander un de ces compromis dont je parlais ? Du côté opposé on vous en demandera d'autres, le malheur de votre position est qu'il faudrait que vous fussiez prête à les accorder tous. Bigote avec les cléricaux, car dévote ne serait pas assez, il faudrait que vous fussiez voltairienne avec les libéraux, disant blanc aux uns et, le dos tourné, disant rouge aux autres.

– Je ne ferai jamais cela.

– Et ce n'est pas moi qui vous le conseillerai, bien que j'aie cinquante ans et que l'expérience m'ait appris le prix du mensonge et de l'hypocrisie ; mais au moins je vous conseillerai l'adresse et la finesse alliées à la modération.

Hélène ne put s'empêcher de sourire.

– Vous trouvez, n'est-ce pas, que ce sont là des conseils qu'il est plus facile de donner que d'exécuter ? Je ne dis pas non. Mais c'est précisément parce que votre position est périlleuse et délicate que je viens me mettre à votre disposition, non par pour vous offrir ma finesse, mon adresse, ni ma modération ; je n'ai par malheur rien de tout cela ; mais pour vous offrir l'expérience qu'un séjour de dix années dans ce pays m'a permis d'acquérir.

– Et c'est un concours dont je sens tout le prix, croyez-le bien.

– Alors usez de moi.

– Le mieux est que vous me guidiez.

– Avant tout, que comptez-vous faire ?

– Ma visite à ceux de qui je dépends ou que les convenances m'obligent à voir.

– À tous, n'est-ce pas, j'entends amis comme adversaires ?

– Assurément, mais surtout à mes adversaires.

– Très bien ! Le curé, le vicaire, je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit et vous en savez assez sur eux pour une première visite ; le maire, M. Amette, un brave homme, en qui vous pouvez avoir toute confiance, et qui vous défendra si sa femme, entraînée par vos ennemis, ne pèse pas trop sur lui ; les adjoints vous les connaissez, Fillette et Bonnot ; des conseillers municipaux vous connaissez le principal, M. Paildieu ; les autres ne comptent pas et se rangent tantôt du côté de Bonnot, qui est un politique, un modéré, tantôt du côté de Paildieu, qui est un violent, non pas précisément d'idées ni d'opinion, mais de tempérament. Quoi que vous fassiez, ils seront pour vous, attendu que la laïcité de l'école des filles est leur fait, et que si vous ne réussissiez pas l'échec retomberait sur eux. Maintenant il y a un personnage que je vous recommande, car s'il ne peut pas vous être bien utile, il pourrait vous être très nuisible à un moment donné : c'est notre délégué cantonal, et qui en cette qualité est chargé de l'inspection de votre école.

– M. Lebeurier.

– Vous le connaissez ?

– Je sais son nom, voilà tout.

– Eh bien ! il ne faut pas le négliger, car il est susceptible.

– Quel homme est-ce ?

– Un homme de cinquante ans, influent, considéré, notaire à Yvranches depuis vingt-cinq ans, marié à une femme qui lui a apporté une belle fortune et qui lui en apportera une plus grosse encore avec les héritages qu'elle recueillera ; c'est là son principal mérite. Pour le reste, une bonne femme, mais une pauvre femme, qui n'a été épousée que pour sa richesse. Malgré la considération dont il jouit, M. Lebeurier est le plus grand coureur qu'on connaisse et un mot, que j'ose répéter parce qu'il est typique et par cela utile pour vous, vous le fera connaître : il y a quelque temps il parlait de son intention de vendre son étude, et d'aller habiter Paris, et comme on s'étonnait qu'il voulût quitter le pays, il répondit : Que voulez-vous, il n'est plus possible pour moi, ce pays, car étant un honnête homme je n'ose plus avoir de jeunes maîtresses de peur de prendre une de mes filles.

Hélène resta un moment sans comprendre, mais Valpinçon ne lui donna pas le temps de chercher, tout de suite il continua :

– C’est parce que M. Lebeurier est un honnête homme qu’aux écoles il n’interroge les enfants que sur la morale, vous verrez ça, c’est très curieux. Les choses étant ainsi, je ne vous dirai pas que le ménage de M. et madame Lebeurier est le meilleur du pays ; madame se console de ses chagrins par l’horticulture : son jardin est le plus beau de la contrée, on vient le voir de loin ; malheureusement la brave dame n’en fait pas toujours très bien les honneurs, et quelquefois elle lâche des bourdes qui sont la joie des railleurs. C’est ainsi qu’il y a quelque temps se plaignant de son jardinier, elle dit : « Croiriez-vous qu’il a été assez maladroit pour me planter des glycéries dans un tas de grabats ! » Vous pensez si les glycines et gravas de madame Lebeurier sont célèbre ; cela a créé une langue nouvelle ; on va chez le pharmacien chercher de la glycine, et on dit au gravatier d’enlever les grabats.

Hélène ne put s’empêcher de rire.

– Voilà vos gens à visiter, continua Valpinçon ; vous êtes à peu près prévenue. Agissez et parlez en conséquence ; toutes les fois que ça ira mal ou que vous serez embarrassée, faites-moi signe à travers la haie ; au reste vous n’avez rien à craindre d’ici la rentrée.

## VII

C'était une grande affaire pour Hélène que ces visites, et ce qu'on lui avait dit de ceux qu'elle devait voir n'était pas de nature à la rassurer.

Sans doute, le maire n'était pas bien effrayant, ni le curé.

Mais le vicaire ?

Mais le délégué cantonal ?

Elle avait encore dans les yeux le regard du vicaire.

Et le portrait que Valpinçon lui avait tracé de M. Lebeurier n'était pas engageant.

C'était une question qui avait son importance, de savoir par lequel elle commencerait. Après examen et considérant que le curé était son adversaire et le maire son défenseur, elle se décida pour le curé.

Et le lundi, sans plus tarder, elle alla sonner à la porte du presbytère un coup si discret qu'au bout de quelques instants elle dut le répéter un peu plus fort.

– C'était une maison de belle apparence, divisée en deux parties : la plus grande occupée par le curé, la plus petite par le vicaire, chacun ayant sa porte particulière surmontée d'une croix. La façade donnait sur la place. À côté de l'église et derrière s'étendait un vaste jardin potager, avec charmilles et berceaux, divisé en deux aussi, de façon à ce que le curé et le vicaire en eussent l'un et l'autre une part.

Enfin la porte fut ouverte, et sur le seuil parut une servante d'âge canonique, fraîche cependant, rosée, lustrée, propre comme un louis tout neuf, imposante et affable en même temps.

– Qui dois-je annoncer ? demanda-t-elle avec une révérence.

Hélène se dit qu'elle devait être brave et qu'il fallait se présenter fièrement, son drapeau haut.

– L'institutrice communale.

La servante recula comme si un serpent s'était dressé devant elle, et Hélène put croire qu'elle allait se signer ; mais il n'en fut rien.

– Je vais prévenir monsieur le curé.

Après quelques instants d'attente on introduisit Hélène dans une petite bibliothèque aux murs garnis de rayons en sapin verni, sur lesquels étaient rangés environ deux mille volumes, distribués non par format, mais d'après un arrangement particulier de leur propriétaire, qui avait des livres non pour les étaler aux yeux des curieux, mais pour les trouver facilement et méthodiquement quand il en avait besoin. Devant un petit guéridon sur lequel étaient posés une cafetière, un sucrier et une tasse en argent, se tenait le curé, assis carrément dans un fauteuil, un coussin en tapisserie sous les pieds, un journal entre les mains.

Il répondit poliment au salut d'Hélène, mais sans se lever :

– Pourquoi donc, mademoiselle, dit-il, vous faites-vous annoncer sous votre titre et non pas sous votre nom ?

– Pour que vous sachiez à qui vous avez affaire, monsieur le curé.

– Vous êtes franche, il paraît.

– Il me semble que ce serait vous faire injure que de ne pas l'être avec un homme tel que vous.

– Vous me connaissez ?

– Je vous vois.

L'abbé Houel posa son journal, et un sourire éclaira son visage rubicond, accentuant encore le caractère bienveillant et bon enfant de sa physionomie ouverte.

– Alors vous n'avez pas voulu me prendre en traître ? dit-il. Eh bien, puisque vous êtes franche et que vous m'estimez assez pour me parler

librement, voulez-vous, mon enfant, me dire dans quelles dispositions vous arrivez ici ?

– Oh ! bien volontiers, monsieur le curé.

Et en quelques paroles rapides, elle expliqua ses dispositions, elle répéta ce qu'elle avait déjà dit au député Mérault, en le complétant par ce que celui-ci lui avait demandé et qu'elle avait adopté.

À mesure qu'elle parlait le sourire du curé s'accroissait et il était évident qu'il éprouvait une réelle satisfaction.

– Pas d'affaires, dit-il lorsqu'elle se tut ; pas d'affaires ; vous ne nous ferez pas d'affaires ; mais c'est parfait cela. Je vois avec plaisir que votre physionomie n'est pas trompeuse et que vous êtes une excellente personne, aussi intelligente que bonne. La paix n'est-ce pas, nous vivons en paix ?

– Soyez sûr, monsieur le curé, que je ferai tout pour cela.

– Je veillerai à ce que personne ne vous tourmente, oui, j'y veillerai ; car vous savez, il y a des gens... bien intentionnés d'ailleurs, que leur zèle entraîne quelquefois trop loin ; je veillerai à les retenir, je vous le promets.

Et il parut faire cette promesse comme un don de faveur insigne, ou tout au moins comme si, prenant cet engagement, il sentait de grandes difficultés à le tenir.

Puis tout de suite, et même un peu bien vite, il ajouta :

– Vous avez l'intention de rendre visite à M. l'abbé Périchard, mon vicaire, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur le curé.

– Eh bien, répétez-lui ce que vous venez de me dire, tout de suite, en sortant d'ici ; cela sera utile, très utile mon enfant.

– Je le lui répéterai, seulement pas tout de suite.

– Et pourquoi cela ?

– Parce que mon intention n'est pas de voir M. le vicaire tout de suite

– Avez-vous une raison. J'entends une raison que vous vouliez dire.

– C'est qu'en sortant d'ici je dois faire ma visite à M. le maire.

– Sans doute, sans doute ; mais puisque vous êtes déjà dans la maison ; et puisque M. l'abbé Périchard est chez lui ; je ne sais pas s'il ne sortira point.

Évidemment le curé désirait que cette visite eût lieu immédiatement. Cependant Hélène ne céda pas, mais elle crut devoir expliquer pourquoi elle ne se rendait pas à ce désir.

– C'est par vous que j'ai commencé mes visites, monsieur le curé, non seulement parce que vous êtes monsieur le curé, mais encore parce que vous serez, si vous le voulez bien, le directeur de ma conscience.

– Je suis bien âgé, mon enfant, j'ai l'oreille dure et M. l'abbé Périchard...

– Me renverrez-vous donc, monsieur le curé, quand j'irai m'agenouiller devant vous ?

– Non, mon enfant, non, certainement ; mais enfin...

Une fois encore elle osa lui couper la parole :

– Alors, monsieur le curé, il en sera ainsi, si vous le permettez. Je vous disais donc que j'avais voulu que la première visite que je faisais dans ce pays fût pour vous ; mais la seconde doit être pour M. le maire. Il comprendra que j'aie commencé par vous quand je lui expliquerai franchement mes raisons ; il pourrait être blessé que je fisse passer M. le vicaire avant lui.

– C'est fâcheux, très fâcheux ; mais vous arrangerez les choses, n'est-ce pas, mon enfant ? Surtout pas d'affaires, tâchons de passer en paix les derniers jours que le bon Dieu nous donne.

Les derniers jours ! il pensait à lui, le bon curé, et c'était pour lui qu'il parlait, non pour Hélène, qui n'était point d'âge à prendre souci de ses derniers jours.

Il n'y avait qu'une courte distance du presbytère à la maison du maire, et Hélène ne tarda pas à arriver à une grille flanquée de deux pavillons ; cette grille ouvrait sur un jardin au milieu duquel s'élevait un vaste bâtiment à deux étages qui, à Paris, eût pu s'appeler un hôtel. Cet hôtel, bâti au dix-huitième siècle, madame Amette l'avait recueilli dans la succession de son premier mari et elle l'avait apporté à son second, qui, disait-on, ne l'avait

épousée que pour sa fortune.

Comme au presbytère il fallut qu'Hélène sonnât plusieurs fois, car les pavillons n'étaient point habités par un concierge. Enfin une servante accourut, faisant claquer ses sabots, le tablier retroussé dans sa ceinture, ayant l'air affairé et pressé.

M. le maire n'était pas chez lui, mais il allait rentrer d'un moment à l'autre.

Hélène demanda à l'attendre.

– Tout de même, quoique, je vas vous dire, madame est en lessive, et vous allez trouver la maison sens dessus dessous.

– Je ne veux pas déranger madame.

– Quand on vient pour monsieur et qu'il n'est pas là, c'est madame qui reçoit toujours.

Puisque tel était l'ordre Hélène n'eut rien à répliquer.

Comme l'avait dit la servante, la maison était sens dessus dessous ; il y avait du linge partout, en paquet sur les tables celui qui venait d'être détendu, plié sur les chaises, et, par les fenêtres qui donnaient sur une vaste cour plantée de pommiers, on apercevait des draps, des nappes, des serviettes, des mouchoirs que le vent balançait sur des cordes et que de temps en temps il faisait claquer comme s'il allait les déchirer. De tout ce linge s'exhalait une bonne odeur de lessive qui emplissait la maison.

Bien qu'elle fût terriblement occupée à mettre des épingles en bois à son linge, madame Amette se dérangea quand elle sut que la personne qui demandait M. le maire était la nouvelle institutrice, et Hélène vit entrer dans le salon où on l'avait introduite et où elle n'avait pas trouvé un siège pour s'asseoir, une grosse petite femme roulant comme une boule, rouge, essoufflée, s'épongeant le front avec un mouchoir qu'elle venait de prendre sur une corde et qui était raide comme une feuille de papier.

– Oh ! la lessive, ma chère demoiselle, s'écria madame Amette, ne m'en parlez pas ; je ne la fais que deux fois par an : au printemps, à l'automne ; deux calvaires. Vous allez bien ? Je vous remercie. Enchantée de faire votre

connaissance. M. Amette va arriver.

Elle disait beaucoup de choses en peu de mots, madame la mairesse, et cependant, tout en parlant, elle tenait ses yeux levés vers le ciel, paraissant suivre de gros nuages noirs, qu'un vent d'orage amoncelait.

– Nous allons avoir de l'orage, c'est sûr ; et ma lessive ; mon Dieu ! ma lessive. Croyez-vous aux cierges brûlés ? à saint Accalmi ?

– Non, dit Hélène.

– Tant pis et tant mieux. Tant pis, parce que nous en aurions allumé un pour détourner l'orage ; tant mieux, parce que ça fera plaisir à M. Amette et au conseil municipal.

– Mais, madame, vous pouvez en allumer un.

– Non, parce qu'il faut que tout le monde dans la maison soit en communion de croyance.

– Je puis m'en aller.

Mais avant que madame Amette acceptât ce sacrifice pour sauver sa lessive, un coup de tonnerre éclata assez rapproché, et la mairesse se leva affolée.

– Vite au linge ! cria-t-elle.

– Je vais vous aider, dit Hélène.

À ce moment, la sonnette de la grille d'entrée tinta, et Hélène vit s'avancer à pas comptés, imposant et important, un homme jeune encore, grand, solide, bien bâti : M. le maire en personne.

– Arrive donc vite, cria madame Amette, tu vas nous aider à rentrer le linge ; dépêche-toi.

Et, docile à cet appel, M. le maire se dépêcha.

– Mademoiselle Margueritte, dit la mairesse tout en courant et en montrant Hélène de la main, elle veut bien nous aider.

Déjà Hélène s'était mise à l'ouvrage et elle avait retiré de dessus les cordes un certain nombre de pièces de linge qu'elle allait porter à la maison,

lorsque madame Amette lui dit de les déposer sur les bras de M. le maire :

– Ne craignez rien, cria-t-elle superbement, il est fort comme un Turc.

Il fallait se presser, car le bruit du tonnerre se rapprochait et déjà tombaient de larges gouttes de pluie.

Grâce à la force de M. le maire, à l'empressement de madame Amette, d'Hélène et des femmes de service, la lessive fut rentrée à temps.

Alors seulement M. et madame Amette s'occupèrent d'Hélène, et madame la mairesse voulut payer le service qu'elle venait de recevoir :

– Croirais-tu, dit-elle, que mademoiselle Margueritte n'a pas voulu brûler un cierge à saint Accalmi ?

– Mais je l'espère bien, dit le maire, ce n'est pas précisément pour enseigner le culte de saint Accalmi, ou de saint Allouvi, ou de saint Accroupi que mademoiselle vient à Yvranches.

– Quand l'orage menace et que ma lessive va mouiller, moi j'inventerais des nouveaux saints, dit madame Amette.

– Vous voyez, mademoiselle, dit le maire en souriant ; eh bien, ce que nous attendons de vous, c'est que vous donniez à nos jeunes générations d'autres idées.

## VIII

L'orage fut violent, mais assez court. Tant qu'il dura, Hélène prolongea sa visite, M. et madame Amette ne voulant pas la laisser partir et s'entretenant avec elle amicalement. Son empressement à travailler à la lessive lui avait gagné les bonnes grâces de la femme ; saint Accalmi, celles du mari. Bien certainement elle pouvait compter sur M. le maire et madame la mairesse, non seulement parce qu'ils le lui disaient, mais encore parce que cela se sentait, et ce n'était pas un appui à dédaigner que celui de madame Amette qui, tout en admirant son mari aussi bien pour sa force que pour sa rédaction, faisait de lui ce qu'elle voulait.

Enfin Hélène put sortir ; la pluie avait lavé les rues, le temps s'était rasséréiné, et tout en marchant sur le pavé luisant, elle se disait que sa journée avait bien commencé : après le curé, le maire.

Il est vrai que pour avoir fait la moitié de ses visites, elle n'était nullement à moitié de sa peine. Comme les paresseux et les peureux, elle avait commencé par le facile pour se donner du courage ; maintenant restait le difficile.

Le délégué cantonal, M. Lebeurier.

Le vicaire.

Et elle ne savait trop lequel, celui-ci ou celui-là, lui faisait plus grande peur.

Deux panonceaux accrochés aux piliers d'une grille lui eussent indiqué la maison du notaire, si le jardin qu'elle avait aperçu à travers les barreaux de cette grille ne lui eût déjà dit que c'était là qu'un ouvrier maladroit plantait « des glycérines dans des tas de grabats ».

Hélène poussa une petite porte ouverte dans le mur et se trouva dans un

magnifique jardin tout rempli de fleurs étagées sur quatre et cinq rangs autour de massifs d'arbustes qui leur servaient de fond. Devant elle se dressait une maison carrée en briques rouges, flanquée d'un côté d'une annexe sur laquelle on lisait « Étude », et de l'autre d'une serre couverte de claies vertes.

Elle allait prendre l'allée qui conduisait à l'étude, lorsqu'elle aperçut auprès d'un massif de reines-marguerites une dame occupée à secouer doucement les fleurs courbées par le poids de la pluie : madame Lebeurier, sans aucun doute.

C'était là un trop heureux hasard pour qu'elle ne le saisît pas avec empressement ; elle se dirigea donc vers elle.

– L'étude est de l'autre côté, dit madame Lebeurier sans s'interrompre.

– Ce n'est pas à l'étude que j'ai affaire ; c'est M. Lebeurier lui-même que je désire voir. Je suis l'institutrice communale.

Ces derniers mots firent relever vivement la tête à madame Lebeurier, et alors Hélène vit devant elle une grande femme chétive, à l'air opprimé et résigné, laide à faire peur, mais cependant inspirant la sympathie par la douceur et la bienveillance de sa physionomie.

– M. Lebeurier est occupé en ce moment, dit-elle, mais il va bientôt être libre. Si vous le voulez, nous pouvons nous promener dans mon jardin, je vous ferai admirer mes fleurs.

Ce n'était pas un vain mot. Elle lui fit vraiment admirer son jardin, plante après plante, fleur après fleur : ses dahlias, ses coléus, ses caladiums, ses géraniums, ses roses, ses chrysanthèmes, ses roses-trémières, ses fuchsias, ses lantanas, ses bégonias, toutes ces fleurs d'automne dont elle écorchait les noms d'une façon comique, mais qu'elle connaissait et qu'elle appréciait très bien cependant, en femme qui les soigne et les aime.

Après le jardin ce fut le tour de la serre, qui, en cette saison avancée, n'était plus garnie que d'une riche collection de plantes grasses : des péreskias, des rhipsalis, des épiphyllés, des échinocactes, des mélocactes, des phyllocactes, des cierge, et des échantillons de toutes ces familles de plantes bizarres en colonnes charnues ou en sphères armées de faisceaux d'épines raides, creusées de sillons, les unes sarmenteuses, les autres dressées, celles-

ci rampantes, celles-là chevelues.

– Admirez, admirez-moi cela, répétait madame Lebeurier, est-ce curieux, est-ce drôle ?

Cependant Hélène s'était arrêtée devant un phyllocacte qui, dans les crénelures de ses rameaux sarmenteux, laissait pendre de splendides fleurs rosées en forme d'étoile plus larges que les deux mains réunies.

– Quelle belle plante ! dit Hélène.

Mais madame Lebeurier haussa les épaules dédaigneusement.

– Elle est fleurie.

À ce moment la porte de la serre s'ouvrit et M. Lebeurier entra.

– Mademoiselle Margueritte, dit madame Lebeurier en manière de présentation.

– Il n'était pas nécessaire de me présenter mademoiselle, dit le notaire, je l'ai reconnue... à sa beauté, qu'on m'avait dépeinte.

Et il s'inclina, mais sans quitter Hélène des yeux. Un sourire avait épanoui sa large face rougeaude, et ses narines s'étaient dilatées comme s'il sentait la chair fraîche ; son grand corps penché lourdement en avant, il faisait des grâces, les bras arrondis, le dos vouté, dodelinant de la tête, se croyant à coup sûr fort beau, non d'une beauté correcte, il ne tenait pas à cela, mais d'une beauté intelligente et vigoureuse, comme il convenait à un homme tel que lui.

Courbée sur une plante, madame Lebeurier paraissait absorbée dans son examen ; mais furtivement, craintivement, elle regardait son mari du coin de l'œil.

– Passons dans le salon, dit le notaire en tendant la main à Hélène.

Mais elle ne la prit point, et comme il ouvrait la porte elle attendit madame Lebeurier.

– J'ai à parler à mademoiselle, dit le notaire en s'adressant à sa femme, laisse-nous, je te prie, tes fleurs te réclament.

En femme qui est habituée à la docilité et à tous les sacrifices, mais avec un regard, désolé qu'elle attachait sur Hélène madame Lebeurier sortit du

salon.

– Vous paraissez troublée, dit le notaire en rapprochant son fauteuil de celui d'Hélène, je comprends cela. Yvranches vous fait peur, n'est-ce pas ? Il ne faut pas vous effrayer, nous ne vous abandonnerons pas ; nous ne vous laisserons pas partir. Perdre une belle jeune fille comme vous, une merveille, une perle, ah non ! mille fois non ! Je vous déclare donc que vous pouvez compter sur moi, et que ce que j'ai d'influence, d'autorité, je les mets à votre disposition. Rassurez-vous donc et n'ayez peur ni de l'abbé Périchard, ni des sœurs, ni des cléricaux, ni des dévotes. Je suis là !

Ce n'était ni de l'abbé Périchard, ni des sœurs, ni des dévotes qu'Hélène avait peur en ce moment : c'était du notaire, penché vers elle, se rapprochant à chaque parole.

Que dire ? Que répondre ? Comment se défendre sans se faire de ce protecteur un ennemi.

Heureusement un secours d'où elle ne l'attendait pas lui arriva : madame Lebeurier ouvrit la porte et elle entra dans le salon suivie d'un grand et beau garçon, à cheveux noirs, portant toute sa barbe en éventail, longue et soyeuse. Il était vêtu de noir, pantalon, gilet, redingote, et à la main il tenait un chapeau de haute forme : un étranger, sans doute, car cette tenue soignée n'était pas celle des habitants d'Yvranches.

– M. Tarot, dit madame Lebeurier, que j'ai arrêté au passage.

– Je ne voulais pas entrer, dit le nouveau venu, en saluant Hélène d'une inclination de tête et en tendant la main au notaire, mais madame m'a dit que vous aviez besoin de mes soins.

– Ma femme a exagéré, mon cher docteur ; je ne suis pas malade.

– Ce matin, tu n'étais pas bien.

– L'orage, répondit le notaire d'un ton bourru, en homme qui est mécontent qu'on l'ait interrompu ou qui ne veut pas qu'on puisse supposer qu'il est malade.

Mais changeant de ton en s'adressant à Hélène :

– Je vous présente mon ami, M. Léon Tarot, notre médecin, et qui sera

aussi le vôtre n'est-ce pas, quand vous en aurez besoin ?

– Je ne crois pas que mademoiselle ait de si tôt besoin d'un médecin, répliqua Léon Tarot en saluant.

Et il resta les yeux attachés sur elle, avec un sourire de franche admiration.

Mais bien qu'Hélène eût rencontré ce regard, elle n'éprouva ni trouble, ni confusion : tout au contraire elle se trouva parfaitement à son aise, et ce fut avec un sourire aussi qu'elle répondit quelques mots de politesse.

Il était très bien, ce jeune médecin, simple, sans prétention, avec quelque chose qui plaisait à première vue et sans qu'on le connût.

Hélène resta encore quelques minutes pendant lesquelles on ne parla que de l'école et des dispositions du pays, puis elle se leva pour se retirer.

– J'irai vous rendre votre visite prochainement, dit le notaire, nous avons conseil à tenir pour votre école ; je vous répète que je veux que nous vous gardions, et nous vous garderons, n'est-ce pas, Tarot ?

– Je le souhaite de tout cœur... pour le pays.

Madame Lebeurier reconduisit Hélène.

Elles marchèrent côte à côte sans parler : Hélène, trop émue pour trouver quelque chose de banal ou d'insignifiant à dire ; madame Lebeurier embarrassée, préoccupée.

Elles arrivèrent ainsi à la petite porte et Hélène allait prendre congé de madame Lebeurier, lorsque celle-ci se décida enfin timidement.

– Voulez-vous me permettre un conseil, dit-elle en hésitant après chaque mot.

– Parlez, madame, je vous en prie.

– Eh bien, mon enfant, laissez-moi vous dire qu'il faut bien de la prudence, beaucoup de prudence, beaucoup de réserve à une jeune fille, dans ce pays. N'oubliez pas cette recommandation, n'est-ce pas ? Ne vous laissez pas éblouir quand on vous parlera de votre beauté. Ne vous laissez pas entraîner. Ceux qui vous loueront n'auront pas toujours de bonnes intentions. Ne leur ouvrez ni vos oreilles, ni votre cœur. Vous êtes orpheline, et par cela

vous m'inspirez une vive sympathie. Écoutez le conseil d'une femme qui ne parle pas souvent.

Hélène fut émue par ces paroles entortillées qui disaient tant de choses en si peu de mots, et qui en laissaient deviner plus encore.

– Je tâcherai de profiter de votre conseil, madame, dit-elle ; mais je vais être bien perdue, bien seule, dans ce pays où je ne connais personne ; permettez-moi donc de m'adresser à vous quand je craindrai un danger ; en vous disant tout, vous pourrez m'éclairer, me guider. Le voulez-vous, madame ?

Pour confondre glycine et glycérine, on n'est pas nécessairement une bête ; madame Lebeurier n'en était point une. Elle comprit, elle sentit ce qu'il y avait sous ces paroles d'Hélène ; alors, lui tendant la main avec un élan dont on n'eût pas cru capable une femme si timide et si réservée :

– De tout cœur, mon enfant.

## IX

Malgré la menace que M. Lebeurier lui avait faite de l'aller voir bientôt, Hélène respira lorsqu'elle se trouva dans la rue.

Sans doute, cela était terrible pour elle de se rester sous cette menace ; mais enfin elle n'en était point surprise, Valpinçon l'avait prévenue : en entrant chez le notaire, elle le craignait presque autant qu'en sortant de chez lui. Madame Lebeurier pourrait-elle lui être utile ? Elle n'en savait rien. Mais quoi qu'il advînt, elle ne pouvait pas ne pas être émue de l'initiative de cette pauvre femme opprimée et désespérée, qui certainement avait parlé bien plus dans un élan de générosité que dans une pensée de jalousie.

Elle s'arrêta devant la porte du vicaire et tira le cordon de la sonnette.

Bien que ce premier coup ainsi sonné eût été assez fort pour être entendu de toute la maison, la porte ne s'ouvrit pas.

Et cependant Hélène eut la sensation qu'un rideau de fenêtre avait été soulevé et que quelqu'un avait regardé à travers la vitre.

Au bout d'un certain temps, elle sonna de nouveau, et cette fois un peu plus fort.

Elle crut entendre un bruit de porte dans la maison ; mais personne ne vint lui ouvrir.

Elle sonna encore plus fort et plus longuement.

Puis elle attendit se demandant si réellement on ne voulait pas lui ouvrir ou bien si c'était une épreuve qu'on cherchait à lui imposer.

Les gens qui passaient sur la place la regardaient, échangeant des sourires avec ceux qui étaient venus sur leur seuil pour voir qui restait si longtemps à la porte du vicaire.

À la fin, cette porte ne s'ouvrant pas, elle se décida à rentrer chez elle ; elle reviendrait le lendemain.

En effet, le lendemain elle sonna de nouveau à cette porte si bien fermée, se demandant si elle allait rester close volontairement comme la veille.

Mais son incertitude ne fut pas longue : presque aussitôt la porte fut ouverte par une servante qui ne ressemblait en rien à la gouvernante du curé : aussi raide, aussi anguleuse, aussi jaune, aussi revêche que la gouvernante de l'abbé Houel était replète, rebondie, fleurie, et avenante dans sa douce majesté.

– Puis-je voir M. le vicaire ?

– Non, mademoiselle.

Hélène comprit que sa question avait été maladroite ; si elle avait demandé : « M. le vicaire est-il chez lui ? » peut-être cette pieuse personne n'aurait-elle pas osé mentir.

– Quand pourrais-je le voir ?

– Je ne sais pas.

– Quand reçoit-il ?

– Quand il est chez lui.

– Quand est-il chez lui ?

– Je ne sais pas, il n'a pas d'heure.

– Je reviendrai.

Cette fois ce fut trois jours après seulement qu'elle revint ; elle avait tout d'abord montré assez d'empressement pour avoir le droit d'attendre.

La première école qu'elle avait faite lui avait servi :

– M. le vicaire est-il chez lui ? dit-elle.

– Oui, mademoiselle.

– Peut-il me recevoir ?

– Je vais le demander.

Elle laissa Hélène dans le vestibule, qui était aussi nu que celui du curé était encombré de choses utiles au bien-être de la vie : chapeaux de paille, lévites, cannes, parapluies ; chez le vicaire on ne voyait posé dans un coin qu'un bâton de coudrier coupé à une haie.

Bientôt la servante revint et introduisit Hélène dans une salle à manger presque aussi nue que l'entrée elle-même. Au milieu, une table en bois de sapin, blanchie au sable fin, quatre chaises en merisier foncées en paille, et, sur la cheminée, pour tout ornement, une madone en plâtre doré.

Le vicaire était assis à cette table sans nappe, et achevait de dîner en mangeant des œufs brouillés dans une assiette en faïence brune. Sa fourchette était en étain ; le verre dans lequel il buvait du cidre pâle, en verre coulé. Grande était la différence entre cet intérieur austère et celui du curé, si confortable et si gai. Pas de tasse en argent, pas de bibliothèque, pas de journal, pas de coussin sous les pieds.

Repoussant son assiette, le vicaire s'était levé à moitié ; puis il s'était rassis en s'écartant un peu de la table, les yeux baissés.

Pendant ce temps, Hélène, qui avait pris une chaise expliqua qu'elle s'était déjà présentée plusieurs fois.

Et, sans la regarder, le vicaire l'écoutait en se rongant les doigts ; sous ses fortes dents pointues et tranchantes, on entendait les ongles claquer.

Tout à coup il releva les yeux, et, regardant Hélène en face avec une sorte de bravade :

– Vous tenez donc bien à me voir ? dit-il.

– Je tenais à m'acquitter de mon devoir, répondit-elle simplement.

Il se fit un moment de silence, pendant lequel le vicaire se rongea les ongles encore plus fortement.

– Alors, dit-il, vous n'avez pas peur de la lutte ?

– Au contraire, très grande peur.

– Alors, comment venez-vous à Yvranches ?

– Parce que j'espère justement qu'il n'y aura pas de lutte.

– Vous comptez abandonner la place.

– Pas du tout.

Elle répéta à l'abbé Périchard ce qu'elle avait déjà expliqué au curé, et ce que celui-ci lui avait recommandé de redire à son vicaire.

Pendant qu'elle parlait, le vicaire l'examinait à la dérobée, tantôt levant les yeux sur elle comme malgré lui, tantôt les tenant obstinément baissés par un effort évident de sa volonté.

Hélène, qui parlait franchement, les yeux levés sur lui, était surprise des changements qu'elle voyait se succéder sur son visage, tout à coup rouge, tout à coup blême, qui trahissait ainsi une émotion violente dont elle ne comprenait pas la cause.

Brusquement il lui coupa la parole :

– Ainsi, s'écria-t-il, vous vous imaginez qu'on peut venir dans un pays jusque-là tranquille et heureux s'établir dans une position consacrée par la justice et la tradition ; chasser de chez elles de saintes filles ; apporter dans ce pays le trouble et l'iniquité ; se faire la complice des méchants ou des fous et dire : « Je ne veux pas la lutte. »

– Mais ce n'est pas moi qui ai créé cette situation, dit Hélène, un moment interdite par cette véhémence.

– Qu'importe si elle existe !

– Il importe beaucoup au point de vue de la responsabilité.

– N'êtes-vous pas l'instrument de ces méchants ou de ces fous, et n'est-ce pas sur vous qu'ils comptent pour la réalisation de leurs desseins pervers ?

– L'instrument n'est pas la main.

Cette contradiction parut exaspérer le vicaire ; les veines de son front se gonflèrent et dans son visage rouge prirent une teinte noirâtre.

– L'instrument brisé, la main n'a plus la même puissance pour faire le mal, dit-il durement.

– Elle le remplace par un autre.

– On brise le second comme on a brisé le premier, le troisième comme le second, le quatrième comme le troisième.

Il avait jeté ces quelques mots sans la regarder, évitant de tourner la tête vers elle.

– Et si cet instrument n'est point une chose inerte, en bois ou en fer, dit-elle doucement, s'il a une âme qui peut souffrir et se désespérer ?

Le vicaire ne répondit rien, et il tint ses yeux obstinément fixés sur le carreau de sa salle à manger ; mais aux ondes de sang qui alternativement gonflaient et déprimaient les veines de son front, il était facile de suivre les mouvements de son agitation.

– Je suis cet instrument, monsieur le vicaire, continua Hélène, cet instrument sensible, et je ne peux pas croire qu'on cherchera à me faire souffrir volontairement, quand moi, de mon côté, je ne chercherai qu'à vivre en paix avec tout le monde, en respectant les idées, les croyances, les droits de chacun. C'est en agissant ainsi que j'espère pouvoir éviter la lutte.

Elle parlait doucement, non en suppliante, mais avec une fermeté calme, en femme convaincue de la justice de sa cause.

Ce n'était pas seulement par la beauté de ses traits que « cette belle fille » exerçait une influence séductrice sur ceux qui la voyaient, c'était aussi par le charme de sa voix et la musique de son accent.

À mesure qu'elle parlait, l'abbé Périchard avait relevé la tête, et, attachant ses yeux sur elle, il restait ainsi, penché en avant, les lèvres entrouvertes, dans l'attitude d'une muette contemplation.

Elle poursuivit :

– Et pourquoi engagerait-on la lutte contre moi ? Pour me faire partir. J'admets qu'on réussisse, quoique je sois d'avance résignée à supporter bien des choses. On me chasse ou je pars. Cela fera-t-il que le conseil municipal reviendra sur son vote ? Moi ou une autre, qu'importe.

Elle s'arrêta, croyant qu'il allait répondre ; mais il ne dit rien ; seulement, à l'expression de son visage adouci, attendri, elle crut qu'elle l'avait touché : ce n'était plus le même homme, ce n'étaient plus les mêmes regards.

Encouragée par le succès qu'elle obtenait elle continua :

– Qui peut savoir ce que serait celle qui me remplacerait. Arriverait-elle disposée comme moi à éviter tout ce qui pourrait provoquer la lutte ? Serait-elle prête à tout pour rétablir la paix. En voyant comment on m'aurait traitée, ne voudrait-elle pas prendre une voie autre que celle que j'aurais suivie ? Ne l'y pousserait-on pas. Ce sont là des considérations que votre esprit de justice ne peut pas ne pas peser. Ajouterai-je un mot personnel. Vous dirai-je que ce n'est pas volontairement, de gaieté de cœur, que j'ai accepté Yvranches malgré les dangers qu'il présentait ; que je suis orpheline ; que je suis le soutien d'une grand-mère qui n'a que moi.

Le vicaire ne répondit pas. Pendant quelques secondes il resta les yeux plongés dans ceux d'Hélène. Puis tout à coup au moment même où elle s'imaginait avoir vaincu, il les baissa.

Il s'établit un silence.

Mais il dura peu ; brusquement l'abbé Périchard se leva :

– Non, mademoiselle, non, s'écria-t-il violemment, sans la regarder, je ne me laisserai pas toucher par ces sophismes coupables ; non, je ne me laisserai pas séduire. Votre présence à Yvranches est dangereuse. Dangereuse pour tous. Je ferai tout pour vous obliger à quitter notre paroisse. Vous entendez tout. Je vous en préviens ouvertement, en face.

– Mais, monsieur le vicaire.

Marchant sur elle il lui coupa la parole.

Elle s'était levée et elle avait reculé instinctivement ne comprenant rien à cet accès de violence, éclatant ainsi tout à coup, sans raison.

Sans l'approcher, mais marchant toujours sur elle, il la poussa ainsi jusqu'à la porte du vestibule.

– Adieu, mademoiselle.

Et il lui referma la porte sur les talons.

## X

Depuis qu'Hélène était à Yvranches, il y avait un nom qu'elle entendait sans cesse et que de tous les côtés on lui cornait aux oreilles : celui de mademoiselle de la Bussonnière.

Cette vieille fille, fort riche, avait eu une jeunesse assez orageuse, racontait la chronique, et elle ne s'était point mariée parce qu'elle n'avait pas rencontré le prince Charmant et Puissant de ses rêves. Pendant vingt-cinq ans elle l'avait vainement cherché et poursuivi. Puis, quand, malgré des expériences nombreuses, il avait été démontré pour elle qu'elle ne le rencontrerait pas, elle avait demandé à la dévotion, une dévotion militante, de satisfaire son besoin d'activité, en l'occupant et en la distrayant. Or, ce n'était point là une petite affaire, car c'était bien la personne la plus vive d'esprit et de corps qu'on peut rencontrer ; toujours en mouvement, avec vingt idées dans la tête, non de ces idées fugitives qui se succèdent d'heure en heure, mais tenaces et obstinées, qu'elle poursuivait jusqu'au bout, sans les lâcher jamais. N'économisant pas plus son argent que son temps, elle s'était naturellement trouvée la directrice de toutes les œuvres pieuses de la contrée, non seulement à Yvranches, mais encore à dix lieues à la ronde, imposant son autorité par tous les moyens et ne reculant devant rien pour réussir une chose qu'elle voulait. Les gens simples disaient qu'elle était la Providence des curés, qui étaient sûrs de trouver près d'elle tous les secours dont ils avaient besoin. Au contraire, les gens avisés qui savent voir et réfléchir disaient qu'elle était leur terreur, car, les secours qu'elle leur accordait, elle les leur faisait payer cher, s'emparant d'eux aussitôt qu'ils avaient eu l'imprudence de s'adresser à elle, et leur imposant sa domination qui était despotique et de tous les instants. Dans les conférences on s'excitait à secouer son joug, mais personne n'osait être le premier à se révolter. Ce qu'il y avait de certain, c'était que l'abbé Houel, qui lui témoignait beaucoup de déférence apparente

lorsqu'il se trouvait avec elle en public, la fuyait comme la peste, et que lorsqu'on l'invitait quel que part, son premier mot avant de répondre était « Avez-vous mademoiselle de la Bussonnière ? » Oui, il refusait. Non, il acceptait. Ce n'était pas elle qui aurait pris souci de ne pas lui faire d'affaire et de respecter la paix et la tranquillité qu'il demandait. La paix, la tranquillité, c'était la mort pour elle. Mal avec le curé, elle était, au contraire, au mieux avec le vicaire en qui elle avait trouvé l'homme d'action qu'il lui fallait. De même elle était au mieux avec la sœur Philogone.

En arrivant à Yvranches, on avait demandé à Hélène si elle ne ferait pas visite à mademoiselle de la Bussonnière, qui était présidente ou directrice de toutes les institutions charitables de la paroisse, et par les mains de laquelle devaient passer tous les secours dont pouvaient avoir besoin les enfants pauvres : vêtements, médicaments, habillements pour la première communion.

À quoi bon ?

Elle n'avait pas envie de s'exposer à une nouvelle algarade ; celle du vicaire lui suffisait.

Mais si elle n'avait pas voulu aller chez mademoiselle de la Bussonnière, celle-ci, que rien ne retenait quand elle poursuivait l'exécution d'une idée, était venue à la maison d'école ; une après-midi, en remontant de sa classe dans son logement, Hélène avait trouvé la vieille fille en conversation avec sa grand-mère.

Au mouvement de surprise qu'elle ne fut pas maîtresse de retenir, mademoiselle de la Bussonnière répondit par un sourire :

– Avant tout, dit-elle, il faut que vous sachiez que je ressens pour vous une vive sympathie. Vous pensez bien, n'est-ce pas, qu'en apprenant que vous veniez à Yvranches dans les circonstances présentes, j'ai voulu savoir qui vous étiez ? J'ai donc pris des renseignements sur vous. Ceux qui m'ont été transmis m'ont touchée. Vos malheurs, votre détresse, votre courage ne pouvaient laisser insensible une femme qui connaît les difficultés et les misères de la vie. J'ai donc été attirée vers vous, et j'ai résolu de vous rendre service.

Hélène s'inclina, n'ayant rien à répondre à cette ouverture ; il fallait voir

où elle devait aboutir.

– Vous comprenez bien, n'est-ce pas, continua mademoiselle de la Bussonnière, que vous ne pouvez pas rester ici ? Si vous ne vous en allez pas volontairement après avoir fait l'épreuve de quelques-unes des difficultés qui vont vous assaillir, on vous forcera à partir. Vous me répondrez que justement vous ne pouvez pas partir.

– En effet.

– J'ai prévu cette réponse, et c'est pour cela précisément que je suis venue à vous. Je vous ai dit que ce que j'avais appris m'avait inspiré une vive sympathie ; vous allez en avoir tout de suite la preuve. Pour partir, n'est-ce pas, il faut avoir quelque part où aller ? Je viens vous offrir ce quelque part.

Malgré sa surprise, Hélène, qui se tenait sur ses gardes ne fit aucune question.

– Dites-vous bien, continua mademoiselle de la Bussonnière, que tôt ou tard vous serez obligée d'abandonner Yvranches. Si vous aviez la certitude d'être alors pourvue d'un autre poste, cela ne serait pas bien grave. Mais vous en donnerait-on un ? Il semble que la réponse doive être négative. On se compromet dans une lutte, on se fait des ennemis. De sorte que le jour où vous seriez forcée d'abandonner cette place, vous n'en trouveriez pas une autre, car l'administration, toujours lâche, vous devez le savoir, hésite à soutenir ceux qui se sont compromis pour elle. Eh bien, cette place que vous ne pourriez pas alors obtenir, moi je vous l'offre tout de suite et je vous la garantis pour le nombre d'années qu'il vous plaira de fixer vous-même. C'est chez les dames de Saint-Joseph à Condé ; vous n'aurez pas de classe à faire ; vos fonctions seront à peu près celles d'un censeur dans un collège. J'ajoute que vous pourrez avoir votre grand-mère avec vous ; elle sera logée, nourrie et on l'emploiera à la lingerie.

Elle se tut pour laisser à Hélène le temps de réfléchir et de bien voir tous les avantages de ce qu'elle lui offrait.

– Mais quand j'accepterais, dit Hélène après quelques instants, cela ne ferait point fermer l'école laïque d'Yvranches, ce qui est le vrai but poursuivi, n'est-il pas vrai ? Une autre institutrice me remplacerait.

– Cela n'est pas certain ; et puis si cette autre institutrice venait vous remplacer, ce ne serait pas vous, elle ne se présenterait pas comme vous vous êtes présentée, elle ne nous inspirerait pas la même sympathie que vous et alors on pourrait lui faire franchement la guerre.

Ce mot éclaira la situation qui, jusqu'à ce moment, était restée obscure pour Hélène : ce qu'on redoutait en elle, c'était sa modération, ce qu'on appelait la façon dont elle s'était présentée.

– C'est votre dernière parole qui dicte ma réponse, mademoiselle. Ceux qui m'ont envoyée ici veulent l'apaisement, non la guerre ; ce serait les trahir que d'abandonner le poste qu'ils m'ont confié.

– Vous refusez ?

– Je dois refuser.

– Mais c'est de la folie ! Vous ne savez pas à quoi vous vous exposez, malheureuse enfant.

– Il est vrai que ce n'est pas cela que j'envisage.

– Songez que c'est la lutte, et que, dans la lutte, on ne ménage pas ses adversaires. Vous allez être en butte à toutes les attaques, à toutes les accusations ; on va remonter dans votre vie.

– Tant mieux, car on verra que je n'ai rien à cacher.

– Je le crois ; mais enfin il y a dans cette vie un mariage manqué pour des raisons obscures ; il y a aussi, il y a surtout un séjour au château de Courtomer avec un départ subit tout à fait étrange et inexplicable... au moins en apparence, car, pour moi, je suis convaincue que vous pourrez l'expliquer quand vous voudrez ; seulement le voudrez-vous ? le pourrez-vous ? il y a des moments où l'odieux de l'attaque paralyse.

– On ne se défend que quand on a besoin de se défendre, dit Hélène en se levant, et ce n'est pas mon cas.

– Enfin, mon enfant, vous réfléchirez.

– Alors la raison ne pourra que confirmer ce que le premier mouvement décide.

– Je vous reverrai.

– J’aurai l’honneur d’aller vous remercier de la visite que vous avez bien voulu me faire.

Lorsque Hélène rentra après avoir reconduit mademoiselle de la Bussonnière, elle trouva sa grand-mère installée à sa place ordinaire et tricotant vivement, la tête basse, le front sombre.

Pendant assez longtemps elles restèrent sans échanger une seule parole, puis tout à coup la grand-mère releva la tête.

– Qu’as-tu répondu à cette dame ? demanda-t-elle.

– À propos de quoi, grand-mère.

– À propos de sa proposition d’aller à Condé.

– Je lui ai répondu que je n’acceptais pas.

– Alors tu veux faire la guerre aux curés.

– Mais pas du tout, grand-mère.

Madame Marguerite secoua la tête :

– C’est grave, cela, réfléchis ; ce sont des gens qui ont la main longue. Et puis qui les attaque, s’attaque au bon Dieu.

– Mais je n’ai jamais voulu les attaquer ni attaquer le bon Dieu.

Elle secoua la tête plus fort :

– Enfin je te préviens ; c’est ton affaire. Moi, je veux mourir en paix avec le bon Dieu.

## XI

C'était avec anxiété qu'Hélène attendait la rentrée des classes.

Combien d'élèves aurait-elle ?

Pour qu'elle réussît dans son enseignement il lui fallait des élèves.

Pour qu'elle vécût, il lui en fallait aussi.

En votant la laïcité de son école des filles, le conseil municipal d'Yvranches n'avait pas voté la gratuité de l'enseignement, Paildieu et Fillette voulaient cette gratuité et disaient que l'État exigeait assez de ses enfants pour leur donner l'instruction qui, d'ailleurs, lui profitait, à lui État, au moins autant qu'à eux ; mais Bonnot le politique avait fait rejeter cette proposition en disant qu'on n'attache de prix qu'à ce qu'on paye, et que tant que l'instruction ne serait pas obligatoire, il ne fallait pas qu'elle fût gratuite, sous peine d'être négligée et même méprisée par un certain nombre de gens.

L'habile Bonnot l'avait emporté : la laïcité avait été votée sans la gratuité. De sorte que l'institutrice se trouvait n'avoir pour vivre que : 1° Un traitement fixe de deux cents francs ; 2° le produit de la rétribution scolaire, c'est-à-dire les deux francs que chaque élève devait payer par mois ; 3° un traitement éventuel calculé à raison du nombre d'élèves gratuits présents à l'école ; 4° enfin, un supplément accordé dans le cas où le traitement fixe, joint au produit de la rétribution scolaire et du traitement éventuel, n'atteindrait pas les sept cents francs qui étaient le taux du traitement minima attribué à sa classe.

C'était une bien faible somme que 700 fr. pour deux femmes, car cela ne faisait pas quarante sous par jour pour vivre.

Quand elle avait dû venir à Yvranches, le maire, dans plusieurs lettres rédigées en belles phrases administratives, lui avait promis que la rétribution

scolaire dépasserait de beaucoup ces 700 fr., et tout naturellement elle l'avait cru, ne sachant d'Yvranches que ce qu'en disaient les statistiques, c'est-à-dire que c'était une commune dont la population dépassait trois mille habitants et qui, par conséquent, devait envoyer aux écoles cent vingt ou cent cinquante enfants. Qu'elle eût seulement le quart de ces enfants, c'est-à-dire une quarantaine d'élèves cela lui faisait 80 fr. par mois, lesquels augmentés de son traitement fixe, lui permettaient largement de vivre, sa grand-mère et elle.

Mais depuis qu'elle était à Yvranches, elle avait dû en rabattre de ces beaux calculs théoriques.

Aurait-elle trente élèves ?

En aurait-elle vingt ?

Le doute était permis.

Et en voyant ce qui se passait autour d'elle, elle pouvait même se demander si elle en aurait une seule.

Quand Paildieu l'avait amenée de Condé à Yvranches, il lui avait parlé de ses deux petites filles, âgée l'une de onze ans, l'autre de neuf ans, qu'il devait lui donner et qu'il lui avait recommandées d'après ses idées personnelles sur l'éducation des filles, lesquelles idées ne manquaient pas vraiment d'originalité.

De même Fillette lui avait promis sa petite fille trop jeune pour avoir été encore à l'école, mais qui irait cette année-là, non pas tant pour apprendre quelque chose, que pour faire acte de présence à l'école communale dirigée par une laïque, ainsi qu'il convenait à la fille d'un adjoint qui avait eu grande part dans l'émancipation d'Yvranches.

Hélène comptait donc sur les deux petites Paildieu, ainsi que sur Zoé Fillette, et c'étaient là pour elle trois élèves qui devaient lui en amener d'autres : Paildieu était un des plus riches propriétaires du pays, et Fillette, en relations journalières avec tout le monde, jouissait d'une influence réelle.

Mais quelques jours avant la rentrée ayant été faire visite à madame Paildieu pour voir ce que savaient ses futures élèves et ce qu'elle pourrait attendre d'elles, elle avait été reçue par le père et la mère d'une façon embarrassée, et quand elle avait demandé à connaître les petites filles, on lui

avait répondu qu'elles étaient sorties, bien qu'on entendît leurs cris de jeu dans le jardin.

Que signifiait donc cet accueil ? Paieldieu lui tenait-il rancune pour la messe ?

À la fin, Paieldieu s'était décidé à s'expliquer :

– Je vas vous dire, relativement aux filles, que la seule chose que n'y a, c'est que je ne peux pas faire ce que je voulais ; pour lors, il est impossible de vous les donner.

– Comment ! vous les enverrez chez les sœurs ! s'écria Hélène stupéfaite.

Mais Paieldieu se fâcha.

– Envoyez mes filles chez les sœurs, à qui je veux faire la barbe, on voit bien que vous ne connaissez pas Paieldieu (Isidore-Casimir) ; aussi, je ne vous en veux pas ; c'est qu'elles vont aller à Condé chez les dames de Saint-Joseph.

– Ah !

– Ce n'est pas la même chose, s'écria Paieldieu, de plus en plus en colère ; et puis la seule chose que n'y a, c'est qu'on ne fait pas ce qu'on veut. Vous savez, la famille. Des tantes à héritage. Il faut bien subir leurs volontés. Elles s'imaginent que l'école ne va plus être fréquentée que par les filles des ouvriers et des pauvres, et que ce ne serait pas là une camaraderie pour leurs nièces plus tard. Vous comprenez, hein ?

– Je comprendrais cela chez des gens qui n'auraient point vos opinions.

– Mes opinions ! Est-ce que ça touche, mes opinions ? Paieldieu ne change jamais. Je voulais faire la barbe aux sœurs, je la leur ferai. Moi, si j'étais libre, j'enverrais justement mes enfants à l'école parce qu'elles y auraient pour camarades des filles d'ouvriers. Est-ce que je ne suis pas du peuple ? Y a-t-il quelqu'un qui dise que je méprise le peuple ? Qu'il lève la main, celui qui dit ça, et moi, Paieldieu (Isidore-Casimir), je lui règle son compte. Seulement la seule chose que n'y a c'est que je ne suis pas libre. Faut bien que j'écoute mes tantes qui ont été élevées bigotement et qui ne savent pas raisonner.

– Élevées comme leurs grand-tantes, vos filles ne raisonneront-elles pas comme elles ?

– Croyez-vous que je ne me le dis pas ? Mais je ne peux pas pourtant sacrifier leur héritage. Pensez-donc le meilleur herbage du pays ; un bœuf (il prononça un beu) s’y engraisse en trois mois, et elles me déshériteraient aussi vrai que je m’appelle Paieldieu. C’est borné, ça a l’esprit étroit, tout rempli de superstition et de préjugés. Ne craignez rien, les sœurs me payeront ça. Vous verrez. Je ne vous dis que ça.

Évidemment il n’y avait pas autre chose à dire, et dès lors que les sœurs devaient payer ça, et que Paieldieu était toujours décidé à leur faire la barbe, Hélène eût été vraiment malvenue de se plaindre.

Aussi ne se plaignit-elle point ; mais elle s’en revint fort chagrine, à travers les magnifiques herbages de Paieldieu où les bœufs avaient de l’herbe jusqu’au poitrail, se demandant ce que serait son école si elle était ainsi abandonnée par ceux qui précisément devaient être les premiers à la soutenir, puisque cette école était leur œuvre.

Enfin, si elle perdait les petites Paieldieu, au moins lui restait-il Zoé Fillette ; c’était là ce qu’elle devait se dire pour se consoler.

Comme elle arrivait devant l’auberge du Turc, elle aperçut madame Fillette sur le pas de sa porte, exposant à l’air frais son visage allumé par les feux du charbon, et elle ne voulut point passer sans s’arrêter.

– Comment va Zoé ? demanda-t-elle après les premières politesses.

– Je vous remercie, elle va bien, c’est-à-dire non, elle ne va pas très bien, et même nous aurions à vous parler à son sujet.

– Soyez sûre que j’aurai pour elle toutes les précautions que vous désirez.

– J’en suis bien certaine et je vous en remercie ; seulement c’est plus que des précautions qu’il faut avec elle.

Et elle s’arrêta embarrassée, s’occupant à passer le coin de son tablier blanc dans le cordon qui sanglait son ventre rebondi ; mais cela ne lui donna pas une contenance plus assurée.

– Entrez donc, dit-elle tout à coup, Fillette va vous parler.

Et, passant la première, elle appela son mari qui était dans le billard, où l'on entendait le carambolage des billes ; puis elle alla à son fourneau, où elle se mit à faire sauter ses casseroles.

Enfin Fillette abandonna le billard et, quand il parut dans la cuisine, madame Fillette abandonna aussi son fourneau ; puis, ouvrant la porte d'une petite salle, elle fit entrer là son mari et Hélène.

– C'est pour que tu parles de Zoé à mademoiselle Margueritte, dit-elle.

Ce fut au tour de Fillette de rester embarrassé ; mais après un certain temps il se décida :

– C'est que nous ne pourrons pas vous donner Zoé tout de suite, dit-il ; elle n'est pas très bien et M. Tarot nous conseille de ne pas la faire travailler encore. Vous savez, quand le médecin a parlé...

– Qu'a-t-elle ? demanda Hélène.

– Oh rien de grave ; seulement il faut des précautions ; après l'hiver nous verrons.

– Au beau temps, dit madame Fillette.

Hélène ne pouvait rien répliquer ; elle dit seulement que Paillieu venait justement de lui annoncer que ses filles entraient chez les dames de Saint-Joseph.

– Paillieu, c'est un capon ! s'écria Fillette ; et puisqu'il se conduit ainsi son affaire est sûre ; il ne sera pas renommé au conseil. Un homme qui ne sait que crier, ça fait pitié.

Fillette reconduisit Hélène ; puis, quand ils furent seuls sur la place :

– C'est pour ma femme, dit-il à mi-voix. Vous savez, moi j'ai besoin d'elle ; je ne peux pas la fâcher. Que voulez-vous qu'on fasse avec une femme élevée comme la mienne.

En arrivant devant chez elle, Hélène croisa Bonnot, qui s'arrêta pour lui parler.

– Vous paraissez toute bouleversée, mademoiselle Margueritte ; qu'est-ce qu'il y a donc qui va mal ?

Hélène rapporta ce qu'elle venait d'apprendre.

– J'ai toujours soutenu que les gens qui criaient le plus fort étaient les plus poltrons, dit Bonnot sentencieusement. Mais qu'attendre de bon de gens qui ne comprennent rien à la politique. Quel malheur que je n'aie pas une fille, vous verriez si j'aurais peur de l'envoyer à votre école. C'est une honte. Heureusement elle a cela de bon, qu'elle montre à tous ce que sont ces braillards. En voilà qui sont sûrs de n'être pas renommés.

Ç'avait été avec une vive satisfaction que Fillette avait prédit que Paillieu ne serait pas renommé, ce fut avec une satisfaction non moins vive que Bonnot pronostiqua que ni Fillette ni Paillieu ne seraient renommés, et là-dessus il quitta Hélène pour s'en aller gaiement dîner.

Bien qu'elle ne fût pas riche, Hélène avait ses pauvres ; c'était une famille de cinq enfants vivants avec leur mère veuve, le père ayant été tué « par sa faute » dans une explosion de carrière ; comme elle ne pouvait pas leur donner des secours en argent, puisqu'elle n'avait pas d'argent, elle travaillait pour ces enfants, et elle avait habillé trois des petites filles, qui, avec les robes qu'elle leur avait taillées dans les siennes, pourraient venir décemment à sa classe.

Quelques jours avant la rentrée, la mère de ces petites filles vint trouver Hélène et, avec toutes sortes de réticences, d'excuses, de protestations, elle finit par lui avouer que ses trois filles allaient entrer chez les sœurs.

– J'aurais voulu vous les donner ; mais on m'a fait voir que je n'aurais plus de secours ; et puis on ne les habillerait pas pour leur première communion. Vous comprenez.

Assurément elle comprenait.

La veuve ajouta :

– Il ne faut pas que ça vous empêche de penser à mes pauvres petites ; justement l'aînée a déchiré la robe que vous lui avez donnée ; vous n'auriez pas un morceau.

– Apportez la robe, je mettrai moi-même le morceau.

– C'est que, je vas vous dire, j'aimerais mieux qu'on ne sache pas que vous travaillez pour moi.

## XII

On accédait au logement particulier d'Hélène par un escalier dont la porte au rez-de-chaussée s'ouvrait sur la rue, la veille de la rentrée, un dimanche matin, en descendant pour ouvrir cette porte, Hélène remarqua que, dans la nuit, on l'avait couverte d'inscriptions à la craie. Se reculant un peu, elle lut ces inscriptions qui toutes étaient semblables : Courtomer père et fils.

Elle resta un moment sans comprendre, se demandant comment ces noms se trouvaient là.

Tout à coup la lumière se fit, et la honte l'étouffa ; ainsi se réalisaient les menaces de mademoiselle de la Bussonnière.

Mais il n'était pas dans la nature d'Hélène de s'abandonner et de rester écrasée sous les coups qui la frappaient.

Si on avait écrit cette inscription sur sa porte, ce n'était pas seulement pour qu'elle la vît, c'était surtout pour que d'autres la vissent et qu'elle fût lue par tout ceux qui viendraient à la mairie, où devait se faire ce jour-là une élection au conseil général. Quelle bonne matière à curiosité et à bavardages. « Courtomer père et fils ? » Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle devait donc au plus vite effacer cette inscription ; peut-être à cette heure matinale n'avait-elle pas encore été remarquée.

Elle entra dans la classe et prenant l'éponge du tableau noir, elle revint à la porte.

Mais il y avait du monde qui allait et venait sur la place, et devant la boutique du perruquier, se tenaient, assis sur des bancs ou debout adossés à la devanture, une vingtaine d'hommes qui attendaient leur tour de barbe.

Par cela seul qu'elle enlevait cette inscription n'était-ce pas montrer

qu'elle en était émue et qu'elle craignait qu'on la vît.

Elle hésita un moment ; mais, réflexion faite, elle pensa que le mieux encore était de ne pas la laisser, et, se cachant autant que possible dans son allée en tournant le dos à la place, elle se mit à l'effacer.

Et, tout en frottant l'éponge contre le bois, elle se demandait ce qu'elle répondrait si quelqu'un, en passant, l'interrogeait pour savoir ce qu'elle faisait là.

Heureusement, cela ne dura que peu de temps, et personne ne lui adressa la parole.

Comme après avoir fini elle regardait sur la place ; elle vit venir le maire, qui arrivait pour organiser le bureau électoral, et elle sortit pour le saluer.

– Eh bien ! mademoiselle dit M. Amette, c'est demain notre grand jour ; espérons que votre entrée de classe sera bonne, malgré la défection de Paillieu et de Fillette.

– Vous savez ?

– Bonnot m'a conté cela.

Elle tournait le dos à la maison d'école et le maire lui faisait face.

– Qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria-t-il tout à coup.

Elle se retourna pour voir ce qu'il désignait de la main.

Et, sur le mur de la maison d'école nouvellement peint en jaune, elle lut, répété dix fois, vingt fois, en grosses lettres rouges, bleues, noires, l'inscription qu'elle venait d'effacer sur sa porte : « Courtemer père et fils. »

Hélène n'avait pas pu ne pas laisser échapper une exclamation à demi étouffée.

– Eh quoi donc ? demanda le maire.

– Cette infamie !

Et tout de suite elle raconta la visite de mademoiselle de la Bussonnière.

En parlant les larmes de la honte lui montaient aux yeux et la confusion lui serrait la gorge.

Comme elle achevait son récit, Bonnot les aborda.

Aussitôt le maire lui montra les inscriptions et lui rapporta ce qu'Hélène venait de lui raconter.

– Nous allons faire enlever cela, dit l'adjoint.

– Pas du tout, répliqua vivement le maire ; il faut que tout le monde voie de quelles armes se servent nos adversaires. C'est une heureuse chance qui nous arrive. Cela bien expliqué va donner cinquante voix à notre candidat qu'il n'aurait pas eues.

– Et moi ? ne put s'empêcher de dire Hélène à mi-voix.

– Qu'importe pour vous, ma chère demoiselle ! Tous ceux à l'estime desquels vous pouvez tenir sauront bien que c'est une infamie.

– Et les autres ?

– N'en prenez pas souci.

Cela était facile à dire au maire, mais non facile à faire pour Hélène.

Mais, si humiliée qu'elle fût, que pouvait-elle ? Le maire eut un mot qui la paralysa.

– Vous êtes chargé de la police, mon cher Bonnot ; en cette qualité je vous rends responsable de la conservation de ces inscriptions. Si quelqu'un voulait les effacer, qu'on lui déclare procès-verbal pour dégradation à un monument public.

Sa honte devenant un élément d'intérêt politique, elle n'avait qu'à se taire, ce qu'elle fit.

Ainsi, c'étaient là les armes dont on allait se servir contre elle, et elles étaient d'autant plus dangereuses, d'autant plus terribles, qu'elle ne pouvait pas se défendre.

– Que répondrait-elle lorsque, devant elle, sans même lui parler, mais avec un sourire railleur, on prononcerait ce nom de Courtomer ? Pourrait-elle empêcher la rougeur de lui monter au front, si tout à coup dans la rue elle se trouvait en face de cette inscription : « Courtomer père et fils. »

Ce nom seul allait faire de sa vie un enfer dans ce pays, car elle ne pouvait

rien dire, rien expliquer : pieds et mains liés, bouche close, elle était à la merci de ceux qui voudraient s'amuser d'elle ou la martyriser.

Elle était innocente ; elle n'avait rien à se reprocher, pas même une coquetterie, pas même une imprudence.

À qui ferait-on accroire cela ?

Pendant qu'elle pensait ainsi tristement dans sa chambre, on entendait un brouhaha sur la place : les électeurs qui venaient voter. Mais elle était trop troublée, trop préoccupée pour se laisser distraire par ces bruits et par les éclats de voix, les rires et les murmures qui de temps en temps arrivaient à ses oreilles.

À un certain moment sa grand-mère entra dans sa chambre.

– Sais-tu ce qu'ont tous ces gens ? demanda-elle : ils s'arrêtent devant l'école, puis ils se mettent à rire comme s'ils lisaient quelque chose de drôle, et ils répètent le nom de M. de Courtomer, Courtomer père et fils. Est-ce que M. de Courtomer est candidat ?

– Je ne sais pas, dit Hélène, étouffant.

Et alors ces murmures, jusqu'alors confus pour elle lui arrivèrent distincts, ou tout au moins elle crut les entendre distinctement, comprenant ou plutôt devinant toutes sortes de choses qui peut-être n'étaient réellement pas dites.

Le temps s'écoula, la messe sonna ; et alors Hélène, ramenée à la réalité des choses, se demanda si elle allait oser entrer dans l'église. Sa première pensée fut de rester chez elle. Mais c'était là une lâcheté. Et puis, après tout le tapage qui venait de se faire, on devait l'attendre, et sûrement on interpréterait son absence contre elle.

Elle s'habilla ; quand la messe tinta elle sortit avec sa grand-mère.

Des groupes d'électeurs se tenaient devant la mairie, discutant, riant, faisant un tapage assourdissant. Quand elle parut, les bouches se turent et toutes les têtes se tournèrent de son côté ; elle ne vit pas les yeux qui la dévisageaient, mais elle les sentit, quoiqu'elle tînt les siens baissés, marchant vite.

Un grand corps qui se plaça devant elle l'arrêta : c'était Paildieu :

– Vous savez, mademoiselle, dit-il en lui tendant la main, que ça ne vous enlève pas l'estime de personne, au contraire ; la seule chose que n'y a, c'est qu'ils ne le porteront pas en paradis, s'ils y vont.

Sans doute c'était là une bonne parole, mais non suffisante cependant pour faire l'apaisement dans son cœur bouleversé.

Elles entrèrent dans l'église ; heureusement pour Hélène, elle avait un nuage devant les yeux, et elle marchait sans rien voir, en hallucinée.

Une fois installée à sa place, elle se plongea dans son paroissien, et ce fut seulement en reconnaissant la voix du curé qu'elle sut que c'était lui qui officiait. Au prône, ce fut le vicaire qui monta en chaire, car l'abbé Houel aimait peu prêcher, et il se faisait, aussi souvent que possible, remplacer par son vicaire.

Hélène n'avait pas relevé la tête ; mais aux premiers mots elle tressaillit, car elle venait de comprendre qu'elle allait faire le sujet de ce sermon.

Et de fait elle ne se trompait pas :

« C'est de l'instruction à donner aux enfants que je vais vous entretenir aujourd'hui, mes chers frères. »

C'était ainsi qu'avait commencé l'abbé Périchard ; et il avait été bien évident qu'à la veille de la rentrée des classes, alors que la lutte commençait entre l'école catholique et l'école laïque, il n'allait pas, lui, l'homme de lutte, se renfermer dans un sermon purement théorique.

Sur ce thème il continua, montrant que l'instruction sans la religion est plus nuisible qu'utile, car elle ne peut faire que des orgueilleux ; – c'était une chose de mode de soutenir que l'instruction conduisait à tout, en réalité elle ne conduisait qu'à l'erreur si elle n'était soutenue par l'enseignement des vérités éternelles ; – qui pouvait donner cet enseignement si ce n'est ceux qui en étaient nourris et qui chaque jour pratiquaient ce qu'ils enseignaient avec une foi ardente ? comment confier ses enfants à celles qui vivent dans l'erreur ? – quelles garanties offrent-elles ? d'où viennent-elles ? – que sont-elles ?

Il s'était élevé un bruit de pieds et de chaises : on se tournait pour voir Hélène, et tous les yeux se ramassaient sur elle.

Mais l'abbé Périchard avait trompé la curiosité qu'il avait si vivement surexcitée, au lieu de développer ses personnalités comme on s'y attendait, il avait tourné court s'étendant seulement dans un parallèle entre les institutrices qui offrent toutes les garanties aussi bien au point de vue de l'instruction (ce qui est la petite affaire) qu'au point de vue de la foi et de la moralité (ce qui est la grande), et celle qui n'en offrent d'aucune sorte.

Puis là-dessus il était descendu de chaire ; la messe s'était achevée.

## XIII

À l'église et au retour, la grand-mère n'avait rien dit à Hélène ; mais à son recueillement, il était évident qu'elle était sous l'influence d'une vive préoccupation. Il n'était ni dans sa nature, ni dans ses habitudes de paysanne prudente d'être bavarde ; ce qu'elle se décidait à dire, elle l'avait ruminé, ne le lâchant que lorsqu'elle était bien certaine qu'il ne lui en arriverait rien de mauvais.

Ce fut seulement plus de dix bonnes minutes après qu'elles furent rentrées qu'elle se décida :

– C'est de toi que le vicaire a voulu parler, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

– Peut-être.

– C'est sûr ; tout le monde l'a bien compris ; aux regards qui se sont tournés sur toi, il n'y avait pas à s'y tromper. Pourquoi a-t-il dit que tu n'offrais des garanties d'aucune sorte ?

– Je ne sais pas.

– C'est bien malheureux ; cela va te faire du tort ; voilà ce que c'est que d'être en guerre avec les prêtres.

– Mais, grand-mère, ce n'est pas moi qui suis en guerre avec les prêtres, c'est un prêtre qui est en guerre avec moi. Où sont mes torts ?

Elle apportait toujours une extrême douceur et une modération voulue dans ses relations aussi bien que dans ses paroles avec sa grand-mère ; cependant elle ne put pas ne pas mettre un peu d'amertume dans ces derniers mots.

– Je ne dis pas, répondit la grand-mère, mais il me semble à moi, qui ne suis pas une savante, qu'on a tort de se mettre en lutte avec qui est plus fort

que soi.

Ce qui était malheureux en ce moment pour Hélène, c'était de ne pas trouver un appui auprès de sa grand-mère ; il lui eût été si doux d'être soutenue et encouragée, d'entendre une bonne parole. Elle en avait tant besoin, aussi bien pour son cœur que pour son courage ; mais c'était un visage chagrin qu'elle voyait devant elle, des paroles de blâme qu'on lui adressait.

Elle voulut essayer de lire et prit un livre : comme elle en tournait les feuillets machinalement, on frappa à sa porte. Elle alla ouvrir et se trouva en face du maire, accompagné de M. Lebeurier.

La physionomie du maire était toute joyeuse, celle de M. Lebeurier n'exprimait rien.

Elle les fit entrer.

– Je viens d'apprendre ce qui s'est passé à la messe, dit le maire en s'asseyant. Ça va bien, c'est parfait. Ma parole d'honneur, on les payerait qu'ils n'iraient pas mieux.

Il dit cela avec un air de triomphe.

– Sont-ils assez maladroits !

M. Lebeurier, qui ne disait rien, examinait Hélène attentivement, et ce fut seulement quand le maire eut exhalé sa joie qu'il prit la parole :

– Je comprends que comme homme de parti vous soyez enchanté.

– Je ne suis pas un homme de parti, je suis un homme de justice...

– On est toujours un homme de justice pour soi. Je comprends donc que vous vous réjouissiez des violences inconsidérées de vos adversaires ; mais, en se plaçant au point de vue de mademoiselle Margueritte, il me semble qu'il y a lieu de déplorer ces violences.

Le maire parut étonné qu'il y eût un autre point de vue que le sien.

– En somme, continua M. Lebeurier, c'est sur elle que les coups tombent.

– Ils ne l'atteignent pas.

– Vous croyez. Eh bien, mon cher ami, je ne pense pas comme vous et je crois que mademoiselle Margueritte est très malheureuse de ce qui se passe, confuse et humiliée.

– Ce serait n’être guère raisonnable.

– Les hommes sentent d’une façon, les femmes d’une autre. Au reste, rien n’est plus facile que de nous mettre d’accord là-dessus : que mademoiselle Margueritte nous dise franchement ce qu’elle éprouve.

– Mais, messieurs, essaya Hélène, qui aurait voulu qu’on n’abordât pas ce sujet.

– Je vous en prie, mademoiselle, dit M. Lebeurier.

Hélène ne pouvait pas cependant mentir et dire qu’elle était insensible à ces coups :

– Confuse et humiliée, dit-elle, en détournant la tête, oui cela est vrai.

– Vous voyez, mon cher ami, continua le délégué, et malheureuse, est mademoiselle, très malheureuse. Aussi ne pouvons-nous pas permettre cela. Que vous, mon cher maire, placé à la tête du parti opposé à celui de l’abbé Périchard, vous vous réjouissiez des fautes que commet ce parti, je comprends cela ; mais moi je ne suis pas dans les mêmes conditions. Quand mademoiselle a bien voulu me faire visite, je lui ai promis de la défendre ; ce serait manquer à ma promesse que de ne pas intervenir, et j’interviendrai.

– Vous aurez tort, dit le maire, c’est en les laissant faire des sottises que nous en viendrons à bout.

– Et pendant ce temps que fera mademoiselle Margueritte, qui sera l’enclume sur laquelle tomberont vos coups. Pour moi, je ne souffrirai pas cela ; tout de suite je vais voir M. l’abbé Périchard, mademoiselle de la Bussonnière, l’abbé Houel, enfin tous ceux qui, à un titre quelconque, sont dans cette affaire.

Hélène eût voulu remercier le délégué, mais elle n’en eut pas la force, car elle se trouvait en réalité plus malheureuse de son intervention que de l’indifférence du maire. Si elle devait être défendue, elle eût voulu un autre défenseur que M. Lebeurier.

Cependant le « tout de suite » du délégué ne se traduisit pas immédiatement par son départ ; au contraire ; il tassa son grand corps sur sa chaise en regardant Hélène d'un air protecteur, et la conversation continua, roulant sur la rentrée des élèves qui devait avoir lieu le lendemain.

Sur ce terrain Hélène était à son aise, et d'autant plus que sa grand-mère n'avait point quitté sa place, tricotant toujours, et que le maire était là.

Au bout d'un temps assez long, le délégué proposa de visiter la classe pour voir s'il ne serait pas possible de changer le chauffage, qui était insuffisant : il ne fallait pas rester trop en arrière de l'installation des sœurs.

Ils descendirent tous les trois ; mais une fois arrivés dans la classe, le délégué, qui avait son mètre dans sa poche, commença à prendre des mesures, ce qui parut agacer le maire.

– Vous êtes pressé ? demanda M. Lebeurier.

– Le bureau électoral m'attend ; vous savez que j'ai promis de n'être que quelques minutes absent.

– Eh bien ! allez à votre bureau ; je vous rejoindrai tout à l'heure.

– Mais, monsieur le maire... s'écria Hélène, qui se vit menacée d'un tête-à-tête qu'elle s'était promis d'éviter.

– Je vais revenir tout de suite, dit le maire.

Il sortit.

Hélène avait voulu le suivre ; mais M. Lebeurier tenait la porte. Le maire parti, il la referma et s'adossa contre.

Ils étaient seuls dans cette grande classe vide, et c'était par les fenêtres ouvrant en imposte au haut des murs qu'arrivaient les bruits de conversation des électeurs groupés devant la mairie ; personne ne pouvait les voir, personne ne pouvait les entendre, à moins d'écouter à la porte.

– Alors cela vous a bien émue, ce nom de Courtomer écrit sur les murailles ? dit M. Lebeurier avec un sourire et en la regardant des pieds à la tête.

Elle ne répondit pas.

– Un gaillard, le marquis, continua M. Lebeurier ; il a passé des actes devant moi, je le connais. Alors il vous a fait la cour ? ConteZ-moi ça, hein ? Il faut que je connaisse les choses pour vous défendre adroitement.

Hélène s'était reculée et elle se tenait contre la chaire, repliée sur elle-même, jetant des regards effarés çà et là.

– Vous ne voulez pas ? continua M. Lebeurier. Pourquoi ? Avez-vous peur de me rendre jaloux ? il n'y a pas de risques. Et puis, croyez-vous que je ne devine pas comment ça c'est passé ? Tous les mêmes, ces gens de l'ancien régime ; ils s'imaginent que tout leur est dû, et que quand ils daignent seulement vous sourire, ils vous font un honneur insigne. Eh bien, non ! ce n'est pas comme ça que des hommes de notre âge doivent aimer une belle fille comme vous : ne rien exiger, être heureux de ce qu'on nous accorde, voilà.

Il dit cela d'un ton humble et vainqueur tout à la fois, un vainqueur qui se reconnaît vaincu.

– Voilà comment je suis ; au moins voilà ce que vous avez fait de moi. Car, depuis votre visite, je ne pense plus qu'à vous, vous emplissez ma vie ; j'en perds la tête.

– Monsieur ! s'écria Hélène.

– Voulez-vous donc m'empêcher de vous exprimer les sentiments que vous m'avez inspirés ? En quoi cela peut-il vous blesser ? Je vous ai vue, je vous ai admirée ; pouvais-je faire autrement ? Maintenant, suis-je un marquis de Courtomer qui parle en vainqueur ? Nullement. Vous voyez-bien que ce n'est pas ainsi que je me présente. Qu'avez-vous à craindre de moi ? Rien. Pas même que je vous compromette. Je tiens trop à vous pour risquer pareille maladresse. Je ne vous demande qu'une chose : vous laisser aimer ; et vous ne pouvez pas vous opposer à cela. Vous ne pourriez qu'une chose, quitter le pays ; mais vous ne le ferez pas. Pourquoi le feriez-vous ? Pour me fuir ? J'avoue qu'à mon âge ce serait un beau triomphe pour mon amour-propre ; mais ce serait un désespoir pour mon amour. Laissez-moi ajouter que, de votre part, ce serait une sottise. Oui, mon enfant, une sottise. Un mot va vous le faire comprendre : sans doute je suis marié, et une honnête fille telle que vous doit fermer ses oreilles et son cœur aux paroles d'un homme qui n'est

pas libre ; mais vous avez vu ma femme, elle n'en a pas pour longtemps, la pauvre malheureuse, quelques mois au plus. Demandez à Tarot. Eh bien, quand je serai veuf, n'ouvrirez-vous pas vos oreilles à un homme qui vous offrira trente mille francs de rente ? C'est quelque chose cela, il me semble. Hein, qu'en dites-vous ?

Elle n'avait rien à répondre, car c'était à peine si elle entendait ce qu'il disait ; elle n'avait qu'une pensée : M. Amette n'allait-il pas revenir ; elle n'avait qu'une espérance : laisser le délégué parler jusque-là.

La voyant silencieuse, il continua :

– Comprenez-vous maintenant que je ne veux pas qu'on vous tourmente, et que je ferai tout pour qu'on ne vous oblige pas à quitter Yvranches ; vous entendez, tout. Si cela arrivait, je vendrais mon étude et vous suivrais. Mais cela n'arrivera pas, soyez-en sûre. Vous verrez que la vie que vous aurez ici ne sera pas malheureuse, en attendant celle que je veux pour vous. La seule chose que je vous demanderai et que vous ne me refuserez point, n'est-ce pas, ma belle enfant ? ce sera d'adoucir pour moi ce temps de l'attente. Cela vous sera si facile et vous coûtera si peu.

Il s'avança, les bras ouverts ; mais, se jetant de côté, elle se sauva à l'autre bout de la classe.

Le notaire, souriant, les mains tremblantes, s'avançait.

Il n'était plus qu'à deux pas d'elle lorsque la porte s'ouvrit et le maire parut.

– Eh bien ? avez-vous pris vos mesures ? demanda-t-il.

Le notaire resta un moment surpris ; mais bien vite, il recouvra son sang-froid :

– Parfaitement, dit-il, tout ira bien : mademoiselle et moi nous nous sommes entendus.

## Quatrième partie

# I

Hélène était depuis six mois à Yvranches et les difficultés qu'elle avait pu prévoir à son arrivée s'étaient réalisées, allant plutôt au delà des probabilités que restant en deçà.

La rentrée des élèves avait été piteuse et telle, que si elle n'avait pas eu des petites Anglaises, filles d'ouvriers protestants employés dans une fabrique d'épingles, ce n'eût guère été la peine d'ouvrir son école. En tout vingt-huit élèves, dont dix élèves entretenues par la commune ; les autres, des filles de cultivateurs, d'artisans, de marchands.

Pendant qu'elle se morfondait dans sa classe, à attendre les élèves qui ne venaient pas, elle avait eu le crève-cœur d'entendre les élèves des sœurs passer devant son école, se rendant en chantant à l'église, où l'abbé Périchard célébrait la messe pour appeler sur elles la bénédiction divine.

Elle n'avait pas pu les voir défiler, mais elle avait pu les entendre, et aux voix elle avait reconnu combien elles étaient nombreuses ; d'ailleurs, lorsqu'elle était remontée chez elle pour déjeuner, sa grand-mère l'avait renseignée à ce sujet.

– Les élèves des sœurs ont passé en procession.

– Je les ai entendues.

– Moi, je les ai comptées ; elles sont cent vingt-six. Tu vois la différence ; voilà ce que c'est que d'être en guerre avec les prêtres. Tout ce qu'il y a de bien à Yvranches les suivait en chantant avec elles ; c'était superbe.

Cent vingt-six élèves d'un côté, avec tout ce qu'il y avait de bien à Yvranches ; de l'autre vingt-huit élèves avec tout ce qui ne comptait pas ; les sœurs pouvaient être fières de ce triomphe.

Cependant elles ne s'en étaient point contentées, et ces vingt-huit élèves, on n'avait pas voulu les laisser à l'institutrice communale.

Un jour, peu de temps après la rentrée, une de ces vingt-huit élèves n'arriva pas à l'heure de la classe. Hélène était trop soigneuse pour ne pas constater tout de suite une absence.

Celle qui manquait était la fille d'un boucher, une grosse gaillarde de onze ans qui semblait bâtie pour défier la maladie.

– Savez-vous où est Jeanne Chapoteau ? demanda-t-elle.

Dix voix répondirent :

– Non, mademoiselle.

– Est-elle malade ?

Toutes ces voix, si promptes à répondre quelques instants auparavant, se turent instantanément ; les petites filles baissèrent la tête, et en dessous elles se regardèrent en tâchant de prendre un air indifférent.

Enfin l'une d'elles se décida :

– Je ne sais pas, mademoiselle.

Puis aussitôt dix autres :

– Nous ne savons pas, mademoiselle.

Hélène n'était pas assez naïve pour se laisser prendre à ces réponses et à ces airs innocents : assurément il y avait quelque chose là-dessous.

Mais elle n'était pas assez maladroite pour le demander directement ce qui n'eût servi à rien.

À la suspension de la classe, au lieu de monter chez elle pour déjeuner, elle se rendit chez le boucher Chapoteau, voulant faire son enquête elle-même, directement.

La bouchère était dans sa boutique, occupée à couper un morceau de viande ; en voyant entrer Hélène, elle resta le couperet levé ; puis, elle se remit à sa besogne la tête basse :

– Tout à l'heure, mademoiselle, je suis à vous.

Bien que la bouchère ne se pressât point et qu'après avoir pesé sa viande elle se fût lancée dans un bavardage insignifiant avec sa pratique, comme si elle n'avait d'autre but que de gagner du temps, il arriva un moment cependant où elle dut venir à Hélène.

– Je n'ai pas vu Jeanne ce matin, dit celle-ci ; je viens savoir pourquoi. Est-elle malade ?

– Malade ? Non... Je vous remercie bien de votre honnêteté.

– C'est vous qui lui avez permis de manquer l'école ?

– Oui.

– Puis-je vous demander pourquoi ?

Au lieu de répondre, madame Chapoteau se montra de plus en plus embarrassée.

Hélène attendait.

Enfin la bouchère prit son courage.

– Au fait, le mieux est de s'expliquer franchement. Vous êtes une honnête personne, mademoiselle Margueritte, pour qui tout le monde n'a que de l'estime, et sûrement vous êtes trop intelligente pour ne pas entrer dans des raisons raisonnables. Voilà ce que c'est. C'est Chapoteau qui a voulu placer Jeanne dans votre école. Moi, je vous le dis franchement, je voulais les sœurs. Non parce que j'aime les sœurs (elle baissa la voix en regardant dans la rue, à travers les quartiers de viande accrochés à l'étal), au contraire. Orpheline de père et de mère j'ai été élevée dans un couvent : je connais les sœurs. Mais justement parce que je les connais, je me doutais de ce qui allait arriver et je voyais ce qui se préparait. Ça n'a pas manqué. Quand on a su que nous vous donnions Jeanne, toutes nos bonnes pratiques nous ont fait des observations : puis, comme les observations ne réussissaient pas, des difficultés : rien n'allait plus, nous ne contentions personne, nous avons tort toujours. Il est vrai que d'autres de nos pratiques nous approuvaient, mais celles-là, ce n'étaient pas les bonnes. Que voulez-vous, quand on est dans le commerce on n'estime que ceux qui vous font gagner de l'argent. Cependant, malgré tout, nous persistions à vous laisser Jeanne. Mais voilà que la semaine dernière on fait appeler Chapoteau au château. Moi qui me doute de quelque chose, j'y

vas ; parce que je connais mon homme : il aurait fait quelque coup de tête. Et vous savez, le château, c'est notre meilleure pratique : en moyenne cent livres de viande la semaine. Madame me règle ma note : puis elle me dit que nous devons nous séparer, que je fais élever ma fille avec des excommuniées et qu'elle ne peut pas avoir des affaires avec les ennemis de la religion. Je lui dis tout ce que je trouve. Rien n'y fait. Je reviens à la maison conter la chose à mon mari. Pendant mon absence voilà que mademoiselle de la Bussonnière m'avait fait dire d'aller la voir. Je me doute que de ce côté aussi ça se prépare mal ; et vous savez après le château c'est mademoiselle de la Bussonnière qui est notre plus forte pratique : soixante à quatre-vingts livres de viande par semaine pour elle, sans compter ce qu'elle nous donne en bons. Je ne me trompais pas : avec mademoiselle de la Bussonnière c'est la même chanson : elle ne veut pas non plus avoir des affaires avec les ennemis de la religion. Dame ! nous avons cédé, et ce matin nous avons envoyé Jeanne chez les sœurs. Que voulez-vous, avant tout il faut vivre, n'est-ce pas ?

Hélène ne pouvait pas répondre qu'elle ne vivrait pas elle, si on lui retirait ses élèves, car cette raison n'eût assurément pas touché la bouchère. Elle ne répondit donc rien.

– Vous savez, dit madame Chapoteau en la reconduisant, nous ne vous en voulons pas ; vous avez notre estime, mademoiselle Margueritte, et tant que vous vous servirez chez nous les meilleurs morceaux seront pour vous.

– Si les choses continuent ainsi, dit Hélène avec un triste sourire, le moment arrivera bientôt où nous n'aurons pas à nous inquiéter de notre boucherie.

– Ne dites pas ça, mademoiselle ; vrai, ça me fait deuil.

Hélène n'avait pas tort de prévoir que les choses pouvaient continuer ainsi.

Deux jours après, une autre élève avait manqué à l'entrée en classe ; mais cette fois Hélène n'avait point osé demander si elle était malade ou pour quelle cause elle ne venait pas.

Le soir, les élèves parties, elle avait été chez les parents de cette enfant, qui étaient des loueurs de voitures.

Elle les avait trouvés à table, le mari, ainsi que la femme, avec leur petite

filles entre eux.

– Je vois avec plaisir que Phémie n’est pas malade.

– Non, mademoiselle, pas malade du tout.

Et le mari et la femme s’étaient plongés dans leur assiette, tandis que la petite Phémie regardait Hélène avec un air d’effroi.

À la fin les parents, comme l’avait fait la bouchère, se décidèrent à avouer la vérité : leurs deux meilleures clientes étaient mademoiselle de la Bussonnière et les sœurs qui, à chaque instant louaient des voitures pour des pèlerinages, des promenades, des retraites, et elles menaçaient de les quitter s’ils continuaient à envoyer leur fille à l’école laïque.

– Que nous avons du chagrin, dit la femme, nous qui vous estimons tant, mademoiselle, et Phémie qui vous était si attachée.

Et de nouveau Hélène entendit le mot que lui avait dit la bouchère :

– Que voulez-vous, avant tout il faut vivre, n’est-ce pas ?

– Et moi, se dit Hélène en revenant chez elle, il ne faut donc pas que je vive.

La question se posait menaçante. Que deviendrait-elle s’il ne lui restait que ses huit protestantes.

Mais elle s’en voulut de s’être arrêtée à cette pensée : il ne fallait pas exagérer le mauvais, toutes ses élèves assurément ne lui seraient point ainsi enlevées les unes après les autres.

Cependant elle en perdit encore une dans des circonstances qui lui montrèrent que les exagérations de son inquiétude, si loin qu’elles allassent, pouvaient rester au-dessous de la réalité.

Celle-là était la fille d’un pauvre diable de manouvrier, employé par la commune à travailler aux chemins et père de sept jeunes enfants, dont une fille. Placé sous la main du maire et du conseil, cet ouvrier, qui ne gagnait pas assez pour nourrir sa famille et qui serait mort de faim avec elle sans les secours qu’il recevait de différents côtés, avait dû envoyer sa fille à l’école communale sous peine d’être congédié. La commune payait pour l’enfant, elle faisait travailler le père, celui-ci se devait à la commune, et il paraissait à

Hélène que ce serait l'élève qu'elle perdrait la dernière.

Cependant un jeudi elle vit venir à elle la mère, qui avait la figure bouleversée et les larmes aux yeux.

– Ah ! mademoiselle, ma bonne demoiselle, si vous ne nous sauvez pas, nous sommes perdus.

– Que faut-il faire ?

– Oh ! mon Dieu, je n'oserai jamais vous le dire.

Et elle se lamenta sans se laisser rassurer par ce qu'Hélène lui disait.

À la fin cependant elle se décida :

– Eh bien, il faut que vous renvoyiez notre fille de votre école.

– Renvoyer Louise ! C'est une bonne petite fille.

– Oh ! mademoiselle ce n'est pas pour elle, c'est pour nous. Si elle ne va pas chez les sœurs, on nous supprime nos secours et nous n'avons plus qu'à mourir de faim et de froid. Pensez donc, à l'entrée de la mauvaise saison ; sept enfants.

– Eh bien, envoyez-la chez les sœurs ; je ne veux pas que vous mouriez de faim ; et malheureusement je ne peux pas vous venir en aide comme je le voudrais.

– Mais si nous l'envoyons chez les sœurs, M. le maire mettra mon homme à pied ; alors nous serons tout à fait à la mendicité ; et, nous ne demandons qu'à travailler, mademoiselle.

– Je ne peux pas renvoyer ainsi votre fille, qui n'a rien fait de mal.

– Elle fera tout le mal que vous voudrez, oh ! de semblant, s'entend, pour que vous la renvoyiez.

Et la malheureuse fit un tableau de sa situation qui mit les larmes aux yeux d'Hélène.

– Je parlerai à M. le maire, dit-elle.

– Oh ! mademoiselle, ne faites pas ça, ou nous sommes perdus ; le maire ne peut rien pour nous et les autres peuvent tout. On veut que ma fille aille

chez les sœurs, il faut qu'elle y aille.

Hélène hésita un moment ; mais la pitié avait pris son cœur. Pouvait-elle, elle misérable, se charger de la responsabilité des souffrances de ces malheureux plus misérables qu'elle ?

– Eh bien ! que votre fille se fasse renvoyer.

– Ah ! mademoiselle, c'est vous la vraie sœur.

## II

Ce n'était pas seulement aux élèves d'Hélène qu'on en voulait, c'était à elle aussi.

Le jeudi qui avait suivi la rentrée, un groupe d'élèves des sœurs était venu jouer devant son école ; elles étaient une vingtaine à peu près, sans personne pour les surveiller. Tout d'abord, elles avaient commencé à jouer à courir bruyamment ; puis, au milieu de leurs cris confus, comme ceux qui seraient montés d'une volière d'oiseaux tapageurs, un nom avait frappé l'oreille d'Hélène : « Courtomer. » Mais cela avait été si vague, qu'elle avait cru qu'elle se trompait. C'était dans l'esprit qu'elle avait ce nom de Courtomer ; ce n'était pas dans les oreilles. Mais bientôt elle n'avait pas pu se faire illusion : une voix argentine criait : « Courtomer père et fils ! » Non seulement Hélène entendait ce cri, mais encore elle voyait celle qui le vociférait avec effort, la tête levée vers sa fenêtre, son petit visage rougi, sa bouche ouverte en O. Assurément, cette enfant ne comprenait ni ce qu'elle disait ni ce qu'elle faisait ; elle obéissait à une consigne qui lui avait été donnée. Eh quoi ! on osait recourir à de pareils moyens contre elle ! On osait se servir d'enfants ! Qu'on n'eût pas pitié d'elle, cela elle le comprenait. Mais était-il possible qu'on n'eût pas pitié de ces petites filles.

Bientôt ce ne fut plus un cri isolé qui arriva jusqu'à elle, ce fut un chœur : sur un air de cantique, les petites filles qui s'étaient réunies défilaient en procession devant l'école, chantant toutes ensemble : « Courtomer père, Courtomer fils, Courtomer père et fils. » Puis quand elles furent lasses de toujours chanter le même air, elles en changèrent et répétèrent leur « Courtomer père et fils » en complies.

Et par sa fenêtre, Hélène voyait les habitants de la place, qui étaient sortis sur leur pas de porte, regarder cette ronde en plaisantant sans que personne

eût l'idée de les faire taire, pas même Fillette, qui se tenait devant son auberge, une queue de billard à la main.

La première pensée d'Hélène avait été de se plaindre au maire ; cependant, après réflexion elle n'en fit rien et voulut attendre : peut-être cela ne se répéterait-il pas.

Elle avait ouvert une classe d'adultes qu'elle faisait tous les soirs, de sept à neuf heures, pour les grandes filles du pays ; et bien que, pour cette classe, elle eût rencontré les mêmes difficultés que pour celles des petites, elle avait cependant réuni une douzaine d'élèves qui, justement parce qu'elles avaient eu le courage de venir, étaient de bonnes élèves attentives et appliquées, désireuses de travailler. Le lendemain de ce charivari, vers huit heures du soir, par une nuit sombre et pluvieuse, comme les élèves étaient en train d'écrire un devoir que leur dictait Hélène, tout à coup les vitres du côté de la place avaient été brisées et les morceaux de verre étaient tombés avec des cailloux au milieu de la classe. Tout d'abord il y avait eu une sorte de panique, mais bientôt l'on avait compris ce qui venait de se passer : c'était tout simplement une volée de pierres qui avait été jetée dans les carreaux.

Cette fois Hélène ne pouvait pas garder le silence ; il y avait un délit : les vitres brisées ; et puis les élèves qui avaient eu peur, surtout deux qui avaient reçu des légères blessures, étaient exaspérées.

Le lendemain matin, le maire avait commencé une enquête qui naturellement n'avait point été limitée au jet de pierres ; il avait fallu, malgré la répugnance d'Hélène, remonter au charivari, et si les recherches n'avaient produit aucun résultat pour les pierres, il n'en avait pas été de même pour le charivari.

On avait vu celles qui étaient venues chanter devant l'école ; on les avait presque toutes reconnues, et Fillette qui était désarmé lorsqu'il riait, avait repris ses armes lorsqu'il avait fini de rire, et surtout après qu'il avait reçu une algarade de son maire sur son indifférence coupable, qui était presque de la complicité.

On avait envoyé chercher les parents et les enfants par le garde champêtre, on les avait interrogés les uns et les autres, et bien qu'il eût été impossible d'apprendre d'une façon précise qui avait donné aux enfants l'idée de venir

crier sous les fenêtres de l'institutrice : « Courtomer père et fils », la peur que le maire avait su inspirer avait suffi pour que cette scène ne se renouvelât pas : on voulait bien mortifier l'institutrice, mais à condition de ne pas se faire prendre.

Ces deux affaires ne s'étaient point passées sans soulever des querelles dans Yvranches, et chacun avait pris parti selon ses opinions et ses relations ; on s'était disputé, injurié, fâché.

Les enfants naturellement s'en étaient mêlés, non seulement les filles, mais encore les garçons, qui s'étaient rangés du côté de leurs sœurs ou de leurs camarades, et tandis que les parents se contentaient de batailler avec la langue, les enfants avaient bataillé avec les mains : en sortant des classes on s'était jeté des pierres, et ceux des enfants qui demeuraient au loin et qui, pour rentrer chez eux, avaient des champs et des bois à traverser, avaient vidé leurs querelles à coups de poing ou à coups de griffes dans les chemins déserts où personne ne pouvait les déranger ; il y a avait eu des cheveux arrachés, des vêtements déchirés, des yeux pochés.

À qui la faute ?

On s'était accusé les uns les autres.

C'était la faute des sœurs et de l'abbé Périchard, qui avaient tout mené ; il y en avait même qui croyaient avoir vu la sœur Philogone jeter des pierres. Sans doute ils n'étaient pas sûrs de l'avoir bien reconnue. Dans la nuit, ça se comprend n'est-ce pas ? mais ce ne pouvait être qu'elle.

C'était la faute de l'institutrice qui, furieuse du charivari qu'on lui avait donné, avait inventé de casser ses carreaux pour exciter le maire ; si on ne l'accusait pas tout à fait de les avoir cassés elle-même, il s'en fallait de peu, et seulement parce que la médisance est un péché, mais enfin...

Ces clabaudages n'avaient point apaisé les enfants, qui, entendant chaque jour leurs parents parler de ces querelles, s'étaient de plus en plus montés les uns contre les autres ; et les choses en étaient venues à ce point que le maire avait été obligé de mettre en mouvement la force publique dont il pouvait disposer, c'est-à-dire son garde champêtre qui, deux fois par jour, à la sortie de classe du matin et à celle du soir, avait dû « revêtu de ses insignes », se poster en faction à moitié chemin entre l'école communale et celle des sœurs,

de manière à s'interposer entre les combattants. Puis, comme tout lui était prétexte à rédaction, il avait profité de ces désordres pour rédiger une proclamation à ses administrés dans laquelle, après un chaleureux appel à la concorde, il avait dit en belles phrases que, répondant de l'ordre et de la sécurité publique, il avait donné des instructions pour qu'on sévît rigoureusement contre les perturbateurs, quels qu'ils fussent.

Malheureusement ce « quels qu'ils fussent » avait tout gâté. Quels qu'ils fussent, cela bien certainement ne pouvait s'appliquer qu'aux gens haut placés ; et quels autres pouvait viser le maire, si ce n'est le curé, le vicaire, mademoiselle de la Bussonnière, les chères sœurs ? Quels qu'ils fussent cela ne pouvait s'appliquer aux gens de rien qui envoyaient leurs enfants à l'école communale. C'était donc encore un coup porté par la main de cette institutrice infernale qui avait été envoyée par le diable à Yvranches pour mettre tout à feu et à sang. C'était elle, sûrement, qui avait inspiré au maire ce « quels qu'ils fussent ».

Cependant, au milieu de cette mêlée, Hélène n'avait pas perdu d'autres élèves que la fille du boucher, celle du loueur de voitures et celle du cantonnier ; précisément parce que la lutte était ardente, les parents qui avaient eu le courage d'envoyer leurs enfants à l'école communale avaient persévéré dans leur résolution.

Loin d'en perdre elle en avait au contraire gagné, et non des élèves à deux francs par mois, mais des pensionnaires qu'elle devait nourrir et loger moyennant trente francs par mois, ce qui pour elle était une fortune : les deux filles d'un herbager qui, demeurant à plus d'une lieue du centre du village, n'avait pas voulu que ses filles fissent une pareille course matin et soir dans la mauvaise saison ; puis une autre fille de riche paysan ; enfin une orpheline, parente de M. Lebeurier que celui-ci avait placée chez son institutrice plutôt par intérêt pour l'institutrice elle-même que pour l'école dont il ne prenait guère souci.

Enfin il lui en était encore venu une autre, et celle-là, chose extraordinaire, avait quitté l'école des sœurs pour l'école communale ; pensionnaire aussi. C'était l'unique enfant d'une mercière qui se disait veuve, mais dont en réalité on n'avait jamais connu le mari et qui menait une existence énigmatique : honnête, disait les uns, scandaleuse, disaient les autres ; sans

qu'on pût se mettre d'accord.

Hélène avait hésité à la recevoir ; mais la mère avait tant prié en disant qu'elle voulait soustraire sa fille aux brutalités de la sœur Philogone, qu'elle avait fini par céder, gagnée surtout, séduite par la gentillesse de l'enfant.

C'était une vraie charmeuse, que cette petite Rosalie, qui tout de suite avait séduit ses camarades et sa maîtresse. Cependant, au bout de peu de jours, réagissant contre son impression première, Hélène s'était demandé si elle était réellement ce qu'elle paraissait être.

Ses élèves, jusque-là unies, avait commencé à se quereller et à se jalouser d'une façon inexplicable. Toutes avaient des griefs les unes contre les autres ; toutes se plaignaient de leurs meilleures amies, devenues leurs ennemies.

Cela n'était-il pas étrange !

Mais ce qui était étrange aussi s'était la curiosité de cette petite, qui furetait partout et questionnait tout le monde.

Il est vrai qu'elle était bavarde comme une pie et qu'elle ne demandait qu'à raconter des histoires sur les sœurs : si Hélène avait voulu l'écouter, Rosalie ne se serait jamais tue.

Mais ce qui, plus que tout cela, l'inquiéta, ce fut une chose mystérieuse qui se passa trois semaines environ après l'entrée de Rosalie chez elle.

C'était un vendredi, au dîner, et elle servait à ses pensionnaires une soupe aux choux.

– Moi je n'en mange pas, dit Rosalie repoussant son assiette.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle est à la viande et que je ne fais pas gras le vendredi.

– Allons donc, s'écria la grand-mère, qui avait fait cette soupe, elle est au beurre.

– J'ai vu la viande, dit Rosalie.

On chercha dans la soupière, et on trouva un morceau de bœuf.

Qui l'avait mis dans le pot où avaient cuit les choux ?

Cela ne fut pas expliqué.

Mais trois jours après, dans Yvranches, on ne parlait que des soupes grasses que l'institutrice, par perversité diabolique, faisait manger à ses élèves le vendredi.

### III

Si le plus souvent Hélène n'avait pas vu la main d'où partaient les coups dirigés contre elle, cependant elle avait été bien des fois prise à partie directement par le vicaire, qui ne manquait pas une seule occasion de lui témoigner ses sentiments d'hostilité et qui même cherchait et provoquait ces occasions. Il ne craignait pas, lui, de se mettre en avant, soit qu'il fût emporté par la violence de son caractère, soit qu'il crût que son devoir l'obligeait à poursuivre sans ménagements la lutte engagée contre une ennemie dangereuse.

Le dimanche qui avait suivi la rentrée des classes, Hélène avait recommandé à ses élèves d'arriver dès neuf heures à l'école pour partir et se rendre toutes ensemble à l'église. Ce toutes ensemble ne formait pas une grosse troupe, puisque les protestantes n'en faisaient point partie ; mais ce n'était point par le nombre qu'Hélène voulait qu'on la remarquât, c'était par l'ordre et la tenue. C'était pour cela qu'elle avait recommandé à ses élèves d'être à l'école dès neuf heures, bien que la messe ne commençât qu'à dix. Elle voulait avoir le temps de passer sa petite troupe en revue, et de nettoyer, de peigner, d'arranger celles de ces enfants qui, ignorant ce que c'était que la propreté et le soin, arriveraient en trop misérable état.

Elle achevait la toilette de ses enfants comme le premier coup de la messe tintait ; cependant elle n'était pas partie tout de suite, voulant laisser les sœurs entrer les premières.

Bientôt, celles-ci avaient paru en une longue file espacée habilement de manière à emplir toute la place ; ç'avait été seulement après les avoir vues disparaître sous le porche qu'Hélène s'était mise en marche à son tour.

Lorsqu'elle arriva dans l'église, les élèves des sœurs occupaient déjà leurs chaises ; debout à côté des fonts, elle aperçut le vicaire qui semblait posté là

pour l'attendre.

La veille elle était venue demander qu'on lui désignât une place pour ses élèves, et en l'absence du curé et du vicaire, le sacristain lui avait dit qu'elle pourrait se mettre à la suite des élèves des sœurs. Elle allait donc se diriger de ce côté, lorsque l'abbé Périchard, se plaçant devant elle, l'arrêta de la main, mais sans la regarder.

– Où allez-vous ?

– À ma place.

– Vous n'avez pas de place dans ce saint lieu.

– Le sacristain m'en a assigné une.

– Il n'avait pas qualité pour le faire.

Ce dialogue s'était échangé à mi-voix et à mots rapides ; cependant tous les fidèles qui étaient déjà arrivés s'étaient curieusement tournés vers le vicaire et l'institutrice, tâchant d'entendre ce qui se disait entre eux.

Un moment décontenancée, Hélène s'était remise.

– Alors, dit-elle, veuillez m'expliquer où nous devons nous placer.

De la main le vicaire lui désigna un coin des bas-côtés, à gauche de la porte d'entrée, et qui était l'endroit où, dans les jours de la semaine, on entassait les chaises disséminées çà et là le dimanche dans toute l'église.

Sans répliquer, Hélène conduisit ses élèves à cette place, et comme il n'y avait pas de chaises arrangées pour les recevoir, elle se mit à en atteindre à un tas appuyé contre le mur.

Vivement le vicaire arriva près d'elle.

– Il n'y a pas de chaises pour vous, dit-il.

– Ce n'est pas pour moi, c'est pour mes élèves, qui ont bien le droit d'en avoir en les payant.

Et elle continua de passer des chaises à ses élèves les plus grandes.

Ç'avait été au tour du vicaire de rester déconcerté ; il n'avait pas prévu cette résistance.

– Si vous continuez ce tapage scandaleux, dit-il d'une voix à peine intelligible tant elle était saccadée, j'appelle le suisse pour qu'il vous fasse sortir.

Hélène, sans parler, regarda le vicaire en face, non d'un air de défi, mais avec le sentiment de son droit et de sa dignité.

De pourpre qu'il était le vicaire blêmit ; ses lèvres, agitées d'un tremblement nerveux, se décolorèrent.

Heureusement les cloches sonnèrent, et leur appel calma instantanément l'abbé Périchard comme si elles lui avaient rendu la raison ; il détourna les yeux et, s'éloignant à grands pas, il remonta vers le chœur.

L'institutrice avait insulté le vicaire : c'était donc un démon, cette fille-là ! Il y eût des dévotes qui regrettèrent que l'abbé Périchard ne l'eût pas aspergée d'eau bénite ; bien sûr on l'aurait vue se dissiper en fumée ; il ne serait resté d'elle qu'une odeur de soufre ; ce qui est l'odeur spéciale des diables, comme chacun sait.

Malgré son calme apparent, Hélène n'en avait pas moins été bouleversée, et d'autant plus profondément qu'elle s'était imposée ce calme. Pendant toute la messe, elle n'avait pensé qu'aux paroles et à l'attitude du vicaire. Pourquoi s'acharnait-il ainsi sur elle ? Sans doute elle comprenait que théoriquement il fût son adversaire ; mais ce n'était pas son adversaire qu'il se montrait, c'était son ennemi ; et dans cette hostilité il semblait qu'il y eût quelque chose de personnel, comme si elle l'avait blessé ou comme s'il la craignait. À genoux dans son coin, sur les pierres vertes et gluantes qui la glaçaient, elle réfléchissait ainsi, se reprochant d'être si peu attentive à la messe.

Peu de temps après, il y eut le soir, à l'occasion d'une fête de saint, un salut auquel furent convoqués les élèves des écoles. Hélène eut tout d'abord envie de ne point y aller, cela n'étant point obligatoire ; mais ayant consulté son conseil, le bonhomme Valpinçon, qui lui dit qu'il y conduirait d'autant plus exactement ses élèves que cela était absurde, elle décida de s'y rendre aussi.

Dans ce salut, dirigé par le vicaire, – car le curé n'aimait pas beaucoup les offices de nuit, qui dérangent sa digestion, – c'étaient les fidèles eux-mêmes qui chantaient des cantiques que l'abbé Périchard entonnait. Comme

il y avait peu de monde et qu'il importait de remplir autant que possible l'église, on avait tiré Hélène de son coin et on l'avait placée dans la nef, ce qui était un honneur auquel ses élèves, humiliées d'être le dimanche reléguées dans ce qu'elles appelaient « le marais », étaient fort sensibles.

Bien entendu Hélène faisait sa partie dans ces cantiques.

Tout à coup elle s'entendit interpeller par le vicaire.

– Arrêtez un peu, je vous prie. Pourquoi chantez-vous faux, la maîtresse d'école ?

– Je ne savais pas chanter faux.

– Comme si vous ne le faisiez pas exprès pour troubler le salut.

Elle se tut, pensant ainsi échapper à une nouvelle algarade.

– Pourquoi ne faites-vous pas chanter vos élèves ? dit le vicaire. Ce n'est pas la peine de les amener si elles doivent nous donner le scandale de leur indifférence.

Si elle chantait, elle était en faute ; si elle ne chantait pas, elle y était également : la situation était difficile.

Il lui sembla que le mieux encore était de tâcher de désarmer le vicaire par la patience ; il se laisserait peut-être de la poursuivre.

Il ne s'était point lassé : et chaque jour, dans toutes les occasions, elle l'avait trouvé aussi dur, aussi acharné contre elle, et particulièrement dans une certaine circonstance où elle n'avait pas eu à souffrir seulement dans son amour-propre et sa dignité.

On sait de quelle importance est la première communion pour les enfants de la campagne : c'est après leur première communion qu'on les fait travailler, qu'on les met en apprentissage, qu'ils commencent à rapporter quelque chose à leurs parents ; tout ce qui retarderait ce moment de la première communion serait donc une charge que peu de parents accepteraient, et l'instituteur qui aurait la responsabilité de ce retard serait perdu, quel que fût d'ailleurs son mérite.

À Yvranches c'était le vicaire qui était chargé (comme de toutes les autres besognes pénibles) du catéchisme, et c'était à lui qu'Hélène devait conduire

celles de ses élèves qui se préparaient à la communion. Au milieu de l'hiver et au moment où la saison était la plus rigoureuse, il avait eu l'idée de faire le catéchisme chez les sœurs, où Hélène devait lui amener ses élèves. Si elle avait été bien reçue, cela eût été déjà, assez cruel pour elle ; mais le plus souvent elle n'était point reçue du tout, c'est-à-dire que, quand le vicaire n'était point arrivé à l'heure fixée, on n'ouvrait point la porte, et Hélène, avec ses élèves, devait attendre dans la rue, exposée au froid, au vent, à la neige.

Au bout de quinze jours Hélène avait gagné un gros rhume qui, n'étant pas soigné, s'était changé en bronchite avec extinction de voix.

Elle avait continué de travailler et de venir au catéchisme, si âpre que fût le froid et si longue que fût l'attente ; seulement, pour ne pas s'engourdir, elle avait voulu jouer avec ses élèves en attendant, mais la sœur Philogone était sortie, la moustache hérissée (cette fameuse moustache que Paillieu devait faire), en disant que le bruit troublait la classe, et Hélène avait dû rester immobile, collée au mur, pour être moins exposée au vent.

Elle était là, toussant à rendre l'âme, lorsque l'abbé Périchard, en retard d'une heure, était enfin arrivé, se hâtant pour se réchauffer ; de loin il avait entendu la toux d'Hélène.

– Pourquoi n'êtes-vous pas entrée ? dit-il. Par ce froid, c'est absurde ?

– Parce qu'on ne nous ouvre que lorsque vous arrivez.

– Alors entrez vite, dit-il d'une voix adoucie.

Puis, comme elle passait sous la grande porte, il s'approcha d'elle :

– Vous tremblez ? dit-il.

– Oui, j'ai froid, ce n'est rien.

Il entra vivement dans la classe et, allant au poêle qui ronflait :

– Approchez-vous, dit-il ; asseyez-vous là.

Elle ne l'avait jamais entendu parler si doucement ; quant aux élèves, elles étaient stupéfaites. La sœur Philogone était indignée, la sœur Ambrosine interdite.

Il s'adressa à celle-ci :

– Vous devez avoir de la tisane chaude ? dit-il.

Donnez-en une tasse bien sucrée à mademoiselle Margueritte. C'est une abomination de l'avoir laissée dehors par ce temps.

Puis il sortit, tandis que la sœur Ambrosine donnait à Hélène, presque tendrement, une tasse de tisane bien sucrée, comme l'avait recommandé le vicaire.

Au bout de quelques minutes il rentra ; Hélène ne toussait plus, elle ne tremblait plus.

Ce n'était plus le même homme ; il avait repris son air dur et violent.

– Allons, la maîtresse d'école, dit-il sans la regarder, surveillez vos élèves, n'est-ce pas ? au travail.

## IV

Bien souvent Hélène s'était demandé quel homme était le vicaire, ne comprenant rien aux contradictions qu'elle remarquait en lui. Pourquoi semblait-t-il quelquefois vouloir la foudroyer de ses regards furieux ? Pourquoi, au contraire, d'autres fois ses yeux s'adoucissaient-ils comme s'ils exprimaient des sentiments de sympathie et de tendresse.

Après la tasse de tisane, ces questions se posèrent devant elle plus pressantes encore ; comment avait-il été si prévenant en la voyant souffrante, et comment avait-il pu être si brutal aussitôt qu'elle n'avait plus toussé ni tremblé ?

Il y avait là un mystère qu'elle était malhabile à démêler, et la seule conclusion à peu près raisonnable à laquelle elle arrivât, après avoir tourné et retourné les questions qu'elle s'adressait, était qu'on connaissait mal l'abbé Périchard, et qu'en le représentant comme un homme dur on se trompait : dur, il ne l'était que par partis pris, parce qu'il croyait devoir l'être pour une raison ou pour une autre ; au fond, c'était un bon, un tendre ; et si avec elle il exagérait encore sa dureté, c'était parce qu'il poursuivait un but, qui était de l'obliger à quitter Yvranches.

Ce n'était point pendant les heures de classe qu'Hélène réfléchissait ainsi : elle était alors entièrement à ses élèves, sans distraction, leur donnant tout son temps, toute son intelligence, toute son application.

Ce n'était même pas lorsque, sa classe terminée, elle remontait à son logement, car alors elle trouvait là sa grand-mère, et l'attitude de celle-ci ne lui laissait pas sa liberté d'esprit. Depuis qu'elles étaient à Yvranches la vieille femme n'avait pas formulé une plainte véritable, et à l'exception de son mot qu'elle répétait souvent : « C'est bien malheureux d'être en guerre avec les prêtres », elle ne disait rien ; mais son air résigné, ses soupirs, ses

muettes rêveries, ou bien l'espèce de rage avec laquelle elle reprenait tout à coup son tricot parlaient pour elle. C'était par discrétion, par réserve, par pitié, peut-être, qu'elle ne parlait pas : elle en aurait eu long à dire si elle avait voulu.

Mais c'était avec ses pensionnaires quand, le dimanche après vêpres, le jeudi après le déjeuner, elle s'en allait droit devant elle, au hasard, à travers les prairies et les bois.

Tout d'abord elle avait choisi pour but de ses sorties la route de Condé, qui était abritée du vent du nord par une colline couverte de bruyères, de sorte que, même par les froides journées d'hiver, on pouvait se promener là en profitant du moindre rayon de soleil. La route se prolongeait au loin, bordée d'un côté par cette colline, de l'autre par des herbages, dont elle était séparée par des haies de houx et de buis, qui, en cette saison d'hiver, lui faisait un cadre de verdure aussi doux pour les yeux que réjouissant pour l'esprit. Elle n'aurait jamais abandonné ce lieu de promenade, qui lui plaisait, si pour y venir elle n'avait point dû passer devant la maison de M. Lebeurier.

Tant que la saison avait été rigoureuse, Hélène n'avait point été exposée à rencontrer le notaire qui aimait mieux rester au coin de son feu que de se promener dans son jardin ; mais un jour que le temps s'était adouci et que brillait un soleil printanier, elle avait été prise par lui au passage et il avait voulu l'accompagner.

De ce jour elle n'était plus revenue sur la route de Condé, et autant que possible elle avait changé sa promenade de façon à ne jamais pouvoir être rencontrée, le jeudi où elle avait été le dimanche, et le dimanche où elle avait été le jeudi.

Cependant il y avait un endroit où elle revenait plus souvent qu'à tout autre, et cela autant parce qu'il lui plaisait que parce qu'elle s'y croyait à l'abri des poursuites du notaire. C'était une ancienne sablière, située à douze ou quinze cent mètres d'Yvranches, à mi-côte dans une lande, et où l'on arrivait par des chemins si mauvais, si coupés d'ornières et de fondrières, que le notaire, assurément, n'aurait jamais l'idée d'y risquer ses bottes, toujours bien cirées. Point de maisons aux environs, point de prairies où les servantes pouvaient venir traire leurs vaches ; mais une lande maigre dans laquelle un

berger amenait seulement de loin en loin ses moutons. Quand il n'était pas là et qu'on n'entendait pas son brrr, personne, la solitude et le désert. Elle aimait cette solitude. Pendant que ses élèves jouaient autour d'elle dans la lande, elle pouvait rester dans quelque coin de la carrière, au milieu des sables jaunes et rouges qui glissaient autour d'elle, et là, assise sur une pierre ou sur une touffe de bruyère, elle pouvait respirer et rêver librement.

Et l'un ne lui était pas moins agréable que l'autre.

Il lui était bon, après avoir, pendant toute la semaine vécu dans l'atmosphère de sa classe, de se retremper dans le plein air.

Il lui était doux, après avoir tenu son attention appliquée du matin au soir, de laisser s'envoler son esprit.

Personne à surveiller, personne pour la surveiller ; point de figure chagrine autour d'elle, point de plaintes muettes, point de reproches étouffés ; elle pouvait sortir d'elle-même et aller chercher dans la monde de l'imagination ce que la réalité ne lui donnerait jamais.

Un jour, en rentrant au village, elle avait rencontré le vicaire dans le chemin de la sablière ; mais de l'abbé Périchard elle n'avait à craindre que de mauvaises paroles, et il n'était pas probable qu'il vînt là pour lui en adresser. Cette rencontre était due au hasard évidemment ; elle n'avait donc pas à s'en préoccuper.

Jamais elle ne reverrait l'abbé Périchard à la sablière sans doute. Mais elle se trompait. Quinze jours après, elle crut apercevoir à travers les broussailles, à une grande distance, une forme noire, quelque chose comme une soutane. Elle regarda plus attentivement, c'était bien le vicaire, qui, se croyant caché dans un fourré d'épines et de genêts, restait là à l'observer.

Pour la surveiller sans doute ? Pour voir si elle ne donnait point là ses rendez-vous ?

Cette idée la fit sourire mélancoliquement.

Faisant comme si elle n'avait pas vu le vicaire, elle demeura à la place où elle s'était assise. Seulement ce jour-là elle ne rêva pas librement comme à l'ordinaire ; sa journée était gâtée ; le vicaire occupa son esprit.

Le temps s'écoula. Deux ou trois fois les élèves d'Hélène se rapprochèrent d'elle en échangeant quelques mots ; le vicaire ne bougea pas ; quand Hélène regardait de son côté, elle voyait toujours la même forme noire dans le fourré.

Cependant il arriva un moment où elle ne vit plus rien et elle crut qu'il était parti.

Mais au bout de quelques minutes elle l'aperçut dans le chemin, marchant lentement, comme s'il se dirigeait vers elle. Puis tout à coup il s'arrêta, puis brusquement il se retourna en arrière ; puis bientôt il revint, et cette fois jusqu'à elle.

Il la salua. Jamais elle n'avait vu un homme aussi irrésolu, aussi embarrassé ; mais, chose curieuse qui la frappa, elle ne trouvait point en lui ces regards durs et violents qu'il fixait ordinairement sur elle ; au contraire, il y avait dans ses yeux une expression de douceur qu'elle n'avait jamais remarquée, pas même le jour de la tasse de tisane.

Durant assez longtemps ils demeurèrent sans rien dire en face l'un de l'autre.

Ce fut lui qui à la fin se décida :

– Eh bien, dit-il durement, vous ne voulez donc pas quitter Yvranches, mademoiselle ?

– Je ne peux pas.

Il changea de ton et se fit presque tendre ; en tout cas ses regards exprimèrent-ils ce sentiment :

– Vous ne pouvez pas... parce que vous ne voulez pas, et vous ne voulez pas parce que des considérations mondaines vous retiennent.

– Mon devoir.

– Je reconnais qu'on ne s'y est peut-être pas bien pris avec vous ; vous n'êtes pas une femme qui cède à la violence ; mais à la douceur ? si l'on vous représentait qu'il est de l'intérêt de tous... aussi bien que du vôtre, de quitter Yvranches ? Si je vous demandais de partir ? Si je vous en priais ?

– Vous ?

– Oui, je vous en prie, partez ! je vous en supplie.

– C’est impossible !

– Je vous le demande en grâce, partez ! partez !

Elle n’aurait jamais supposé que cet homme si dur était capable de mettre tant de douceur dans sa voix, tant d’émotion dans son regard.

– Certes, dit-elle, je voudrais faire ce que vous me demandez ; mais réfléchissez, vous sentirez que cela est impossible.

Un brusque changement se fit dans sa physionomie.

– Vous ne voulez pas ! s’écria-t-il furieusement, eh bien ! nous aurons raison de vous quand même : vous partirez ! vous partirez !

Tournant sur ses talons, il s’éloigna, il se sauva à grands pas.

## V

Il était écrit que plus elle verrait le vicaire, moins elle le connaîtrait.

Après leur entrevue à la sablière, le mystère qu'elle avait vainement cherché à percer devint pour elle bien plus obscur encore.

Pourquoi rester ainsi embusqué dans un fourré à l'observer ?

Pourquoi se cacher ?

Pourquoi cette douceur ?

Pourquoi cette fureur ?

S'il ne s'était agi que de questions théoriques, elle les eût sans doute examinées moins vivement ; mais il n'y avait pas que de la curiosité dans son cas, il y avait son intérêt.

La première fois que le vicaire l'avait menacée, l'effet ne s'était pas fait attendre.

Qu'allait-il se passer maintenant, et comment réaliserait-il les paroles que la fureur lui avait arrachées : « Nous aurons raison de vous quand même » ?

Il lui avait déjà fait bien assez de mal ; qu'allait-il inventer de nouveau pour l'obliger à partir.

Par où pouvait-il la frapper encore et plus cruellement qu'il ne l'avait fait jusqu'à ce moment ?

Sans être dévote de profession, sa grand-mère avait des sentiments religieux et deux fois par an elle communiait : à la fête de sa patronne, saint Justine, et à Pâques.

À l'approche de cette fête la vieille femme avait été à confesse et ç'avait été le vicaire qui l'avait reçue à son tribunal ; c'était donc lui qui était son

confesseur. Lorsqu'en revenant elle avait dit à sa petite-fille que c'était l'abbé Périchard qui l'avait confessée, Hélène n'avait point été rassurée, elle eût préféré le curé, mais elle n'avait pu rien à dire.

Bien qu'on ne fût pas encore tout près de Pâques, elle avait vu sa grand-mère, cinq ou six jours après l'aventure de la sablière, se rendre à l'église à une heure où il n'y avait point d'office, mais elle ne s'en était point autrement tourmentée.

La semaine suivante, à la même heure, la bonne femme était retournée à l'église, puis la semaine d'après elle y était retournée encore.

Cela devenait inquiétant.

Son état moral ne l'était pas moins, et il n'y avait qu'à la regarder, qu'à l'écouter pour comprendre qu'il se passait en elle quelque chose de grave.

Jamais elle n'avait soupiré ni aussi souvent, ni aussi fort ; c'était à ce point que la petite Rosalie, qui ne laissait rien passer sans le relever, manquait rarement de lui demander si elle n'était pas malade.

Jamais elle n'avait regardé Hélène avec des yeux plus tristes, plus chargés de plaintes muettes : à la vérité elle ne se plaignait pas franchement ; mais elle avait un mot, toujours le même, qui était la plus éloquente des plaintes :

– C'est bien malheureux ! murmurait-elle.

Hélène se gardait de demander ce qui était malheureux, car elle savait la réponse : « D'être en guerre avec les prêtres » ; mais la petite Rosalie n'observait pas la même réserve.

– Qu'est-ce donc qui est malheureux, madame Margueritte ? demandait-elle de son air à la fois futé et sainte-nitouche.

– Cela ne te regarde pas.

– Mais si, cela me regarde !

– Je te dis que non.

– Et moi je vous dis que si, d'abord parce que cela me fait de la peine que vous soyez malheureuse ; et puis quand vous avez du chagrin, la soupe est moins bonne.

Hélène se demandait si elle devait l'interroger ; mais, tout bien examiné, elle n'en faisait rien, retenue par cette raison qu'il était inutile de provoquer des plaintes qu'elle était impuissante à calmer.

Tout ce qu'elle pouvait, c'était adoucir autant que possible ce chagrin et elle s'y employait sans se lasser ou se rebuter, ingénieuse au contraire à trouver des bonnes paroles, des prévenances, mais, quoi qu'elle fît, ne réussissant pas à faire passer un sourire dans ce regard désolé.

Quelques semaines s'écoulèrent ainsi, toutes aussi sombres, et toujours la grand-mère se rendit à l'église aux heures où ne se célébraient pas les offices.

On approchait de la semaine sainte, c'est-à-dire du moment où madame Margueritte devait communier. Le dimanche de la Passion elle se montra plus préoccupée encore que de coutume, et quand Hélène, après vêpres, se prépara à faire sa promenade habituelle avec ses élèves, elle lui demanda si elle rentrerait de bonne heure.

– Quand vous voudrez, grand-maman.

– C'est que j'ai à te causer.

– Je puis ne pas sortir.

– Non, mais ne rentre pas tard, et laisse les petites dans la classe.

Hélène n'insista pas. Seulement elle ne fit qu'une courte promenade. Une heure après son départ, elle était de retour.

– Me voici, grand-mère. Les élèves sont en bas, on ne nous dérangera pas.

Cependant madame Margueritte ne commença pas tout de suite ; mais elle regarda sa petite-fille en soupirant, murmurant tout bas :

– Hélas ! mon Dieu, hélas !

Hélène ne fit rien pour la presser.

Enfin la vieille femme se décida :

– Ce que j'ai à te dire et qui me fait grand deuil, car enfin je n'ai pas à me plaindre de toi, c'est... (elle hésita) c'est qu'il faut que nous nous séparions.

– Nous séparer, grand-mère !

- Il le faut.
- Que vous ai-je fait, grand-mère ? De quoi vous plaignez-vous ?
- Tu ne m’as rien fait.
- Alors ?
- Ma conscience ne me permet pas de m’associer à toi dans ton œuvre.

Hélène jusque-là n’avait rien compris à ce que sa grand-mère lui annonçait. Maintenant tout s’expliquait : ce que sa grand-mère voulait, ou plutôt ce qu’on lui faisait vouloir, et quels étaient ceux qui la poussaient. Cette phrase seule, répétée par une bouche qui ne la comprenait pas, portait avec elle la marque de son auteur ; ce n’était pas le langage naturel d’une paysanne.

Comme Hélène ne répondait rien, la grand-mère continua :

– J’ai soixante-quinze ans, je peux être appelée devant Dieu d’un moment à l’autre. Je me sens, ma fille, la santé n’est plus ce qu’elle était ; je ne dis rien, mais chaque jour je baisse, et vite. Si je suis frappée, je veux mourir en paix avec le bon Dieu.

- Mais, grand-mère, est-ce que je vous ai jamais contrariée pour cela ?
- Je ne peux pas faire mon salut près de toi.
- Pourquoi ?
- Je ne le peux pas.

Hélène insista ; sa grand-mère se contenta de répondre à plusieurs reprises : « Je ne le peux pas. »

Quoiqu’elle voulût pousser la modération à l’extrême, Hélène perdit patience :

– C’est M. l’abbé Périchard qui vous a dit cela ? s’écria-t-elle. Voilà donc pourquoi depuis quelque temps vous alliez si souvent à l’église : il refuse de vous faire faire vos Pâques, n’est-ce pas ?

La grand-mère ne répondit pas ; mais regardant sa petite-fille en secouant la tête tristement :

– Voilà comment tu parles des messieurs prêtres ! s'écria-t-elle.

Ce fut au tour d'Hélène de ne pas répondre directement ; à quoi bon essayer une justification ?

– Et où voulez-vous aller ? demanda-t-elle.

– Chez les dames de Saint-Joseph, où l'on m'emploiera à la lingerie comme on me l'avait proposé ; puisqu'il faut travailler, mieux vaut là qu'ailleurs.

– Trouverez-vous là les soins et l'affection que vous trouvez ici, grand-mère.

– Je ne dis pas ça, car c'est vrai que tu as toujours été bonne pour moi ; mais j'y vivrai en paix avec le bon Dieu, prête à paraître devant lui.

Hélène avait bien des choses à répondre ; mais il ne lui convenait pas de les dire ; elle aurait été obligée de parler d'elle et de ce qu'elle avait fait pour que sa grand-mère ne vécût pas isolée.

– Alors, grand-mère, vous voulez m'abandonner ?

– Je ne le voudrais pas, il le faut ; et puis tu n'as pas besoin de moi ; je te suis une charge ; je ne te sers à rien. Seul tu seras plus heureuse.

– Heureuse !

– Je veux dire qu'il te sera plus facile de vivre ; comment ferais-tu si j'étais prise par la maladie ou paralysée par les infirmités.

– Il me semble que ce n'est pas à cela qu'il faut penser, mais au chagrin de la séparation.

– J'y ai pensé, mais j'ai pensé aussi à mon salut ; tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir soixante-quinze ans et de penser qu'on peut mourir damnée.

Hélène ne pouvait rien répliquer à cette peur de la damnation ; ce n'était pas ce qu'elle dirait qui pouvait combattre les inquiétudes qu'on avait semées et cultivées dans cette conscience de vieillard ; il ne lui restait qu'un appel à faire, elle le tenta :

– Encore un mot grand-mère : est-ce là ce que votre fils que vous aimiez et en qui vous aviez foi, est-ce là ce que mon père avait voulu ? En pensant à

nous séparer, êtes-vous fidèle à sa mémoire ?

La vieille femme fut émue, des larmes montèrent à ses yeux :

– Oh ! mon pauvre fils, dit-elle.

Et elle se mit à pleurer.

Hélène crut qu'elle avait vaincu, elle continua ; mais bientôt sa grand-mère ne l'écouta plus ; au lieu de lui répondre elle se mit à remuer les lèvres comme si elle récitait une prière tout bas.

## VI

Une fois qu'Hélène, après avoir longuement réfléchi, vit à peu près clair dans la situation que sa grand-mère venait de lui révéler, son plan fut arrêté :

L'abbé Périchard avait pris un chemin détourné pour l'attaquer, elle en prendrait un détourné aussi pour se défendre contre l'abbé Périchard ; il avait appelé un allié à son aide, elle en appellerait un aussi.

Car il ne lui était même pas venu à la pensée qu'elle pouvait laisser partir sa grand-mère ; accepter que la pauvre vieille femme allât chez les sœurs de Saint-Joseph eût été une lâcheté et, ce qui était autrement grave à ses yeux, c'eût été un crime envers son père. L'argument de sa grand-mère : « Je te suis une charge ; je ne te sers à rien, seule tu seras plus heureuse », ne l'avait touchée en rien ; et elle avait été sincère en répondant que ce n'était pas à cela qu'il fallait penser. Il n'y avait qu'une considération qui eût prise sur elle : la volonté de son père mourant ; et puisque cette volonté avait été qu'elle vécût avec sa grand-mère, elle devait par tous les moyens empêcher la séparation que cherchait l'abbé Périchard.

– Et quand voulez-vous partir grand-mère ? demanda-t-elle.

– Aussitôt que cela sera possible, car les sœurs ont besoin de moi, et si je ne vais pas chez elles, elles disposeront de la place qu'elles me destinent.

– Mais ne me laisserez-vous pas au moins quelques jours pour m'habituer à cette idée de séparation qui me surprend si brusquement. Vous ne pensez pas, n'est-il pas vrai, que je peux vous laisser partir sans un grand chagrin ?

– Moi aussi cela me fait du chagrin, mais il le faut.

– Le faut-il immédiatement, dès demain ?

– Dès demain, je ne dis pas, car je ne veux pas te faire de la peine, et puis

je ne veux pas non plus te laisser dans l'embarras à cause de tes pensionnaires, car il va te falloir quelqu'un pour me remplacer.

– Eh bien alors ne partez pas... Je veux dire ne partez pas tout de suite ; on tient assez à vous faire entrer chez les sœurs de Saint-Joseph pour que ces dames ne disposent pas, comme vous le craignez, de la place qu'elles vous destinent.

– Enfin, je voudrais partir avant Pâques.

– Eh bien, avant Pâques, c'est entendu, si d'ici là vous ne changez pas d'idée et si je ne peux pas vous décider à rester.

– Je le voudrais... je ne peux pas.

– Vous n'avez parlé à personne de votre intention de nous séparer.

Elle hésita.

– J'entends en dehors de M. l'abbé Périchard, dit vivement Hélène, qui comprit la cause de cette hésitation.

– À personne.

– Eh bien, n'en parlez pas encore, je vous prie.

Après l'avoir quittée Hélène descendit au jardin où jouaient ses pensionnaires ; mais elle ne resta pas avec elles : sortant aussitôt, elle se rendit chez le curé.

Elle n'était pas retournée chez lui, car l'abbé Houel, ne lui ayant pas rendu sa visite, elle n'avait pas cru qu'elle était obligée à lui en faire une nouvelle ; elle l'avait vu à l'église, au confessionnal et aussi au catéchisme, où il paraissait de temps en temps, pour dire aux enfants : « Allons, mes enfants, c'est très bien, continuez ! » et leurs rapports s'en étaient tenus à cela.

Ce fut la même bonne au teint fleuri qui vint lui ouvrir la porte et qui l'introduisit dans un atelier où l'on entendait le ronflement d'un tour ; quand le curé n'était pas dans sa bibliothèque occupé à lire, il était dans son atelier où il s'amusait à tourner des ronds de serviette et des boîtes qu'il offrait à ses amis. Un tablier en serge verte devant lui, les manches retroussées, tête nue, ses lunettes sur le nez il était justement en train de percer à jour un manche de porte-plume qu'il destinait à une loterie de charité.

– Comment, c’est vous, mademoiselle Margueritte.

– Pardonnez-moi de vous déranger, monsieur le curé.

– J’espère que vous n’avez pas d’affaire, au moins ? dit-il d’un ton inquiet.

– Au contraire.

– Voilà qui est fâcheux ; je vous avais bien recommandé cependant de les éviter.

– J’ai tout fait pour cela.

– Je sais bien ; je n’ai pas de reproches à vous adresser... au moins pour le passé, car si vous avez une affaire maintenant, vous comprenez que c’est différent.

– Ce n’est pas ma faute.

– C’est toujours notre faute quand nous avons une affaire ; il n’y a qu’à céder.

– Je ne peux pas céder.

– Vous ne pouvez pas, vous ne pouvez pas.

– Vous allez en juger vous-même.

– Est-ce qu’il faut réellement que je vous écoute ?

– Oui, monsieur le curé.

– C’est grave ?

– Très grave.

– Voilà qui est fâcheux.

– Au moins cela est grave pour moi.

– Alors...

L’abbé Houel n’acheva pas ; mais son geste dit clairement que si cette affaire n’était grave que pour Hélène, cela le rassurait.

– Je vous écoute.

Et après avoir fait tomber la poussière d'ivoire qui blanchissait son tablier, il s'assit commodément dans un fauteuil.

Hélène, sans détails inutiles, mais aussi sans rien omettre d'essentiel, lui raconta ce qui s'était passé entre elle et le vicaire à la sablière.

– Eh bien ! en quoi cela me regarde-t-il ? demanda le curé.

– Attendez, monsieur le curé.

Et de la même manière, mais en insistant sur les raisons de cœur qu'elle avait pour garder sa grand-mère avec elle, elle raconta aussi la résolution dont celle-ci venait de lui faire part.

Quand elle fut arrivée au bout de son récit, le curé la regarda en homme qui ne comprend pas qu'on l'ait choisi pour lui raconter une pareille histoire.

– Et que voulez-vous de moi, mon enfant ? dit-il sans impatience et d'un ton de bienveillance.

– Admettez-vous, monsieur le curé, qu'on soit damné par cela seul qu'on vit avec moi ?

– Non, mon enfant.

– Eh bien, monsieur le curé, j'attends de vous que vous disiez cela à ma pauvre grand-mère, affolée par la peur.

– Cela est grave. Quelle affaire, mon enfant !

Hélène s'attendait à cette exclamation, car toutes les fois qu'il y avait quelque chose, à faire c'était pour le curé une affaire.

– Je n'ai pas autorité pour parler à ma grand-mère sur un pareil sujet, dit-elle, tandis qu'un mot de vous, monsieur le curé, un seul calmera tout de suite ses tourments.

– Je ne suis pas son confesseur ; c'est à son confesseur de lui dire ce mot.

– Vous êtes le curé de cette paroisse, son curé.

– Certainement, certainement ; mais c'est là justement ce qui m'impose une grande réserve. Vous comprenez, mon enfant, que les droits de chacun doivent être respectés, ceux du vicaire aussi bien et même mieux que ceux du

curé ; sans cela c'est le désordre et l'anarchie. Je suis un homme de paix. On dit quelquefois que l'harmonie ne règne pas toujours entre les curés et les vicaires ; quand cela arrive, c'est que l'un des deux n'a pas su rester à sa place. Ce n'est pas le cas de notre paroisse, grâce à Dieu !

Était-il possible que l'abbé Houel parlât sérieusement et qu'il crût réellement que ses droits étaient respectés par son vicaire, alors qu'il était notoire que celui-ci était le seul maître de la paroisse où il faisait tout et décidait tout ?

– Vous avez donc eu tort, ma fille, continua le curé, de penser que je pouvais en cette affaire intervenir auprès de votre grand-mère. C'est votre crainte d'être séparée d'elle, c'est votre affection pour elle qui vous ont égarée. Je comprends cela.

– Mais je ne peux pas la laisser partir.

– Certainement, certainement, j'entre dans vos raisons ; seulement vous devez aussi entrer dans les miennes : vous ne pouvez pas la laisser partir ; moi je ne peux rien pour la retenir, c'est-à-dire que je ne peux qu'une chose : vous donner le conseil de vous adresser à M. l'abbé Périchard.

– Mais c'est M. l'abbé Périchard qui a jeté ces craintes dans la conscience de ma pauvre grand-mère.

– Qu'en savez-vous ? Il ne faut pas dire cela : en paroles, comme en pensées, comme en actions, il faut de la modération. Voyez-le. Je vous y engage. Exposez-lui ce que vous m'avez si éloquemment expliqué.

À ce moment, la servante ouvrit la porte de l'atelier, et sans parler elle fit une révérence.

Aussitôt l'abbé Houel se leva avec une vivacité qu'Hélène ne lui connaissait pas :

– C'est mon dîner qu'on m'annonce, dit-il ; vous savez, un canard rôti n'attend pas ; il faut qu'il soit mangé brûlant, ou bien la graisse exsudée empêche le sel et le poivre de pénétrer la chair. Voyez mon vicaire.

## VII

Ce fut seulement quand elle se trouva dans le vestibule, reconduite rondement par la gouvernante du curé, pressée de servir son canard à point, qu'Hélène comprit combien elle avait été naïve de s'imaginer que l'abbé Houel pourrait se décider à intervenir entre le vicaire et elle : « Quelle affaire ! » Il s'en était débarrassé comme il avait pu, de cette affaire, qui menaçait de lui faire manger son canard refroidi.

Au moins lui devait-elle de la reconnaissance pour sa franchise, car il eût pu lui répondre qu'il parlerait à son vicaire, et assurément il n'en aurait rien fait ; le courage et l'autorité lui auraient manqué pour cela. Des deux celui qui avait le courage et l'autorité c'était le vicaire, ce n'était pas le curé. Comment n'avait-elle pas compris cela avant cette visite, et comment le sentait-elle si bien maintenant.

À vrai dire elle en avait eu le pressentiment, mais une sorte de lâcheté l'avait empêchée de l'écouter : la peur du vicaire ; et, sous l'influence de cette peur, elle avait cherché à biaiser ; maintenant il fallait aller droit et s'adresser à celui qui avait tout fait.

La gouvernante du curé lui avait refermé la porte sur les talons ; sans hésiter, mais avec une poignante émotion, Hélène alla tout de suite sonner à la porte du vicaire.

Ce fut l'abbé Périchard qui vint lui-même lui ouvrir.

En voyant qui se présentait, il eut un mouvement de recul ; mais presque instantanément il revint en avant, et, avec un visage adouci, un sourire vague sur les lèvres il lui fit signe de la main qu'elle eût à entrer.

Il la conduisit dans la salle où elle était entrée lors de sa première visite ; sur la table en bois blanc on voyait un encrier, des plumes et des papiers :

– Veuillez vous asseoir, mademoiselle.

Elle fut frappée de l'accent rauque de la voix, et comme elle levait les yeux sur lui elle remarqua qu'il était d'une pâleur livide et que ses mains étaient agitées par un tremblement.

Ils étaient assis en face l'un de l'autre, le vicaire tournant le dos à la fenêtre, elle par conséquent recevant le jour en face.

Ils restèrent ainsi sans parler, et bien qu'Hélène tînt ses yeux baissés, elle sentait ceux du vicaire sur elle ; dans le silence elle l'entendait respirer d'un souffle : haut et pressé.

Plus ce silence se prolongeait, plus il devenait difficile.

Hélène comprenait que c'était à elle de commencer, puisqu'elle venait demander quelque chose qu'elle devait expliquer ; mais elle ne savait comment aborder cet entretien ; l'attitude du vicaire la paralysait.

C'était son habitude de tenir ses yeux levés en parlant et de les fixer sur celui à qui elle s'adressait ; elle crut que si elle agissait ainsi, cela la mettrait un peu plus à l'aise : elle regarda le vicaire.

Jamais elle n'avait vu sur son visage une pareille expression de douceur et de langueur, dans ses yeux un tel trouble, de sorte qu'au lieu de se rassurer elle fut encore plus émue.

Il fallait cependant qu'elle parlât ; mais comment ne s'en pressait-il point, lui d'ordinaire si impatient ?

Tout au contraire il semblait qu'il se complût dans ce silence et qu'il eût plaisir à le prolonger.

Cependant, tout à coup, elle le vit changer de visage, son front se plissa, ses sourcils se rejoignirent et ce fut la colère que son regard exprima :

– Eh bien, mademoiselle, dit-il durement, j'attends ; nous n'allons pas rester ainsi, sans doute. Que me voulez-vous ? pourquoi venez-vous chez moi ?

Hélène n'avait plus à hésiter :

– Pour vous parler de ma grand-mère.

C'était le mot difficile à dire ; une fois partie, elle continua :

– Ma grand-mère vient de m'annoncer qu'elle était obligée de me quitter parce que sa conscience ne lui permettait pas de s'associer plus longtemps à moi dans mon œuvre. Je connais ma grand-mère, je connais ses idées aussi bien que sa façon habituelle de s'exprimer : c'est vous dire qu'en l'entendant me parler ainsi j'ai tout de suite compris qu'elle n'était qu'un écho, et que ce qu'elle me disait elle le répétait : cela n'était d'elle ni pour le fond, ni pour la forme. Mais le coup n'en fut pas moins cruel. Ma grand-mère est ma seule parente ; sans elle je suis seule, sans amis, sans personne à aimer, sans personne qui m'aime.

– Je croyais, dit le vicaire d'une voix adoucie, que vous aviez un oncle ou plutôt une tante ?

– Il est vrai, mais ma tante ne considère comme faisant partie de sa famille que ceux de ses parents qui sont heureux : j'ai été sa nièce, je ne la suis plus. Comme je vous l'ai dit, je n'ai que ma grand-mère.

Le vicaire ne broncha pas ; voyant qu'il ne disait rien, Hélène poursuivit :

– Vous seriez l'homme que j'ai cru en arrivant à Yvranches que je ne vous tiendrais pas ce langage...

– Et quel homme avez-vous donc cru que j'étais ?

– Un homme implacable.

– Et qui vous a dit que je n'étais pas cet homme ?

– Vous.

De nouveau la physionomie du vicaire changea et se fit brutale.

– Quand vous ai-je dit cela, je vous prie, mademoiselle ?

– Quand vous m'avez fait donner une tasse de tisane par la sœur Ambroisine.

– Vous toussiez.

– L'homme implacable ne s'en serait pas aperçu ; vous l'avez dit aussi dans la sablière quand vous m'avez demandé de quitter Yvranches.

– Je voulais prévenir ce qui arrive maintenant.

– Ce sont ces attentions, c'est aussi bien d'autres petites remarques que j'ai pu faire qui m'ont dit que je pouvais m'adresser à votre cœur.

Il la regarda avec les yeux troublés qu'elle lui avait déjà vus ; puis brusquement il se leva, s'écriant :

– Non, pas à mon cœur, pas à mon cœur ; je dois vous faire partir d'ici et vous partirez.

– Contre moi tout ce que vous voudrez, je comprends que vous le fassiez, puisque vous me poursuivez comme une ennemie ; mais contre ma grand-mère, non, monsieur l'abbé, vous ne ferez rien. Que je sois coupable à vos yeux, je le comprends, et cela explique, cela justifie peut-être la lutte que vous avez entreprise pour me chasser d'ici. Mais ma grand-mère, de quoi est-elle coupable ? Qu'a-t-elle fait ? Rien. Alors pourquoi la poursuivez-vous aussi ? Pourquoi voulez-vous la faire payer pour moi ? Car elle payera, la pauvre femme. Vous sentez bien qu'elle ne trouvera pas dans un couvent ce que je peux lui donner : les soins, de l'affection ; et elle a soixante-quinze ans !

– Si vous croyez qu'elle doit être malheureuse sans vous, que ne partez-vous avec elle ?

– Ah ! voilà donc enfin la raison de cette séparation que je cherchais sans la trouver et que vous me dites d'un mot. C'est parce qu'on croit que je partirai moi-même plutôt que de laisser ma grand-mère partir seule, qu'on veut nous séparer ?

– Partez ! partez !

– Mais je ne peux pas partir. Je ne suis pas libre de faire ce que je veux ; maîtresse d'école je suis, maîtresse d'école je dois rester.

– Soyez maîtresse d'école où vous voudrez ; partout, excepté ici.

– Mais je ne suis pas libre de choisir le poste qui me plaît ; je suis obligée de rester dans celui qu'on m'assigne. Voilà pourquoi je vous prie de ne pas m'enlever ma grand-mère. Vous n'avez qu'un mot à dire pour rendre la paix à sa conscience. Ne le direz-vous pas ?

Ce n'était pas sur le ton du reproche ou de la colère qu'elle parlait, mais sur celui de la prière, en ne quittant pas le vicaire des yeux et en tâchant de faire passer en lui un peu de l'émotion qui était en elle.

Pour lui, il ne parlait pas ; mais les efforts qu'il faisait pour garder le silence étaient évidents ; et il semblait qu'à chaque instant il allait laisser échapper les paroles qui agitaient ses lèvres. Certainement il était ému, profondément ému ; mais il se contenait, et, par moments, c'était à croire qu'il appelait la colère à son secours pour ne pas faiblir.

Voyant cela, Hélène se pencha en avant, et, attachant ses yeux sur ceux de l'abbé Périchard, elle joignit les mains :

– La dernière fois que nous nous sommes vus, vous avez bien voulu me dire que vous me priez ; moi, monsieur l'abbé, je vous supplie à mains jointes d'avoir pitié de nous. Sur moi vous frapperez, si vous le jugez bon ; mais ne m'enlevez pas ma pauvre grand-mère, ne l'enlevez pas, je vous en conjure, à mon affection, à ma tendresse.

– Ah ! ne parlez pas de tendresse ! s'écria-t-il en se levant.

– Et pourquoi n'en parlerais-je pas ?

– Parce que ce mot me bouleverse ; vous voyez bien qu'il me fait perdre la raison, vous voyez bien qu'il me rend fou.

Il était devant elle, transfiguré, tremblant des pieds à la tête, les yeux pleins de flammes.

Il fit un pas en avant et, se penchant vers elle :

– Parlez de ma haine, nous pourrions nous entendre.

– Mais je ne crois pas à cette haine.

– Alors, croyez à mon amour.

Elle jeta ses deux mains en avant.

– Mon Dieu ! s'écria-t-elle éperdue.

– Mais vous n'avez donc pas compris que cette haine dont je vous ai poursuivie n'avait d'autre but que d'étouffer le sentiment qui me poussait irrésistiblement vers vous, qui me dominait malgré tout, qui me domptait, et

qui m'arrache cet aveu. Comprenez-vous maintenant la guerre que je vous ai faite et les supplications que je vous ai adressées pour que vous partiez, pour votre repos, pour le mien, pour votre salut, pour le mien. Vous n'avez pas voulu comprendre vous n'avez pas voulu voir, vous n'avez pas voulu partir. Eh bien, maintenant il est trop tard, j'ai parlé ; ce secret abominable que je voulais vous cacher et que je voulais me cacher à moi-même, je l'ai dit, et vous ne partirez pas, puisque je vous aime, je vous aime, je vous aime !

Aux premiers mots elle avait voulu reculer ; mais tandis qu'elle était assise il était debout, penché sur elle, l'enveloppant presque de ses deux bras, et elle avait dû l'écouter quand même ; cependant, comme en prononçant ces derniers mots, il s'était redressé dans un mouvement d'exaltation, elle avait pu se lever. Alors se jetant en arrière :

– Vous, s'écria-t-elle, vous, un prêtre ! Ah ! malheureux !

Ils restèrent en face l'un de l'autre, séparés par une assez grande distance, sans que le vicaire fît un pas pour se rapprocher d'elle ; il laissa tomber ses deux mains, puis sa tête s'inclina en avant, son dos se voûta, il parut vacillant sur ses jambes.

– Je vous fais horreur ? balbutia-t-il.

– Non horreur, pitié.

Redressant la tête, il la regarda et Hélène crut voir la mort dans ses yeux.

– Je vous regarde pour la dernière fois, dit-il, partez.

Elle se dirigea vers la porte.

– Non, s'écria-t-il, pas encore, ne partez pas.

Mais elle ne s'arrêta pas, et elle mit la main sur la serrure ; comme elle allait l'ouvrir un bruit lourd retentit sur le carreau, celui d'un corps qui tombe ; elle se retourna.

L'abbé Périchard s'était jeté à genoux et il tendait ses deux mains suppliantes vers la madone posée sur la cheminée.

## VIII

Elle passa une grande partie de sa nuit à réfléchir.

Comment n'avait-elle pas vu, comment n'avait-elle pas compris que le vicaire l'aimait ?

Maintenant les preuves de cet amour lui crevaient les yeux, aussi nombreuses que précises, et ces regards tout pleins de tendresse qu'il fixait sur elle, et ces airs de brutalité contre elle qui, en réalité, étaient contre lui alors qu'il voulait réagir contre sa faiblesse, et cette haine voulue, et cette guerre acharnée par laquelle il tâchait de se défendre lui-même.

Comme il avait dû souffrir et combien violente devait être sa passion pour qu'il l'eût avouée !

Sans doute, elle était touchée de la situation de ce pauvre malheureux et de son désespoir ; rien n'était plus lamentable que la situation de ce prêtre déchu qui, jusqu'au jour où elle était arrivée à Yvranches, avait été un bon prêtre. Mais si grande que fût sa compassion pour lui, elle ne pouvait pas ne point penser à elle.

S'il quittait Yvranches, comme le donnait à supposer ses dernières paroles, elle était débarrassée de lui.

S'il restait, au contraire, elle n'avait plus rien à craindre, car après son aveu, il ne pourrait pas continuer la guerre contre elle, et sa grand-mère n'irait pas chez les dames de Saint-Joseph.

En théorie il semblait qu'un homme aussi violent que lui ne pouvait pas la revoir après ce qui s'était passé entre eux ; s'il agissait conformément à la logique de son caractère, il devait pousser les choses à l'extrême, comme il l'avait toujours fait, et quitter Yvranches pour n'y revenir jamais. S'il avait parlé, ç'avait été certainement sous l'influence d'une force irrésistible, et sans

aucun espoir : il avait dit qu'il aimait pour le dire, non pour demander qu'on l'aimât lui-même. Il n'était pas homme à rechercher les tentations ; et puisqu'il n'avait pas pu la faire partir, il devait être résolu à la fuir.

C'était là ce que disait la logique ; mais dans des circonstances, aussi cruelles pour lui, pourrait-il écouter la raison et suivre la logique ? Elle n'avait point l'expérience des choses du cœur, mais elle s'imaginait que quand on aime, la logique et la raison doivent être bien faibles contre la passion.

Tous les raisonnements étaient donc inutiles et à l'avance il était impossible de prévoir ce que ferait le vicaire : il n'y avait qu'à attendre.

Ce fut sur cette pensée qu'elle s'endormit vers le matin.

Aussi quand elle se réveilla faisait-il grand soleil ; cependant ce ne fut point l'éclat de la lumière qui interrompit son lourd sommeil, mais bien un bruit de grelots qu'elle n'avait point l'habitude d'entendre dans le lit : c'était celui des chevaux de la diligence de Fillette qui partait du Turc tous les matins à sept heures pour aller à Condé.

Sautant à bas du lit, Hélène courut à la fenêtre, croyant qu'elle se trompait, mais ce n'était point un rêve : la diligence attelée était devant la porte de l'auberge et les voyageurs étaient groupés autour d'elle attendant le moment de monter.

Comme elle promenait les yeux machinalement sur la place, elle aperçut le vicaire qui venait de sortir de chez lui et qui, suivi d'un homme portant une malle se dirigeait vers la diligence.

Il partait donc.

Elle revint dans sa chambre. Il partait. Tous ses raisonnements de la nuit étaient justes : il l'aimait assez pour ne pouvoir pas rester à Yvranches.

Le pauvre garçon !

Comme elle suivait ces pensées tout en s'habillant à la hâte, une batterie de coup de fouet et un bruit de ferraille fit sonner ses vitres : c'était la diligence qui partait. Elle allait passer devant l'école. Sur l'impériale qui n'était point recouverte d'une capote, Hélène aperçut le vicaire ; justement à

ce moment même, il tenait ses yeux tournés vers ses fenêtres. Leurs regards se croisèrent et l'abbé, portant la main à son chapeau la salua tout bas ; puis, comme les chevaux détalaient grand train, elle ne le vit plus que de dos ; il ne se retourna pas et bientôt la diligence disparut dans un nuage de poussière.

Ce matin-là, elle eut plus d'une distraction et pendant la classe, à deux reprises, elle s'arrêta pour dire :

– Où donc en suis-je ?

Cela ne s'était jamais vu, et la petite Rosalie se pencha vers sa voisine pour lui dire qu'elle croyait bien que mademoiselle était malade.

Vers dix heures la porte de la classe s'ouvrit toute grande et l'on vit entrer, majestueux, la canne à la main, le tricorne sur la tête, M. le curé.

Instantanément toutes les élèves furent debout sans qu'Hélène eût rien à leur dire, et respectueusement elles attendirent.

– Mes filles, asseyez-vous, dit le curé d'un ton bienveillant. Bonjour, mademoiselle.

C'était la première fois que le curé entra dans sa classe jusqu'à ce jour mise en interdit, et ce n'était pas sans une vive curiosité qu'Hélène se demandait ce qui lui valait cette visite.

– J'espère que ces petites filles sont sages ? dit-il.

– En général, je suis contente d'elles, répondit Hélène.

– Allons, c'est bien, c'est très bien ; nous allons voir comment elles travaillent. Hé ! vous, petite, là-bas, dites-moi, je vous prie, combien Jacob avait de fils ?

– Douze.

– Très bien ! Et vous petite futée, quel était le père de Salomon ?

– David.

– Très bien. Persévérez, mes enfants, persévérez, et vous, mademoiselle, recevez mes compliments ; je suis heureux de voir que vous ne négligez pas l'enseignement de nos saintes Écritures, qui sont le fondement de toute science.

– Voulez-vous les interroger sur l’histoire de France ? demanda Hélène, sur le calcul, la grammaire ?

– Non, cela suffit ; je suis très content.

Et, après avoir passé dans les bancs des enfants pour voir si leurs mains étaient propres, il se dirigea vers la porte suivi d’Hélène. Arrivé dans le vestibule, il s’arrêta et, refermant lui-même la porte de la classe :

– Vous avez vu M. l’abbé Périchard hier ? demanda-t-il à mi-voix.

– Oui, monsieur le curé.

– Que s’est-il passé entre vous ?

Cette question fit comprendre à Hélène que la visite du curé n’avait d’autre but que de la faire parler du vicaire, et cela la mit sur ses gardes. Ce qu’il s’était passé elle ne pouvait pas le dire.

– Nous avons parlé de ma grand-mère.

– Je le pense bien ; mais après ? Comment M. l’abbé Périchard a-t-il accueilli votre demande ?

– Il m’est difficile de répondre à cette question.

– Pourquoi ?

– Parce que M. l’abbé Périchard n’y a pas réellement répondu.

– A-t-il eu un mouvement de colère ? s’est-il laissé emporter ? Vous voyez que je vous parle franchement, répondez de même.

Hélène se trouvait dans un cruel embarras. Elle tâcha de ne rien dire.

– Mais en vérité, monsieur le curé, je ne peux pas porter de témoignage contre M. l’abbé Périchard ; vous comprenez que je dois me récuser.

– Et qui vous demande de porter témoignage contre lui ? C’est bien de cela qu’il s’agit. Il se passe une chose grave, mon enfant, mystérieuse, et ce que j’attends de vous, c’est de m’aider à l’éclaircir. Vous m’inspirez assez d’estime pour que je croie que vous ne me refuserez pas quand vous saurez de quoi il s’agit : j’ai reçu une lettre de M. l’abbé Périchard dans laquelle il m’annonce qu’il quitte Yvranches pour n’y revenir jamais, et qu’il va entrer

dans une mission d'Afrique. Quelle est la cause de ce brusque départ ? Voilà ce que je cherche, afin de l'empêcher si cela est possible, et c'est pour cela que je vous demande ce qui s'est passé entre M. l'abbé Périchard et vous. Malgré ses vertus chrétiennes, M. l'abbé Périchard se laissait quelquefois entraîner par la violence de son tempérament ; il allait alors beaucoup plus loin qu'il ne voulait, et quand il revenait à lui, il faisait tout pour expier sa faute. S'est-il avec vous, mon enfant, laissé ainsi entraîner, et son départ est-il une expiation ? Voilà ce que je viens vous demander, je suis convaincu que vous avez le cœur trop bien placé pour écouter la rancune et que vous n'hésitez pas à m'aider à rappeler mon vicaire.

La question ainsi posée rendait la réponse d'Hélène plus facile :

– Je n'ai aucun reproche à adresser à M. l'abbé Périchard, dit-elle.

– Ce n'est point à cause de vous qu'il quitte Yvranches ?

– À cela, monsieur le curé, il m'est plus difficile de répondre : peut-être M. l'abbé Périchard a-t-il reconnu qu'il avait des torts envers moi, et voyant qu'il ne peut pas me faire partir comme il m'en avait plusieurs fois menacée, peut-être se décide-t-il à partir lui-même, ne pouvant pas supporter ma présence.

– Alors je ne peux pas lui écrire de votre part que vous seriez heureuse de le voir revenir ?

– Oh ! cela non, monsieur le curé ; cela ne serait pas vrai, car je ne peux pas être fâchée de ce départ, qui, je l'espère, va me donner la tranquillité.

Il fallut que le curé se contentât de ces réponses.

Quel scandale dans une partie d'Yvranches quand on sut que la maîtresse d'école avait obligé le vicaire à abandonner la lutte qu'il soutenait contre elle, et aussi quelles questions : « Que lui avait elle fait ? que lui avait-elle dit ? C'était donc un démon ? »

Au contraire, d'un autre côté, ce fut un triomphe.

– Voilà ce que c'est que la politique et la modération, dit Bonnot.

– La seule chose que n'y a, conclut Paildieu, c'est que les sœurs sont savonnées : il n'y a plus qu'à leur faire la barbe.

## IX

Hélène ne s'était pas trompée en supposant que le départ du vicaire lui donnerait une certaine tranquillité.

À la vérité ce départ avait soulevé contre elle bien des criaileries parmi les amis des sœurs et dans le monde de mademoiselle de la Bussonnière ; on avait agité toutes sortes de projets qui devaient la perdre ; on avait organisé de nouveaux moyens pour lutter contre elle et venger « ce pauvre abbé Périchard ». Mais après avoir beaucoup crié, on avait peu agi ; l'âme de la résistance manquait. Et puis on n'osait plus trop se risquer, car, sans qu'on sût quelles armes elle avait employées contre le vicaire, il y avait un fait qui inspirait de prudentes réflexions : l'abbé Périchard, qui était cependant un homme de résolution, avait été battu par elle ; cela était à considérer. Sans doute il fallait continuer la lutte et lui rendre le séjour d'Yvranches impossible ; seulement il était sage de ne pas s'exposer ; tous les coups qu'on pourrait lui porter en restant à l'abri, on les lui porterait ; mais s'il fallait se découvrir, on s'abstiendrait. Et comme les gens prudents s'imaginent volontiers qu'ils sont exposés alors même que rien ne les menace, on s'était généralement abstenu.

Cela avait permis à Hélène de respirer, et comme avec le curé, devenu le confesseur de madame Magueritte, il n'avait plus été question des sœurs de Saint-Joseph, et, d'autre part, comme le nouveau vicaire qui remplaçait l'abbé Périchard se tenait sur une sage réserve, elle aurait pour la première fois depuis son arrivée à Yvranches, goûté un peu de repos si M. Lebeurier n'était justement, à ce moment même, devenu de plus en plus pressant.

Depuis que le notaire avait fait à Hélène l'honneur de lui déclarer qu'il la trouvait à son goût, ce goût avait passé par des alternatives diverses : à certains moments M. Lebeurier s'était montré plein d'ardeur, comme s'il ne

vivait que pour Hélène et ne pensait qu'à elle ; puis tout à coup il s'était refroidi comme s'il renonçait à elle ; puis, il était revenu, empressé ; puis il était reparti de nouveau, pour revenir bientôt.

Si Hélène avait pu facilement remarquer ces effets de baisse et de hausse, elle n'en avait pas deviné la cause, qui cependant était des plus simples ; chaque fois que le notaire avait été repoussé, il avait été chercher des consolations ailleurs, n'étant pas homme, il le disait lui-même, à soupirer vainement ; puis, quand ces consolations, efficaces un moment par la nouveauté, avaient perdu leur influence, ce qui chez lui n'était pas long à se produire, il avait risqué de nouvelles tentatives, bientôt abandonnées, puis bientôt aussi reprises.

Par cela qu'il ne persévérât pas longtemps dans ses poursuites, Hélène s'était imaginé qu'il finirait par se lasser.

Mais c'était précisément le contraire qui était arrivé : au lieu de se lasser il s'était excité, et au lieu de revenir à ses idées avec plus de mollesse, il y était revenu avec une vigueur de plus en plus obstinée, comme s'il y avait chez lui du dépit et de la colère. N'était-il pas humiliant pour lui vraiment qu'une fille comme cette institutrice, et la plus belle qu'il eût jamais désirée, résistât à un homme dans sa position, qui avait de l'autorité sur elle et qui pouvait la perdre s'il le voulait bien ?

Soit que ce dépit se fût accru chez lui, soit que le printemps eût parlé, soit que les consolations qu'il avait trouvées en ces derniers temps eussent été médiocres, toujours est-il qu'au moment du départ du vicaire il s'était montré plus pressant qu'il ne l'avait jamais été. On parlait de l'institutrice ; on la blâmait ; on l'approuvait ; son nom se présentait à chaque instant dans les conversations, et cela était une provocation pour le délégué qui venait maintenant inspecter les enfants toutes les semaines, et même quelquefois plus souvent. « Surtout n'oubliez jamais les lois de la morale, mes enfants ; c'est sur elles qu'est bâti le bonheur de la femme dans ce monde, le bonheur, l'honneur de son mari et de ses enfants. » Et il débitait ces lieux communs gravement, sans rire, sans gêne aucune, en regardant Hélène d'un air fin qui soulignait chaque mot : « Vous savez, ma chère demoiselle, que c'est pour les imbéciles, ces niaiseries-là ; nous autres... »

C'était là un supplice intolérable pour Hélène, et le notaire lui était un véritable épouvantail ; elle en rêvait ; chaque fois qu'on ouvrait du dehors la porte de sa classe, elle s'imaginait que c'était lui.

Bien que sa fatuité naturelle et sa confiance acquise par d'innombrables succès eussent mis sur le nez du notaire des lunettes roses à travers lesquelles il regardait ce qui touchait ses amours, il n'avait pas pu ne pas voir l'effet qui produisait, et si en commençant il s'était dit en riant : « Elle s'adoucirait comme les autres », à la longue il s'était exaspéré, et à ses compliments il avait commencé à mêler des paroles à double sens, grosses de menaces : elle avait besoin d'être soutenue ; il ne demandait pas mieux que de tout faire pour elle, mais encore fallait-il qu'elle fît quelque chose pour lui ; elle avait tort de le désespérer ; heureux, il était le meilleur des hommes ; malheureux, il était féroce, capable de tout pour se venger.

Et quand il parlait ainsi, Hélène se demandait quelle idée les hommes se font de l'amour ; ils s'imaginent donc que, parce qu'ils aiment on doit les aimer, que l'amour prend naissance dans le cœur d'une femme à volonté, par ordre, par calcul ou par peur ? Pour elle il lui semblait que si elle aimait jamais, ce serait involontairement, sans savoir ce qu'elle faisait, et non parce qu'on lui demanderait son amour. Au reste, il n'était pas probable que cela n'arrivât jamais. Ce seul mot d'amour lui faisait horreur. Ne l'avait-il pas rendu assez malheureuse ? Et pourquoi l'aimait-on ? Pour sa beauté, disait-on. Alors elle en venait à désirer que les soucis lui fissent blanchir les cheveux tout à coup. Ou bien quelquefois l'idée lui passait par l'esprit de couper ras ces cheveux blonds qui lui valaient tant d'ennemis. Laide, on la laisserait tranquille peut-être, non seulement le notaire, mais encore tous ceux qui voulaient bien lui faire l'honneur de la trouver à leur goût : le maître clerc de M. Lebeurier, qui ne passait jamais devant l'école sans friser sa moustache ; le percepteur, qui, lorsqu'il lui payait son modique traitement, semblait toujours prêt à lui offrir son cœur et sa caisse ; enfin tous ceux qui venaient tourner autour d'elle en la regardant avec des airs vainqueurs ou langoureux.

Mais cette poursuite du notaire n'avait pas été le seul tourment qui, en ce moment, était venu troubler la tranquillité que le départ du vicaire semblait devoir lui assurer.

En disant qu'elle s'affaiblissait chaque jour, la grand-mère n'avait point exagéré les choses : soit que son changement de vie et d'habitude lui fût mauvais, soit que les inquiétudes de conscience que lui avait inspirées l'abbé Périchard l'eussent profondément troublée, soit toute autre cause, la misère, le travail, il était évident que cette vaillante santé, dont elle jouissait en arrivant à Condé et qui semblait défier la vieillesse, n'existait plus ; la pâleur avait remplacé son teint fleuri : elle s'était voûtée et ne marchait plus qu'en hésitant à pas vacillants.

Hélène avait voulu appeler le docteur Tarot ; mais la vieille femme ne l'avait pas permis : elle avait pour les médecins la répulsion qu'ont beaucoup de paysans.

– Pourquoi veux-tu donner ton argent au médecin, avait-elle dit, je ne me plains pas.

Elle continuait toujours son travail, et quoi que lui dût sa petite-fille, elle ne voulait pas se reposer.

Mais il arriva un matin où elle ne put pas quitter son lit, et quand Hélène, surprise de ne pas l'entendre, car elle était toujours la première levée, entra dans sa chambre, et la trouva assise sur son séant, respirant difficilement, le front pâle, les pommettes fortement colorées, les yeux injectés, le visage accusant la souffrance et l'accablement.

– Ça ne va pas, ma fille, dit la vieille femme, j'ai voulu me lever ; mais j'ai été obligée de me recoucher. Tout tourne, le cœur me manque, j'ai un point de côté qui m'empêche de respirer.

Hélène, effrayée, envoya chercher le docteur Tarot, qui constata une pneumonie ayant pour cause occasionnelle un refroidissement. Chez un sujet affaibli, produisant peu de chaleur, ce refroidissement sans être considérable, avait amené la fluxion de poitrine.

Il avait bien fallu que la vieille femme se laissât soigner, et, à l'exception de ses heures de classe, Hélène s'était installée auprès d'elle pour ne la quitter ni jour ni nuit.

Rapidement la maladie avait prise une allure inquiétante, et Tarot n'avait point caché ses craintes à Hélène.

– Nous pouvons la sauver, et je l’espère, mais nous pouvons la perdre aussi.

Et comme elle le pressait de préciser, il avait expliqué que ce qu’il redoutait c’était l’asphyxie pulmonaire.

– Mais alors que faire ?

– Pour le moment rien autre chose que ce que nous faisons ; je reviendrai ce soir, et si l’état me paraît menaçant, je passerai une partie de la nuit avec vous auprès de notre malade. Au moins vous ne serez pas toute seule en proie aux angoisses de la peur, sans savoir ce qu’il y a à craindre et sans savoir ce qu’il y a à faire.

Hélène avait été touchée de cette offre et de la façon dont elle avait été faite ; elle n’était point gâtée par les témoignages de sympathie.

Le soir, Tarot était venu comme il l’avait promis, et sans qu’Hélène eût à lui rappeler son offre, il était resté avec elle jusqu’à une heure du matin ; alors seulement il s’était retiré en disant qu’il n’y avait rien à craindre pour cette nuit.

Le lendemain soir il était venu de même pour passer une partie de la nuit, et comme Hélène, malgré son désir de le garder, insistait pour qu’il rentrât chez lui, il avait répondu qu’il avait l’habitude de se coucher tard, et que d’ailleurs quelques heures de sommeil lui suffisaient.

Comme la veille, ils s’étaient installés dans un des coins de la chambre opposé au lit, et en face l’un de l’autre, devant une table sur laquelle était posée une lampe, la mèche baissée et recouverte d’un épais abat-jour, ils étaient restés causant : Hélène l’interrogeant sur la pneumonie ; lui, expliquant cette maladie en insistant principalement sur les cas graves qu’il avait guéris. Ils parlaient à voix basse, et de temps en temps ils se taisaient tout à coup pour écouter la respiration de la malade ou bien ils se levaient pour aller près d’elle ; puis ils reprenaient leur place et continuaient leur entretien, qui courait d’un sujet à l’autre et revenait le plus souvent à eux-mêmes.

## X

Pendant cinq soirées le docteur Tarot vint ainsi de huit heures à minuit ; puis la maladie étant entrée dans la période de résolution franche, il avait continué à venir encore, mais il n'était plus resté que deux heures, de huit à dix.

Alors ils ne s'étaient plus tenus dans la chambre de la malade, car madame Margueritte n'avait plus besoin qu'on la veillât, et d'ailleurs elle s'endormait de bonne heure, de ce sommeil réparateur de la convalescence, si agréable après plusieurs nuits de fièvre. Aussitôt que le médecin avait constaté son état, c'est-à-dire la persistance de l'amélioration, ils sortaient de la chambre et ils passaient dans la pièce qui servait à Hélène d'antichambre, de salle à manger et de salon, et là ils restaient à causer à mi-voix.

Le temps passait sans qu'ils s'en rendissent compte et quand, dans le silence de la nuit, ils entendaient l'horloge du clocher sonner dix heures, ils étaient toujours surpris.

- Eh quoi, dix heures ! s'écriait Hélène.
- Vous avez sommeil ?
- Oh ! pas du tout ; mais il est temps de se coucher.
- Je me sauve.

Elle le reconduisait pour lui ouvrir la porte du rez-de-chaussée ; la place était déserte, toutes les fenêtres étaient sombres, le village dormait.

- À demain matin, disait Tarot.
- À demain, et merci.
- C'est moi qui vous remercie, mademoiselle, de cette bonne soirée.

Elle refermait la porte, et, en écoutant, elle l'entendait s'éloigner ; le bruit de ses pas s'affaiblissait, puis le silence se faisait.

Elle remontait, et après avoir été voir si sa grand-mère n'avait besoin de rien, elle se déshabillait lentement en rêvant et à ce qu'ils avaient dit dans ce long bavardage et au médecin lui-même.

Comme il avait été doux avec sa grand-mère, et dévoué ! comme il l'avait bien soignée ! Il l'avait sauvée.

Mais ce n'était pas seulement de la reconnaissance qu'elle éprouvait pour le médecin, c'était encore une vive, très vive sympathie qu'elle ressentait pour l'homme.

Elle le voyait beau garçon, avec l'air simple et ouvert, et, ce qui avait plus d'importance à ses yeux, elle le trouvait intelligent, d'une gaieté bienveillante et facile.

Ces heures d'entretien étaient pour elle pleines de charme ; il lui semblait que depuis qu'elle le connaissait elle vivait d'une vie nouvelle.

Et, arrangeant ses cheveux devant sa glace, elle n'avait plus la pensée de les couper ni le désir qu'ils devinssent blancs tout à coup ; il y avait donc des jours où l'on pouvait souhaiter de n'être pas laide ?

Chose curieuse qui la faisait longuement réfléchir, elle si prompte à s'inquiéter ou à se troubler, elle n'avait jamais éprouvé la moindre inquiétude, ni même le plus léger trouble quand elle avait senti les regards du jeune médecin fixés sur les siens. C'est que ces regards n'étaient pas un outrage ; ils étaient une caresse, et la plus douce qui lui eût jamais été faite.

L'aimait-il ?

Il ne le lui avait pas dit ; mais elle le croyait, et il n'y avait dans cet amour, s'il existait, rien d'effrayant pour elle.

Il n'était pas seulement beau garçon, le jeune médecin, il était aussi honnête homme, elle en était sûre : s'il l'aimait comme elle le croyait, comme elle était heureuse de le croire, elle n'avait rien à craindre de lui.

Qu'avait-elle à espérer ?

Elle n'en savait rien, ou tout au moins elle n'avait pas de certitude à cet

égard ; mais elle était convaincue qu'il était homme à se laisser guider par son cœur et non par de misérables questions d'intérêt.

Ce qu'elle avait appris de lui dans leurs longues conversations, c'était qu'il n'avait aucune fortune. Fils de petits marchands qui avaient épuisé leurs ressources pour le faire un médecin, il était entré dans le monde sans un sou, et depuis qu'il s'était fixé à Yvranches, il n'avait pas mis d'argent de côté, mais il vivait et même largement, sans avoir à faire des dettes ou des emprunts ; l'on pouvait calculer le moment à peu près précis où il serait tout à fait à son aise.

Dans ces conditions était-il capable d'épouser une fille pauvre, qui n'avait pas un sou à lui apporter, mais qui aurait été bien élevée, qui parlerait la même langue que lui, qui partagerait ses idées et ses goûts, et qui lui plairait ? Elle l'estimait trop pour lui faire l'injure de supposer un instant qu'il n'était pas cet homme. Sans doute, elle n'avait pas grande expérience des choses de la vie ; mais il lui était impossible d'admettre qu'il n'y a pas des hommes qui, dans un mariage, ne sont pas avant tout sensibles aux avantages moraux d'une jeune fille, à ses qualités de cœur et d'esprit, qui, mieux que la fortune, croyait-elle, peuvent donner et assurer le bonheur. Et s'il y avait de ces hommes, à coup sûr le docteur Tarot en faisait partie. Ce n'était pas lui, qui se marierait pour une dot. S'il aimait celle qu'il aurait jugée digne de son amour, il la trouverait digne d'être sa femme sans se laisser arrêter par des considérations d'intérêt ou de position sociale.

L'aimerait-il ? L'aimait-il ?

Devant cette question elle restait perplexe, trouvant autant de raisons pour l'affirmative que pour la négative, allant de l'une à l'autre sans jamais oser s'arrêter à celle-ci ou à celle-là : certaine de son amour quand il venait de la quitter et que vibraient encore dans son cœur les dernières paroles qu'il lui avait adressées, pleine de doutes au contraire quand elle était restée quelques heures sans le voir et que la voix du raisonnement étouffait celle du sentiment.

Quant à savoir si elle l'aimait, elle n'avait pas toutes ces irrésolutions pour reconnaître qu'aucun homme ne lui avait fait éprouver ce qu'elle ressentait de lui : follement heureuse lorsqu'il était là, l'écoutant avec délices, le regardant

avec ivresse, et, lorsqu'ils étaient séparés, l'attendant, n'ayant plus qu'une pensée dans le cœur : lui ; qu'un nom dans l'esprit : le sien ; qu'un désir : son retour.

Où cela la conduirait-il ?

Sur ce point elle était beaucoup moins brave, et cette question, elle la réservait.

En tout cas cela l'avait rendue, cela la rendait assez heureuse dans le présent pour qu'elle dût se contenter de jouir de ce présent, sans trop se préoccuper de l'avenir.

C'était sans arrière-pensée, sans calcul qu'elle aimait ; elle n'avait point de plan pour se faire épouser ; elle verrait bien ; et l'attente lui était assez douce pour qu'il lui fût impossible de se plaindre. Qui lui eût dit deux mois auparavant, alors qu'elle était si profondément désespérée et qu'elle se disait que sa vie ne serait qu'un long martyre, sans repos, sans tendresse, sans amour, qu'elle éprouverait pareil bonheur. Quoi qu'il arrivât, elle aurait connu des joies qu'elle n'avait même pas soupçonnées.

Son plus grand souci devait être, comme il l'était réellement, de penser que bientôt il n'aurait plus de prétexte pour venir tous les soirs faire une visite à sa grand-mère, qui n'avait plus besoin de médecin ; alors ces entrevues et ces conversations du soir seraient fatalement interrompues.

À la vérité Tarot paraissait vouloir prolonger ses visites longtemps, car bien que sa malade se déclarât guérie, il ne voulait pas lui reconnaître cette guérison.

– Vous ne toussiez plus, disait-il à madame Margueritte, c'est très bien ; mais il y a encore du souffle et des râles qu'on entend à l'auscultation seulement et qui doivent disparaître complètement pour que moi, médecin, je vous déclare guérie.

Et tous les soirs il l'auscultait.

– Il y a du mieux, toujours du mieux, mais tout n'est pas fini.

Et après avoir prescrit quelque remède anodin, après lui avoir souhaité un bon sommeil, il se retirait avec Hélène ; alors seuls, assis en face l'un de

l'autre devant la fenêtre ouverte, ils reprenaient leur entretien que l'horloge avait interrompu la veille ; ou bien, sans parler, ils restaient à respirer les senteurs printanières que la brise apportait de la campagne ou bien à suivre une étoile au ciel ; ils n'avaient pas besoin de la parole pour s'entendre.

Hélène avait une telle foi dans le jeune médecin que le plus souvent elle n'allumait même pas sa lampe et qu'ils demeuraient ainsi dans l'obscurité sans autre lumière que celle qui tombait du ciel étoilé et qui donnait à leurs visages une pâleur argentée au milieu de laquelle leurs yeux lançaient des rayons.

Un soir qu'ils étaient ainsi dans l'ombre, car il n'y avait ni lune ni étoiles au ciel, dix heures sonnèrent sans que Tarot parût disposé à se retirer.

– Vous n'avez pas entendu ? dit-elle.

– Si, mais vous n'insisterez pas pour me mettre à la porte, n'est-ce pas ?

– Non certes.

– Eh bien, encore un moment ?

Comment eût-elle insisté pour le faire partir, quand elle désirait au contraire qu'il ne partît point ?

Il resta donc ; mais au lieu de continuer leur entretien, il garda le silence, et, se penchant en avant, il la regarda. Dans le silence elle entendait sa respiration rapide.

Qu'avait-il donc à dire qui l'oppressait ainsi et lui faisait chercher ses paroles ?

Cette pensée la rendit tremblante d'émotion et d'angoisse.

Éperdue elle avait fermé les yeux.

Tout à coup elle sentit qu'il lui prenait les deux mains et qu'il l'attirait à lui ; avant qu'elle pût résister elle fut dans ses bras, sur sa poitrine, dans une étreinte passionnée, et deux lèvres brûlantes se posèrent sur ses lèvres.

Elle éprouva un anéantissement délicieux et mortel ; mais revenant bientôt à elle, elle se dégagea, et se jeta en arrière.

Dans ce mouvement une chaise tomba avec fracas.

Le médecin allait saisir Hélène de nouveau dans ses bras, quand, dans le silence, ils entendirent la voix de madame Margueritte qui, réveillée par la chute de la chaise, appelait sa petite-fille d'une voix effrayée.

– Hélène ! que se passe-t-il ?

– Rien, grand-mère.

Puis s'adressant à Tarot :

– Partez.

– Mais c'est impossible, chère Hélène ! pas en ce moment.

– Hélène ! criait la grand-mère.

– Partez, je vous en supplie.

– Eh bien à demain, n'est-ce pas ?

– Oui... à demain.

Et Tarot sortit sur la pointe des pieds, tandis qu'Hélène, ayant allumé une lumière, entra dans la chambre de sa grand-mère.

## XI

Dans un petit pays comme Yvranches, où chacun vit sous la surveillance policière de son voisin, les visites que Tarot faisait tous les soirs à Hélène n'avaient pas pu passer inaperçues ; elles avaient été remarquées, observées et commentées.

– Qu'est-ce donc qu'il va faire tous les soirs chez la maîtresse d'école, le médecin ?

– Soigner sa grand-mère.

– On ne soigne pas les grand-mères de huit heures à minuit, c'est plutôt l'heure de soigner les grandes filles.

– Dame ! il est jeune, le médecin.

– Elle est jolie, la maîtresse d'école.

– Ma foi ils ont bien raison.

– Quelle horreur !

La curiosité excitée, on avait surveillé la maison : on s'était caché sous les voitures que le charron laissait toujours devant sa porte ; on s'était embusqué derrière la pompe, derrière les arbres, dans les allées, et l'on avait vu Tarot sortir tous les soirs de chez la maîtresse d'école vers dix heures, et, ce qui n'était pas moins significatif, on l'avait vu, au lieu de continuer son chemin pour rentrer chez lui, revenir sur ses pas et passer à plusieurs reprises devant l'école comme s'il avait plaisir à regarder la lumière de la chambre de l'institutrice.

Quel tapage dans Yvranches !

Ce bruit était parvenu aux oreilles de M. Lebeurier, dont l'amour-propre

autant que la jalousie avaient été indignés. Comment l'institutrice, son institutrice, se laissait faire la cour par Tarot, qui restait en tête-à-tête avec elle pendant des soirées entières, tandis que lui pouvait à peine l'entretenir pendant quelques minutes. Lui préférerait-elle le médecin ? Ce serait fort, par exemple.

Il avait fait son enquête et il avait reconnu que ce qui d'abord lui avait paru invraisemblable était cependant vrai ; les apparences étaient qu'elle lui préfèrait le médecin.

Heureusement il n'avait qu'un mot à dire pour arrêter net cette liaison qui commençait, et il ne se gênerait pas pour le dire.

Il était accouru à l'école, au moment où la classe allait fermer.

C'était le lendemain de la soirée où Tarot avait pris Hélène dans ses bras, et celle-ci était encore sous l'influence du baiser qu'elle avait reçu et rendu, comme enivrée, comme affolée, charmée et confuse.

Jamais la vue du notaire ne lui avait été plus répulsive ; cependant elle tâcha de faire bonne contenance.

– Vous voulez interroger les élèves ? demanda-t-elle.

– Non les élèves, mais vous, dit-il à mi-voix ; nous avons à causer.

Et tout de suite il annonça que la classe était levée.

Quand le brouhaha de la sortie fut calmé, il s'adossa à la chaire en prenant son air bonhomme et bienveillant, celui qui lui servait pour les contrats de mariage.

– Ma chère enfant, dit-il, c'est dans votre intérêt que je viens vous entretenir : en ces derniers temps, vous avez reçu le docteur Tarot tous les soirs ?

– M. Tarot vient voir ma grand-mère, répondit Hélène en pâlisant.

– Mais ce n'est pas pour votre grand-mère qu'il reste tous les soirs jusqu'à dix heures et même quelquefois plus tard avec vous. Cela fait bavarder. Et même, à dire vrai, cela cause un scandale... d'autant plus grand que... (il fit une pause)... que Tarot est sur le point de se marier.

Hélène chancela : pour ne pas tomber elle dut s'appuyer contre le mur.

– Tout le monde connaît ce mariage, fixé au mois de septembre, après la moisson, avec la fille de riches herbagers de Clevilliers, laide en diable, mais qui aura bien vingt mille francs de rente un jour. On ne comprend donc pas l'assiduité de Tarot auprès de vous, et les interprétations qu'on en tire sont des plus fâcheuses. Coupez donc court à ces visites, mon enfant, qui peuvent vous être agréables, je le comprends, et qui sont innocentes, j'en suis sûr, mais enfin qui vous compromettent gravement et qui menacent votre position. Ce n'est pas le délégué cantonal qui vous parle, c'est l'ami... un ami que vous trouverez toujours dévoué et que vous regretterez d'avoir méconnu. Je ne veux pas vous en dire davantage.

Sans ajouter un seul mot, il était sorti, laissant Hélène à ses réflexions.

Il était temps, elle étouffait. La fille d'un riche herbager ! vingt mille francs de rente ! Lui ! Mais non, c'était une vengeance, une ruse du notaire. Elle serait coupable d'admettre que cela fût vrai ; ce serait un crime envers lui. Cependant ?

Et jusqu'au soir le cœur gonflé, le cerveau vide, enfiévrée, affolée, elle s'était vainement efforcée de réfléchir et de raisonner.

À huit heures Tarot arriva comme à l'ordinaire, souriant, plein de joyeuse confiance. Comme à l'ordinaire aussi il examina madame Margueritte, mais plus rapidement, ayant hâte de se trouver seule avec Hélène. Elle aussi avait hâte de se trouver seule avec lui, mais non pour les mêmes raisons.

Lorsque la porte de la chambre de madame Margueritte fut refermée, il vint à Hélène, les bras tendus ; mais d'un geste de la main elle l'arrêta.

– Eh quoi ! dit-il, êtes-vous donc fâchée contre moi ? Mais c'est le cœur qui m'a poussé vers vous, comme c'est votre cœur qui vous a mise entre mes bras.

– J'ai vu M. Lebeurier aujourd'hui, dit-elle, il m'a annoncé votre prochain mariage.

Le médecin, décontenancé, ne trouva rien à répondre. Il laissa tomber ses bras et inclina la tête.

Hélène avait espéré qu'il se défendrait, qu'il protesterait ; ce silence et cette attitude l'écrasèrent.

– C'est donc vrai ? murmura-t-elle ; votre silence est votre aveu.

Alors Tarot comprit qu'il avait eu tort de ne pas parler ; mais maintenant il était trop tard. Cependant, s'il ne pouvait plus nier, au moins pouvait-il encore se défendre, expliquer, plaider. Il l'essaya :

– C'est vraiment une triste chose que la vie, dit-il. N'est-il pas misérable et bête qu'on ne puisse jamais faire ce qu'on veut, ce que désire le cœur ou l'esprit, mais qu'il faille compter avec les intérêts et penser malgré soi au solide. C'est que le sentiment et les affaires font deux, hélas !

Il fit une pause, embarrassé, mal à l'aise, honteux et furieux. Cependant, après ces maximes de philosophie générale, il fallait dire quelque chose de personnel et de précis.

– Mon Dieu, dit-il, il est bien évident que si je vous avais connue avant d'arrêter ce mariage, je n'aurais jamais pensé à me marier... (il se reprit) avec cette jeune personne. Mais ce mariage est arrangé par mes parents, et je ne puis le rompre. Il faut bien penser à l'avenir ; si la fortune ne donne pas le bonheur elle donne la considération. Vous-même...

Elle l'interrompit d'un geste en lui montrant la porte.

– Comprenez donc, dit-il, que mes sentiments sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier.

– C'est justement pour cela que nous ne devons plus nous voir.

– Mais je vous aimerai toujours, chère Hélène.

Elle marcha sur lui, il recula ; mais arrivé à la porte, il s'arrêta. Alors, comme elle comprit qu'il ne voulait pas sortir, elle entra chez sa grand-mère, le laissant seul.

Quelle nuit elle passa ! C'était sa jeunesse qu'elle pleurait, sa foi dans l'amour, sa confiance dans l'honneur, ses illusions, ses espérances, ses croyances : Dans cet effondrement rien ne restait debout autour d'elle.

Cependant, le lendemain matin, elle descendit et fit sa classe ; elle marchait dans un rêve, mais avec une certaine lucidité somnambulique.

Ce fut ainsi qu'elle remarqua l'absence d'une de ses élèves : une petite Anglaise. On lui dit qu'elle était malade. À la suspension de la classe, elle voulut l'aller voir ; ce lui serait une raison pour ne pas se mettre à table avec sa grand-mère et ses pensionnaires, ce qui lui eût été impossible, il fallait qu'elle se secouât et fit effort pour réagir.

Quand elle se présenta chez son élève, la mère de celle-ci accourut au-devant d'elle :

– Je vous remercie bien d'être venue, mademoiselle, mais n'entrez pas : Rebecca a la petite vérole, il ne faut pas qu'une belle personne comme vous s'expose à la gagner.

Hélène entra quand même. Que lui importait sa beauté maintenant ?

Huit jours après elle se sentait prise de mal de cœur et de douleurs dans les reins, de fièvre violente ; elle était obligée de s'aliter.

– Surtout ne faites pas venir un médecin, dit-elle à sa grand-mère.

Mais madame Margueritte n'écouta pas cette recommandation : le docteur Tarot l'avait sauvée, ce fut le docteur Tarot qu'elle appela. Il accourut et constata la petite vérole. Le lendemain, les phénomènes d'invasion s'étaient manifestés avec une grande violence : c'était une variole confluente qui occupait la face, le cou, le haut du corps et les membranes muqueuses. Heureusement pour Hélène, elle était sans connaissance, passant du délire à l'assoupissement, et de l'assoupissement au délire. La maladie fut grave ; mais il ne se présenta pas de complications et elle suivit une marche régulière. Quand Hélène put se regarder dans son miroir, elle ne se reconnut pas : son visage tuméfié n'était qu'une croûte brunâtre, un monstre.

La maladie d'Hélène avait fait fermer l'école, et comme l'administration n'avait point envoyé de suppléante pour remplacer l'institutrice, les élèves, presque toutes, étaient entrées chez les sœurs, de sorte que quand Hélène avait pu reprendre sa classe, il ne lui était venu personne.

– Voilà qui simplifie les choses, dit le politique Bonnot, la lutte était impossible contre les sœurs, elle cesse incidemment, le principe de la laïcité est sauvé.

C'était beau que le principe fût sauvé, mais cela ne suffisait pas à Hélène ; elle avait écrit à M. Malatiré pour lui exposer sa situation : et quelque temps après elle avait reçu avis de sa nomination à la Fresnaye, le village d'où dépendait Courtomer précisément.

« Peut-être, et jusqu'à un certain point, lui disait l'inspecteur dans une lettre particulière, auriez-vous des raisons pour ne pas accepter un poste dans un pays où vous avez été en butte à des poursuites, – ici il y avait une épithète qu'il avait soigneusement barrée pour ajouter au bout, – que je ne veux pas qualifier, vous voyez que je sais tout ; si je ne vous disais que M. Guiscard de Courtomer a quitté le pays, qu'il s'est marié en Angleterre avec une femme peu recommandable, si j'ose m'exprimer ainsi, une écuyère de cirque pour tout dire, qui le cravache, raconte-t-on, et que sa famille plaide contre lui demandant la nullité du mariage pour cause de clandestinité. »

Ce n'était pas seulement Guiscard qui l'avait poursuivie ; mais Hélène n'eut qu'à regarder son miroir pour comprendre qu'elle n'avait rien à craindre du marquis de Courtomer, et elle accepta la Fresnaye, où elle alla s'établir avec sa grand-mère, heureuse de quitter Yvranches et de ne plus être exposée à rencontrer Tarot qui venait de se marier, ou le notaire qui détournait la tête quand ils se croisaient dans la rue.

En arrivant à la Fresnaye, sa première visite fut madame Courtomer, qui tout d'abord ne la reconnut pas :

– Comment, ma pauvre enfant, c'est vous ! Que je suis heureuse de vous voir, je veux dire de vous retrouver ! Si la beauté du visage est fragile, celle de l'âme est éternelle, et celle-là vous est restée j'en suis certaine. Vous viendrez me faire une petite visite de temps en temps, nous parlerons de M. le comte et vous surveillerez l'instruction d'Adélaïde. Venez avec moi je vais vous conduire chez M. le marquis.

C'était une épreuve ; elle fut ce qu'Hélène avait prévu et même plus complète. En entrant dans le salon, elle trouva le marquis en tête-à-tête avec le comte Prêtavoine ; ni l'un ni l'autre ne la reconnurent : ce fut seulement quand la marquise l'eut nommée qu'ils la regardèrent, avec un sentiment de répulsion.

Il y a un an qu'elle est à la Fresnaye son école est à la tête de toutes celles

de l'arrondissement ; elle a trouvé là ce que depuis la mort de son père elle demandait sans l'espérer : la paix.

Personne ne la regarde plus, personne ne s'occupe plus d'elle ; elle gagne sa vie honnêtement.

---

1 Voir les Batailles du mariage.

1 Voir l'Héritage d'Arthur.

# Table des matières

## Première partie

I  
II  
III  
IV  
V  
VI  
VII  
VIII  
IX  
X

## Deuxième partie

I  
II  
III  
IV  
V  
VI  
VII  
VIII  
IX  
X  
XI  
XII  
XIII  
XIV  
XV  
XVI  
XVII  
XVIII  
XIX

## Troisième partie

I  
II

III  
IV  
V  
VI  
VII  
VIII  
IX  
X  
XI  
XII  
XIII

Quatrième partie

I  
II  
III  
IV  
V  
VI  
VII  
VIII  
IX  
X  
XI